
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LETTRES

III

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

X. DOUDAN

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

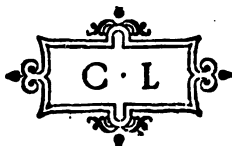
M. LE Cte D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY ET CUVILLIER-FLEURY

III

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

LETTRES

I.

*A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 23 janvier 1851.

Mon cher ami, je tiens votre manuscrit de l'histoire de Lorraine à la disposition de M. Michel Lévy. Je l'ai trouvé conforme à l'idée qu'on se faisait à Rome des Commentaires de César : *Sunt nudi, recti ac venusti.* J'ai cependant repris dans votre manuscrit quelques fautes. Tout cela sera effacé en une heure de conversation. Votre histoire n'en demeure pas moins une jolie personne, agréable, fine, de bonne santé.

Je voudrais bien réaliser votre rêve et aller vous voir à Gurcy. J'y ai pensé plus d'une fois, mais j'ai à lutter contre une maladie, moitié réelle et moitié imaginaire, qui est tout à fait pénible. J'ai à conduire, dans ma personne une sorte de fou valétudinaire qui me fait honte à moi-même, mais dont la conduite est fort difficile.

Je ne sais rien que vous n'ayez vu dans les journaux. Je serai bien étonné s'il ne sort pas quelque événement extraordinaire du milieu de la mer Noire, en voyant ces trente vaisseaux qui entrent par des jours

de tempête dans une mer inconnue, ayant à tenir une conduite toute pleine de marivaudage et qui doivent saluer les vaisseaux russes et les reconduire poliment dans leurs ports, si les vaisseaux russes ne suivent pas cette ligne idéale que veut suivre la politique compliquée des quatre puissances. Il faudra un esprit bien ferme dans les amiraux pour observer toutes ces subtilités parmi tant de poudre et de canons, de vents et d'orages. Le Diable n'est pas bien malin s'il ne trouve pas à allumer la guerre tout de bon. Il en a fallu beaucoup moins assurément, à Navarin, pour mettre le feu aux poudres.

Tout le monde est bien ici, mais il est ennuyeux de vous y voir si peu, mon cher ami.

II.

* AU MÊME.

Paris, 9 février 1854.

. . . . Il n'y a de nouveau ici que le départ de M. de Kisseleff. C'est bien quelque chose à la vérité. On entretient toutefois quelque espoir de paix, puisque l'Autriche témoigne avec assez de décision à l'empereur de Russie que les perspectives de la guerre qu'il s'obstine à allumer ne conviennent point à l'Allemagne, laquelle ne veut pas entendre parler ni du passage des troupes russes sur la rive droite du Danube, ni même d'une occupation prolongée des provinces actuellement envahies. A tort ou à raison, on aime à croire que cette attitude du cabinet de Vienne fera rentrer l'empereur Nicolas en lui-même.

J'en doute fort, sachant que les engagements d'amour-propre tiennent une grande place dans l'histoire. Il est vrai que nous ne sommes pas une grande preuve de cette domination de l'orgueil dans les annales des peuples, mais l'empereur Nicolas est moins civilisé que les Français de la rue Saint-Denis.

III.

A M. PISCATORY.

Paris, 9 mars 1851.

Vous avez bien raison, mon cher ami, d'aller faire une petite course en Italie. A l'exception des hommes qui ont l'honneur de participer au gouvernement, on ne peut plus guère vivre aujourd'hui que par curiosité et à la façon des bohémiens qui chantent *voir, c'est avoir*... Il faut pourtant bien se distraire un peu, voir le Pape et ses cardinaux, qu'ils dansent ou non des fandangos, visiter les ruines du mont Palatin, le temple de Janus à deux faces et la *cloaca massima*. On rêve un peu à son village en regardant tous ces beaux monuments.

La *Gazette* est devenue terriblement intéressante depuis que le monde est entré dans un état de crise. Le Diable doit joliment se frotter les mains de tout ce qu'il aura à faire d'ici à quelques années. On ne lui a que bien rarement taillé une si vaste besogne. Qui aurait cru que le zèle du comte de Montalembert pour les lieux saints mettrait toute l'Europe en armes et la moitié de la chrétienté en problème? Qui eût dit que M. de La Valette, quand il cherchait un peu

d'avancement dans sa carrière, allait ébranler le Caucase, l'Olympe et tous les rochers de l'Albanie d'abord, sans compter les tremblements de terre qui pourront éclater dans des lieux plus rapprochés de nous? Toujours est-il que voilà l'univers qui se met en danse. Mais, vu que M. Baroche, M. Troplong, M. Billault, veillent sur cet univers, je vis en pleine assurance. Ici, on n'entend aucun bruit de guerre. L'Écriture remarque que pendant qu'on élevait le temple de Salomon, on n'entendait aucun bruit de marteaux ni de poulies; que les ouvriers ne tenaient aucun mauvais propos et qu'ils étaient muets comme des poissons. Nous faisons la guerre comme Salomon faisait son temple. Les journaux ne parlent seulement pas du mouvement d'un peloton; personne n'a l'air pressé, tout le monde s'amuse. L'art de la guerre a dû se simplifier beaucoup depuis les jours du premier Empereur. Celui-là, à l'époque de ses campagnes, passait sa vie comme dans une fournaise. Il lisait, écrivait, courait, parlait, piquait les cartes d'épingles de toutes les couleurs. Rien à présent de ce fracas. Remarquez que la nature procède ainsi en silence. Elle vous fait pousser un chêne à vue d'œil, et vous prépare un tremblement de terre sans paraître y toucher.

Je voudrais être sûr que la pauvre Grèce sortira en bon état de cette bagarre. La lettre du gouverneur des îles Ioniennes n'annonce pas de meilleures dispositions pour ces pauvres gens que n'en montrait lord Palmerston à M. Coletti au temps de leurs querelles. Si ce pauvre général Coletti regarde aujourd'hui sur toutes les montagnes de son pays, il doit avoir le cœur terriblement serré et regretter de n'être pas ici-bas. Le roi Othon aurait tout l'esprit et toute la

résolution de César qu'il devrait se trouver encore dans une cruelle perplexité: Mais il est bien probable que le tumulte sera si grand dans ce monde d'ici à quelques années, que bien des situations qui paraissent inextricables se dénoueront naturellement. Les grandes guerres ne finissent pas comme un enchaînement de propositions logiques et, au bout d'un peu de temps, chacun a changé de but, de rôle et d'attitude; mais il n'en est pas moins dur de n'avoir à compter que sur le hasard. La passion de l'homme est de savoir à peu près ce que sera son lendemain. L'excellent M. Eynard écrit lettres sur lettres où il expose ce que peut et doit faire le gouvernement français et le gouvernement anglais pour cette pauvre race grecque. Il ne paraît pas savoir qu'il est bien difficile aujourd'hui à un journal d'éclairer le gouvernement sur ses devoirs. Si j'écrivais une lettre au bon Dieu sur ce qu'il doit faire et éviter dans son administration de l'univers, il me trouverait certainement fort ridicule, et n'était qu'il est souverainement bon, il pourrait me suspendre avec ou sans insertion au *Moniteur*. Quoi qu'il en soit, l'ardeur de M. Eynard pour les petits-fils de Platon, de Périclès et de Philopœmen, vaut mieux, peut-être, que les peines que se donnent M. Véron et ses pareils pour les petits-fils de M. Véron ou autres, chacun selon son espèce. Il est vrai cependant de dire que les Grecs méritent moins d'intérêt en ce sens qu'ils ne sont pas toujours d'une probité parfaite dans les questions d'argent. C'est l'inconvénient des gouvernements libres de laisser des gens satisfaire une avidité cynique sans que personne ose dire un mot.

Adieu, mon cher ami, voilà un bien long bavardage; je n'en finirais pas, s'il ne me fallait écrire à

M. Eynard que sa lettre ne peut pas être insérée dans le *Journal des Débats* comme il le souhaitait.

Mille et mille sentiments dévoués. Quel jour venez-vous?

IV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 1er avril 1854.

Il est agréable pourtant de dater une lettre de ce premier d'avril. Il y a comme des rayons de soleil sur le papier; mais cela est bon pour Paris et j'ose croire qu'il fait froid et triste à Genève. Les belles dames qui y séjournent maintenant le méritent un peu. Il nous semble, à nous, qu'il y a quelque générosité à leur écrire; après tout, il ne faut pas être trop exigeant. Il faut trouver simple que les gens s'ennuient et s'en aillent de temps en temps. Le reste serait romanesque. Pascal, avec son air grognon et son langage pénétrant, disait à ceux qui lui reprochaient sa froideur: *Vous n'êtes pas ma fin, et je ne suis pas votre fin.* C'est ce que M. Cousin exprimait sur un ton moins solennel quand il disait : *Voyons-nous, cher ami, voyons-nous; pas trop souvent, mais voyons-nous quelquefois.*

Je ferais mieux de vous donner des nouvelles de Paul (qui engraisse tous les jours) que de commencer une dissertation qui vous amuserait médiocrement. Vous avez raison de dire de toute cette métaphysique que le moindre grain de mil ferait bien mieux votre affaire. Il n'y a pas bien longtemps que je me suis aperçu que ce petit courant d'idées en l'air, auquel je me laisse aller dans mes lettres, ne divertit qu'un

petit nombre de personnes. Madame *** me disait l'autre jour que j'écrivais des lettres sèches, et cela parce que je suis le mouvement de mes idées du moment, au lieu de parler des personnes et des événements. Je me guérirai de ce vice. Je deviendrai plus substantiel. M. Raulin aimait ce genre de correspondance au plus haut des airs et mademoiselle de Pomaret l'aime aussi. Albert, au contraire, l'a en déplaisance. Il cherche des nouvelles dans une lettre, et il a probablement raison.

Je vois que vous êtes tracassée par le démon des visites et des invitations. Ce démon est un des personnages des plus tenaces de la famille du malin esprit. C'est lui qui fait trotter par les rues la moitié des passants; c'est lui qui suscite les froideurs, les reproches, les négligences amèrement reprochées, les saluts froids, les jugements sévères sur les gens inexacts. Il n'est pas sûr que M. L. Necker n'ait pas été un vrai sage alors qu'il a fui loin de ce petit diable au fond de l'île de Skye. Je suis porté à penser que je ferai un jour quelque escapade de ce genre. En avançant dans la vie, on trouve que c'est encore la complète solitude qui trompe le moins et qui froisse le moins. Mais voilà encore une quasi dissertation sur laquelle je m'égare à propos de visites.

M. d'Haussonville est dans le feu de sa publication sur la Lorraine. Son livre est presque tout imprimé. Vous y trouverez certainement de l'intérêt et même de l'amusement. C'est une histoire peu connue, bien que le nom de Lorraine soit partout dans notre propre histoire. Mais on passe légèrement sur les noms secondaires, sans penser que, sous ces noms, il y a eu des vivants, très vivants et très dignes d'intérêt. On s'accoutume, dans des lectures superficielles, à re-

garder les personnages publics plutôt comme des pièces d'une grande machine, que comme des êtres dont on peut dire :

Ils boivent comme nous, et nous mangeons comme eux.

Ah! cent fois davantage.

Je me laisse entraîner par la citation qui ne signifie rien.

Madame d'Harcourt tient toujours ses petits jeudis qui deviennent pour nous une coterie agréable. Madame d'Haussonville la mère a pris cela de bonne grâce et a pour ce jour-là chez elle de braves personnes qui aiment le whist et le billard. Elle m'a signifié en riant que j'eusse à n'y point paraître.

C'est aujourd'hui qu'on lit au Corps législatif le rapport sur M. de Montalembert. Il sera sans doute favorable à l'accusé, mais on ne doute point qu'il ne soit renvoyé devant les tribunaux. Tout cela finira vraisemblablement par la prison, car les avocats prétendent que le délit de publication se prouve assez aisément contre quiconque parle à l'oreille de son plus proche voisin.

Lisez-vous M. Guizot? On n'a guère le temps de lire où l'on a cinquante mille amis. Que dites-vous des cinquante mille Russes qui viennent de passer le Danube? Nous allons voir de terribles affaires dans le courant de cette année. Les hirondelles et la guerre arrivent en même temps.

V.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Trouville, 30 juillet 1854.

Nous menons ici la vie peu variée des bains de mer. Albert a eu la bonté de me proposer de demeurer dans sa maison. J'ai peur de contribuer à le tenir bien à l'étroit dans sa petite demeure. Il faudrait avoir un peu ses coudées franches au bord de la mer, et il n'est pas agréable d'être encaqués comme des harengs en présence de l'infini. On est ici logé à terre comme à bord des vaisseaux et il faut que l'espace soit une chose très chère. C'est cependant ce qu'il y a de plus étendu dans l'univers, apparemment!... Nous sommes allés dîner chez M. Cordier, ancien membre de l'Assemblée nationale, avec beaucoup de jeunes gens que nous ne connaissions guère, ni Albert ni moi. On dirait qu'on fait un voyage dans la lune, tant les habitudes d'esprit, la nature des préoccupations et le tour de la conversation sont différents, pour ne pas dire opposés. Nous n'avons point de tremblements de terre, mais de beaux orages qui semblent vouloir emporter les maisons par les airs. Le monde habitable a la mine d'être dans une grande crise. On était ainsi au seizième siècle; on n'a point péri au seizième siècle malgré la peste et la guerre et les révolutions d'idées, tout au contraire. On a changé en mieux. C'est sans doute ce que nous devons faire aussi et cela sera facile. Si la société a envie de changer de visage, c'est le cas de la laisser faire. Je ne suis pas de ceux qui pensent que nous périssons, mais tout au contraire que nous gran-

dissons. Il y a dans la croissance des enfants des moments où ils ne sont pas à leur avantage.

VI.

A MADAME PISCATORY.

Trouville, 8 août 1851.

Les lettres arrivent ici avec une lenteur extraordinaire quand elles arrivent. Celle que je dois à votre bonté me paraît avoir fait le tour du monde ; elle m'a fait un extrême plaisir dans ce désert froid, humide et un peu silencieux que nous habitons. C'est ici qu'on regrette les iris de Florence et les roses de Pœstum. Ce Trouville m'avait laissé autrefois un souvenir bien plus agréable. Les vapeurs grises de l'Océan sont passablement monotones et les eaux de la mer de Naples ou de la mer Égée sont à celles-ci comme l'émeraude est à l'argile. Vous avez bien raison de n'aimer que le Midi. Les grandes dames de l'ancienne Grèce seraient certainement mortes de chagrin sur les côtes de Normandie. Pénélope n'aurait jamais attendu vingt ans son mari ni à Saint-Malo, ni au Tréport, ni à Trouville, ni au Havre-de-Grâce. Je ne sais comment toute la brillante jeunesse qui tient garnison dans la Baltique s'arrangera pour passer l'hiver parmi les Finnois, ceux surtout qui viennent de passer un autre hiver dans l'archipel grec et sur l'Hellespont. Avez-vous des nouvelles de ces régions polaires? Nous apprenons tout à coup que ce n'est plus de ce côté qu'il y aura du danger et de la renommée à trouver. Nous voilà décidés à saccager Sébastopol. Au milieu de beaucoup de sentiments mêlés, je serais pourtant

charmé d'apprendre cette humiliation de l'empereur de Russie. L'habitude est si forte que c'est toujours lui qui est resté pour moi le représentant du mauvais principe. Les choses se sont modifiées depuis lors, mais la coutume est la plus forte; de plus, il est certain que nous ne ferions pas mal de prendre des batteries de canon et de brûler des places de guerre. On dit à un jeune homme qui ne se soucie ni des sciences ni de rien de sérieux dans la vie civile : « Mon ami, tu devrais t'engager », et ce jeune homme revient chez lui avec un air grave et le grade de lieutenant-colonel. La France fait bien de s'engager. On dira, si l'on veut, que notre intérêt bien entendu n'est pas de nous battre trop fort contre les Russes pour faire plaisir à l'Angleterre; il me semble que nous n'avons guère d'intérêt bien déterminé pour le moment; le mieux est donc de céder à ses petites passions et j'aime mieux qu'il arrive du mal à l'empereur de Russie qu'à tout autre étranger de ma connaissance. Peut-être que vous pensez très peu à la politique dans vos jardins de Touraine

Il n'y a pas grand monde ici, et, sans le salon de madame de Boigne, on n'aurait d'entretien qu'avec les oiseaux de mer; mais on est bien accueilli dans ce salon, et le Chancelier y est plus vivant que les gens qui le viennent voir. Sauf quelques petits emportements de conversation qui passent vite, il n'a pas de préjugés ni sur le présent, ni sur le passé, ni sur l'avenir.

Adieu, madame, mille tendres respects et mille amitiés à M. Piscatory.

VII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Trouville, 11 août 1854.

M. de Broglie est arrivé ici avant-hier à neuf heures du soir, par le Havre, sur une jolie mer unie comme un miroir. Il ne paraissait point fatigué, si bien que nous sommes allés au Val-Richer, ce qui fait un assez joli total de quatorze heures dans la journée. Ce Val-Richer est des plus agréables. C'est la retraite de M. Guizot selon les règles de l'idéal. On y voit dans une juste mesure les marques de l'homme d'État, du savant ; de grands portrait de rois, de princes, de généraux, de ministres; une vaste bibliothèque; quelques restes de luxe bien placés dans le cadre d'une fortune modeste ; enfin, l'archevêché de Cambrai, tel que le décrit M. de Beausset, n'était pas mieux approprié à Fénelon que le Val-Richer à M. Guizot. Le site est extrêmement agréable; une petite vallée qui est occupée presque tout entière par le jardin et cernée par des collines boisées ; un bruit d'eaux modestes et vives; des fleurs; des oiseaux; des arbres bien cultivés; une vie réglée; un grand courant d'idées; une politesse aimable et tranquille; enfin une charmante oasis intellectuelle dans ces vallées un peu rudes de mœurs de la Normandie.

Les nouvelles de Paris sont bonnes. M. de Broglie a laissé Paul dans une santé excellente. C'est hier qu'il a dû passer son premier examen de chimie. Avant quatre semaines, il sera sur l'impériale de quelque diligence dans les gorges du Jura, en pe-

tite tenue, n'ayant payé que demi-place en sa qualité de militaire, rêvant à Coppet, à Edmond, au cours des astres, aux lois des nombres et à son grand uniforme.

Ici la vie passe sans grand inconvénient, sans bruit de monde... Voilà quatre jours que je dîne chez madame de Boigne, tout étonné de me retrouver dans la société de personnes que je ne connais pas de tout temps. On se promène dans un jardin où il n'y a pas une feuille desséchée, où l'on ne souffre pas une fleur piquée des vers; des masses de géraniums étincelants, des genêts, des bruyères roses, rouges, des sauges cardinales et la mer à côté qui semble vouloir avaler tout ce petit monde à l'aquarelle. La corvée de Trouville commencée sous d'assez ennuyeux auspices n'aura pas trop mal tourné.

VIII.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 18 septembre 1854.

Mon cher ami, j'aurais répondu depuis longtemps à votre très excellente et très aimable lettre si je n'avais été travaillé par le mal réel ou imaginaire qui me rend incapable de tout. Je crois par instant que je vais mettre le grappin sur ce monstre plus ou moins fantastique, mais il reprend promptement ses avantages et fait de moi une sorte de paquet parfaitement désagréable aux autres et fort à charge à soi-même. En voilà assez sur ma triste personne... S'il y avait un lieu où l'on pût être parfaitement content et

sans nul trouble d'esprit, c'est là qu'il faudrait simplement aller pour se guérir de tous les maux physiques.

Ce lieu n'est ni à l'est, ni à l'ouest, ni dans la Baltique, ni sur la mer Noire. Je ne comprends rien à ce que nous avons résolu de faire sur Sébastopol. Tout le monde, gouvernement comme opposition. s'il y en a, est d'accord que si nous l'emportons ce sera un vrai miracle. Le *Moniteur* en donne les raisons les plus détaillées, et le *Journal des Débats* l'a dogmatiquement établi sur l'autorité des auteurs les plus approuvés en matière d'art militaire. Le bon sens et le général Jomini sont d'accord sur ce point. Je désire très sincèrement que ce miracle s'opère, mais il n'est pas agréable de dépendre d'un miracle. Que serait une retraite de l'armée devant les troupes russes? Que serait un hiver, un long hiver, passé sur ces rivages de Crimée, Sébastopol étant encore debout et les troupes russes assiégeant nos armées comme des loups qui cherchent leur proie dans la mauvaise saison, puis, au printemps, toutes les forces de la Russie, concentrées sans difficulté sur le seul point que nous aurions occupé? Les dix ou quinze jours qui vont s'écouler décideront dans ce monde de bien des choses pour l'avenir, et, qui me dira que Sébastopol est brûlé me fera grand plaisir. Tous les maux, à l'intérieur comme à l'extérieur, se déchaîneront certainement si les canons de l'Occident ne démontent pas les canons de l'Orient dans la semaine.

IX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 20 septembre 1854.

Mon cher ami, je n'ai pas répondu aussitôt que j'aurais voulu à ton petit mot si aimable que tu as trouvé le temps de m'écrire dans le tumulte d'une arrivée, et quand tu retrouvais tout ce que tu regardais de loin, du coin de l'œil, depuis un an. Cela te sera certainement compté par tes biographes comme une preuve d'un excellent naturel. Les grands géomètres passent généralement pour un peu secs, mais je vois bien qu'il y a des exceptions.

Je voudrais bien être sous les grands chênes qui sont au fond du parc de Coppet. Je prends déjà mon élan pour franchir le Jura, mais il est possible que je sois obligé de m'y reprendre à plusieurs fois, comme on fait un fossé profond. Si j'ai un éclair de santé, j'arriverai comme la foudre devant les deux fontaines de la grande cour. Voilà, j'espère, une figure bien conduite avec toutes les analogies rigoureusement observées.

As-tu des nouvelles de l'École? Il est probable que dans ces premiers jours tu ne regardes pas beaucoup du côté de la montagne Sainte-Geneviève et qu'elle reste perdue dans ses brouillards. J'espère que tu te fais réveiller de bon matin par Kiener avec ces paroles : « Capitaine, voici l'heure de la diane et vous pouvez dormir en paix. »

Nous vivons ici dans une grande solitude. Si les enfants ne criaient comme des aigles, on n'enten-

drait aucun bruit. M. Clémencet parcourt les bois avec les petits et leur fait faire des collections d'insectes et de plantes. Victor est surtout sensible à la classification. Quand il sait le genre et l'espèce, son esprit est dans un parfait repos. Il a le goût des classifications plus encore que le goût des bêtes pour elles-mêmes. J'ai découvert autrefois pourquoi l'homme avait la rage toute spéciale de savoir le nom de toutes choses avant tout; c'est que, s'il n'avait dans la mémoire que les images de ces choses, elles s'embrouilleraient assez inévitablement d'abord, puis, il ne pourrait ni en parler aux autres, ni en raisonner intérieurement. C'est un instinct qui lui est donné pour faire des provisions dans son intelligence, comme l'instinct d'amasser est donné aux fourmis, supposé que les fourmis aient des greniers d'abondance, ce qui est contesté, je crois, par les observateurs.

Adieu, mon cher enfant. Mon instinct est d'aller vous retrouver bientôt.

X.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

Broglie, 4 octobre 1854.

Qui est bien malade suivant les derniers journaux, c'est le prince Menschikoff, s'il est là, comme on le raconte, une mèche allumée à la main et délibérant s'il fera ou non sauter la flotte, après avoir promis, dans ses proclamations, qu'il se ferait sauter, le cas échéant. S'il n'a que six heures pour résoudre ce problème, il a droit de demander qu'on ne le trouble

pas dans ses réflexions. Ce qui paraît certain, c'est que Sébastopol est enlevé ou à peu près et que les vaisseaux russes sont entre deux feux. On ne peut pas voir se dissiper plus rapidement le prestige d'une puissance en apparence formidable. Ceci va inspirer aux esprits téméraires une témérité sans bornes. Ils croient, avec quelque prétexte, qu'il n'y a que de marcher sur tout ce qui a l'air effrayant. Quel dommage que nous n'ayons pas fait sauter Sébastopol dix ans plus tôt! Cela eût fait honneur aux gouvernements libéraux et les aurait probablement aidés à vivre. A cette heure, les habiles disent d'un air capable : « Vous n'en feriez pas autant, vous autres parlementaires. » Mais, tout cela dit, je suis très aise encore aujourd'hui que les grandes civilisations l'emportent sur les grandes barbaries et j'aime mieux causer de la France avec des étrangers après la prise de la Crimée qu'avant.

Je suis encore ici, comme vous voyez, mon cher ami. Je n'ai pourtant pas renoncé à toute intention d'aller en Suisse, bien que les jours s'écoulent. Je pourrais encore y passer à peu près un mois. On a la bonté de m'y désirer assez, bien qu'on ne croie pas que je me décide à cette course. Il n'est pas commun d'arriver là où on est bien aise de vous voir. Ce sera, de plus, la dernière année que Paul passera en famille. Dieu sait où il sera l'an prochain! Peut-être qu'il commandera une batterie d'artillerie sur les bords de la Newa et qu'il défilera sur les quais de granit de Saint-Pétersbourg. Si la paix vient après cette victoire de Sébastopol, ce sera une grande preuve de sagesse de la part du gouvernement, mais peut-être que c'est une sagesse qui n'est pas dans l'humanité. D'ailleurs, cette terre de Crimée une fois

conquise, viendra la difficulté de savoir à qui on louera la maison. Il est possible aussi que l'empereur de Russie, tout battu qu'il est, ne veuille point entendre raison et peut-être que, dans l'état où il est, manquer de raison est encore ce qui lui reste de plus raisonnable à faire. Il ne faut faire aucune conjecture tant que son général est là à délibérer sur un baril de poudre.

Les jeunes frères de madame Albert de Broglie viennent ici passer quelques jours avec un jeune abbé du Midi qui les surveille en vacances. J'ignore ce que fera sur ce jeune abbé la vue d'un élève de l'École normale comme M. Clémencet. Il n'a probablement jamais vu de près aucun des monstres de cette école-là. A la vérité, toutes les classes commencent à se mêler, car trois ou quatre élèves de l'École normale sont à cette heure prêtres de l'Oratoire. Dans quelques années les prêtres de l'Oratoire auront un certain penchant à passer à l'École normale. Il y a des marées très marquées dans l'ordre moral et intellectuel. Les Babinets de la philosophie devraient en faire des tables exactes.

XI.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 16 octobre 1854.

On dit, mon cher ami, que vous menez une vie très agréable dans Gurcy, une vie de cocagne dans l'ordre intellectuel, causant et lisant tout le jour. On se plaint ailleurs de M. de Viel-Castel qui n'a pas voulu aller en Suisse, afin de percer les nuits de ses

conversations dans Seine-et-Marne. Si je pouvais bouger, j'aurais la fantaisie d'aller vous entendre. Pour le moment, je n'ôterais à personne sa part de conversation, car je suis muet comme un poisson. Je n'ai d'idées sur rien; vous me direz que ce n'est pas une raison de se taire, mais la parole même m'est une fatigue. Je voudrais que cette année fût finie. J'en ai vu peu d'aussi lugubres. Il est vrai que quand on a bien dit cela, on entre avec plaisir dans l'année 1855, et l'on y trouve, au détour, d'autres malheurs qu'on ne soupçonnait pas. Avez-vous su quelques détails sur ce pauvre Étioles? On ne peut pas imaginer un événement qui frappe plus à fond plus d'âmes excellentes.

Dites-moi vos grandes lectures dans Gurcy. Ce n'est certainement rien qui se rapporte à Cicéron. Vous verrez dans l'Élysée, non pas l'Elysée-Bourbon, ce qu'il vous dira sur votre insigne négligence. Vous auriez pu vous en faire un avocat dans l'autre monde et c'est justement lui qui portera témoignage contre vous. Comme il a la langue bien pendue, ce ne sera pas une petite affaire, et comme il avait une activité de possédé, il vous en dira de belles sur la paresse. J'ai relu l'autre jour les quatre premiers livres des *Tusculanes;* j'ai été un peu surpris de ma froideur. Peut-être faut-il se souvenir vaguement de la plupart des livres. On y met bien des choses qui n'y sont pas et, en les relisant, toutes ces choses s'évanouissent. Je ne relirai donc pas votre *Vie de Cicéron*, mais je voudrais bien la lire.

Il n'y a que les gens de l'Alma qui fassent des choses brillantes. N'avez-vous pas plaint ce pauvre maréchal de Saint-Arnaud? Toute sa vie n'était pas tout à fait une vie de Plutarque, mais cette énergie

méritait quelque chose de mieux que d'être abattu par la maladie à la vue des murs de Sébastopol, après de si prodigieux efforts contre l'abattement physique.

XII.

A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, samedi 28 octobre 1854.

Me voici enfin arrivé à Paris et très disposé à prendre la route de Gurcy à la première réquisition. Je suis venu ici par Évreux en compagnie d'Albert qui voulait assister aux funérailles du pauvre évêque d'Évreux[1]. Il me semble que tout le monde meurt dans cette terrible année-ci. Nous avions quitté cet excellent homme à Trouville, il n'y a pas trois mois, faisant le projet d'aller à Broglie en automne aussitôt l'arrivée du duc de Broglie, et Albert ne l'a revu que sur ce lit de parade qu'on a promené, dans la cérémonie funèbre, à travers les rues d'Évreux, suivant les rites pratiqués à la mort des évêques.

Je ne sais rien du triste Étioles .. Personne ne saura que ceux qui l'ont connue dans l'intimité ce qu'était madame de Langsdorff!...

J'ai bien envie de vous voir, mais je vous avertis que je ne suis pas bien aimable. J'ai présentement à peine le sens commun et nul entrain d'esprit. Je viens d'ennuyer à fond et madame Albert de Broglie et Albert. Comme ils sont aimables et polis, ils n'en ont rien témoigné, mais ils se frottent certainement les mains du départ d'un animal maussade et mélan-

1. Mgr Olivier.

colique, qui rendait la pluie et le brouillard encore plus tristes.

Enfin, voyez ; me voilà et si vous voulez vous risquer, vous n'avez qu'un mot à dire pour savoir ce que c'est qu'un ennuyeux. Comme vous avez un renfort de gens d'esprit, vous ferez feu supérieur sur moi.

XIII.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, lundi 11 décembre 1851.

Vous voyez par les journaux tout ce que nous savons ici du siège de Troie. M. de Langsdorff, qui est venu passer quelques jours à Paris pour ses affaires, dit que les Anglais sont aussi découragés que peuvent l'être des gens très courageux et très persévérants. Ils voient avec tristesse que tous leurs efforts ne peuvent jamais montrer à l'Europe une armée bien nombreuse. On croit assez qu'on sera obligé d'en venir chez eux au système de recrutement par la conscription. Ce serait une terrible innovation dans ce pays de liberté. Quoi qu'il en soit, on ne paraît avoir ici aucune inquiétude sérieuse. Je disais l'autre jour à M. de Viel-Castel toutes les raisons qui me semblaient devoir donner beaucoup de soucis sur le sort de notre armée exposée en nombre inférieur à la rigueur d'un hiver en pays inconnu — en face d'un ennemi abrité dans des murailles et qui a, derrière ces murailles et au delà d'un petit courant de mer, d'autres murailles inaccessibles où il pourra s'établir en cas de défaite — une flotte dont on reconnaît aujourd'hui qu'un caprice du vent peut l'engloutir à

la vue de l'armée de terre. M. de Viel-Castel admet tout cela, mais affirme que les gens du métier sont sans inquiétudes graves, et il paraît que M. Thiers partage cette sécurité. Je souhaite bien sincèrement qu'il ait raison. Je ne pensais pas que je dusse un jour m'intéresser réellement à une expédition entreprise par le présent gouvernement.

XIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 mars 1855.

Mon cher ami, tandis que l'on se creusait la tête pour prévoir ce qui arriverait dans cet Orient, voici peut-être que le dénouement survient du côté où nul ne l'attendait. L'empereur de Russie, en mourant, laisse peut-être les seules chances possibles d'une paix un peu prompte. La moitié de l'histoire est faite ainsi d'événements inattendus, qui font prendre un autre cours au fleuve, et, comme dans les romans d'Anne Radcliffe, c'est par une porte cachée dans la muraille qu'entrent et sortent les personnages importants du drame. Qu'est-ce que voudra le successeur de l'empereur Nicolas? je voudrais bien que cela pût faire lever honorablement le siège de Sébastopol et que toutes les mines dont on dit que la ville est pleine, fussent déménagées paisiblement et ne sautassent pas sous une dizaine de mille des nôtres.

Merci, mon cher ami, de votre très aimable lettre. C'est grand dommage pour moi que vous ne bougiez guère de votre Tusculum un peu froid, au lieu de venir dans notre Rome un peu sale. Le vent de la

mer, vous le savez, est si violent ici, que je ne m'entends guère avec personne. Il faut deux choses pour garder sa raison debout; d'abord, de la raison, ce qui n'est pas si commun, et puis aussi un certain mépris de la puissance du monde, ce qui est fort rare. Il y a peu de gens qui osent dire avec Lemierre : « Le public est un sot et un ivrogne » ; rien n'est plus sûr cependant. Dieu m'a fait la grâce de pouvoir assez souvent regarder le monde en face sans cligner les yeux. Il est bien possible que cette petite hardiesse tienne à des défauts, et elle refroidit certainement un bon nombre de demi-amis. L'homme en société est un animal qui se plaît à penser et à voir penser comme les autres. Il n'aime pas les gens qui ne se mettent pas à la dernière mode comme lui; il voit même dans cet esprit de contumace un manque de considération pour lui. Il y a dans cet état social du tyran et de l'esclave. Il exige impérieusement que son voisin soit esclave comme il l'est lui-même. Quoi qu'il en soit, je crois, comme vous, que Cicéron valait bien tout chevalier ou tout sénateur, ou tout lettré de ce temps-ci. C'est une aimable et noble créature. Ce petit parvenu d'Arpinum est tout simplement le plus beau résultat de toute la longue civilisation qui l'avait précédé. Je ne sais rien de plus honorable pour la nature humaine que l'état d'âme et d'esprit de Cicéron. Il est sans doute aussi résolu qu'aucun des bourgeois de Paris, qui le tiennent pour un poltron, pour l'avoir entendu dire vaguement au collège. Il est actif comme la foudre, ami sincère et officieux, bienveillant pour tous, aimant ce qui brille, mais ce qui brille en éveillant de grandes pensées, sage, modéré, ami des règles sévères par imagination, stoïque et prêt à se les appliquer à lui-même,

après un peu de réflexion ; sans dogme, il est vrai, sans traditions impérieuses et miraculeuses, ne reconnaissant d'autres Pères de l'Église que la suite des sages que le monde avait admirés jusqu'à lui, mais ne dépassant pas aussi les limites de l'intelligence pour s'émouvoir de ce qui ne dit rien à l'esprit. On n'a pas fait un compte exact, à mon sens, des ravages qu'a produits dans les esprits des temps nouveaux l'habitude d'admirer l'inintelligible au lieu de rester tout simplement dans l'inconnu. Au temps de Cicéron, aucune croyance surnaturelle ne dominait sur les esprits cultivés. Quand il rêvait sur sa terrasse de Formies en vue de la mer, il suivait avec pleine liberté tous les beaux instincts de la raison humaine. Quand il cherchait le secret du monde, ou qu'il se demandait ce que murmuraient les vagues à ses pieds, ce que disaient les astres du ciel d'Italie sur sa tête, il n'avait entre lui et la nature aucun de ces fantômes imposants, mais informes, qui ravissaient saint Antoine dans le désert et saint Ignace de Loyola dans le monde.

Vous dites bien, il y a quelque chose de Cicéron dans Voltaire, mais avec toute la différence en faveur de Cicéron, que celui-ci pense à tous les grands problèmes en parfaite liberté de spéculation, sans ennemis qui lui disent : « Monsieur, pas tant de raisons, ou je le dirai au Roi, au Parlement, au Pape, au monde chrétien. » Aussi l'esprit de Voltaire s'est-il exalté et emporté outre mesure et c'est par là qu'il pousse la hardiesse à toute extrémité. Il rencontre des ennemis dans ces espaces infinis où la pensée de Cicéron ne rencontrait nul obstacle.

J'ai aimé comme vous ce morceau de M. Ampère ; il a le genre d'imagination qu'il faut à un historien

des vieilles ruines. Il revoit tout ce grand passé avec une impression analogue à celle qu'on éprouve en se rappelant à soi-même son propre passé ; des couleurs vives et tristes, qui sont les vraies couleurs, mais dégagées de toutes les ombres du réel. Il voit dans la vie des peuples ce qu'ils voulaient être et ce qu'ils voulaient faire, plus encore que ce qu'ils ont été et ce qu'ils ont fait, mais cela aussi est une vérité, et l'idéal de l'ancienne Italie n'est certainement pas l'idéal de la France d'aujourd'hui.

Les derniers discours à l'Académie ne sont pas non plus des discours de Cicéron. Je n'ai pas eu la force d'aller jusqu'au bout du discours de M ***; trois fois l'ennui m'a forcé d'abandonner la résolution que j'avais prise, trois fois, d'aller jusqu'au bout. Des gens patients, qui l'ont lu ou écouté, prétendent qu'il n'y a dans son jargon rien de repréhensible contre le gouvernement de Juillet. J'aime mieux le croire que d'y aller voir.

L'Angleterre est aussi difficile à comprendre que nous. Combien de choses surprenantes nous avons vues chez elle depuis le commencement de la guerre ! Je suis étonné que lord John Russel se montre volontiers hors de chez lui. Cette Angleterre était pour les gens qui aiment le bien un spectacle consolant, mais tous les exemplaires du juste et du bien ont l'air de s'en aller. Cela ne fait rien. Le bon sens peut dire ce que Charles XII écrivait sur la carte des conquêtes de la Suède. « Dieu me l'a donné, le diable ne me l'ôtera pas. » Je suis bien sûr que finalement nous serons victorieux dans la grande bataille.

Adieu, mon cher ami, voilà bien du fatras ; mille et mille amitiés.

Lisez le *de Senectute* de Cicéron. Ce n'est pas, assu-

rément, un livre de votre âge, mais vous y trouverez toute la vie agricole des Romains, et je ne sais quelle odeur de terre nouvellement labourée qui vous portera à la tête.

XV.

AU MÊME.

Paris, 20 avril 1855.

Que je vous dise d'abord, mon cher ami, combien j'ai été touché et reconnaissant de votre aimable présent. J'ai placé ce beau livre que je tiens de vous et qui a appartenu à votre père dans ce petit trésor où chacun serre ce qu'il a de plus précieux.

J'espère que vous lirez avec quelque intérêt les deux volumes que je vous ai envoyés. La *Vie de Washington* est un livre bien fait, surtout pour le coup d'essai d'un très jeune homme. Il n'est peut-être pas assez libéral, mais les temps sont durs. Nous sommes bien loin des jours où l'élite des nations civilisées suivait avec passion toutes les marches de l'armée de Washington. Aujourd'hui on se pendrait volontiers à la queue du cheval du maréchal Radetzki, croyant enfiler la bonne route derrière ce demi-barbare qui ne connaît que l'ordre du régiment. Pour le *Ménandre*, le livre n'est pas bien fait ; vous trouverez là beaucoup de décousu, un certain entraînement de jeunesse à suivre la première idée qui passe, sans songer au plan général ; mais le sentiment de l'antiquité y est vif et original. Il donne envie de relire les écrivains anciens dont il parle, et il faut beaucoup passer à qui a cette chaleur

communicative. L'auteur[1] m'a demandé de lui dire les défauts de son livre, et je le lui dirai avec une parfaite candeur. Il serait mal de ne pas dire la pleine vérité à qui a beaucoup d'esprit et peu d'occasions d'entendre des critiques un peu âpres.

J'ai quelque idée que ce décret sur les académies va engager un conflit qui ne sera pas agréable aux autorités établies. C'est certainement une provocation gratuite à des gens paisibles. On met d'abord dans l'Académie des sciences morales dix membres justement destinés à changer la majorité, puis on revient à des règlements qui n'ont jamais été exécutés ou que l'Académie n'avait jamais subis. Les commissions choisies par le gouvernement décideront avec le bureau du mois de janvier de chaque année de la distribution des prix, sans que les autres membres aient rien à y voir. Le bureau n'a que trois membres et la commission, au choix du gouvernement, en a quatre. Le résultat sera fort simple ; les billets pour les séances publiques devront être tous remis au ministère, qui en fera la distribution à son gré. Reste à savoir si l'on ne demandera pas communication préalable des discours, ce qui serait assez en harmonie avec l'ensemble de cette nouvelle législation. L'Académie française n'a pas l'air de vouloir supporter tranquillement cet affront ; moins trois ou quatre membres, tous s'en montrent très blessés. Que le démon de la prudence apaise bientôt cette irritation, cela se peut assurément, mais je ne le crois pas.

Voilà de bien petites affaires, pendant que devant Sébastopol on se lance tout ce qu'il y a de fer et de feu sur la planète. On dit que le gouvernement reçoit

1. M. Guillaume Guizot.

du général Canrobert des nouvelles qui font espérer qu'on entrera dans la place avant huit jours, et qu'on n'en publie rien pour ne pas donner de fausses espérances. Plaise à Dieu, qu'il en soit ainsi, car voilà bien longtemps qu'on se tue et qu'on meurt de maladie devant ces chiennes de murailles.

XVI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, samedi 16 juin 1855.

Mon cher ami, on te regarde de loin faire le déménagement de ton bâtiment. Cette *Persévérante* est devenue une personne de la famille. On la connaît mieux que bien des cousines. Je crois qu'à ton retour ici tu trouveras qu'on a pris toutes les façons de parler de la marine. Tout cela veut dire que tu manques beaucoup à ce petit monde que tu as laissé pour un temps. Il est singulier que les hommes vivent d'abord en famille pour se séparer ensuite et s'en aller chacun du côté des quatre vents. Il serait plus simple qu'ils commençassent leur vie dans l'isolement pour se réunir ensuite. Je sais toutefois qu'il y aurait à cela de grandes difficultés et ce que j'en dis n'est pas pour refaire la société humaine à ma fantaisie.

Ici, il n'y a rien de nouveau que les bonnes nouvelles de Crimée que vous connaissez. Ces bonnes nouvelles ne sont pas sans mélange, car il est probablement resté bien du monde dans ces hardis coups de main. Il paraît que l'infanterie française a pris en Crimée des habitudes qui supposent un sang-froid et une résolution inconnus jusqu'aujourd'hui.

Ta sœur est venue passer un jour à Paris. Elle est allée le soir voir une actrice italienne, madame Ristori, qui fait l'admiration universelle par l'énergie, la grâce et le pathétique de son jeu. Les méchants prétendent que mademoiselle Rachel en a conçu quelque tristesse; qu'elle a assisté dans un sombre silence à une représentation de madame Ristori, tandis que l'actrice italienne au Théâtre-Français ne pouvait pas contenir, dans sa loge, ses témoignages d'admiration en entendant mademoiselle Rachel. Avez-vous un beau théâtre à Brest? J'imagine que chaque soir vous avez surtout une nouvelle représentation du coucher du soleil sur les flots de l'Atlantique, mais ce spectacle en vaut bien un autre.

XVII.

AU MÊME.

Broglie, samedi 7 juillet 1855.

Ta tante m'a dit que tu voulais que tes lettres te fussent adressées sur la *Persévérante* en personne. C'est déjà comme si tu t'éloignais un peu à l'horizon et la rue d'Aiguillon avait moins l'air d'un pays perdu que ce vaisseau.

As-tu passé une petite revue de ta bibliothèque de campagne? As-tu déterminé les livres français que tu voulais emporter au bout du monde? Tes listes se seront problablement perdues dans la précipitation de ton départ de Paris. Il faut d'abord savoir ce qu'un vaisseau de guerre peut contenir de volumes, en lui laissant une place raisonnable pour les provisions de

bouche, les projectiles de toutes sortes et autres menus détails, tels que l'équipage lui-même. Il faut compter qu'il n'y a d'un peu durable à la mer que les grands écrivains qu'on peut relire plus d'une fois, parce qu'ils ont une eau profonde, et, parmi les grands écrivains, viennent d'abord, sous le rapport de beaucoup de sens sous un petit volume, les grands poëtes. Il est singulier que les règles, puériles en apparence, de la rime, du mètre, etc., aient cette puissance d'enfermer des pensées plus vives dans des impressions plus fortes.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre.

Il semble que les idées enfermées dans les vers se condensent à la façon de la poudre de guerre. (Je remarque que depuis que j'ai des amis qui portent l'épée, mon langage a pris une sorte d'allure tout à fait militaire.) Veux-tu Montaigne? Veux-tu les *Lettres* de madame de Sévigné? Cette dernière est de grand encombrement, mais il se peut qu'en mer, à cinq ou six cents lieues de terre, on se plaise à tout ce détail de la vie des salons et des familles du dix-septième siècle, qui ressemblent, après tout, aux familles de tous les siècles. Peut-être qu'on se plaît à ces bruits de terre, comme Colomb lorsqu'il vit des papillons, des oiseaux des tropiques, à l'entrée des Antilles. Pour Montaigne, quoiqu'il ait une assez pauvre morale, que ses instincts soient d'un épicuréisme assez vulgaire, le train de son imagination est stoïque. Il aime les grandes âmes, quoiqu'il ne fût pas de cette élite. Lui qui était assez faible, il se complaît à peindre, avec les expressions les plus heureuses, les caractères énergiques et les grandes luttes de la vo-

lonté. Pareille chose était arrivée à Horace; il menait sa petite vie paresseuse et égoïste à Tibur, et quand il se livrait à ses rêveries poétiques, son esprit l'emportait vers les tentes de Brutus et de Caton. On est surpris, dans l'histoire militaire, de trouver dans des âmes faibles cette admirable force de couleurs pour représenter des vertus dont elles-mêmes étaient incapables. Ils aiment les bruits de guerre et ils ont peur de leur ombre. Dis-moi ce que tu veux, et je ferai tes commissions de près ou de loin.

Il nous vient encore tous les jours des dépêches de lord Raglan, et il est déjà bien loin de tout le tumulte du siège. C'est une fin un peu triste, bien que, à tout prendre, il termine très honorablement une carrière très honorable; mais enfin, ses derniers jours n'ont pas eu l'éclat qu'il se promettait en quittant l'Angleterre. Il aura sans doute entendu quelque chose de tous ces murmures qui s'élevaient contre lui; mais, après tout, je me figure que les plus vifs et les plus vrais plaisirs de la vie militaire ne sont pas l'espoir et la jouissance d'une grande renommée. Probablement, le plaisir habituel de se sentir libre et à l'aise dans le danger, — d'entendre dans le bruit et de voir dans la fumée du canon aussi bien et mieux que dans une salle de danse, — le plaisir de commander, non seulement aux autres, mais à son propre esprit dans l'occasion, et de trouver la sérénité dans ce qui serait alarme et tumulte pour les autres, — le plaisir âpre de souffrir ce que d'autres ne pourraient peut-être pas supporter, — en un mot, le sentiment de l'exercice énergique et profond de la volonté qui faisait dire à Turenne, parlant à sa personne: *Careasse, tu trembles? Tu tremblerais bien davantage si tu savais où je te mène;* voilà de petits agréments habituels que

lord Raglan a trouvés dans sa vie militaire et dont le vulgaire ne ferait pas grand cas, quand bien même il s'en douterait.

Il paraît qu'on ne trouve que trop de ces rudes jouissances dans Sébastopol. On dit que, sous quelques jours, un effort nouveau et plus concerté sera tenté sur tous les ouvrages. Je mettrai, à la prise de cette chienne de ville, toutes les lumières de ma chambre à ma fenêtre, en signe de réjouissance. Comme je suis au fond des bois, cela n'aura nul air de vouloir se faire remarquer.

Bonjour. Voici une lettre d'Albert, de Plombières, qui m'arrive à quatre jours de date. Il dit qu'il ne trouve manière de passer le temps tolérablement qu'en se soumettant à une règle invariable pour l'emploi de ses heures. C'est tout l'agrément de la vie de ces eaux, et il me semble qu'on peut rencontrer cette faculté partout où l'on est seul.

XVIII.

A MADAME PISCATORY.

Paris, 19 août 1855.

MADAME,

Je me fais sans cesse décrire Chérigny dans les plus minutieux détails. J'ai les tableaux qu'en font M. d'Haussonville, Albert, M. de Viel-Castel, madame d'Haussonville. J'aurais pourtant la passion de le voir de mes yeux. S'il passait par Chérigny un de ces artistes en daguerréotype qui courent la France, il serait bien beau à M. Piscatory de me faire faire

une petite vue microscopique de votre maison par le côté que vous habitez le plus. J'en ornerais les murs un peu sombres de mon cabinet. J'aurais aimé à l'avoir devant moi ces derniers jours, à Paris. Ce Paris était d'une solitude un peu triste durant ces grandes fêtes, quand on n'y était pas invité. La foule était si grande que je n'ai pu apercevoir le profil d'aucun de ces maîtres du monde qui se promenaient sous des arcs de triomphe. Rien ne marque mieux la grandeur et la force du gouvernement que le luxe, l'éclat, les plaisirs mêlés à la conduite d'une grande guerre. Ce n'est plus de nos jours qu'on dit : « *Demain relâche à cause de la bataille* ». Ce calme, dans un si grand sujet de trouble, tient probablement à la division du travail. Chacun est à son affaire et fait ce à quoi il est propre. Ce qui est certain c'est que si Colbert ou M. Turgot ou le premier Empereur lui-même revenaient au monde, ils seraient bien étonnés de ce que nous voyons. Ces gens-là étaient affairés, avares, tatillons. Aujourd'hui on dirait que c'est dans les *Mille et une Nuits* qu'on a pris les principes de notre économie politique. On n'avait pas bien étudié encore la véritable nature du crédit, qui est sans limites tant que la confiance est sans bornes, de même qu'un homme qui tombe ne se ferait jamais de mal s'il pouvait tomber toujours. Aussi dit-on que les fêtes de l'Hôtel de Ville surpassaient toute intelligence. La reine d'Angleterre a trouvé que les jours de Londres étaient sombres en comparaison de cette nuit enflammée. Que de choses a vues cet Hôtel de Ville depuis deux siècles, depuis le grand Condé jusqu'au prince Napoléon! que de choses la reine d'Angleterre elle-même, toute jeune qu'elle est, n'a-t-elle pas vues depuis son séjour à Eu jusqu'à cette

dernière promenade sur les ruines de Neuilly! M. de Viel-Castel est parti d'ici samedi; il avait été assez souffrant, ce qui ne l'a pas empêché d'être fort en train de conversation et de poursuivre son histoire de la Restauration. Je compte sur cette histoire pour me rendre équitable en matière politique. Mais si les passions sont bien folles, l'équité est bien sage.

J'espère que la saison ne contrarie pas les plaisirs un peu sévères que M. Piscatory trouve dans l'agriculture. Malgré tous les souvenirs de l'antiquité romaine, alors qu'on cultivait ses champs après avoir gagné des batailles, il semble un peu rude de cultiver des pommes de terre et d'engraisser des moutons après avoir travaillé au gouvernement de son pays et travaillé à la prospérité de la Grèce; mais, s'il est désintéressé, il a bien des sujets de se consoler en voyant les autres faire tout ce qu'il ne peut plus faire. Il a vu M. de La Valette assurer aux catholiques latins plusieurs clefs de plusieurs chapelles dans Jérusalem. Il voit conduire une flotte française non loin des Dardanelles, tandis que l'empereur de Russie prendra possession de la Moldavie et de la Valachie. A l'intérieur, Paris entier va être prochainement remis à neuf et cela de toute nécessité puisqu'il est présentement couvert de démolitions. Le bruit des factions est absolument étouffé et vous n'entendriez pas une plainte dans tout l'Empire. L'œil vigilant de la police pénètre partout et peut-être qu'elle surprendra dans ma lettre même la juste expression de mon admiration. Tout cela est bien fait pour mettre un peu de baume dans le sang, et pour faire bêcher avec courage des champs qu'on laissera à ses petits-enfants.

Il faudrait joindre quelques livres un peu intéres-

sants à tant de motifs de satisfaction, mais c'est l'inconvénient des époques très heureuses, où l'ordre règne sans contradiction, de fournir très peu à l'imagination. Il semble qu'on s'endorme dans l'excès du bien-être. Jamais un poulet qu'on engraisse avec soin et qui ne manque de rien ne s'avise de penser et d'écrire avec quelque vivacité. Il est heureux et voilà tout. Il verrait mille objections à toute idée un peu nouvelle, si par hasard il lui en venait; elle pourrait choquer la fille de basse-cour qui lui ferait sa part plus petite; elle pourrait irriter le cuisinier et le faire arriver aux plus grandes extrémités.

Les idées de M. Cousin sur le beau, soit dit sans comparaison, ne choqueront aucun cuisinier. Ce n'est pourtant pas la peine d'être un grand esprit et d'avoir passé cinquante ans en tête à tête avec le beau pour n'en avoir tiré que cela. A quoi sert d'avoir vécu toute sa jeunesse avec Platon, d'avoir consacré son âge mûr à tourner autour des grandes dames du dix-septième siècle, pour nous dire d'une façon trop dogmatique ce que tout le monde sait sans en faire gloire? J'ai droit de me plaindre de M. Cousin, ne me sentant que beaucoup d'admiration pour son esprit, et n'ayant aucun des penchants qui font qu'on se déchaîne si injustement contre lui aujourd'hui; mais je n'aime pas qu'on me parle avec le ton d'empire qu'il affecte pour me dire des choses, ou trop vraies pour qu'on les redise, ou trop fausses pour qu'on les soutienne. Il a beau dire des lieux communs dans le style du grand siècle, cela ne fera jamais que de vieilles idées dans un style renouvelé des Grecs. Le bon sens même chez lui prend trop des airs de majesté. Je déteste toutes les tyrannies. Du reste, il est pour le moment au plus haut des cieux

de l'aristocratie. Il a le mépris le plus altier pour la classe bourgeoise qui n'a pas le sentiment de sa dignité, qui change d'idées et d'impressions à tout moment. A l'entendre parler, je crois par instants qu'il a raison. Pour moi, cependant, je reste dans mes très vieilles croyances. Ces rêves-là sont toujours les mêmes pour toutes les générations et, si l'on y restait fidèle, le monde irait mieux et plus vite.

XIX.

A M. POIRSON.

Broglie, 24 août 1855.

Mon cher ami, j'espère que vous vous êtes un peu demandé pourquoi je n'étais pas encore allé vous voir dans votre petit Tusculum. Mon histoire se rattache, comme vous allez voir, aux plus grands événements de l'histoire contemporaine. Je suis une nouvelle preuve que tout est lié dans l'univers, et qu'une chaîne invisible, mais invincible, rattache le petit insecte aux plus grands princes de la terre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler par quelle suite d'événements la France et l'Angleterre ont formé une étroite alliance, ni de vous expliquer comment la reine d'Angleterre est venue, pour la première fois, embellir de sa douce présence ces palais de France où les aigles d'Austerlitz se jouent avec les lions de Blenheim. Vous ne pouvez guère ignorer que les peuples se précipitent en masse du couchant et de l'aurore vers Paris, pour voir ces merveilles inconnues jusqu'à nos jours; que les diligences et les convois de chemin de fer sont encombrés; qu'on ne peut plus trouver à

dîner chez un restaurateur, et que beaucoup de curieux couchent à la belle étoile. Ne faites pas attention, je vous prie, aux soubresauts ou soubresots de mon style qui s'élève ou s'abaisse selon la nature des sujets, c'est la mode, et la dernière mode, et la dernière des modes.

Donc je me présentai dimanche à une heure précise au chemin de fer du boulevard du Mont-Parnasse; j'obtins assez aisément un billet, mais je suis sûr que le fonctionnaire qui me le donna se dit : Ah! le bon billet qu'a ce monsieur ! J'arrivai au pied d'un escalier très vaste et très haut, encombré d'une foule encore plus vaste qu'on arrêtait dans ce vestibule, attendu que les salles n'auraient pu la contenir. Cette foule murmurait, piétinait, criaillait. J'avais à ma droite et à ma gauche deux ecclésiastiques qui, loin de m'exhorter à la patience, me donnaient l'exemple d'une irritation très vive à laquelle je ne me laissai point aller, grâce à Dieu, étant un animal à sang froid. Mais mon sang-froid ne me faisait pas monter; les voyageurs du haut cassaient les vitrages par l'effet de la simple pression de quelques milliers d'hommes qu'ils avaient derrière eux. Enfin, après trois quarts d'heure d'attente, j'arrive en haut, porté et poussé par mes voisins; et en haut un sergent de ville, les mains toutes sanglantes par les coupures du vitrage des portes qu'il avait vaillamment défendues, me dit : « Monsieur, entrez, le convoi est parti. » Des misérables de ma sorte étaient là qui disaient : « Ce sera bien autre chose au retour. » Quoique je ne comprisse pas bien comment, ne partant pas, je pourrais revenir, je pris encore quelques renseignements sur mon avenir, et il me parut si obscur que je me retirai fort triste avec mon billet dans ma poche. Je

comptais dîner avec vous, et je comptais tellement sans mon hôte que je ne dînai pas du tout ce jour-là. Aux Champs-Élysées, les restaurateurs hors d'eux-mêmes vous regardaient comme un fou de vouloir pénétrer chez eux, quand ils avaient toutes les peines du monde à s'y frayer un passage. Au café de la Madeleine, j'avisai un de mes amis qui dînait, lui cinquième à une table pour deux; il ne put que me faire signe de la tête que je n'avais rien à espérer; je dis de la tête, car il ne pouvait remuer ses bras, et j'en suis encore à savoir s'il a pu toucher les mets qu'on avait glissés sur sa table. Voyant ces causes et ces effets, ne sachant pas ce que me réservait le lendemain, et à peu près sûr de ne pas trouver, soit un morceau de pain, soit une place dans une voiture dans un rayon de dix lieues, je suis venu d'une traite m'établir à quarante lieues de distance de tout cet éclat, tout cet enthousiasme et toute cette presse. *Panem et circences* se peuvent supporter; *panem* sans *circences* est à merveille, mais *circences* sans pain est un peu vif.

XX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 6 septembre 1855.

Vous avez des nouvelles d'ici et je n'ai pas besoin de vous faire le journal de la petite vie paisible qu'on y mène. Il y a passé pas mal de monde depuis le départ de madame d'Haussonville, mais personne qui ait mis son bâton de voyage dans un coin

pour faire séjour. Sauf notre excellent ami Sahune, tout le monde est animé de l'esprit du Juif errant. M. de Corcelles y a passé deux jours. Il vous aurait plu par son goût passionné pour la vérité qui n'empêche guère de se tromper, mais qui témoigne de l'élévation de l'âme. Il est taillé en force, comme vous avez pu voir, mais il est de la race des géants qui ont plus de douceur, de délicatesse et de raffinement d'esprit que beaucoup de petits hommes. M. Ampère vient de partir. Il a charmé tout le monde. Il nous a lu des fragments de la métaphysique de son père qui eussent eu votre approbation pour un certain élan qui va naturellement au grand, n'était que cela aurait surpassé la force d'attention des petites dames qui ont aisément mal à leur tête. L'esprit de locomotion a emporté M. Ampère à Paris, puis il l'emportera dans trois jours à Rome. Albert et sa femme ont été entraînés dans ce tourbillon; ils n'iront pas jusqu'à Rome pourtant. Albert va chez M. de Montalembert en Bourgogne et la princesse de Broglie chez sa tante Lemarrois. M. de Broglie est tout seul de sa maison, ayant pour compagnon de solitude M. de Sahune, M. Savinien Petit qui peint de beaux petits saints dans une petite chapelle imitée des catacombes, mais des catacombes avec calorifères, etc., M. Clémencet et moi qui écris par moments un petit volume où il n'y aura pas l'ombre de catacombes, ni de saints, ni de chandeliers à sept branches. Nous sommes une population un peu mélangée, qui ne s'arrache point les yeux. J'ai appris à dire assez peu ce que je pense et à parler avec douceur de ce que je ne pense pas. J'ai fini par céder au nombre, sans en avoir plus d'admiration pour les opinions du grand nombre. J'ai pris pour devise : *Tu*

ne mordros point : 1°, parce que l'on s'échauffe en mordant; 2°, parce que les mordus poussent des cris désagréables. J'ai acheté une peau de mouton et je détale dès que je vois ou que j'entends l'apparence d'un loup. J'aurais certainement le prix de sagesse dans une école primaire...

Je ne sais pourquoi je plaisante. La vie n'est pas gaie cependant. Ce qui est certain, c'est que je n'ai nulle envie de rire. Adieu, je n'ose pas vous demander si c'est vrai que vous irez à Broglie au mois de novembre.

XXI.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 22 septembre 1855.

Mon cher ami, vous me faites une querelle d'Allemand. Je ne vous ai point écrit durant votre voyage par la raison fort simple que vous n'aviez donné nulle adresse et que personne n'a su, durant quinze jours, si vous étiez sur le sommet de la Yung Fraü, ou sous la chute du Rhin, ou dans les abîmes de la Grimsel.

Vous avez traité la *Nouvelle Héloïse* à la façon de l'interdit, et tout cela probablement en vue des rochers de Vevay, de Chillon et de Meillerie. J'aurais cru que l'église de Montreux, avec ses vieux murs tapissés de vigne rouge, vous aurait inspiré un peu plus d'indulgence, mais l'homme est féroce pour tout ce qui n'est pas de son temps ou même de sa société. Il ne connaît de *naturel* que les mines particulières du monde où il vit. C'est par la même raison que les

impressions d'un jeune Allemand d'Iéna paraissent le comble du ridicule à un jeune Français qui va danser le dimanche, après vêpres, à la Chaumière. J'ai renoncé depuis quelque temps à arracher les yeux de qui que ce soit pour des différences d'impressions littéraires, bien que cela en vaille assez la peine.

XXII.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 1er novembre 1855.

Nous voilà à cette triste étape du 1er novembre. Ce sont les portes de l'hiver qui ne diffèrent pas beaucoup, à ce que j'imagine, des portes de l'enfer. Les nuits sont noires, les jours sont gris, le vent se plaint dans tous les coins de la maison, les feuilles passent devant les fenêtres comme de petits fantômes. On sent en soi comme une plus grande défiance de la vie. On se figure qu'on ne verra plus jamais l'été. Ce sont probablement des impressions de gens nerveux, et je soupçonne que nul sergent d'artillerie, nul brigadier de carabiniers en garnison à Versailles, n'a de ces ridicules sensations à la vue de la chute des feuilles. Savez-vous quelque chose de nos affaires de la mer Noire? Je souhaite bien que les braves gens qui sont là passent l'hiver dans de bonnes villes de garnison, s'il y a pareille chose sur le littoral de la mer Noire. Avez-vous commencé le XIIe volume de M. Thiers? Ce sera une agréable lecture pour M. votre père. A-t-il vu déjà la préface de ce XIIe volume et la dissertation plus vive encore que

neuve sur l'art d'écrire l'histoire? Je ne sais comment il fait pour avoir toutes les lenteurs de la démonstration la plus étudiée avec cette *furia* qui fait croire au lecteur qu'il court la poste avec lui. Après tout, ces singularités-là sont ce qu'on nomme le talent. Aucun historien n'avait encore eu cet air de cheval arabe au galop mêlé à l'exactitude minutieuse d'un commis au département de la guerre.

Quand retournez-vous à Paris? Je ne sais pourquoi j'aimerais assez le séjour de Versailles dans cette sombre saison. On y a quelque chose des agréments de la solitude avec Paris sous la main. J'ai toujours désiré un petit désert qui fût aux portes d'une très grande ville. Ceci, comme l'île de Robinson, est un peu trop loin de l'habitation des hommes. Il est vrai que les chemins de fer rapprochent toutes les distances, y compris la distance de l'autre monde à celui-ci.

Adieu, mon cher ami. Portez-vous donc mieux.

XXIII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, mercredi 23 novembre 1855.

J'avais espéré, mon cher ami, qu'il nous viendrait, autour du 15 de ce mois, quelque chose de toi de *Rio de Janeiro*. Je vois bien que tu n'es pas arrivé à temps pour donner tes lettres au bateau. Ce sera donc pour le prochain arrivage.

Nous avons été tristement étonnés l'autre jour en ouvrant le journal et en y trouvant la mort

de M. Molé, qui est mort soudainement à Champlâtreux. C'est un grand arbre de la vieille forêt qui tombe et un des témoins et des acteurs de ce passé qui s'enfonce déjà dans la nuit. Il commence à n'y avoir plus beaucoup de ce monde qni se souvienne des temps de l'expédition d'Égypte, de Marengo, du Consulat;

Regarde, quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil.

M. l'amiral Bruat vient de mourir bien plus jeune, à bord du *Montebello*, en revenant de Crimée. Les personnes qui l'ont connu disent que c'était un homme rare, non seulement pour l'énergie, mais aussi pour la sagesse et l'habileté dans la conduite des affaires.

Je viens d'achever le XIIe volume de M. Thiers. Ce sont les efforts de l'empereur Napoléon pour obliger l'Europe continentale à fermer les portes aux marchandises anglaises, — la résistance de la Russie à quelques-unes de ses mesures, — le commencement des préparatifs pour attaquer la Russie, et surtout la guerre d'Espagne en 1810 et 1811, et surtout, dans cette guerre, la campagne de Masséna en Portugal et ses efforts inutiles devant les lignes de Torrès Vedras. On y voit le désordre s'introduisant partout dans cette guerre que l'Empereur ne peut voir que de loin et où Paris ne communique plus, durant des mois entiers, avec l'armée française coupée de toutes ses routes par les guerrillas; — on y voit l'indiscipline dans l'état-major; — le maréchal Ney refusant nettement l'obéissance à son chef Masséna; — le général Drouet imitant plus mollement le maréchal Ney. C'est le plus grand tableau

qu'on ait jamais fait des plus grandes armées en lutte avec les plus grandes misères et animées pourtant d'un invincible courage. Les hommes du métier doivent trouver un grand intérêt dans cette lecture, car tout y est strictement technique. C'est le détail le plus minutieux de la manière dont se font les grandes choses et dont arrivent les grands événements. L'auteur n'y oublie ni un homme, ni un canon, ni une pioche, ni un pain. Aucun laïque ne s'était avisé d'écrire l'histoire sur ce plan. Les personnages n'y sont peints, à la vérité, qu'en traits fort rapides. Il ne montre que le cours des événements, mais tout y est, et, chose singulière, cette grande cuisine des choses humaines prend beaucoup de grandeur par l'importance des intérêts de tout genre qui en dépendent, comme les lois de la nature qui sont aussi une magnifique cuisine.

Comment te trouves tu de celle de ton bord, mon cher ami? Ici, tout le monde va bien. On retournera à Paris vers Noël. Paris, dans ce moment, est tout en fêtes par l'arrivée du roi de Piémont. On lui montre des soldats, des chevaux, des canons, et c'est sa passion première; il va aux spectacles; on lui fait voir les belles choses de Paris; on illumine la rue de Rivoli et la place de la Concorde à son retour des théâtres. Tout cet éclat lui rendra fort triste sa petite capitale au pied des Alpes.

XXIV.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 14 décembre 1855.

Mon cher ami, votre lettre un peu triste m'a attristé aussi. Il me parait acquis que Versailles ne vous est pas très sain. C'est grand dommage, car c'est un agréable lieu, un peu triste à la manière de Rome. Quoiqu'on vous oblige à marcher comme le Juif errant, vous avez pourtant trouvé moyen de lire le XIIe volume de M. Thiers. J'ai, sur cette lecture, la même impression que vous. Il y a peu de choses dans les grandes histoires des grands historiens qui surpasse l'arrivée de l'armée française devant les lignes de Torrès-Vedras, et il est certain que les effets ne sont pas produits par des artifices de rhétorique. Les frais en sont faits par tout ce qu'il y a de plus simple et de plus vrai : Masséna, déjà vieux et toujours énergique; l'indocilité de tous ses lieutenants; cette armée que mine l'indiscipline et que tient pourtant en ordre l'honneur militaire et le goût des grands coups; la froide figure de Wellington qui regarde s'avancer ce nuage du haut de cette vaste citadelle de Torrès-Vedras avec ses dix lieues d'enceinte; la France et l'Empereur qui sont si loin; ces courriers qui ne peuvent passer; cette attente de Soult qu'on croit entendre chaque jour tirant le canon de l'autre côté du Tage. Il n'est pas bien certain que Thucydide ou Tite-Live eussent fait mieux ou même aussi bien. Notre temps,

rien qu'avec ce livre-là à la main, pourrait bien ne pas paraître dans la décadence littéraire que nous nous plaisons à voir parmi nous. Ce n'est pas le dix-septième siècle, tout dix-septième siècle, qu'il est, qui eût fait un si beau récit, si simple, si vif, d'un intérêt si pressant, où tant de détails techniques accroissent le pathétique, je ne dis pas trop, le pathétique de la situation.

Avez-vous lu un petit roman anglais qui a pour titre : *Fabiola?* C'est un petit catéchisme assez intéressant, orné d'un plan des catacombes. Toutes les femmes y sont peintes de main de cardinal et on ne voit d'elles, comme de raison et de religion, que le bout de leur nez. J'ai appris beaucoup mieux dans ce petit écrit que dans tout ce que j'ai pu lire de l'antiquité elle-même combien les païens étaient de francs scélérats. Il n'y en a pas un dans ce roman de M. Wiseman à qui je voulusse confier ma montre. C'est pourtant dans cette horrible étoffe qu'on a taillé des chrétiens et cela prouve, mieux que toute autre démonstration, ce que voulait démontrer le cardinal. A force d'avoir évité l'imitation de M. de Chateaubriand, le cadre est bien terne et l'on ne se douterait pas qu'on est en Italie et au milieu de la campagne de Rome. Depuis Bossuet, l'imagination ecclésiastique a toujours été un peu terne. Les vérités de la foi éblouissent, ce semble, les yeux des prêtres et ils ne sauraient bien voir le monde réel.

Avez-vous fait votre cour au roi de Sardaigne? On dit qu'il était tout étonné du bon accueil que lui ont fait les évêques de France. Il n'est pas accoutumé chez lui à ces douceurs évangéliques; je crois même qu'il est un peu excommunié, mais il dit d'une façon un peu militaire qu'il se moque de cette humeur de

ses évêques. Du reste, sauf cette liberté d'esprit, il me plaît assez. Il a toute l'âme d'un soldat.

Avez-vous lu Renan dans la *Revue des Deux Mondes?* Il m'a tout l'air d'un homme qui sera brûlé avant la fin de ses jours, si Dieu lui fait la grâce d'y parvenir.

Adieu, mon cher ami. Je compte être avec vous avant le 25. Je me porte assez mal depuis ces affreuses neiges. Portez-vous mieux vous-même. Soignez vous. Marchez sans cesse.

XXV.

AU MÊME.

Broglie, 21 décembre 1855.

Ce temps ne doit pas vous aller beaucoup dans votre disposition nerveuse. Je ne suis pas non plus très florissant dans la neige qui recommence et par sept degrés Réaumur de froid dans la journée. C'est surtout à cette heure que je trouve que rien n'est beau comme les côtes de Naples et de Sorrente. Qui me dirait du mal de la campagne de Rome risquerait un mauvais coup.

Vous ne m'aviez pas dit que nous étions dans cette intimité avec la Suède. Voilà une puissance qui se déclare et qui en sera bien récompensée, sans qu'il lui en coûte rien. Elle s'engage résolument à être protégée toutes les fois que la Russie voudra lui prendre quelque chose. Il me serait bien doux de prendre de tels engagements avec qui que ce soit.

Qu'avez-vous dit de madame de Chevreuse et de M. Cousin? C'est un métaphysicien singulièrement

tendre que notre illustre ami! De plus, il sait les détails les plus secrets de l'histoire avec une précision que n'aurait pu égaler madame de Motteville elle-même. Il sait le jour, l'heure et le moment où l'heureux cardinal, pour parler avec lui, est devenu le maître absolu du cœur d'une grande reine. Pétrarque est entré dans des détails aussi sur Laure : *il sesto d'aprile*, mais il ne s'agissait pas encore d'être le maître victorieux du cœur de cette Laure. M. Thiers ne s'est pas enfoncé dans de pareilles recherches. Il y a plus de l'Albane dans l'un et plus de Michel-Ange dans l'autre.

Racontez-moi, mon cher ami, comment vous avez repris la vie de Paris. Y a-t-il quelqu'un à Paris? Il n'est pas facile de voyager par cet air glacial. Les fourmis avaient bien raison d'enfoncer cette année leurs demeures bien avant sous la terre. La cherté des subsistances et le grand froid sont bien des misères à la fois. J'ai peur aussi que les pauvres gens de Crimée ne soient pas trop à leur aise dans leurs campements, bien que cette année ils aient pu déménager tout ce qu'il y avait de bois de construction dans Sébastopol. M. de Molènes n'a pas pu passer sur ces champs de batailles sans y peindre aussi un petit tableau de l'Albane. Il aura mis de l'amour partout, au bord de la mer d'Afrique, sur les sommets de l'Atlas et aussi dans les environs du Caucase. On est étonné de voir passer ces jolies dames parmi ces canons et ces lignes de zouaves. Les choses, à la vérité, se passaient déjà ainsi du temps d'Homère. Si l'on montait déjà à cheval, Briséis se promenait en amazone à côté d'Achille sur les bords du Scamandre, et Hélène en calèche dans le Corso de Troie.

Si je me porte mal comme à présent, je partirai

dès lundi pour ne pas rester malade dans ces déluges de neige. Vous savez que j'ai toujours besoin de perspectives magnifiques en fait de santé. Qu'est-ce que vous lisez? Ne m'écrivez pas si vous êtes le moins du monde souffrant.

XXVI.

A M. LE DOCTEUR ÉLYSÉE MERCIER.

Paris, 10 janvier 1856.

Cher monsieur, ce commencement de journal m'a fait le genre de plaisir que donne l'air léger et vif des Alpes quand on sort de la lourde atmosphère de la plaine. Je répondrai certainement à votre bonté et à votre confiance en vous disant tout ce que cette lecture pourra me suggérer, y compris mes critiques, s'il y avait lieu. Je compte que ce récit sera long et détaillé. Il y a longtemps que j'ai remarqué que le détail et l'étendue, presque en tout genre, sont les premières conditions de l'intérêt. Je ne sais pourquoi Boileau a dit :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Le grand journal de Jacquemont, par exemple, non pas seulement ses lettres, mais le journal régulier qu'il a tenu sur les pentes de l'Hymalaya, ne serait pas moitié si intéressant s'il n'y disait toutes les plus petites circonstances, tous les plus petits incidents de son voyage. Le lecteur a besoin d'un centre, d'un point de vue d'où il regarde les choses. Quand le voyageur l'oriente comme il était orienté lui-même,

il voit tout ce qu'on lui montre. J'entends donc vous suivre dans vos chalets et dans vos auberges avec leur société mêlée. M. de Saussure a décrit les Alpes, mais je ne le vois pas lui-même assez souvent dans ses courses. Au contraire, Ramon, dans son ascension au mont Perdu, a de petits détails qu'un autre aurait écartés et qui sont souvent les traits qui contribuent le mieux à rendre présentes les scènes qu'il décrit. Par exemple, il arrive, à la chute du jour, dans un vaste amphithéâtre de granit où il ne croît pas un brin d'herbe, où il ne vient pas un bruit de la terre, mais il me montre un pauvre papillon égaré que le vent des vallées inférieures a porté jusque-là, malgré lui, qui erre avec inquiétude dans cette grande solitude, et ce papillon égaré fait ressortir la belle tristesse de ces déserts qui ne sont visités que par le soleil, la nuit et le vent.

Vous n'avez donc pu rien faire des documents que vous aviez réunis pour votre course? C'est ce qui arrive les trois quarts du temps dans les travaux de l'intelligence. On fait des provisions qu'on jette sur la route, comme au retour on jette les cailloux qu'on a ramassés sur son chemin. C'est une sorte de triage instinctif que fait l'intelligence et l'imagination. Cependant, tout n'est pas inutile dans ce qui ne sert pas. Le souvenir de ce qu'on cherchait avant de partir, guide sourdement la curiosité et dirige, pour ainsi dire, les yeux, de même qu'il nous reste beaucoup dans l'esprit de ce que nous croyons avoir oublié de nos études antérieures en tout genre. On dirait que l'intelligence est faite comme un tableau profond, comme un vaste paysage avec des plans successifs dont les derniers vont se perdre dans les lointains de l'horizon. On n'y discerne presque plus rien à ces

grandes distances, mais pourtant ce sont ces lointains qui font la beauté du tableau, du paysage. Ajoutez que, l'intelligence étant mobile et vivante, le vent mystérieux qui l'anime et qui la traverse en tous sens, change les plans dans un ordre secret, ramène en avant ce qui était au fond de la perspective, distribue le jour et l'ombre dans des variations infinies sur ces horizons mobiles. C'est le jeu même de l'imagination. Ce qu'on croit avoir oublié est tout à coup ce qui colore des pensées nouvelles; ce qui est ancien, ce qu'on croyait perdu dans l'esprit, se mêle à une impression récente, et c'est ainsi que se multiplient les familles des idées. Voilà pourquoi j'aime à peu près autant les études dites inutiles que les autres, les travaux que l'on croit vains que les travaux qui ont un résultat immédiat. L'intelligence est une ménagère admirable; un jour ou un autre, elle tire parti de tout ce qu'elle a ramassé et rangé dans sa demeure. Je suis sûr que, sans les notes préliminaires qui ne vous ont servi de rien, bien des choses vous auraient échappé que vous avez trouvées en les cherchant à votre insu. J'insiste avec une sorte de subtilité sur ce sujet parce qu'il touche à la culture désintéressée de l'intelligence et qu'on n'en fait aucun cas dans le temps présent. Je suis peu du temps présent et, permettez-moi de vous le dire, vous êtes peu du temps présent. Je m'en console aisément et je crois que vous en prenez aisément votre parti.

Je vous ai déjà dit souvent mon goût malheureux pour la botanique. Je crois bien que, si j'avais couru de bonne heure les bois avec quelque ami qui sût mettre le nom des plantes sur leur visage, j'aurais fait des connaissances et étendu mes relations parmi elles. J'ai toujours vécu en pays excessivement litté-

raire. Notre pauvre et excellent ami Raulin est le premier que j'aie connu dans ma vie qui eût la passion et la connaissance des plantes. Mon ignorance n'empêche pas que, quand je vois un herbier, je vois les campagnes où je suppose que les plantes qu'il contient ont vécu; je vois l'heure où le soleil s'est levé sur elles; l'heure où elles frissonnaient la nuit sous le vent; le ruisseau qui a bercé de ses bruits la sourde existence de l'arbre; mais peut-être que ce ne sont pas là du tout des plaisirs de botaniste. On m'a dit que M. de Candolle n'aimait ni la nature ni les jardins. Je suis du moins certain qu'il n'en est pas ainsi pour vous. C'est un grand don, et fort rare en ce monde, d'avoir, comme vous l'avez, les plaisirs de la science et le goût de la nature. Souvent, dans l'étude du mécanisme des choses, on perd le goût et même le sentiment de l'ensemble des choses. Dans le choix, j'aimerais mieux garder le sentiment confus de la beauté secrète de la création, mais j'aimerais mieux encore réunir la connaissance détaillée et scientifique aux impressions poétiques que donne l'ensemble. Vous êtes de cette race privilégiée. Peut-être que le *sua si bona norint agricolæ* de Virgile veut dire que l'homme des champs serait heureux s'il avait le sentiment poétique des choses de la nature, de l'oiseau qui passe, du bruit des eaux qui fuient, du jour qui se lève, du bruissement des blés en fleurs; mais tout cela lui fait à peu près le même effet qu'à moi les voitures de pierres ou de légumes qui traversent Paris. Pour revenir à vos herbiers, cher monsieur, j'en ai un aussi, mais de fleurs que j'ai prises dans les lieux que j'ai visités, qui me sont agréables à un titre quelconque: Une feuille de chêne emportée par le vent à une certaine date — une rose sauvage d'un autre jour et

d'un autre endroit — des *crocus* que j'ai cueillis vers Salerne, en vue des deux golfes de Naples et de Pœstum, etc. Cela fait une chronologie assez mélancolique. Il y a là des feuilles qui n'ont plus de contemporaines en ce monde. Donnez-moi, je vous prie, quelque petit échantillon que peut comporter une lettre de quelque plante née sur une hauteur des Alpes où personne ne va. Je serai charmé de l'avoir de vous, et, en la revoyant dans mon singulier herbier, je me représenterai, sur vos indications, le lieu où elle a crû, les neiges qui dominaient la vallée, l'ouragan qui passait, le nuage qui courait, et le voyageur qui l'a recueillie.

Voilà bien des divagations. Il me semble que je puis écrire à tort et à travers ce qui me passe par l'esprit. J'ai une certaine disposition à passer du particulier au général. C'est une sorte de radotage doctrinaire dont j'ai conscience et que vous excuserez certainement.

XXVII.

AU MÊME.

Paris, 2 février 1856.

Cher monsieur, je reçois votre lettre du 31 et je n'avais point encore pu répondre à la précédente. L'Albula ne court pas plus vite sur les pentes que ne coule le temps à Paris. Je m'explique comment M. Sainte-Beuve, par exemple, avait deux domiciles, l'un connu, où l'on était sûr de ne le pas trouver, et l'autre inconnu, où il passait ses journées au travail. Bien que je ne sois pas M. Sainte-Beuve, j'aurais be-

soin d'un petit domicile inconnu, et je finirai par en choisir un. C'est dommage que les Grisons soient un peu loin pour revenir dîner le soir en ville. J'aimerais à vivre sur quelques-unes de ces collines, à côté des châteaux en ruines du moyen âge et parmi toutes ces aimables tribus de fleurs dont vous faites des êtres aussi vivants que les peuples qui font du bruit sur la terre. En vous écoutant parler des plantes, on est tenté de croire qu'il s'agit de personnes raisonnables qu'on peut rencontrer un de ces jours dans la société. C'est ainsi qu'en parlait Virgile :

Bacchus amat colles, aquilonem et frigora taxi.

M. Muret, que je connais si bien par vous, a cette même sympathie. J'aime à lui entendre dire du lieu le plus fréquenté par l'*Angelica verticillaris*, « c'est même ici sa capitale ». Les fées ne peuvent pas faire à un homme un plus beau don au jour de sa naissance, que de lui donner cette sensibilité vive pour la nature dans son détail infini. Les gens à la mode, qui vivent parmi les doreurs, les tapissiers, les décorateurs, ne se doutent guère qu'il y a autour d'eux des merveilles qui surpassent de beaucoup les brocarts de Lyon, le cachemire des Indes et l'argenterie d'Odiot. Ce n'est pas qu'ils n'en entendent parler quelquefois et qu'ils n'y prêtent, par instants, une attention distraite, mais ils ne se doutent pas de ce sentiment profond, de ce sentiment de famille que le naturaliste a pour la création, et, à propos, dites-moi pourquoi dans tous ces agréables tableaux que vous faites passer sous mes yeux, dans ces prairies sur le bord des torrents au fond des vallées, je ne vois pas une

seule bête, ni petite ni grande? Ces plantes que vous faites si bien voir, correspondent, certainement, à une *faune* particulière. Je cherche l'oiseau qui voltige au-dessus de ces vallées, le lièvre qui les traverse en fuyant, les loups qui errent la nuit, les papillons qui s'abritent sous ces branches les jours de pluie. Dans ses *Géorgiques*, Virgile appelle à lui toutes les petites bêtes de l'Italie des bords du Benacus, du Mincio, du Liris :

Cum medio celeres revolant ex æquore mergi
Clamoremque ferunt ad littora; cumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit atque altam suprà volat ardea nubem.

Bernardin de Saint-Pierre prend plaisir à décrire tous les insectes qui fréquentent une plante. Il est vrai que j'ai un goût particulier pour les bêtes. Même à Paris, quand je regarde de ma fenêtre dans la rue, je suis plus attentif à un moineau qui vient résolument enlever un brin de paille entre les jambes des passants, qu'à un petit élégant qui, d'un air fringant, passe dans sa voiture. Quand vous ferez de ces intéressantes lettres un livre très intéressant aussi, je vous demanderai de mettre quelque petite vue de la faune des Grisons à côté de sa flore. Tous les rapports secrets de la création doivent être au moins indiqués, s'ils ne sont pas décrits. Je ne parle pas, en effet, d'un détail minutieux, mais de quelques traits. Dans les paysages des grands peintres, il y a toujours un témoin intelligent des merveilles de la nature; une biche qui boit dans le courant d'un ruisseau, une génisse qui rêve dans les prés, une couvée de perdrix qui passe sous les buissons.

Malgré l'arrogance de mes observations, je n'en suis pas moins charmé de mes promenades au bord de l'*Inn* et de l'*Albula*. Je vous suivrais ainsi sur tous les rivages, bien que je ne sois pas un grand marcheur. Mes petits échantillons de plantes me sont arrivés dans un parfait état de conservation. Ils prendront place dans mon pauvre herbier, à côté des plantes que j'ai rapportées d'Italie : de petits *crocus* trouvés dans les prés de Sorrente, pas bien loin de la maison du Tasse; de feuilles des buissons qui couvrent sur le Pausilippe le tombeau vrai ou faux de Virgile; d'un rameau des peupliers qui couvrent la maison d'Horace à Tivoli. A ce propos, voulez-vous me dire ce que c'est que des *paniporcini?* Il y a dans les *Lettres d'un voyageur*, de madame Sand, une sorte d'ode sur la botanique dans laquelle elle s'écrie : « O mes paniporcini d'Oliét ! » J'aime à voir les choses dont on me parle, et je n'ai jamais trouvé dans aucun dictionnaire ces *paniporcini.* J'ai eu, dans ma manie de voir les objets, un grand désagrément. Dans le Cantique des cantiques, la Sulamite dit : *Voici le temps où la mandragore exhale ses parfums.* Je croyais qu'il n'y avait que de jolies fleurs dans les jardins de la Sulamite. La mandragore de nos climats a une forme hérissée et malade, toute horrible.

Adieu, cher monsieur. J'attends vos lettres avec impatience, comme les écoliers font les promenades des jeudis et dimanches.

XXVIII.

AU MÊME.

Paris, 25 février 1856.

Cher monsieur, j'ai très exactement reçu vos deux lettres des 13 et 19 février, et les plantes que vous avez bien voulu y joindre étaient dans toute leur fraîcheur et s'entretenaient paisiblement, je crois, des beaux déserts qu'elles avaient quittés. Le petit bouquet de *gentianes*, entre autres, est charmant. Pour le demander en passant, quel est le degré probable du sentiment des végétaux? Que ressent un chêne, au lever du jour, quand son feuillage semble frémir de plaisir ? Sait-il quelque chose du ruisseau qui coule à ses pieds? Sait-il que son sommet se couvre d'une vapeur rose au coucher du soleil? Je conviens que la métaphysique la plus subtile aurait peine à se démêler dans des problèmes si compliqués et sur ces confins de la notion de vie, mais, en fin de compte, admettant et compensant les unes par les autres toutes les difficultés, j'entretiens l'idée que les végétaux ont sourdement du plaisir et de la peine et qu'ils sont, à un certain degré, des personnes. Je demanderai à quiconque me fera d'un air altier des objections sur ce sujet, la permission de lui faire d'un air humble des objections en sens contraire.

Soyez assez bon, cher monsieur, pour ne pas m'exposer au mépris des savants qui n'ont ni votre bienveillance pour moi, ni votre indulgence naturelle. Cela dit, je tiens que les savants ont tort de souffrir

impatiemment qu'on erre autour de leur domaine pour en parler à la façon du bon sens vulgaire et de cette sorte de point de vue qu'on appelle *littéraire*. Non seulement les sciences sont excellentes en elles-mêmes, non seulement elles ouvrent les chemins à toutes les découvertes grandes ou utiles, non seulement elles sont la gloire et le plaisir des savants, mais il sort de ces sciences, pour les esprits exercés qui ne les comprennent pourtant que vaguement, comme une vapeur lumineuse qui embellit et agrandit encore la nature à leurs yeux. C'est ce qui a dicté à Bonnet son livre sur la contemplation de la nature. Il est du petit nombre des savants qui ont cru que les demis et les quarts de connaissances étaient salutaires à la foule. Mais, d'ordinaire, les savants entretiennent un certain mépris pour ceux qui les admirent, et ils traitent volontiers de déclamateurs ceux qui parlent avec vivacité de leurs découvertes sur un autre ton que celui de la science. Bernardin de Saint-Pierre, que je vous cite un peu souvent, ce me semble, a mêlé quelques erreurs considérables au sentiment le plus vif et le plus élevé de la nature, mais comme il n'était pas adepte, comme il n'était ni botaniste ni géologue, ni géomètre ni astronome, il a eu beau faire *Paul et Virginie* et les charmantes parties de ses *Études de la nature*, il n'y a pas un savant qui se permît de parler de lui sans lever préalablement les épaules. Si l'on traite ainsi Bernardin de Saint-Pierre, il n'est pas bien étonnant que l'on se moque d'un pauvre homme qui se donne les airs d'admirer la nature sans avoir rien fait, à beaucoup près, qui ressemble même aux *Études de la nature*. Je dois dire, cependant, que je suis fort décidé à continuer d'admirer les pompes du monde, j'entends celles de la nature, bien

que je n'en sache pas les lois sur le bout du doigt. Il faut, sans doute, ne pas parler exclusivement de ce qu'on ignore, mais si un homme quelconque, y compris Leibniz ou Newton, ne parlait que de ce qu'il sait à fond, son esprit et sa conversation languiraient souvent, et, dans ces dédains réciproques, l'humanité se civiliserait lentement, car la civilisation d'un peuple se forme en partie de ces connaissances un peu confuses et générales, qui donnent à tous le goût de tout ce qui est digne de curiosité et d'admiration et qui inspire à ceux qui ont une vocation particulière la passion des longues études et des grands travaux. Je reviens aux Alpes. J'ai couru avec vous sur les bords de l'Inn *aux eaux transparentes*. M. Calame devrait bien aller voir ces trois lacs que vous décrivez si bien. Pourquoi n'emporterait-on pas un petit daguerréotype dans ces courses? Mais il vaut encore mieux faire comme vous et peindre à la plume. Il manquera toujours à la photographie l'impression de l'artiste qui peint. Un tableau est la nature plus l'homme qui s'en émeut. Cela tranche la question tant controversée de savoir s'il faut peindre exactement ce qu'on a devant les yeux. Oui, sans doute, pourvu qu'on y joigne le sentiment qui fait rêver en même temps quelque chose de mieux encore, c'est-à-dire l'idéal. Que vous êtes heureux d'avoir vu la source de tous ces fleuves qui vont les uns vers la mer Noire, les autres à l'Adriatique! J'aime fort ce que vous dites du choix que font les peuples quand il s'agit de déterminer la source d'un fleuve. J'aime vos marmottes et leur cri d'alarme et cette sentinelle aussi tranquille qu'un zouave de la garde, et ces habitations souterraines où elles font leur ménage en paix. J'aime beaucoup d'autres choses de votre lettre,

mais je n'ai que le temps et l'espace nécessaires pour vous dire mille amitiés bien sincères.

XXIX.

AU MÊME

Paris, 24 mars 1856.

Cher monsieur, il ne faut pas moins qu'un mal de tête, qui revient tous les jours depuis un mois, pour m'empêcher de causer sans mesure avec vous de tout le plaisir que j'ai à vous suivre dans votre agréable excursion, depuis les auberges dont vous faites de si jolis croquis, jusqu'aux sommets de toutes ces montagnes que vous me faites si bien voir par des traits si bien choisis. Il me semble que des sommets des monts, nous avons quelque disposition à monter dans le ciel un peu froid de la métaphysique, mais, après vous y avoir attiré, je pense qu'il faut ajourner nos disputes sur les sujets de l'*être*, de l'*harmonie des choses*, de la *vie générale et particulière*, au jour où nous pourrons causer à loisir dans votre cabinet en vue du lac et des montagnes. Je ne veux pourtant pas laisser passer votre disposition à soutenir que l'univers est vivant à la façon dont nous entendons communément qu'un être est vivant. Il me paraît que toutes les analogies sont contraires à cette manière de penser, et que l'imagination lui est tout aussi opposée. (Pardon de cette affirmation si tranchante, mais l'homme qui dispute sur la philosophie est naturellement impoli. Je ne sais comment vous faites pour échapper à cette règle.) De ce qu'il règnerait une certaine harmonie entre toutes les pièces de ce globe ou entre toutes les pièces de

l'univers, faudrait-il donc conclure que le globe, ou mieux encore, que l'univers, est un grand animal? Un élégant se sent, s'il y pense, tout à fait étranger à son habit, et animé d'une vie qui n'est pas dans l'habit, bien que cet habit soit en harmonie avec lui. Virgile a bien dit, avec la philosophie ancienne, *mens agitat molem ;* mais il ne faut pas l'entendre au sens d'une âme qui meut un corps, mais au sens d'un général qui souffle son esprit à ses soldats. Le panthéisme de Spinosa lui-même n'a pas l'aspect singulier et un peu monstrueux de cet être gigantesque dont vous proclamez l'existence. Il suffit de nous tâter pour sentir que nous sommes animés d'une vie individuelle et que nous ne sommes pas un fragment de votre mastodonte philosophique. Que serait un être dont d'autres êtres animés seraient des fragments ? On prétend, et peut-être qu'on démontre, qu'une foule de petites bêtes courent dans notre circulation, mais ces petites bêtes ne sont pas moi et je ne suis pas ces petites bêtes. Je vous avertis donc, cher monsieur, qu'avant de laisser brûler les panthéistes, je vous dénoncerai à la très sainte Inquisition comme auteur d'une doctrine plus effroyable que le panthéisme ; mais, avant de vous faire brûler, je vous adresserai quelques paroles de consolation ; je vous accorderai que l'homme tombe quelquefois dans de profondes rêveries où il se voit, non pas comme un petit organe de l'univers, mais comme en parenté étroite avec tout le reste de la création. Il lui semble, par exemple, quand il écoute le petit clapotement des eaux au bord d'une mer tranquille, que cette mer pense quelque chose et le lui dit dans son langage ; il croit qu'une pensée répond à sa pensée dans le grand silence des bois ; peut-être, en effet, qu'il s'entend avec les êtres

intelligents et invisibles qui gardent les grandes eaux et les bois et les montagnes ; peut-être que des esprits courent dans les orages et les vagues de l'Océan ; il est possible qu'il y ait autour de nous beaucoup plus d'êtres intelligents que n'en découvrent nos yeux. La mythologie ancienne est pleine de ces pressentiments, et la religion chrétienne a peuplé le monde de ses anges. La voix de la nature est donc peut-être la voix de ces esprits qui gardent et gouvernent l'univers. C'est à leur présence qu'il faudrait rapporter ce sentiment très réel que nous avons d'un lien avec l'univers plus profond et plus secret que les lois de la matière que nous subissons avec lui ; mais il y a loin de cette façon de penser ou, si l'on veut, de sentir sur les relations des diverses parties du monde, à ce dieu des fables indiennes qui est un géant terrible dont les membres sont formés de myriades de petits hommes. Ce redoutable personnage serait votre globe animé. Il n'est pas bien à vous, quand vous refusiez aux plantes la sensibilité parce qu'elles n'avaient pas de système nerveux, d'accorder une énorme personnalité à notre énorme planète, et peut-être à l'ensemble de l'univers, ni la planète ni l'univers n'ayant sensiblement point de système nerveux. Je vous prie, très cher monsieur, de prendre ces remarques que je vous adresse comme des remarques de malade qui se fait la partie belle en exagérant les principes de son adversaire.

J'ai beaucoup de choses à vous dire sur vos lettres précédentes. Je voudrais m'arrêter sur chaque point, — dans vos maisons, qui ressemblent aux maisons de Pompéi, — dans ce gras bourg de Lavio, *Lavinium*, où vous ne me dites pas si les jeunes demoiselles ont d'aussi beaux yeux que la fiancée de Turnus et d'Énée. J'ai regardé attentivement la figure

de cet hôte qui vous a reçu d'un air *si curieux* et *si hardi*, et celle de la dame jalouse. Tout ce que vous dites est finement observé. Il est clair que, comme le disait certain Allemand, le dehors est un rayonnement du dedans. La grande peinture est fondée sur l'idée que la forme est le signe du fond.

Savez-vous que le récit de votre dernière ascension dans la basse Engaddine et votre singulier malaise, et votre voyage dans ces vallées de l'égarement où vous ne saviez plus de quel côté tourner, tout cela m'a fort inquiété. Adieu, cher monsieur, mille remerciements de tout le plaisir que me font vos lettres.

XXX.

A M. PISCATORY.

Paris, 1er avril 1856.

Mon cher ami, je ne veux pas aller chez vous pour un jour ou deux. J'entends pouvoir me vanter d'avoir passé un peu longtemps à Chérigny et il me faut remettre le voyage après la Suisse. M. de Broglie prétend m'emmener à Coppet dès les premiers jours de ce mois. Nous devions même partir aujourd'hui parce que madame de Staël demande du renfort pour recevoir dès demain un illustre savant allemand, M. Bunsen, qui n'est pas des plus orthodoxes, mais qui a cependant bien de l'esprit; mais il a fallu renvoyer notre départ à lundi ou mardi prochain pour des affaires d'Alsace qui retiendront M. de Broglie à Paris jusque-là. Vous devriez inviter M. de Viel-Castel à quitter Chérigny le plus tôt possible. Nous ferions route ensemble pour le pays de Vaud.

J'ai partagé beaucoup de vos impressions en lisant le livre de M. de Tocqueville. Autrefois on disait d'un livre : *il fait penser ;* c'est un tour qui a passé de mode probablement parce qu'on n'est plus dans l'habitude de penser. Remarquez-vous qu'on n'écrit plus guère que pour peindre ou pour raconter, *non ad probandum*, *sed ad narrandum*, comme disait autrefois M. de Barante? On n'a plus besoin d'avoir un avis sur rien. M. de Tocqueville n'est pas ainsi. J'ai une pierre de touche assez sûre pour juger si un homme a de l'esprit et du talent, c'est de chercher s'il m'a fait songer à des choses que je n'aurais pas vues sans lui. M. de Tocqueville est de ceux qui produisent cet effet. Il a fait, si je ne me trompe, de grands progrès depuis ses derniers écrits. Les esprits qui s'exercent n'arrivent que très tard au bout de leur développement. On se moque quelquefois de moi ici parce que je soutiens qu'on n'a tout son talent et surtout toute son imagination que très tard. Les sots croissent vite et s'arrêtent promptement. Voltaire n'a eu tout son talent lyrique qu'entre soixante et quatre-vingts ans. Ce qui me séduit dans M. de Tocqueville, outre la pénétration et l'élévation, c'est le don de l'initiative. Il a cela comme d'autres ont le don des larmes. Il a vraiment des formes de mépris admirables pour ce qui est méprisable. On pourrait faire un article bien intéressant en rapprochant toutes ces belles formes de langage; peut-être, après cela qu'un tel rapprochement ne ferait pas plaisir à grand monde. Avez-vous jamais lu les ouvrages de politique générale de M. Necker? Il y a dans M. de Tocqueville quelque chose de cette grande science d'anatomiste en fait d'institutions qui voit comment toutes les pièces agissent et réagissent les unes sur les autres; mais,

si M. Necker a plus de vigueur, M. de Tocqueville a l'art d'écrire que n'a guère M. Necker. Après tous ces éloges, je dois dire que le livre n'est pas bien fait; qu'on ne voit pas nettement ce qu'il désire dans le champ du possible; qu'il perd souvent de vue ses idées générales, que même il les contredit parfois; qu'il peut lui arriver de tirer à dix pages de distance des conséquences contraires des mêmes faits, etc. Ce qui n'empêche qu'il n'a pas paru depuis long-temps un volume aussi spirituel sur un tel sujet.

Est-ce que vous ne mourez pas de chaleur dans vos plaines? Ici, on sera prochainement brûlé, si le thermomètre continue à monter. Avez-vous étudié attentivement les discours sur les inondations, et allez-vous les mettre en pratique? Ce traité respire la simplicité des époques patriarcales. Je suis sûr que c'est ainsi que Jacob parlait à ses serviteurs quand le Jourdain sortait de son lit. Ces maximes saines, graves, un peu élémentaires, sont la marque de tous les gouvernements paternels. Les empereurs ont à Pékin des cérémonies qui sont inspirées par le même génie. Que la précision sèche des ingénieurs est froide en regard de ces leçons d'un père à ses enfants!

XXXI.

A. M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 15 juin 1856.

Mon cher ami, je vous *écrivis* le 8 du courant, sans reproche, et vous ne *daignâtes* pas me répondre. J'étais même assez inquiet de vous, voyant que

vous gardiez ce silence obstiné; je l'attribuais à quelque accès de fièvre de Morée, mais j'ai appris de M. de Guizard que votre santé est très florissante, que vous avez visité les travaux de Notre-Dame de Paris, que vous avez admiré cette chrysalide devenue tout à coup un brillant papillon, qu'enfin vous aviez bon pied, bon œil et l'imagination ouverte à toutes les séductions du Beau. Je vois avec tristesse que mes lettres ne sont pas pour vous parmi les manifestations du Beau. Je comprends que vous vous en tenez durement à la proposition que je vous fis dans un accès d'humilité de ne répondre qu'à une lettre sur deux. Vous ignorez donc que l'humilité est une vertu qu'il ne faut pas prendre au mot. Elle ne vit que de la contradiction du prochain. Quand on lui dit : *Vous avez raison*, elle tourne à l'instant en orgueil et c'est précisément ce qui m'arrive. Je réclame absolument l'égalité et je ne veux pas entendre parler de ce marché léonin de deux lettres contre une. Vous aurez l'obligeance de me répondre deux lettres avec deux adresses distinctes par le prochain courrier, sinon je rappelle mes ambassadeurs et nous verrons beau jeu.

Vous vous oubliez, ou plutôt vous nous oubliez cruellement dans les Mille et une nuits de Paris. Vous suivez le cortège pompeux qui s'avance vers la Cathédrale; vous saluez toutes ces magnificences de la terre ennoblies et sanctifiées par la présence d'un légat *a latere;* vous remarquez que la terre et le ciel semblent échanger des sourires dans ces touchantes cérémonies; parfois, vous suivez de l'œil ces sacs de bonbons que le caprice des vents promène sur toutes les têtes et qui sont dans les airs les mobiles images des séductions de la puissance. De tels spectacles

sont bien faits pour faire oublier qu'on a quelques chétifs amis qui vivent dans l'obscurité et l'humidité des bois.

Où passez-vous vos soirées à l'heure où vous ne répondez à aucune lettre? L'impolitesse ne suffit pas à remplir la vie, et on a beau négliger ses amis, il manque encore quelque chose aux esprits actifs. Il n'y a presque plus de beau monde à Paris, excepté, bien entendu, les princes, les dominations et les mille évêques qui devaient faire un tableau dans la Basilique. Je ne me hasarde pas en disant qu'on n'a rien vu de semblable à Nicée, à Éphèse, à Chalcédoine.

Ranimez-vous donc. Racontez-moi tout ce que vous avez vu. Il vous en coûterait moins d'écrire une bonne fois que de passer vos journées à vous dire : *Ah! mon Dieu, que c'est ennuyeux d'écrire!* Les paresseux ne sauront-ils donc jamais qu'il n'y a de repos que dans l'activité?

Si vous rencontrez M. Masson, dites-lui que j'ai eu bien du regret de ne le pas voir avant de quitter Paris. Je lui sais un gré infini d'avoir gardé beaucoup d'esprit par le temps qui court.

XXXII.

A MADAME PISCATORY.

Paris, 11 juillet 1856.

Je n'osais pas vous écrire encore, chère madame. Je me figurais que par bonté vous voudriez me répondre, et je craignais que ce petit travail d'écriture ne devînt agaçant pour une santé peut-être encore

un peu ébranlée. J'ai été charmé et confus de recevoir votre lettre et je vous aurais certainement prévenue, si je n'avais craint d'être importun. Je suis très décidé à ne pas me rendre à toutes ces tentations que vous faites pour m'ôter certaines admirations. Le stoïcisme a si rarement une charmante figure dans l'histoire que je tiens beaucoup à l'exemple que j'ai cité à M. Piscatory. On ne voit pas de portraits dans les éditions ordinaires de Plutarque. Aussi je donnerais volontiers tous mes livres pour un Plutarque orné de ce portrait. Mademoiselle R*** devrait bien faire ce dessin pour moi, et je me moquerais bien alors des vieux portraits des belles dames de Port-Royal-des-Champs, comme les admire M. Cousin, avec leur force d'âme d'emprunt et leur bavardage plus ou moins théologique. Il n'y a d'ailleurs dans ce siècle-là qu'une seule personne qui ait fait un joli roman, et cette dame était passablement laide et assez quinteuse.

J'espère que vous avez pu reprendre le train ordinaire de votre vie à la campagne et parmi vos occupations habituelles je veux compter quelques heures de composition. Je m'aperçois que depuis une charmante lecture que j'ai faite cet hiver[1], je mêle dans mon esprit à toutes les personnes que j'ai connues trois ou quatre figures finement et hardiment dessinées que je n'ai pourtant jamais vues et qui me semblent pour le moins aussi vivantes que toutes les autres. Je vois aussi dans le lointain des châteaux que je n'ai jamais habités, que je n'habiterai jamais, et dont il me semble que je connais toutes les vues et

1. M. Doudan parle ici d'un ouvrage publié sous ce titre : UN COIN DU MONDE.

tous les sentiers environnants. Ceux qui peuvent produire de telles illusions sont tenus d'écrire toujours. Je prétends donc me mêler de vous donner des conseils inutiles afin de me figurer à l'avenir que je suis pour quelque chose dans ces charmants tableaux. Je dirai d'un air pédant, que, pour entretenir le talent d'écrire, il faut travailler un peu régulièrement même dans les jours où l'on ne se sent pas en train d'écrire. M. de Chateaubriand avouait volontiers qu'il travaillait tous les jours un certain nombre d'heures, quelle que fût la disposition de son esprit. Il s'enfonçait dans le fourré de ses idées, jusqu'à ce qu'il trouvât un chemin et des horizons nouveaux, et il affirmait que, avant la fin des heures qu'il se fixait, il finissait toujours par trouver ce chemin. C'est que probablement, quand on attend que l'entrain vienne, il ne vient point et que c'est ce premier petit travail ingrat et inutile, en apparence, qui amène ces moments favorables où les idées prennent leur forme achevée et leurs vraies couleurs. Il y a de plus, si je ne me trompe, un autre avantage à ce travail régulier, si court qu'il puisse être. Si l'on songe vaguement et de loin à ce qu'on veut dire sur un sujet, on se berce dans une certaine confusion dont on se promet qu'on y trouvera toutes les perles de l'Orient, mais, lorsque plus tard on veut mettre ces rêveries en paroles précises, en images déterminées, on trouve que ce qui promettait le plus ne rend rien, mais que tout à côté, dans un coin obscur encore de l'esprit, se dessinent lentement d'autres impressions qui deviennent, qui sont des pensées vraies et originales, si on les couve un peu lougtemps du regard, si on apprend à n'en pas détourner les yeux. A cette épreuve, on sépare en soi le bon grain des herbes folles et l'on s'accou-

tume à regarder fixement, à peindre réellement ce qui se passe dans cette chambre obscure de l'imagination, là où n'arrivent ni les bruits du dehors, ni les pensées des autres, ni les images qui ont déjà frappé d'autres yeux.

Pardon de cette dissertation. Pour en finir, ce n'est pas bien à vous, chère madame, de vous moquer de mes sentiments sur quelques points de théologie. Si vous aviez voulu m'expliquer les vôtres, il est bien probable que je m'y serais rangé. Mais vous savez que vous prenez plaisir à couvrir vos opinions sur ces sujets de quelques voiles comme on faisait dans les religions de l'antiquité.

M. de Viel-Castel doit être à présent à Chérigny. On aurait bien voulu le garder ici plus longtemps, mais il n'y a pas eu moyen; je voudrais bien le suivre dans cet air *vif et léger* dont vous parlez. Le duc de Broglie a le dessein d'y aller bientôt. Pour moi, je ne sais pas encore ce que je ferai cet été; je suis livré aux ennuis d'un déménagement dont je ne sais quand je le pourrai faire. Il est vrai que ce n'est guère qu'un déménagement de livres, mais enfin, livres si on veut, j'y tiens un peu, et je ne voudrais pas qu'ils se promenassent cet été sur la voie publique.

XXXIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 23 août 1856.

..... Personne n'a beaucoup d'agréments dans cette chienne de vie, passé les vingt premières années.

C'est une raison pour tâcher d'avoir toujours vingt ans, mais il y a à cela des difficultés pour plusieurs. Ce n'est pourtant pas plus difficile que de se soumettre les volontés de l'Angleterre et les cœurs des Bretons. Vous aurez vu ces prodiges dans votre vie, et j'espère que vous verrez encore d'autres prodiges avec le cours des années. Mais l'histoire de nos cinquante dernières années a eu de telles vicissitudes et de tels soubresauts qu'il est d'un homme sage, tantôt de tout craindre, quand il est content, tantôt de ne désespérer de rien quand il est triste. Si, malgré toutes vos lumières et tout votre instinct politique, on vous avait demandé après Marengo, ou après Austerlitz, ou après 1812, ou en 1827, ou en 1840, ou en 1848, de faire le programme de ce qui allait suivre, peut-être que vous auriez fait des prophéties comme toutes les prophéties qui ne sont ni dans l'*Ancien* ni dans le *Nouveau Testament*. Il n'y a qu'une chose certaine, c'est que les peuples qui ont mangé le fruit défendu de la liberté n'y renoncent que comme les ivrognes renoncent à boire, dans des intervalles très courts. Il y a désormais une indépendance d'habitude qui dort au fond des esprits les moins fiers. (Je conviens que les apparences ne sont pas pour moi.) Nul n'éteindra ces étincelles. Elles brillent sous l'eau comme le phosphore et tous les flots de la mer de Cherbourg n'en viendraient pas à bout. C'est ce qui fait que, dans un pays si sévèrement ordonné, toutes les paroles officielles ont le tour libéral. Un instinct avertit vos maîtres que le jeune démon sommeille et qu'une voix trop rude le réveillerait. C'est pourquoi encore, après 1844, les bonapartistes se sont sentis libéraux. Tout n'était pas là tactique d'opposition. L'indomptable esprit de l'Assemblée constituante faisait depuis long-

temps le mort dans les âmes, mais il était jusque dans les âmes les plus soumises et attendait l'occasion. Ni M. Veuillot, ni personne, ne sauraient prévaloir contre la gravitation et autres menues lois de l'univers physique et moral.

Me voilà comme M. Lacretelle jeune qui comptait sur le progrès des lumières pour faire sortir son frère des prisons de la Terreur, et pourtant il en est sorti.

Vous ne voulez, mon cher ami, me rien dire sur votre santé. Vous auriez grand besoin sur ce chapitre d'un conseil de famille et qu'on vous forçât à suivre les avis d'un médecin raisonnable et éclairé. M. Mignet disait volontiers : « Il ne faut pas se battre contre la nature qui est toujours la plus forte. » Avez-vous lu son discours sur Schelling? C'est un tour de force que de parler en public, et devant un public peu attentif aux abstractions, de cette métaphysique qu'il n'est déjà pas aisé d'entendre ou de croire entendre même dans le silence du cabinet. Du reste, la philosophie n'est pas à la mode pour le moment. M. de Rémusat excuse de son mieux celle du dix-huitième siècle dans la *Revue des Deux Mondes*. A mon humble avis, on en pouvait louer hardiment certaines parties et excuser les autres par d'autres raisons.

Adieu, mon cher ami, je vais prendre le chemin de la Suisse. Écrivez-moi à Coppet que vous vous soignez comme un homme sensé que vous êtes en plusieurs points. Bien des tendres respects à madame Piscatory qui me rend en moqueries assez dures mon admiration pour elle, mais jusqu'à présent sa grâce est la plus forte. Je crains que cela ne dure toujours.

XXXIV.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 21 septembre 1856.

Mon cher ami, je ne vous en écrirai probablement pas bien long, ayant mal aux yeux, comme il m'est déjà arrivé une fois ici. Je remarque que tous les lieux de la terre me sont contraires et que j'accumule partout de petites infirmités qui ne s'en vont plus.

Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt.

Je ne suis fou ni des épîtres ni des satires d'Horace, mais enfin, cela est bien dit. Les gens de goût qui ont les oreilles fines ont toujours préféré cette petite morale d'Horace à ses odes. J'ai un petit fond de déclamation intérieure qui me fait mettre les odes à cent coudées au-dessus des petits conseils sagaces de cette prudence vulgaire: *Spernit humum fugiente pennâ*, c'est-à-dire que j'aime à vivre dans les nuages. Il vaudrait mieux vivre dans le ciel avec M. Veuillot, mais je suis un homme de juste milieu.

Voilà les bruits de l'automne qui commencent et qui me donnent une affreuse tristesse.

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais.

Voilà le temps où l'on commence à penser à s'hiverner; les jours déclinent; le froid pénètre jusqu'au fond des pensées; les montagnes s'enveloppent déjà dans leurs manteaux blancs. Je me figure toujours que je ne reverrai plus l'été. Et vous, mon cher ami, que faites-vous? Êtes-vous encore pour longtemps à Versailles? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous vu dans ces deux mois? Avez-vous fait des visites à M. Delécluze, votre voisin de Versailles qui vous parlerait des arts selon votre cœur? Il a, dit-on, de belles gravures, de beaux livres, et il ne peut travailler que sur ses propres livres. J'ai appris avec plaisir qu'il avait des manies innocentes. Je n'ai pas grande confiance dans l'imagination des gens qui n'ont pas de manies. Le talent est certainement une petite maladie; il doit donner des signes d'un peu de singularité intellectuelle. Un bon bourgeois est un être en équilibre ; il a le sens droit et émoussé; il n'entend rien des bruits vagues qu'écoutait Virgile. Il faut un peu d'exaspération nerveuse pour entendre autre chose que la cloche du dîner. Les manies sont des contre-poids pour résister à cette sensibilité maladive; de là ce besoin exagéré ou de silence, ou de régularité, ou d'irrégularité, ou de mouvement, ou de repos que ne connaissent pas les esprits bien faits qui reçoivent une imagination toute faite de leur temps et qui ne cherchent pas midi à quatorze heures en quoi que ce soit. Vous savez qu'il faut prendre ce que je dis en un autre sens que ce désordre des génies de province qui se font fous froidement pour voir si cet état ne leur donnera pas du talent. Ceux-là, au contraire, sont des imitateurs d'une vieille tradition que je méprise comme vous la méprisez. Reste toujours qu'il faut un régime particulier à ces gens qui sont au genre

humain ce que le chien est aux chasseurs. *Odora canum vis.*

Avez-vous lu l'article de M. de Rémusat sur les sectes de l'Angleterre? Le respect et le dédain se sont rencontrés et se sont embrassés dans cet article. Le mandement de l'évêque de Louvain est d'un tout autre genre.

XXXV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Gurcy, 2 octobre 1856.

J'ai quitté Coppet avec plus de regrets que je ne saurais dire, et j'avais envie de retourner sur mes pas lorsque je revoyais le lac à travers les arbres de la montée de Saint-Cergues; mais enfin, il faut bien partir de partout. Nous avons trouvé la maison de la rue de l'Université dans un état de désolation et d'abomination qui ne permettait pas d'y rester plus de vingt-quatre heures..... L'architecte et le tapissier m'ont demandé si je comptais partir à deux heures ou à cinq heures, afin d'évacuer mes meubles. J'ai répondu à ces aimables sollicitations que je serais certainement parti le lendemain de bonne heure, et j'ai rempli ma promesse, laissant avec quelque tristesse ces chambres que je ne reverrai plus après y avoir passé dix années assez tristes aussi, mais l'homme est un animal qui regrette; c'est sa nature. Que je regrette Coppet, cela est simple, mais j'ai eu si peu de jours de soleil dans ces chambres qu'il y a quelque malice à la Providence à me donner quelque chagrin quand

je les quitte. Cela dit, vous n'avez nulle idée de la bonté et, je dois dire, de la patience délicate que M. de Broglie m'a montrées dans tout ce culbutis. Il m'a rendu impossible de lui dire à présent que je ne veux pas prendre ces deux belles chambres du fond, au détriment des enfants qui seront dans des entresols tout noirs, si je consens à m'ébattre au soleil au-dessus d'eux. C'est par la même raison que je n'ai pu rester à Paris, M. de Broglie m'ayant dit qu'il attendrait alors que je partisse. J'aime ma liberté, mais je fais assez volontiers la volonté des autres quand ils sont bons pour moi.

Nous avons trouvé ici M. Ampère, avec son entrain volcanique et sa douceur de commerce. Il suit qui on veut sur ce qu'on veut dans la conversation ; il travaille vingt-quatre heures par jour et cause aussi vingt-quatre heures par jour, sans compter les promenades qu'il fait tout seul. Les gens d'esprit que vous connaissez ne peuvent vous avoir donné l'idée de cette vitalité d'intelligence qui se porte sur tout.

J'aurais voulu revoir Carra; j'aurais bien voulu ne pas quitter Coppet, mais il faut que les ruisseaux suivent leur pente. Adieu et mille tendresses. Je suis tout abasourdi de mes voyages et de mes déménagements et je ne dis pas la moitié de ce que je veux dire.

XXXVI.

A M. E. DE SAHUNE.

Gurcy, 4 octobre 1856.

J'ai franchi cet *abîme* qui s'étend du Jura à Paris, vastes régions où, selon ma coutume, je croyais

tomber malade à tout moment. Je n'ai pas pu rester plus de vingt-quatre heures à Paris, bien qu'à cette fois j'y fusse réellement souffrant, mais le jour de l'écroulement de la tour de Babel n'a pas dû présenter l'image d'un tel désordre. Architectes, tapissiers, peintres, badigeonneurs, menuisiers, serruriers, maçons, et ceux qui font crier la pierre sous leurs grattoirs, et ceux qui lancent au loin la poussière sous leurs balais, tout ce monde était à mes portes avec la térébenthine, à mes fenêtres avec le vernis, dans ma chambre à coucher avec prière de dire à quelle heure je me lèverais à l'effet d'emporter mon lit, dans mon cabinet à l'effet d'en expulser tous mes livres, et du haut des toits des hommes qui me regardaient m'habiller. Je me suis donc réfugié dans les wagons du chemin de fer et me voici à Gurcy jusqu'au jour où j'aurai une tanière où reposer ma tête et mes deux ou trois volumes d'Homère et Virgile, sans compter quelques romans anglais. J'ai trouvé ici M. Ampère, vif comme un poisson dans l'eau par les plus beaux jours. Il fait dix choses à la fois, les achève bien, travaille tout le jour et paraît ne rien faire du tout, car il est de toutes les promenades, de toutes les conversations, joue au billard comme un officier en garnison, lit des romans comme une petite demoiselle qui a la tête montée. Je n'ai jamais vu une pareille activité, et tout cela sur un fond de douceur et d'égalité très aimables. C'est tout à fait de lui qu'on peut dire qu'il travaille comme quatre.

J'avoue bien que j'ai quitté Coppet avec un grand regret. J'aime mieux les cris de la bise dans ce pays-là que le plus beau soleil de la place de la Concorde, sauf les jours où je la traverserai pour aller vous voir,

mon cher ami; mais vous êtes à Versailles comme si vous étiez à Calcutta, *toto orbe remotus*. Y écrivez-vous, du moins, quelque chose? Non. Y lisez-vous du moins quelque chose? Avez-vous lu le discours sur Vauvenargues? J'en ai lu les premières pages; je les trouve bien académiques, je veux dire dans cette langue un peu savamment contournée de la fin du dix-huitième siècle à peu près, et dont tout ce qu'on peut dire d'elle, c'est qu'elle vaut mieux que le jargon usé et néologique à la fois qu'on parle souvent aujourd'hui. Il me semble que j'ai repris mentalement vingt contradictions au moins verbales, rien que dans l'exorde de ce discours, mais je dois convenir que je trouve aisément des contradictions dans les autres. Je ne vois pas non plus beaucoup de sentiment vif de la figure énergique, mélancolique et originale de ce jeune officier du régiment du Roi, qui avait à la fois quelque chose de Caton et de Platon. L'auteur est bien jeune, il est vrai, pour sentir et surtout pour rendre ces traits singuliers. Les jeunes gens même de beaucoup d'esprit sentent et rendent vivement les grands lieux communs de leur temps. Ils sont dans cette période où la Providence a voulu que tout homme se peignît de la couleur de ce temps. Il est bon qu'il en soit ainsi, sans quoi les générations ne prendraient pas les couleurs dont il plaît à Dieu de nous badigeonner de siècle en siècle. (Vous voyez que je tire toutes mes comparaisons des horreurs d'une maison livrée aux ouvriers.)

Où en est le vrai des affaires de Naples? Qui sera le Championnet de cette expédition? Si Paul était ici, il aurait peut-être sa frégate dans les eaux du cap Misène. J'y ai vu autrefois un vaisseau de guerre des

États-Unis, qui semblait dormir au milieu d'un silence universel sur la terre et sur les eaux, non loin du port où Agrippa tenait cette petite flottille d'Actium qui a fait tant de bruit dans le monde.

Adieu, mon cher ami. Je voudrais bien vous voir après cette longue absence.

XXXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 2 février 1857.

Mon cher ami, c'est moi qui ai lieu d'être fâché de n'avoir pas pu répondre plus tôt à ta charmante et aimable lettre. La vérité est que je suis pris d'une grippe violente qui me tient dans la langueur. Je ne puis pas mettre le nez hors de chez moi et je ne suis bon qu'à lire (je n'entends point par là qu'il faille lire mes écrits). Je lis à l'aventure, comme les malades qui ne savent pas se gouverner, quoiqu'il faille apprendre à se gouverner en toute occasion : *Sapiens sibi qui imperiosus*. Je lis donc M. Taine, sur les philosophes du dix-neuvième siècle. Ce n'est pas la peine d'attaquer avec tant d'âpreté la philosophie de M. Cousin pour retourner aux environs de Condillac mêlé à un peu de Hegel, mais il a un certain art d'écrire. Il a aussi une certaine vivacité dans la réduction à l'absurde qu'il emploie d'une façon bien cavalière contre les anciens maîtres. On dit que c'est un honnête et excellent jeune homme, qui vit pour l'étude et qui ne mène pas du tout le train des jeunes mauvais sujets littéraires de notre temps.

Madame de Liéven est morte assez rapidement d'une

sorte de bronchite. Après avoir vécu toute sa vie dans les transes de la mort, elle a trouvé beaucoup de force quand la certitude a pris la place de l'inquiétude. Elle a voulu que son corps fût transporté en Livonie, dans son pays natal. M. de Viel-Castel est fort triste de cette mort. Madame de Liéven lui avait toujours montré beaucoup d'amitié. Son salon était un petit cercle où se retrouvaient, comme en pays étranger, les partis les plus opposés, qui y vivaient en grande paix et avec de grands égards réciproques.

M. Rigault a commencé avec grand applaudissement son cours au Collège de France. Il traitera de l'étude des Pères, et il a déjà fait des esquisses très brillantes dans son discours d'introduction. M. Villemain marie demain sa fille à un jeune avocat d'Angers. M. Biot sera reçu à l'Académie française par M. Guizot. Ceux qui ont lu le discours de M. Guizot disent qu'il est plein de belles vues sur l'histoire des sciences. Tout cela ira te trouver dans la rade de Brest. Pleut-il toujours sur ces flots agités? Que sais-tu de la date du départ du *Tourville* pour les parages plus riants de la Méditerranée?

XXXVIII.

AU MÊME.

Paris, 21 février 1857.

Mon cher ami, j'ai été charmé de ta lettre si profondément bonne et amicale. J'ai prié ta tante de te dire que si je ne t'écrivais pas avec mon exactitude accoutumée, c'est que j'étais troublé par des inquiétudes un peu hypocondriaques sur ma santé. Je sais

que tu n'es pas exigeant, mais il n'est pas agréable de recevoir par un temps de pluie, quand on fait son quart de nuit, les piteuses lamentations d'un malade.

J'ai été si souffrant que je n'ai vu personne et que je ne sais rien depuis un mois. M. Guizot va passer quelques jours au Val-Richer. Il a dû pourtant attendre à Paris une audience de l'Empereur pour lui présenter M. Biot en sa qualité de directeur de l'Académie. Cette Académie ne prend pas mal de temps à ton père et l'amuse. Il suit les séances avec exactitude. Les travaux de l'Académie des sciences morales lui prennent encore plus de temps. Il est chargé d'un rapport sur le meilleur ouvrage d'économie politique à la portée des classes ouvrières. Il paraît qu'il y en a un excellent au concours. L'instinct dramatique, en France, s'est bien rarement uni à la faculté de bien enseigner. C'est ce qui fait aussi que les *traités religieux* sont excessivement froids. J'en ai lu autrefois qui étaient composés par des Américains; les personnages y étaient vivants et intéressants; chez nous, ce sont des bonshommes de carton. Du reste, on dit que les classes inférieures sont peu sensibles à ces efforts pour mettre les idées supérieures à leur portée. Elles ont l'instinct assez fondé qu'on en a ôté quelque chose avant que de les faire entrer dans leur esprit, et cela leur donne légitimement de l'humeur. Elles éprouvent quelque chose de ce que je ressentais étant enfant, quand on m'a donné en prix trois volumes intitulés : *Newton, mis à la portée des intelligences les plus bornées.* Francklin est le seul homme qui ait su parler un langage qui plût, sans les dépasser, aux esprits peu cultivés, mais c'est que lui-même n'en pensait pas davantage sur les sujets qu'il enseignait. Le petit volume de M. Mesnard, sur

l'Académie française, a le plus grand succès parmi les lecteurs, pour le bon style, le sens droit et fin, et les sentiments élevés qu'on y trouve. Le troisième volume de M. d'Haussonville lui attire les compliments les plus vifs de tous les côtés. Il est maintenant compté parmi les historiens. On est bien heureux de faire de bons livres en chassant le loup et le sanglier les trois quarts de l'année.

J'ai suivi des yeux la lutte des équipages de l'*Arcole* et du *Tourville*. Tu m'as donné envie de connaître ton lieutenant de quart. C'est une bien aimable qualité que cette possession réglée de soi-même et ce mélange de mesure et de familiarité dans les rapports de supérieurs à inférieurs. Si les hommes poursuivaient leur idéal au lieu de suivre leur humeur farouche, le monde serait un petit paradis en comparaison de ce qu'il est. Si chacun faisait, non ce qu'il est bien aise de faire, mais seulement ce qu'il sera bien aise d'avoir fait dans un an, dans dix ans, on finirait *par courir sur des roses;* mais le plaisir de l'effort dans le bon sens est le grain de sel sur la queue de l'oiseau.

Adieu, mon cher petit. Je te trouve aimable sans avoir besoin de faire effort pour cela. Je crois que très prochainement je serai rentré dans mes facultés intellectuelles.

XXXIX.

A M. PISCATORY.

Gurcy, 12 juin 1857.

Mon cher ami, je voulais vous remercier plus tôt de votre lettre. Avant que de parler du fond, je parle

de la forme. J'ai été charmé de retrouver votre écriture. Je craignais que votre main n'eût un peu changé ses allures, mais, grâce à Dieu, c'est toujours ce trait bref, impérieux et qui se fait lire aisément, on ne sait trop pourquoi. Il paraît que c'est la lumière des expressions qui est la plus forte. Que dites-vous de cette vie de lord Byron, que par hasard vous n'avez pas encore lue? Il semble qu'il y a déjà des siècles qu'il est mort. Il est fort peu de conservateurs libéraux qui voulussent aujourd'hui aller mourir dans Missolonghi en souvenir de l'histoire grecque.

Quand vous aurez fini lord Byron, lirez-vous ce chien de livre qu'on nomme *Madame Bovary?* Ce n'est pas le même genre de littérature. Je ne sais pas où les jeunes gens ont aujourd'hui la tête de trouver cela beau. J'ignore si la police correctionnelle le devait condamner, mais Racine et Voltaire en auraient pris un violent mal de cœur. Des vilenies réfléchies dans la malpropreté tranquille du ruisseau de la rue ne sauraient faire un beau tableau. Voltaire expliquait drôlement que, bien que tout fût dans la nature et lui aussi, il croirait pourtant malséant de montrer tout ce qui était dans sa nature. Je ne crois pas que nous soyons, comme on le dit, en véritable décadence, car l'esprit a acquis bien des qualités nouvelles et précieuses depuis cinquante ans; mais nous sommes dans cet âge désagréable d'une croissance difficile où les enfants prennent l'air de singes.

XL.

A MADAME PISCATORY.

Gurcy, 29 juin 1857.

Chère madame, il est bien possible que j'aie dit à l'un de nos amis que je craignais d'être ennuyeux. Ce n'est pas une idée bien neuve et il a eu tort de vous la répéter. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux pas du tout être en querelle avec vous, ne comptant pas beaucoup sur ce principe *que les querelles entretiennent l'amitié*. Je ne sais qui a dit que *le vent qui allume un brasier éteint une bougie* et le moindre petit orage ne pourrait que me tourner mal. Je demande donc très instamment la paix. Je crois bien que Chérigny me guérirait de tous mes maux, mais vous auriez bien dû me dire les deux autres remèdes que vous y savez, car il me faut partir bientôt pour la Suisse et je ne sais pas si, à mon retour, on pourra encore me souffrir à Chérigny, où vous avez foule à certaines époques de l'année. J'ai trouvé charmant ce tableau que vous faites *de vos jours de solitude, de verdure et de liberté*. Si je faisais un roman, je le mettrais involontairement dans le cadre de Chérigny et, si j'osais, j'y peindrais aussi les personnes qui l'habitent. Vous voyez que je suis pour la littérature classique et partisan de l'idéal. Ce qui vaudra mieux qu'un livre de ma façon, c'est le livre que je n'ai point lu et qui m'avait été méchamment promis cet hiver. Je suis très tenté de croire que M. de Langsdorff l'a vu, car il m'a affirmé avec beaucoup de candeur qu'il n'en con-

naissait pas une ligne ; et c'est, comme vous savez, ce qu'il avait affirmé d'un autre livre après en avoir pris lecture la veille. Ne pouvant pas lire ce que je veux, je lis ce que je peux. J'ai dit à M. Piscatory tout le cas que je fais du livre de M. Duvergier de Hauranne. Ceux qui ne pardonneront pas les vivacités de sa conduite à la sagesse et à l'élévation de ses ouvrages auront grand tort. Il y a beaucoup de gens pour qui l'on est moins sévère, et qui ne rachètent pas leurs emportements par l'esprit et la rectitude des vues. Il est pourtant singulier que celui qu'on accuse d'avoir cassé le gouvernement représentatif soit l'homme qui en explique le mieux les ressorts. Peut-être faudrait-il simplement l'obliger à en faire un autre à ses frais. Les électeurs de Château-du-Loir ont eu bien raison de proposer à M. Piscatory de le nommer au Corps législatif et lui bien raison de refuser. On a beau dire, le serment est une déclaration d'amour. Il a toujours été pris ainsi, témoin tous les gens dont on se moque pour en avoir prêté plusieurs. Il y a en France beaucoup de personnes sensées, capables d'une opposition assez énergique et qui ont pourtant les sentiments qui permettent de faire cette déclaration d'amour. Ce sont celles-là qu'il fallait certainement choisir. A la vue de quelques nominations d'une couleur qui rappelle beaucoup 1848, les bons bourgeois de France sentiront redoubler leur affection pour les préfets qui leur donnent l'ordre et la règle et ne montrent aucune disposition actuelle de mettre le feu à leurs maisons. Ces préfets ont un zèle admirable, mais ils ont la plupart plus de chaleur que de lumière. Je suis porté à croire que le ministre de l'intérieur a enragé en entendant le babil de ces

enfants terribles. L'un des plus aimables est celui qui a reproché son ingratitude à M. Buffet, cette ingratitude noire qui consiste à vouloir faire partie du Corps législatif pour défendre les règles posées par la Constitution.

Ce petit bruit d'élection passé, chacun va rentrer dans son repos.

Les romans qu'on lit à présent ont certainement pour but de faire périr l'esprit romanesque pris dans le bon sens; c'est pourtant par les bons romans que la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont été en partie civilisées. Ils ont plus contribué que toutes les prédications pédantesques à faire passer dans la masse des hommes des étincelles d'esprit poétique; ils ont donné aux sociétés la délicatesse, le goût des sentiments élevés. Ils ont fait dans les temps nouveaux ce qu'on prétend qu'a fait la chevalerie au moyen âge; mais, par malheur, voilà qu'on consacre les romans à rabattre l'imagination et à abaisser les sentiments. Au lieu d'une muse, on a un Sancho Pança pervers qui détruit le romanesque pour y substituer une connaissance grossière de toutes les misères de la réalité. Il vaut mieux, pour les esprits, vivre dans les nuages que dans la boue; mais ce n'est pas la poétique du moment. Comme je suis optimiste, je crois que cet avilissement littéraire ne durera pas longtemps, et il dépend des personnes de talent d'abréger ces mauvais jours.

Je vous trouve bien heureux tous de ne pas voyager et bien heureux de vivre les uns avec les autres.

XLI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 2 juillet 1857.

On assure que dans beaucoup de localités l'esprit public a semblé donner quelques signes de vie. C'est beaucoup pour un noyé dont on n'espérait rien, mais d'ici à cinq ans ce noyé pourra bien perdre son reste de chaleur. Beaucoup de préfets ont irrité les moins irritables par la gaucherie altière avec laquelle ils ont imposé leurs candidats et insulté les candidats opposés. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir tant de sottise dans tant d'administrateurs du premier rang. Je suis sûr que M. le ministre de l'intérieur lui-même en a ressenti quelque secret dégoût en son cœur.

Je lis le livre de M. de Rémusat. Il a caché dans ce livre un esprit infini en hauteur, largeur et profondeur, mais il est si bien caché qu'il faudrait avertir souvent le lecteur qu'il *brûle*, de crainte qu'il ne vînt à passer sans s'en douter. Il a ce vol en zigzag des petits oiseaux dont on ne peut pas suivre la marche. On l'entend pousser un petit cri sur des hauteurs où l'on n'arrive pas d'ordinaire, mais on ne sait où il va ni d'où il vient. Il démontre mieux qu'un autre, mais par ses défauts, que la première règle de l'art d'écrire est de conduire son lecteur pieds et poings liés derrière soi, afin qu'il n'ignore rien des chemins par où vous passez. L'ange qui conduisait le petit Tobie chez sa future s'est bien gardé d'aller à tire-d'aile, sans quoi le petit bonhomme avec ses petites jambes n'aurait jamais pu le suivre, et la petite dame serait encore

dans sa chambre solitaire avec les sept ou huit démons qui attendaient silencieusement l'heure du mariage pour se montrer. S'il avait appris de M. Cousin à tracer ces grandes lignes d'un camp romain pour y établir fortement ses idées, il serait le premier des métaphysiciens de notre temps, et cela en valait la peine. Il a des troupes nombreuses, mais il leur donne, par négligence, l'air d'une foule désarmée et peu redoutable. M. Cousin vous met quatre hommes et un caporal dans une vaste enceinte où règne l'ordre et le silence. On voit de loin le prétoire, l'autel couronné de fleurs, les drapeaux, les armes en faisceaux, *trium legionum manus ostentabant*. On passe les yeux baissés devant les fossés de cette redoutable enceinte. La sentinelle crie : « Au large ! » du haut des remparts. Qui croirait qu'il n'y a là que quatre hommes et un caporal?

XLII.

A. M. MASSON.

Coppet, 26 juillet 1857.

Que vous êtes bon, cher monsieur, de ne point oublier les gens malingres et maussades qui ne peuvent guère écrire, mais qui regrettaient beaucoup nos conversations de cet hiver. J'allais prendre la plume quand j'ai reçu vos aimables lettres. Je voulais savoir ce que vous pensiez sur tout ce qui s'est fait et écrit depuis que nous ne nous sommes vus. Les préfets qui viennent de faire les élections me paraissent d'une autre sorte que ceux que j'ai connus *avant que vinssent les fils des Grecs*', comme dit Homère. Ils sont très con-

traires à l'idée obstinée que j'entretiens du progrès de la nature humaine. Ils ont traité leurs adversaires dans les élections avec beaucoup plus d'emportement que d'autorité. Je crois que le gouvernement lui-même aurait voulu que la pièce fût jouée avec plus de finesse et plus d'art, mais les gens sérieux ne font pas de marivaudage quand il s'agit du bien de l'État, et qu'il y va aussi de leur avancement; ils frappent fort, afin que les coups soient entendus et que le zèle ne reste point douteux. Quelques-uns pensent que, dans cette lutte des élections, l'esprit de contumace s'est réveillé un peu partout. Je prends la liberté d'en douter. Ces petits cahots peuvent bien éveiller le voyageur, mais il ne tarde pas à se rendormir et à rêver de ses petites affaires. Les seuls qui se tiennent en éveil, sont les esprits violents qui n'ont pas dormi une minute depuis 1848. Que vont faire les quatre ou cinq membres du parti républicain qui se décident à prêter serment? S'ils étaient sensés et mesurés, n'ayant aucune relation de société dans ce salon tel quel du Corps législatif, ils pourraient produire quelque bon effet en disant avec une simplicité forte, et sans sortir du cercle de la Constitution, des choses que les gens du monde n'osaient dire là qu'avec un déluge de précautions oratoires. La vérité est qu'ils n'en feront rien. Une conduite raisonnable et savante n'est dans les probabilités d'aucun parti pour le moment. Comme vous le dites bien, le gouvernement n'a à redouter qu'un seul parti, un seul qui ait quelque vigueur, bien entendu, parce qu'il est celui qui a les idées les plus étroites et les plus chimériques. L'esprit de l'homme moyen est comme les ballons, il ne s'envole un peu haut que s'il est gonflé de vent.

N'avez-vous pas été touché de la manière religieuse

et rigoureuse dont les dernières volontés de Béranger ont été exécutées? Il paraît bien qu'il avait demandé à ses exécuteurs testamentaires que deux divisions de l'armée de Paris assistassent en armes à ses funérailles. C'est le sens de tous les vers qu'il a faits :

La fleur des champs brille à sa boutonnière.

Dans je ne sais quelle bataille, un général tombe frappé en pleine poitrine par un boulet de canon. Un grenadier ne voulant pas laisser à l'ennemi la montre de son général, la prend pour lui. Comme il l'avait encore à la main, on accourt de l'état-major; on demande au grenadier comment est venu ce coup malheureux : « Voici, dit le brigadier; le boulet a renversé le général qui n'a eu que le temps de me dire : « Tiens, mon ami, prends ma montre, je te la donne. » Cela se passait dans l'armée autrichienne, je crois, il y a bien longtemps.

Adieu, cher monsieur. Je vais vous obséder de mes lettres pour avoir des vôtres.

XLIII.

A. M. LE COMTE DE VIEL-CASTEL.

Coppet, 7 août 1857.

Et voilà de ces choses qui font plaisir! disait un médecin en apprenant la mort d'un homme à qui il avait, de son vivant, voulu persuader qu'il était gravement malade et qui n'en avait voulu rien croire. Bien que cette coqueluche n'aille pas à la mort, à beaucoup près, bien qu'elle soit définie, dans les livres de médecine, une maladie peu grave, vous

devez pourtant penser si je suis heureux de l'avoir si bien reconnue, malgré tant d'autorités contraires et de voir aujourd'hui confirmer mon diagnostic par votre propre état!

Sérieusement, il est bien ennuyeux que vous ayez pris cette petite chienne de maladie. Il n'est pas gai de se réveiller toutes les nuits avec des assauts de toux nerveuse et des étouffements qui ne sont rien, mais dont on ne peut pas s'empêcher de croire qu'ils vont avoir quelque suite fâcheuse. Je suis fort contrarié que votre médecin le plus proche se soit noyé par ces temps où il n'y a d'eau nulle part. C'est encore un de ces tours de ce petit démon que nous nommons *Tracassin*. Ce médecin vous aurait donné quelque préparation de belladone qui adoucirait la fureur de cette toux, mais il ne faut entrer en relation avec cette belladone que sous les plus extrêmes précautions. Les botanistes ne lui ont pas donné sans motif le doux nom d'*Atropos*. Elle a un air doux qui calme d'abord toutes les douleurs, mais elle a des retours féroces. Vous devriez aller faire une visite à M. Bretonneau qui vous donnerait un bon avis. Je le crois encore meilleur médecin que M. Piscatory à qui je me fierais bien plus pour tuer, à lui tout seul, une demi-douzaine de personnes que pour guérir qui que ce soit de quoi que ce soit. J'aimerais bien mieux lui confier cent pièces de canon pour détruire les murailles de Delhi que lui laisser préparer une seule pilule pour mon chat. Avec beaucoup plus d'esprit que Thésée, Hercule et Pirithoüs, il doit pour lui-même avoir les mêmes doctrines médicales, comme, par exemple, guérir une fièvre pernicieuse prise dans les marais de Lerne, par une grande partie de chasse dans les bois du Parnasse. C'est cette grande école

qui fait les générations fortes parce qu'elle laisse exterminer tous les faibles.

On dit que vos champs rappellent la terre promise. Est-ce que cette effroyable chaleur permet de faire la moisson de tous ces beaux blés? Avez-vous été invité, le 29 du mois dernier, à la représentation de l'*Œdipe à Colonne* donnée par M. l'évêque d'Orléans? Vous étiez voisins et meilleurs hellénistes que beaucoup de ceux qui y sont allés. On y voyait pourtant M. Villemain, M. Patin, M. Saint-Marc-Girardin. Il paraît que M. Villemain y montrait une joie littéraire singulièrement pittoresque durant la représentation. Puisque M. l'évêque d'Orléans s'avise de faire jouer ces abominations de l'antiquité, l'évêque d'Arras devrait bien lui faire pièce en faisant jouer quelque mystère, avec le chant :

Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus.

Monsieur et madame Duchâtel et leurs enfants ont passé par ici au commencement de leur voyage en Suisse et peut-être en Italie. M. Duchâtel est venu passer une soirée ici. Il ne savait point de nouvelles. Il n'y en a que dans l'Inde et nous ne les savons pas. J'ai bien raison de croire que les événements arrivent dans l'histoire comme dans les romans d'Anne Radcliffe, par une porte cachée dans la muraille et qui s'ouvre tout à coup. Presque tous les événements sont ainsi dans ce monde et personne ne meurt guère de la maladie qu'il a redoutée. Qui eût dit, il y a six mois, qu'un beau matin l'Angleterre aurait les pieds et les mains liés par cette terrible levée de boucliers de l'Inde? Quand bien même elle y rétablirait promptement l'ordre, elle aura longtemps besoin de toute

sa force et de toutes ses forces pour l'y maintenir. Lord Palmerston va devenir avec toute la terre aussi poli qu'il l'était déjà avec les Américains du Nord, et il faudra dire de lui à l'envers d'Alexandre : *il se tut devant la terre*. Est-ce que ce coup de tonnerre lointain ne va pas faire venir une foule d'idées aux gens qui mènent les affaires en Europe? Il est certain que ce dégoût témoigné par les Hindous pour la graisse de bœuf modifie singulièrement la balance de l'Europe. Qu'avez-vous dit du morceau de M. Guizot sur la Belgique? il y a de quoi contenter ou irriter tous les partis, et, d'ordinaire, les partis préfèrent s'irriter.

Adieu; je crois que Tracassin a résolu que je n'irai jamais à Chérigny; j'aime pourtant tous les habitants de Chérigny. Voulez-vous envelopper cette vérité de tous les ménagements respectueux, qu'il y faut mettre selon les personnes?

Où irez-vous tousser après Chérigny?

XLIV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, 10 août 1857.

Il n'y a point de nouvelles par cette chaleur. Tous les yeux sont tournés à présent vers Calcutta, Bombay et Delhi. Depuis la guerre contre les États-Unis, l'Angleterre n'a point été à pareille fête. Je ne me figure pas, si le feu prend aux étoupes, entre le Gange et l'Indus, comment une cinquantaine de mille Anglais pourront l'éteindre. D'un autre côté, si les diamants de l'Inde tombent de la couronne de la Grande-Bretagne, ce pays si superbe aura l'air d'un chien de Terre-

Neuve à qui l'on aurait coupé la queue et les oreilles. Cela ne lui ôte rien de sa force, mais beaucoup de son prestige ; or, on vit beaucoup de prestige dans ce monde, et il sert quelquefois plus que de force matérielle. Plus je vois aller le monde depuis une quinzaine d'années, plus je vois que le vent souffle d'où il veut dans l'histoire, et comme on ne peut rien ou à peu près rien prévoir, il y a de bonnes raisons pour tout craindre comme pour tout espérer en tout temps. Qui se serait imaginé, il y a deux ans, que l'affaire de Russie ne laisserait point de traces aujourd'hui et que l'équilibre de l'Europe pourrait être changé à cause de cette petite croyance qu'entretiennent les Hindous qu'il est très criminel de toucher à de la graisse de bœuf ?

M. Cousin est aux eaux d'Évian. M. Odier a passé par ici, qui l'avait rencontré débarquant, cherchant avec son lorgnon dans les rues un petit appartement où son domestique Isidore pût lui faire un peu de cuisine et le dispenser de dîner à table d'hôte, mais Isidore protestait qu'il était incapable de faire même un peu de cuisine, et M. Odier ayant été pris pour arbitre, a reconnu que nul n'était tenu à faire la cuisine quand il n'avait pas fait les études préparatoires.

XLV.

A. M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 11 août 1857.

Mon cher ami, je me flattais que vous alliez m'écrire pour m'annoncer votre départ. Je crois qu'il n'y a plus maintenant de routes pratiquées que celle

de Seyssel. Les postes et les diligences ont, m'a-t-on dit, cessé de suivre les chemins de la Faucille et de Saint-Cergues. Tous ces lieux que je trouvais fort beaux vont rentrer dans le silence. Les progrès font autant de ruines que la barbarie. Comme j'ai l'imagination tournée à une sorte de panthéisme vague (et c'est le tour assez général des imaginations en tout temps), je ne peux pas m'empêcher de croire que ces torrents, ces hauts sapins du Jura, toutes ces familles de fleurs qui croissent dans les rochers, s'attristeront, au retour de l'été, de ne plus voir passer les voyageurs. Il est plus certain encore que les aubergistes auront le cœur serré quand ils n'entendront plus le grelot de leurs chevaux; mais, comme le dit Cicéron avec une grande force de consolation pour les aubergistes, ils doivent penser que Babylone, Sardes, Argos, Carthage, ont vu les mêmes retours de la fortune et que les hôtelleries qui avaient pour enseigne : *Au grand Nabuchodonosor*, ou bien l'*Agamemnon*, ou bien *Hôtel d'Annibal* ont vu, peu à peu, les Grecs, les Asiatiques et les Africains faire prendre d'autres chemins à leurs chaises de poste que ceux qui menaient à Babylone, à Sardes, à Memphis.

On ne dit pas grand'chose à Broglie, du moins on n'écrit presque rien, et à moi rien du tout. J'ai pourtant écrit à tout le monde élégant. J'ai appris indirectement que cette jolie petite organiste que nous avons rencontrée quelquefois dans les allées du parc et qui avait l'air si souffrante, est morte récemment à Évreux. La nature a l'air d'avoir pour règle de tuer d'abord pour sa consommation les plus jolis oiseaux de ses basses-cours. C'est une fermière assez rude et sans beaucoup d'imagination que cette nature. Elle

fait, il est vrai, des choses admirables, mais elle ne paraît pas en connaître le prix.

Je me suis mis à relire, à propos des affaires des Indes, la *Correspondance* de Victor Jacquemont. L'esprit est ouvert, prompt, sensé; il n'est pas de la plus grande volée, ni d'une grande finesse, ni de beaucoup d'invention, mais il a ce trait original de tenir des facultés vives et saines sous le gouvernement d'une âme intrépide et d'une volonté énergique. C'est un mélange singulier que ces lettres, — des plaisanteries d'atelier et même de commis voyageur, — des connaissances étendues, — la passion de savoir, — une activité dévorante et parfaitement réglée, — l'intrépidité d'un zouave pour aller chercher la température des derniers sommets de l'Himalaya, — la fatuité d'un petit Parisien à la mode et la gravité d'un officier de l'armée du Rhin, — étourdi, prudent, fantasque, persévérant, réfléchi, tranchant. Il est curieux de voir ce qu'il pensait il y a vingt-cinq ans des destinées de l'Angleterre dans les Indes et de voir de quoi elle est menacée à cette heure.... Que diront les nations et que penseront-elles et qu'oseront-elles si elles viennent à voir tomber les pierreries du Grand Mogol du front de la reine Victoria? Je désire que les Anglais l'emportent, parce que j'aime les nations civilisées, mais à la condition qu'ils ne se laisseront pas dire par leurs brutaux de journaux qu'il faut absolument égorger tous ceux qui ont pris les armes dans l'insurrection. A quoi servirait d'avoir eu pour compatriotes Shakespeare, Cowper, Addison, Gray, Goldsmith, tous gens qui ont enseigné la pitié au monde, pour se conduire comme le duc d'Albe ou les nègres de Saint-Domingue? Les esprits communs sont d'une férocité inouïe quand ils

ont des plumes, du papier et de l'encre sous la main.

Adieu, mon cher ami. Dites-moi que vous arrivez. On vous attend avec impatience.

XLVI.

A M. MASSON.

Coppet, 24 août 1857.

Si je n'avais pas été souffrant d'une ophtalmie assez ennuyeuse durant plusieurs jours, je vous aurais déjà dit, cher monsieur, mes objections à vos découragements sur les philosophes et aussi la philosophie. Vous accusez les uns d'entortillage et de brouillard. Vous réduisez l'autre à une proposition qui entraîne avec soi le scepticisme. J'espère que ce chagrin contre la métaphysique était passager. On n'a pas le droit de se tant défier de cette philosophie quand on parle si bien son langage le plus subtil et le plus précis; mais je vois ce qui en est. Quand vous avez eu la bonté de m'écrire, vous veniez de passer des heures charmantes parmi les chants lyriques de l'*Œdipe à Colonne* et la poésie inspire quelque dédain pour les procédés un peu secs de la simple raison. De plus, vous quittiez le plus aimable des évêques, et le plus aimable et le plus éclairé des évêques ne saurait avoir pour cette pauvre raison qu'une bienveillance assez altière. Ces sèches personnes qu'on nomme l'induction et la déduction ont l'air déguenillé devant la muse de Sophocle et de David. Quand j'étais jeune et, qu'après avoir entendu madame Pasta, je revenais à Reid ou à Descartes, je leur trouvais une mine terriblement rude et refrognée; mais l'éclat de madame Pasta est déjà

passé et Ried et Descartes se soutiennent. Vous direz si vous voulez, comme la chanson : *La beauté passe, mais la laideur ne passe pas.*

Je partage beaucoup de votre sentiment sur les défauts de composition du philosophe qui nous occupe, mais, malgré ce grand défaut de ne pas suivre la grande route, quand il y en a une, et que ce qu'on cherche est au bout, l'étendue et la pénétration de cet esprit sont telles, que peut-être est-il, après tout, le premier des métaphysiciens de notre temps pour l'instinct des vrais problèmes, et pour l'infinie variété des moyens par lesquels il en recherche la solution. Comme les cygnes sur les étangs, il est dans son élément sur ces grandes eaux vertes et sans rivages de la métaphysique. Il ne s'imagine jamais tout ouvrir et tout dénouer avec une seule idée. Il n'est pas non plus de ceux qui barbotent dans le bon sens, se figurant qu'ils creusent au plus profond des abîmes. On demande, tout au moins, à la philosophie, si elle ne peut trouver mieux, de démontrer les croyances du bon sens et d'en tirer des conséquences. Ce ne peut être, assurément, dans les simples voies du bon sens que se rencontrent ces preuves ou ces découvertes. Pour faire la preuve d'une addition, on ne se borne pas à recommencer l'opération, on change à dessein de méthode et l'on cherche cette preuve dans la diversité des moyens aboutissant au même résultat. Je tiens que les efforts de la philosophie doivent retrouver le sens commun, mais je ne crois pas cependant qu'elle doive se borner à redire les choses du sens commun en termes techniques. Il faut donc que toute philosophie marche, d'ordinaire, par des chemins détournés, car elle a, entre autres, pour but de prendre, pour ainsi dire, le sens commun à revers et

par là, de s'assurer mieux qu'il n'est pas une illusion de notre intelligence. C'est, j'en conviens, ce qui donne l'air fou aux démarches des philosophes, mais, à y bien regarder, toutes les sciences abstraites, y compris les mathématiques, ont cet air-là aux yeux du bon sens.

Quant au brouillard lumineux, mais enfin au brouillard, qui flotte sur le livre en question, je vous accorderai bien volontiers qu'il y a parfois quelque vague sur ce qui devrait être dans le plein jour, mais je n'admettrais pas aussi volontiers qu'il fût interdit au métaphysicien d'exprimer, dans la mesure de leur confusion originelle, les idées confuses qui se trouvent naturellement au plus profond de l'esprit de l'homme. Je ne voudrais pas du tout qu'on balayât toute la voie lactée du ciel de la philosophie. Par exemple, ce qui perd ordinairement les Français qui se portent pour interprètes de la philosophie allemande, c'est de donner à un certain nombre d'idées vagues, qui ont droit de cité dans l'intelligence et que les Allemands maintiennent dans le vague, de leur donner la clarté et la précision que nous voulons partout. Ce *haze* que vous peignez comme aurait peint Claude Lorrain s'il avait peint Richmond, il est bon peut-être qu'il se retrouve dans le tableau de notre intelligence, qu'il enveloppe les notions profondes, mais confuses, qui environnent nos idées claires et qui sont comme l'horizon voilé de notre esprit. Nos idées claires sont loin de ressembler au chœur des heures chez les poètes, lesquelles se tiennent toutes par la main et font le cercle parfait; tout au contraire, elles sont séparées par de grands intervalles, mais elles suffisent déjà à marquer de quelques points lumineux cette courbe mystérieuse qui ne se referme point sur elle-même comme le cercle,

et qui est la route des vérités supérieures. Un temps viendra sans doute, où cette grande courbe s'illuminera tout entière à nos yeux et étonnera bien les esprits systématiques qui avaient besoin d'une clarté parfaite. Je me défie donc de tout ce qui est exactement enchaîné dès à présent sur ces hauteurs intellectuelles, mais je vois avec plaisir, que de siècle en siècle, dans l'histoire de la philosophie, les points qu'elle a reconnus deviennent toujours plus fixes et plus brillants et qu'ils projettent leurs lueurs sur cette route infinie qui se perd dans l'ombre. Déjà sont allumés tous les fanaux qui doivent guider l'homme dans sa vie morale, *noctem funalia vincunt*. Sans doute, il lui reste bien des choses à apprendre et il reste bien des incertitudes dans nos pensées sur les choses supérieures, mais n'est-ce rien pourtant que ces phares désormais inextinguibles élevés, contre vent et marée, par le travail obstiné de la philosophie? car, malgré la force malveillante de vos objections, je m'obstine à croire que cette philosophie a mis derrière un solide rempart, à l'abri du doute, tout ce que l'homme a un pressant besoin de croire avec assurance. J'aime, je l'avoue, les obscurités qui sont au delà, car elles ne sont pas si profondes qu'elles ne me laissent entrevoir une économie dont la beauté dépasse ma pensée, et l'homme a besoin d'entrevoir à la lueur de ce qu'il sait de science certaine, des choses qui le dépassent, et si j'aime les obscurités qui résistent ici-bas à mon intelligence, j'aime que la philosophie me reproduise ce sentiment, et je suis bien aise de voir flotter à l'horizon ce voile que vous voudriez écarter du livre dont nous parlons. J'aime ces rayons incertains de la lumière crépusculaire, comme les donne la nature.

Mais tout ce fatras vous fera légitimement l'effet, non du *haze*, mais des brouillards de Sibérie par l'hiver. Il me faudrait un peu plus de temps et d'espace pour dire avec clarté mes motifs d'aimer une certaine obscurité, et pourquoi elle est à la mesure d'un être perfectible comme l'homme.

M. Cousin a passé deux soirées ici revenant des eaux d'Évian. Il semble bien remis; il montre que l'activité d'esprit est un cordial dont la physiologie ne sait pas encore tout le secret. Il est aussi jeune qu'il pouvait l'être en 1828, il y aura demain trente ans. Je vois avec plaisir que les anathèmes de Mgr l'évêque de Poitiers n'ont pas nui à la santé du philosophe. Les eaux d'Évian ne sont pourtant pas bien fortes, à ce qu'on dit.

Adieu, cher monsieur, mille et mille sentiments très dévoués et très affectueux. Je me représente toujours avec plaisir cette route d'Alençon qui est au bout du parc de Broglie.

XLVII.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, 23 septembre 1857.

M. de Sahune va chez madame d'Haussonville, où l'on attend M. et madame Sauzay, pour chanter des morceaux qui ne seront certainement point des chansons à boire, mais bien la musique qui se chantait dans la *Salente* de Fénelon. C'est là qu'on retrouve quelque chose de cet ennui doux et honnête qui accompagne les essais d'archaïsme de notre époque. M. le général Changarnier part ce soir, après un sé-

jour de quinze jours où il a été très aimable, très satisfait de l'accueil de la maison, d'une raison parfaite et ne se croyant pas du tout, comme les émigrés, à la veille de rentrer en France. Il parle plus de l'Afrique que de l'avenir et toute sa curiosité est, pour le moment, sur l'Inde, où il ne souhaite pas, comme la plupart des philosophes et des chrétiens de France, que les Anglais soient battus et égorgés pour la plus grande gloire de la civilisation. M. de Montalembert a passé ici, il y a eu lundi huit jours. Il était en train de tout, et n'avait nullement l'air souffrant; il n'a cassé aucune porcelaine protestante et s'en est même retourné paisiblement à Genève dans la voiture d'Albert Rilliet, qui n'a paru rien redouter des suites de ce voyage. Ils sont arrivés l'un et l'autre sans la moindre égratignure et en bonne amitié. Mademoiselle de Pomaret est ici, bien accablée de la mort de madame d'Eclepens. Nous sommes allés hier à ces funérailles dans une maison tout en fleurs et pleine de soleil. Cette famille est un petit monde à part où les sentiments élevés et bienveillants règnent en réalité comme ils sont peints dans les romans.

Avez-vous lu l'article de M. Saint-René Taillandier sur la théologie allemande? Il est assez curieux. Il en résulte que, dans tous les savants allemands les plus chrétiens, il n'y a pas beaucoup plus de christianisme que dans Lessing. J'ai vu là bien des titres de livres que je voudrais lire, malgré tout ce qu'on peut dire du défaut de précision des pensées allemandes, mais il y a des moments où j'aime autant un grand gâchis qu'une précision étroite. J'aime autant de grands marais troubles et profonds par places que ces deux verres d'eau claire que le génie français lance en l'air avec une certaine force, se flattant d'aller aussi haut

que la nature des choses. Je ne crois à cela, à la vérité, que dans les moments de marasme, et en même temps, je crois que M. Saint-René Taillandier exagère involontairement la taille de ses géants de la théologie allemande. A l'entendre, ce sont ces génies des grandes eaux dont la main repose sur des urnes intarissables. On a beau être Allemand, on est homme cependant.

XLVIII.

A M. MASSON.

Paris, 17 octobre 1857.

Cher monsieur, je n'ai pas pu vous dire mes projets depuis un mois parce que j'étais bien incapable d'en former. Je ne savais pas trop si je pourrais quitter la Suisse avant l'arrivée des neiges et s'il ne me faudrait point passer l'hiver avec les ours et les marmottes, entre les Alpes et le Jura. Les médecins qui ne contestent pas que je souffre beaucoup ne veulent pas du tout me croire gravement malade. Je dois donc me borner à me sentir fort mal, sans jouir de ce petit intérêt qu'inspire un homme qui descend vers un précipice. Je vais donc m'acheminer vers Broglie, à moins d'un nouvel assaut de mes nerfs. Je serai bien heureux d'avoir la perspective d'y passer d'agréables journées avec vous. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel vif plaisir on vous y verra arriver. J'apprends par vous que M. Cousin et M. Villemain doivent aussi tourner leurs pas vers la Normandie, mais on ne m'écrit plus guère depuis un mois que je n'ai pas touché une plume. Votre lettre que j'ai reçue ce matin m'a ranimé, cher monsieur. Comment avez-

vous fait pour garder le démon des idées élevées et désintéressées qui ne tourmente presque plus personne aujourd'hui? J'envie à M[gr] l'évêque d'Orléans le petit voyage qu'il va faire avec vous à la Trappe. Vous allez philosopher par les chemins. Tous les évêques devraient être tenus de faire, une fois l'an, un petit voyage d'agrément avec un laïque de beaucoup d'esprit. Ils entreraient mieux dans un ordre de vérités que le diable, dans sa malice, dérobe à leurs yeux, mais la difficulté serait de trouver un tel laïque dans chaque diocèse. Enfin, ne vous attardez pas dans cette Trappe, et venez bien vite sur les petits bords de la Charentonne. Vous me ferez oublier les grandes eaux du Léman et les quatre-vingts lieues de montagnes qui se couronnent de rose tous les soirs, au coucher du soleil. Je prendrai peut-être la liberté de vous lire quelque petit traité de ma façon sur des sujets qui n'intéressent point le vulgaire, mais il faudra pour cela que je sois sorti du marasme qui me fait trouver stupide tout ce que j'ai pu penser dans ma vie. Peut-être aussi que ce que je me plais à nommer marasme est une vue claire, mais fugitive, de la valeur de mes idées.

J'ai passé quinze jours avec un vieux et héroïque soldat[1] qui vous est très attaché et nous avons eu plaisir à parler de vous. Quand je dis *vieux soldat*, ce n'est pas qu'il ne soit encore très capable de couvrir avec un seul bataillon la retraite de Constantine. Il voit les choses humaines actuelles d'un regard ferme, sans vaines espérances, sans chimères d'émigré d'aucune sorte. Il suit avec curiosité toutes les guerres qui se déchaînent par le monde depuis quel-

1. M. le général Changarnier.

ques années, et je crois bien que l'odeur de toute cette poudre lui donne le genre d'impressions qu'aurait eues le cheval de Job si on l'avait tenu à l'écurie un jour de bataille; enfin, je suis chargé pour vous de mille et miile amitiés très profondément senties de la part de ce soldat qui a la folie de croire que la force n'est pas tout dans ce monde. Il voyage avec la simplicité d'un officier de l'armée du Rhin ou d'un camarade d'Épaminondas. Cela m'étonne, voyant la plupart de ses contemporains militaires vivre dans la pourpre et dans l'or. Il faut qu'il ait quelque bizarrerie dans l'esprit puisqu'il n'est point encore maréchal et qu'il ne fait point partie du Sénat. J'ai bien remarqué dans la conversation qu'il a des idées très particulières sur le point d'honneur. Il est bien important d'avoir l'esprit de son temps, sans quoi on risque de n'avoir non plus ni voitures, ni grand train de maison; c'est une idée qui a probablement préoccupé M. le ministre de l'Instruction publique dans la nouvelle organisation qu'il vient de donner au Collège de France. Quand il viendra à vaquer une chaire d'économie politique, j'espère qu'il la donnera à M. Mirès; peut-être serait-il mieux de lui donner la chaire de philosophie morale. Les sorciers lisaient la messe à l'envers pour évoquer le diable. On lira bientôt Platon et Plutarque à l'envers dans l'enseignement.

Vous avez donc lu l'histoire de Richelieu par M. Michelet? Vous le jugez avec une rare équité. Depuis que ce diable d'homme a dit tant de sottises, personne ne veut plus voir les côtés supérieurs de sa singulière intelligence. Vous dites à merveille que ses caricatures donnent bien plus l'idée des êtres vivants que les pâles académies de presque tous les

autres historiens. Bien qu'il ne soit pas d'un naturel doux, il a comme une sympathie universelle qui le fait entrer successivement dans la manière d'être de tous les êtres de tous les temps. Il rencontrerait un mastodonte qu'il comprendrait dans une certaine mesure les instincts et les idées sans doute un peu confuses du jeune monstre; il se ferait un moment mastodonte. Je conviens qu'il a écrit l'histoire de la Révolution; il était entré dans les idées et les instincts de quelque chacal. C'est le tour de la critique moderne de tout comprendre bien qu'il y ait tant de gens qui ne comprennent ni rien ni personne. C'est peut-être là le plus dangereux des progrès de notre âge. L'esprit est si faible, la force morale si peu énergique dans les hommes pris en masse, qu'on est souvent bien près d'absoudre tout ce que l'on comprend.

Adieu, cher monsieur; ne vous ennuyez pas trop des lettres d'un malade; ne vous découragez pas de lui donner le plaisir très vif des vôtres.

XLIX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 6 mars 1858.

Ce n'est pas que je t'aie écrit quarante-quatre lettres depuis ton départ pour Indret, mon cher ami, mais je suis bien aise de ne pas rompre la petite *chaîne du temps* et de lier notre nouvelle correspondance à ces autres jours où tu te promenais dans les parages du cap Horn et d'Othaïti. Je vois avec plaisir que tu as déjà une sorte d'établissement dans

Indret et que tu n'es point là aussi seul que Robinson dans son île. Je ne me fais pas une idée exacte de l'ordre de tes travaux dans cet antre de Vulcain que tu veux étudier, mais je me figure pourtant que tu vas faire en grand ce que j'ai fait quelquefois en petit, quand j'ai regardé un horloger assembler les rouages d'une petite montre de femme. Il n'y a rien de nouveau ici. Je n'ai vraiment remarqué depuis ton départ qu'une seule chose digne d'intérêt, à savoir quatre ou cinq hirondelles arrivées récemment du Sud. Je pense bien que vous n'entendez pas beaucoup le chant des oiseaux dans Indret. As-tu donc déjà commencé la lecture du Dante au bruit des marteaux et des limes? C'est un drôle d'accompagnement pour la langue toscane, mais je suis d'avis que la poésie doit entrer partout. Je suis curieux de savoir quelle impression te causera cette imagination singulière du Dante. Il a, tout à coup, au milieu des violences de l'esprit de parti, des éclairs charmants d'imagination virgilienne, comme ces jolies fleurs qui croissent dans les fentes des vieilles murailles d'une place de guerre. Je te conseille de noter, au moins, sur ton exemplaire, les passages qui te frapperont, car la composition est si baroque que c'est quelquefois au fin fond de l'Enfer qu'on trouve ces souvenirs poétiques et mélancoliques de Florence, quelque vue à la manière de Claude Lorrain, de Lucques ou de Venise. Je te recommande le Paradis comme une mine d'idées élevées sur les grandes questions de la théologie et de la philosophie religieuse. J'ai eu parfois l'idée de les rapprocher de celles de Milton dans le *Paradis perdu*. Chez l'un et chez l'autre, on dirait des flots de lumière orientale qui entrent par les vitres un peu ternes de la Sorbonne. En marge de

la *Somme* de saint Thomas, les vers du Dante sur les questions théologiques feraient l'effet de ces belles peintures des manuscrits du moyen âge qui sont semées dans de grands livres de messe ou des psautiers. Mais, qui est-ce qui lit tous les livres qu'il emporte en voyage? L'imagination fait ses provisions au départ, et le cours des affaires, les préoccupations qui viennent à la traverse, emportent communément tous les volumes non coupés du Dante, de Newton, de Pascal; mais c'est déjà quelque chose de s'être promis d'y regarder; c'est la petite semence de l'Idéal qui dort, qui peut dormir longtemps, sans perdre son principe de fécondité. On garde la passion des lettres sans avoir le temps de lire, et c'est le principal.

As-tu vu dans le *Journal des Débats*, que M. Cousin va être mis à l'index à Rome pour son livre *Du Beau, du Vrai et du Bien?* Cela lui sera certainement très désagréable. Je ne suis pas de la congrégation de l'index, mais il m'est difficile de voir quelque chose à reprendre dans ce livre, si ce n'est qu'il n'y a pas beaucoup de vues nouvelles. Le livre de M. Guizot n'est pas à l'index à Paris; il a beaucoup de succès, sauf un assez grand nombre de personnes qui trouvent qu'elles n'occupent pas une assez grande place dans ce tableau des choses humaines. Si l'on en croyait certaines gens, l'histoire universelle serait tout simplement leur portrait en pied; de profil, de face, par devant, par derrière. Cela ferait aisément quatre volumes.

Adieu, mon cher petit.

L.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 11 juillet 1858.

Mon cher ami, vous m'accusez à tort et j'avais dit, peut-être trop longuement pour l'importance du sujet, j'avais dit à madame d'Haussonville les motifs qui m'obligeraient à renoncer, pour le moment, au voyage de Gurcy; de plus, et pour rentrer dans les idées générales le plus vite possible, je vous avertis que je ne prêche rien que je ne pratique, parce que je fais mes théories d'après ma manière d'être. Cela rétrécit peut-être le champ de la morale, mais cela met dans une parfaite harmonie les paroles et les actions. Je ne conseille pas d'en faire autant aux vieilles dévotes du faubourg Saint-Germain. Il est bon qu'il y ait beaucoup de gens qui prêchent en public ce qu'ils ne pratiquent point pour leur compte. C'est le grand chœur que la Providence entretient pour rappeler sans cesse et utilement les lois de la morale. Ce chœur est composé de beaucoup de gens qui ne pensent pas beaucoup plus ce qu'ils disent que les chœurs de l'Opéra quand ils exécutent une messe en musique, mais ces beaux chants font du bien aux bonnes âmes et les tiennent en ordre. Sous ce rapport, il est bon qu'il y ait des hypocrites en grand nombre. Je crois fermement qu'il entre dans le plan divin que quand une vingtaine de drôles sont réunis ils ne disent que des choses honnêtes, afin qu'ils ne scandalisent point les faibles et que ce qui est déclamation dans l'orateur devienne édification dans l'auditeur.

Le temps est ici plus laid que nature. La pluie tombe à flots; le vent rugit; le froid sévit. Heureusement qu'il y a ici des calorifères qui répondent victorieusement à ce désordre des éléments. On est comme en Italie dans l'intérieur de la maison; c'est une Italie d'où l'on a par les fenêtres des vues de Norwège. Il paraît qu'il ne fait pas plus riant à Paris et dans les environs, ni même en Europe, à en juger par les rapports que M. Le Verrier entretient avec toutes les basses régions de l'air, dans l'univers connu. Je compte que le temps n'aura pas la hardiesse de faire cette mine à la reine d'Angleterre quand elle viendra sur nos côtes de Bretagne :

Tibi rident æquora ponti.

Ce qui ne signifie pas du tout, comme on le traduit dans quelques séminaires du Pas-de-Calais, *la mer se moque de vous*. Si j'étais bien portant, j'irais voir cette reine des mers traversant pour affaires la plaine azurée avec son cortège de naïades et de tritons.

Je ne vois pas pourquoi vous êtes découragé sur votre *Histoire de Lorraine*. J'espère que ce ne sont pas mes critiques qui vous ont jeté dans ces découragements, car il y a des choses excellentes dans ce que j'ai critiqué : la clarté du récit, la simplicité vive du style, l'enchaînement, la familiarité avec les grandes affaires, l'intelligence des ressorts de la politique, une certaine aisance à faire marcher ensemble les guerres, les maîtresses des princes, les intrigues, les révolutions d'État, les troubles et les perfectionnements de l'administration publique. Désormais, j'aurai une colonne pour les éloges, mais l'édifice ne sera pas régulier, car la colonne des critiques sera

toute grêle et le pilier des éloges s'élèvera majestueusement vers le ciel; mais l'amour-propre peut passer sous cette colonnade sans trop souffrir.

Et le grand Cyrus?

> Je *radotais*, seigneur, avec Montmorency,
> Melun, d'Estaing, de Nesles et le fameux Coucy.

Qui m'eût dit, en 1828, que je verrais un jour M. Cousin valser ainsi avec la momie de mademoiselle de Scudéry, l'air ardent et respectueux, et baissant les yeux avec humilité chaque fois que, dans l'emportement de la valse, il passe devant Goyon de la Moussaye, Noailles, Puységur, Rantzau. Je n'ose dire ni le grand Condé, ni tant de nobles dames qu'il ne m'appartient pas même de nommer et dont je ne saurais comprendre le langage. Reste que je ne sais comment il accorde la révolution française avec ce profond respect pour le maréchal d'Hocquincourt, lequel n'aurait jamais voulu danser un menuet sur l'air de la *Marseillaise*.

LI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 19 juillet 1858.

Je remarque bien, dans tout le monde, un certain ralentissement dans la correspondance, mais je ne vois nullement dans vos petites lettres ces signes d'affaiblissement d'esprit dont il vous plaît de vous vanter. Probablement vous aimez moins à écrire, et cela a de bien autres explications que la décadence de

l'esprit. Je ne me soucie pas de vous les donner, par crainte que vous n'y voyiez l'instinct querelleur dont vous aimez à m'accuser et qui est bien loin de mon sentiment. Je me borne à indiquer une des *six causes* de ce découragement des lettres. Je dirai les cinq autres une autre fois. Cette fameuse cause est dans un certain goût exagéré de la mesure, la crainte de hasarder quelque chose en fait d'idées, de jugements, d'impressions. Le plaisir d'écrire des lettres est, en grande partie, dans la liberté même un peu déréglée de la pensée; dans le plaisir de dire tout ce qui passe par la tête dans le moment; dans le jeu de la plume qui va parmi les hasards de toutes les impressions. Les personnes trop sages dans leurs discours, n'ont pas l'agrément de cette vie d'aventures. On se désaccoutume d'aller par les petits sentiers, et cependant on s'ennuie de la grande route. De là cette certaine tristesse dont on se plaint sur la nécessité et la difficulté d'écrire des lettres.

Je ne me souviens plus de ce petit berger dont vous parlez. Lisez-vous des romans avec lui? Il faut, par sagesse, s'accoutumer à quelque frivolité. Avez-vous lu la *Vie de Charlotte Brontë*, par madame Gaskell? Je la lis avec curiosité et intérêt. Il faut avouer que j'ai l'esprit de tatillonnage et que l'infini des détails, même sur des gens qui ne sont pas de la plus haute volée en célébrité, m'intéresse cependant. Cela est curieux aussi comme histoire des mœurs singulières de quelques ecclésiastiques d'Angleterre au dix-huitième siècle et même au dix-neuvième. C'est un grand contraste avec la dignité et la douceur traditionnelles des pasteurs et des troupeaux en Suisse; enfin, on y voit comment les faits réels de la vie de mademoiselle Brontë ont passé dans ses romans, et dans quelle me-

sure ils y ont été altérés. Albert dit que *North and South*, de madame Gaskell, est plein de talent; mais j'imagine bien que vous en savez plus long que moi sur cette littérature anglaise et aussi sur l'américaine. C'est grand dommage que vous le sachiez, sans quoi je vous apprendrais que les romans américains, bien qu'un peu longs, respirent un sentiment très aimable et très sincère de douceur et d'humanité délicate. On peut s'en étonner pour un pays où les revolvers et même les grands couteaux de cuisine servent si fréquemment à terminer les débats qui peuvent s'élever entre deux chrétiens; mais il paraît que ce ne sont pas les mêmes personnes qui recommandent la douceur évangélique, bien que cette contradiction se soit retrouvée quelquefois dans notre Europe.

LII.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Broglie, 22 juillet 1858.

Ainsi, vous avez vécu dans les disputes et disputé avec acharnement sur la question de savoir si l'on doit ou non discuter sur ses opinions et ses sentiments particuliers. Il est bien vrai, comme le dit madame d'Haussonville, que c'est du choc des opinions que naît la poussière, et, pour mon compte, je ne me soucie plus beaucoup de me mettre en fureur dans la conversation. C'est un plaisir auquel on n'est sensible que dans l'extrême jeunesse. Le premier inconvénient des discussions, quand on a un peu vieilli parmi les coups de poing, c'est de savoir à

peu près par cœur tous les arguments qu'on va voir défiler de part et d'autre, y compris ceux dont on fait soi-même usage. Ces vieilles figures irritées sont ennuyeuses à retrouver sans cesse. Mais cela n'était point applicable à Gurcy où personne d'entre vous n'est sujet au rabâchage. Un autre inconvénient plus général encore et qui peut se retrouver même à Gurcy c'est que le premier objet d'une querelle de principes est de rétrécir à l'instant même le point de vue de chacune des parties. Pour tirer juste et fort, il faut que le projectile soit serré dans le canon et qu'il en remplisse tout le diamètre. Le démon de la discussion est le même que le démon inventeur des armes à feu. Il n'a sa force d'expansion que s'il sort d'un tube étroit où ni les balles, ni les idées, ne doivent être à leur aise. Je crois bien que Platon lui-même, quand il causait avec ses disciples, obéissait à cette loi de la balistique. La discussion est si peu favorable à l'exposition large et impartiale des idées, que sir James Mackintosh, qui avait au Parlement d'Angleterre le beau défaut de l'impartialité, n'avait, avec tout son grand esprit et toute l'admirable élégance de son langage, que la réputation d'un médiocre orateur, et M.***, avec la forte intelligence et la forte imagination d'un crocheteur, est admiré dans son monde et même hors de son monde, parce qu'il ne met qu'une vieille balle rouillée dans un pistolet chargé jusqu'à la gueule. Tout homme devient plus ou moins un M.*** dans la discussion. Cela est si vrai que, si vous avez le malheur, dans un débat, d'introduire deux idées qui se limitent l'une l'autre, vous voyez sourire tout l'auditoire, qui semble se dire : « En voilà un qui se contredit ! » L'homme naturel, quand il n'est pas dans un grand repos et soumis à

un régime très rafraîchissant, ne peut être possédé que par une seule idée ou un seul sentiment. C'est même l'histoire tragique de toutes les sottises et de la moitié des crimes de l'humanité. C'est le *sancta simplicitas* de la vieille dame qui était si heureuse et si fière de voir brûler Jean Huss. Or, ce besoin d'unité, ce besoin bête d'unité, que le diable a donné à l'homme, se retrouve dans les discussions, et vous voyez que moi-même, à cent lieues de vous dans ce moment, j'exagère involontairement, rien que pour avoir entendu le bruit lointain d'une dispute. Quant aux instincts, il est sûr qu'il n'en faut pas faire des axiomes, mais les instincts, c'est-à-dire les sentiments confus et puissants qui nous parlent sans cesse au-dedans de nous, il faut les traiter très honorablement et les défendre avec acharnement.

... Ces secrets sentiments,
De la nature en nous indomptables enfants,

sont nous-mêmes. Il n'est pas sûr que la Providence ne les ait pas distribués de manière à tenir ici-bas le monde moral en balance, comme une Chambre des lords et une Chambre des communes tiennent l'Angleterre en équilibre. Ceux qui ne les défendent pas contre les autres, désertent à l'ennemi, et, si le monde croule, ils y sont pour quelque chose.

LIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 2 août 1858.

Nous voilà déjà au 2 août, et l'été s'enfuit grand train. Il ne nous en restera pas un souvenir bien vif de cet été. Vous allez passer trois semaines dans un lieu qui n'est pas, dit-on, pour chasser les soucis et la tristesse de l'âme..... Sahune avait rapporté, lui, de Louesche, un souvenir très agréable. Il a d'ailleurs une sérénité qui éclaire les lieux les plus obscurs. S'il est vrai que les lieux changent nos dispositions, notre tour d'esprit change aussi beaucoup l'aspect des lieux. Quand il vous viendra une longue lettre de Callao ou d'O'Taïti, tous les sommets des montagnes prendront des teintes de rose ; et pourtant quand on est triste, ce serait bien le moins qu'on fût triste dans un lieu riant.

Je suis fâché que *Cranford* n'amuse pas M. Marc Vernet. Il est singulier qu'il ne soit pas sensible à tout ce détail de sentiments, de scrupules, de chagrins cachés dans des âmes simples et bonnes. Il a pourtant étudié, pour les régler chez les autres, ces tours, et ces détours, et ces retours des impressions dans les âmes de ces petits troupeaux ; mais, pour dire toute ma pensée, puisque je prêche de tout dire dans les lettres, j'ai toujours cru que les habitudes théologiques font un peu perdre de vue le vrai fond de la nature humaine. Un médecin qui aurait dans une petite boîte un remède à tous les maux ne se soucierait plus beaucoup de la clinique ni de l'étude de la physiologie.

Aussi voit-on l'entente profonde et délicate de la nature humaine diminuer à mesure que les doctrines religieuses se ressèrent dans un plus petit nombre de dogmes. On ne pense plus qu'à la puissance de ces dogmes et on les applique à tout et partout avec une certaine monotonie confiante. L'idée trop habituelle du miracle fait négliger et bientôt fait mépriser toutes les nuances de la nature humaine. Fénelon en tient plus de compte que Calvin, parce que, après tout, sa religion est un peu plus en rapport, par ses croyances, avec l'infinie variété des âmes que la théorie puissante et étroite du calvinisme. En voilà peut-être beaucoup pour me venger de ce qu'un bon esprit ne prend pas aux mièveries de *Cranford*, mais j'ai la fureur des idées générales. C'est dans le mauvais sens qu'il faut m'appliquer les vers de M. de Lamartine :

> ... une active pensée
> Par un instinct trop fort dans l'infini lancée.

Je dis toujours aux gens : Voulez-vous venir vous promener avec moi dans les espaces ?

La mer blanchit sous les vaisseaux anglais et français qui vont se saluer devant Cherbourg. Notre curé d'ici, qui ne ressemble pas à un vaisseau de guerre, est convoqué pour aller recevoir l'Empereur à Évreux. Il y aura là deux ou trois cents ecclésiastiques et l'archevêque de Rouen, M. de Bonnechose. Bernay verra passer ses maîtres, mais comme un éclair ; ils ne s'y arrêteront point. Il y aura un petit arrêt à Lisieux. M. Guizot n'y sera point, d'abord parce qu'il est en Angleterre. Cette visite de la reine d'Angleterre n'a pas beaucoup sa pareille dans l'histoire. Il est bien rare qu'un souverain soit venu inaugurer

des citadelles élevées en face de lui et contre lui.

Adieu. Il m'ennuie de ne pas vous savoir à Coppet, bien que je n'y sois pas.

LIV.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 5 août 1858.

Mon cher ami, avez-vous fait une belle moisson dans votre Lorraine? Rapportez-vous de quoi faire de jolis tableaux de la vie de Stanislas à Lunéville? Avez-vous de quoi faire un beau portrait en pied de ce gentilhomme polonais? Il n'y a rien de plus mal connu que les gens qui ne sont séparés de vous que par deux ou trois générations et dont le nom a été sans cesse prononcé devant vous. On en sait une demi-douzaine d'anecdotes douteuses, dont on se contente et qui servent à trancher sur le tout.

Vous retrouverez toutes les routes encore ornées de fleurs et les échos répètent encore les acclamations des peuples et des soldats. J'ai vu quelques fonctionnaires qui avaient été recevoir l'Empereur à Évreux. Ce sont d'anciens légitimistes ralliés. Ils avaient, dans le récit qu'ils faisaient de ces pompes, un petit air de mélancolie. C'est que probablement le maître n'aura pas fait grande attention à eux. La Bruyère a déjà dit que la présence du prince enlaidit les courtisans, et ce qui enlaidit attriste toujours un peu. La Vendée, cette terre de fidélité, comme vient de le dire un prince de l'Église, est dans un frémissement d'allégresse. Tous les Parisiens courent vers la mer de Cherbourg, mais mardi, ce flot d'enthou-

siasme se sera écoulé. Je voudrais bien avoir vu la reine d'Angleterre félicitant l'Empereur sur ce vaste port de Cherbourg. Je voudrais bien voir M. de L. R. J. suivi de toutes les grandes ombres de sa famille, montrer la route au cortège impérial à travers les bruyères de cette Vendée, mais il faudra me contenter de lire tous ces récits dans le *Moniteur*.

Avez-vous été content de la manière dont M. Rigault a traité ce petit roman malhonnête et dithyrambique qu'on nomme *Fanny?* Il a bien raison, ce me semble, et il y a beaucoup de choses justes et vraiment comiques dans sa critique, mais les jeunes demoiselles peuvent encore moins lire la critique que le livre. Il y a, comme vous dites, bien de l'esprit et de l'agrément dans le morceau de M. Renan sur M. de Sacy. C'est dommage qu'on ne puisse pas trop savoir quel est l'idéal de ce jeune séditieux en fait d'idées. On croirait maintenant qu'il le met dans les traditions les plus reculées, auquel cas il pourra se retrouver un jour avec l'école de M. de Maistre. La vérité est qu'il est comme les jeunes chevaux, qu'il prend plaisir à faire des gambades. Il joint un peu de malice du singe à cette ardeur de jeune cheval. Il faut certainement des idées vagues, et un homme d'esprit qui n'a que des idées claires est un sot qui ne trouvera jamais rien, mais il faut pourtant quelques os assez solides pour soutenir un être vivant quelconque quand il n'est pas de la race des serpents. Je ne vois pas les os de M. Renan.

Vous voyez qu'il nous est arrivé des nouvelles de Paul, de Saint-Thomas. Il ne paraît pas mécontent de son voyage. Je vois avec grand plaisir qu'il n'a pas l'insolence de son métier, car il dit qu'il a appris beaucoup de choses utiles sur le gouvernement du

navire du capitaine de son paquebot. C'est une grande ouverture d'esprit et une grande libéralité de sentiments de la part d'un jeune officier de la marine de guerre. Il a, d'ailleurs, causé avec tout le monde, nègres, mulâtres, blancs, laïques, ecclésiastiques, militaires, pauvres, riches. Les colons des Antilles lui ont parlé avec reconnaissance de son père et lui ont dit qu'ils voyaient bien à présent que, de tous les émancipateurs, le duc de Broglie était le seul qui eût porté en même temps un véritable intérêt aux colons. La justice est une belle dame qui se lève tard, mais, une fois levée, elle se couche aussi très tard, et les honnêtes gens finissent toujours par avoir un bon moment dans la vie.

M. Duvergier de Hauranne viendra ici le 11, pour consulter les vieilles chroniques de la bibliothèque. Tout le monde fouille pour trouver des renseignements pour *sa* Lorraine. Moi qui n'ai pas de Lorraine, je suis triste comme un bonnet de nuit. Je suis plus malade que de coutume, et je me sens miné par une petite fièvre, mais vous n'en croirez rien.

LV.

AU MÊME.

Broglie, 14 août 1858.

Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas venir à Broglie, il faut bien vous écrire. Comme vous ne me parlez plus ni de madame de Chevreuse, ni de madame de Beauvau, ni de toutes ces personnes vertueuses avec qui M. Cousin aimerait à vivre et à mou-

rir, je me suis rabattu sur les Pères de Nicée, les Ariens, les semi-Ariens et Julien l'apostat lui-même. Albert peint tout ce monde avec vivacité et ce ne sont plus des personnages de bois plus ou moins dur, comme ils paraissent dans les histoires ecclésiastiques. Ce sont des évêques en chair et en os, tout aussi vivants que l'évêque de Quimper ou celui de Lisieux dont vous avez récemment lu le discours. Pour Julien, Albert l'a traité avec une équité originale, et on ne saurait parler plus honorablement de son ennemi. Que serait devenu ce pauvre diable de Julien, s'il avait vécu âge d'homme? Il n'avait certainement pas une piété tendre, quoiqu'il eût fait quelques pèlerinages à des saints du paradis dans sa première jeunesse, mais c'était un soldat et un philosophe, aimant la guerre et cherchant la vérité. Cette race de princes a son attrait et n'est pas commune.

Nous aurons aujourd'hui la visite de M. Masson. Je ne sais s'il nous rapportera des nouvelles. Il revient des bords de la mer, et doit avoir entendu même de Dieppe le bruit de tous ces canons, de toutes ces acclamations, de toutes ces bénédictions qui ont retenti entre Cherbourg et Brest. Des gens bien informés disent qu'il faut estimer à cent mille personnes les curieux que le chemin de fer a menés à Cherbourg pour les fêtes, à quoi il faut ajouter toutes les populations environnantes et toute l'Angleterre qui est arrivée sur ses yachts. M. ***, qui était là en amateur, dit que le spectacle était très beau. L'entrée de la mer dans le grand bassin nouvellement construit s'est fait un peu attendre parce que le temps avait scellé avec une force étrange la digue à l'abri de laquelle on travaillait depuis quatre-vingts ans, mais cette digue rompue enfin par le poids des eaux, l'Océan est entré

comme un lion furieux dans cette immense cage. L'Empereur et l'Impératrice s'étant un peu ennuyés d'attendre, étaient allés visiter quelques établissements pour passer le temps, et ils n'ont vu que la fin de la scène. L'Océan n'est pas poli; je ne sais ce que lui aura fait dire le grand maître des cérémonies.

C'est à peine si je lis ici. Je suis toujours dans un très misérable état de nerfs. Tous les médecins disent que je n'ai rien; mon bon sens me le dit aussi, mais je n'en suis pas moins repris par mes dragons tous les jours dès que je suis un peu seul.

LVI.

A MADAME PISCATORY.

Paris, 25 août 1858.

Comment vous accoutumez-vous, chère madame, à la simplicité de vos campagnes de France? Vous n'êtes plus sous les palmiers ni dans les forêts de colonnes des grandes mosquées. C'est comme si l'on passait de la lecture d'Homère aux fables de La Fontaine; mais il y a aussi du plaisir à lire La Fontaine; et c'est encore de la poésie. Les fleurs du blé sont faites de la main du même ouvrier qui a dessiné le feuillage des palmiers. J'ose espérer que, jusque-là, nos manières de voir en théologie ne diffèrent point, mais je n'irai certainement pas plus avant sur ce point, de peur d'être accusé par vous de subtilité. Avez-vous déjà commencé à mettre en ordre vos notes de voyage? Avez-vous décidé la question s'il faut lire ou ne pas lire les livres qui ont traité le même sujet?

Au fond, il importe peu. Les esprits originaux ne se rencontrent point, et deux personnes d'imagination qui voient le même objet, le voient sous d'autres couleurs et sous d'autres aspects. Il n'y a que les sots qui se rencontrent et c'est pour cela qu'ils forment une masse si serrée et si puissante. Vous pouvez donc lire, ou ne pas lire, ceux qui vous ont précédés en Espagne. Vous n'aurez aucune envie de refaire leurs dessins. Quand verrons-nous ces belles aquarelles où la couleur réelle du paysage de l'Andalousie se mêlera à la couleur de l'imagination? car il faut les deux ensemble, quoi qu'en disent les beaux messieurs *réalistes* d'aujourd'hui. Pour donner aux tableaux toute leur vraie couleur, il faut reprendre bien vite le fil de vos souvenirs. Quelle que soit la mémoire, il est singulier à quel point les impressions s'effacent ou, ce qui est pis, se modifient et se dénaturent. Il le faut bien, puisque, après un certain nombre d'années d'absence, nous sommes tout étonnés de ce que nous revoyons. Les montagnes de Grèce vous surprendront dans dix ans par leur aspect que vous connaissez pourtant si bien. Nous refaisons sans cesse dans notre esprit ce que nous avons vu une fois. C'est pour cela qu'il y a tant de narrateurs de bonne foi qui racontent des faussetés dont ils sont profondément convaincus qu'elles sont la pure vérité. L'imagination ne cesse pas un moment de travailler et abolit peu à peu la réalité.

J'espère que du moins le soleil ne fait point acception de personne et qu'il réchauffe le petit monde aussi bien que les grands de la terre d'Afrique. Le soleil passe pourtant pour un peu courtisan. Il se montre toujours quand les souverains parcourent leurs États en cérémonie. Il pleuvait partout en Normandie hormis sur la rade de Cherbourg, quand l'Em-

pereur et la reine d'Angleterre s'y sont rencontrés et s'y sont embrassés. Je suis plus touché qu'étonné de la vivacité d'affection que l'Empereur a trouvée en Bretagne. Les âmes tendres ont besoin d'aimer. C'est ce qui fait que le regret de l'objet aimé est si voisin d'un nouvel attachement à un nouvel objet. Les ministres protestants, par exemple, sont connus pour aimer tendrement leurs femmes ; mais, si le malheur veut qu'ils la perdent, ils en épousent et en aiment tout aussi tendrement une autre dans les délais voulus par la loi civile. C'est ce qui explique si bien la parole d'un évêque breton qui a été désapprouvé des esprits chagrins pour avoir nommé la Bretagne *la terre de fidélité*. *Aimer jusqu'à la mort*, qui paraît dans tous les écrivains de notre temps, s'explique encore, selon de savants interprètes, par aimer jusqu'à la chute définitive de l'objet aimé. L'homme sur cette terre vit au milieu de telles vicissitudes, la Providence lui retire si rapidement et si durement ce qu'il aime, qu'il faut bien qu'il ait la faculté de s'attacher successivement. Cela est accordé sans difficulté par les auteurs les plus considérables et les plus approuvés, tant jurisconsultes que philosophes et moralistes, les deux Portalis, M. Dupin et M. Baroche, s'il avait écrit, et d'autres qui sont plus proches et dont les noms vous sont présents comme à moi.

Vous avez bien raison d'être irritée contre cette *Fanny*. Il m'a fallu voir le succès de *Madame Bovary* auprès de tous les beaux esprits de notre société pour croire au succès de *Fanny*. Le style emphatique et déclamatoire a aidé l'auteur à mettre dans son livre plus de choses choquantes et absurdes qu'il n'y en avait dans les vilaines petites histoires de madame Bovary. Si un jeune buffle, dans les marais Pontins,

écrivait ses mémoires, et le détail de ses affections, de ses jalousies, de ses désordres, de ses désespoirs, il y mettrait sans doute la même délicatesse et le même sentiment du bien et du mal moral parmi les buffles; mais, pour peu qu'il eût l'esprit bien fait et un peu cultivé, il ne pousserait pas à ces excès ridicules le genre descriptif. La sincérité de ses passions l'empêcherait de voir une foule de choses qui n'importent pas à ses passions. Il ne nous décrirait pas, tout en aiguisant ses cornes pour le combat, les petites fleurs des champs qu'il ne doit point remarquer, ni la perruque du curé de son village qui ne lui fait rien; mais cette petite et nombreuse école qui se nomme *réaliste*, je crois, a si peu de sentiments vifs et de passions vraies qu'elle ressemble à ce mathématicien qui écrivait du lit de mort de sa mère : « J'ai perdu ma mère aujourd'hui à 8 heures 22 minutes 1/2 (temps moyen). » Les passions ne sont pas si exactes et ne voient pas tant de choses. Dans une comédie de Tieck, un chat guette un rossignol qui chante et il dit : « Ce divin chanteur doit avoir un goût exquis. » Il ne pense qu'au goût qu'aura le rossignol quand il le croquera. Voilà un chat qui est à son affaire et qui a vraiment des sentiments et plus d'art que l'école *réaliste*.

J'espère bien que vous écrivez, chère madame; je veux lire des romans français qui m'intéressent.

LVII.

A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Paris, 27 août 1858.

Voilà un été et un hiver en perspective où l'on sera terriblement éparpillés. Et vous, chère madame, comment avez-vous fait ce petit voyage? Vous avez trouvé à Boussay bien mieux que notre pauvre Normandie. Je me figure que l'air y est pur, et que l'on s'y dispute avec moins de vivacité sur tous les sujets. Avez-vous commencé quelque grande lecture? Je n'ai trouvé ici de nouveau que le discours de M. Mignet sur Schelling. Il a très bien décrit, même pour des lecteurs peu attentifs, ce petit univers imaginé par Schelling, où toutes les pièces se rapportent si bien et qui est rangé comme un papier de musique. Le défaut général des philosophies allemandes, c'est que tout y est si parfaitement enchaîné qu'il est sensible, au premier coup d'œil du bon sens, que cela ne ressemble point du tout à la réalité. Qui sait le tout des choses peut bien se vanter qu'il n'a point la moindre idée des choses. On est toujours tenté de dire à toutes ces belles solutions : « Cela est si clair que je n'en comprends pas un mot. » Vous avez lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article de M. de Rémusat sur la philosophie du dix-huitième siècle. Il a l'air de dire que c'est une demoiselle qui avait bon cœur et mauvaise tête. Je crois qu'il faudrait renvoyer à une vingtaine d'années d'ici toute discussion sur de tels sujets. Chacun aujourd'hui ne discerne dans les idées générales que ce qui se rapporte à ses intérêts particuliers.

On a eu une telle peur, durant quelques années, de se voir dépouiller de ses biens meubles et immeubles, que toute idée qui ressemble à un gendarme est la bienvenue et que tout ce qui a un air d'indépendance dans le monde intellectuel est suspect d'effraction et de vol à main armée; mais, quand la peur sera passée, on sera un peu honteux d'avoir entretenu des pensées si basses pour des intérêts si grossiers.

Nous menons ici, dans notre solitude, une vie très dissipée. M. de Broglie est allé deux fois cette semaine au Théâtre-Français. Moi qui suis moins frivole, je n'y ai été qu'une fois, mais nous passons les jours dans les cafés avec des mauvais sujets comme M. de Sahune, M. de Viel-Castel et M. Galos. Malgré la vie de désordre que je mène ici, je regrette beaucoup, chère madame, les jours mieux réglés que vous avez passés à Broglie et les deux jours où vous étiez encore ici.

LVIII.

* A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 9 septembre 1858.

Mon cher ami, je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner de Coppet. Nous nous promenons régulièrement, soit en voiture quand la voiture n'est pas allée chercher des poulets à Genève, soit à pied. Mathilde a toujours de bonnes raisons pour ne pas sortir; M. de Broglie toujours de mauvaises. Il n'y a de régulier dans la maison que madame d'Haussonville, le général Changarnier et moi. Othenin est parti hier pour son expédition sur les traces du général Bona-

parte. Il ne faisait pas un temps des plus beaux, mais les météorologistes, comme le docteur Mercier, disaient qu'on retrouverait le soleil quelques heures et quelques lieues plus tard. Le jeune humaniste Othenin a emporté des ressources contre le froid. Il compte être de retour dimanche au soir, c'est-à-dire, si je ne me trompe, deux jours encore avant nous. On fait de la musique le soir. Ceux qui ont les oreilles fines sont dans le salon, où est le piano; les vandales restent dans la bibliothèque faisant semblant d'écouter de loin la musique. Il m'est encore venu une lettre de Paul, toujours du 29 juillet et de Panama. J'aimerais mieux qu'il s'éloignât un peu plus vite de ces rivages malsains, mais le métier de la guerre est nécessairement un train de guerre. Il a l'air d'une activité féroce; il écrit à tout le monde; il adore Macaulay; il apprend l'espagnol; il prétend apprendre la langue othaïtienne, et il ajourne encore d'autres travaux parce qu'il est dans de petites cabines grandes comme la main et chaudes comme un four, où il semble qu'on n'a pas la moitié des aises dont on jouit dans une prison pénitentiaire en France.

Avez-vous retrouvé vos épreuves? Avez-vous renoué avec Stanislas? Il est sensible qu'on ne peut faire quelque chose d'intéressant sur un sujet si souvent effleuré qu'à force de documents et de renseignements nouveaux. Vous avez tort de vous obstiner à ne pas rechercher la conversation de M. Damiron. D'abord il vous éclaircirait sur l'étrange aveuglement que vous m'avez montré l'autre jour quand nous nous promenions dans l'avenue. Il ne souffrirait pas que vous viviez dans ce scepticisme téméraire dont vous semblez faire gloire, et il vous dirait qu'on ne peut pas dormir sur les deux oreilles entre la religion et la

philosophie; qu'elles ont beau être deux sœurs, comme les nomme M. Thiers, qu'on ne peut pas, cependant, retrancher jusqu'à l'autre monde la question de savoir laquelle des deux il faut épouser; mais comme c'est un homme doux, il ne vous persécutera pas si vous lui dites que vous aimez mieux parler d'autre chose; il lui suffira de vous avoir averti; après quoi, il vous dira tous les titres de tous les livres qui ont dû lui passer par les mains pour faire l'histoire de ces scélérats obscurs qu'on nomme Diderot, d'Alembert, Helvétius.

Je viens d'entrevoir les pages des *Mémoires politiques de M. de Maistre*, comme on appelle le livre nouveau de ce faux grand écrivain. J'ai vu, en le coupant, des traits de rare insolence. Il se vante d'avoir dormi à la conversation de madame de Staël. Mais, après tout, mon humeur contre ce livre n'est pas encore fondée, car je n'y ai jeté qu'un *glance*, comme disent les Anglais. Vous feriez bien de prendre ce volume pour votre route; il vous amusera, ou vous intéressera ou vous irritera. Je voudrais, moi, qu'il m'ennuyât, parce que j'ai un peu d'esprit de parti.

Adieu, mon cher ami, je laisse un petit blanc à la fin de ma lettre, parce que Mathilde me dit qu'elle a quelque chose à vous dire. D'ailleurs, j'allais entrer en rage contre les *de Maistre* de toute espèce, et cela ne serait ni bien agréable, ni bien instructif. Y a-t-il longtemps que vous n'avez lu dans les Essais de Macaulay la *Vie de Frédéric II* ? Relisez-la pour trouver de nouvelles *notes* pour des récits familiers. Quand on a beaucoup écrit, il faut se faire l'oreille à de nouveaux tons. Mille amitiés.

P.-S. Mathilde a donné sa confiance à sa tante, qui vous écrit par le courrier.

LIX.

A M. LE BARON DE VIEL-CASTEL.

Coppet, 19 septembre 1858.

Je vois bien que vous menez au Mortier une vie un peu légère en comparaison de Broglie où l'on ne danse point au son de la flûte lydienne, où l'on chante peu, où l'on n'a presque point de visites, mais tout va bien puisque vous trouvez le temps de travailler huit ou neuf heures par jour. Tacite, ni probablement Tite-Live, n'ont écrit dans un couvent de bénédictins; je crois cela hors de doute. On ne sait ce qui met en train d'écrire. Un air vif sur le piano aurait pu faire voir tout à coup à ce même Tacite toute la tristesse du camp de Varus et des forêts de la Germanie. On rirait quelquefois si l'on voyait de quelles impressions transformées sortent les pensées, les images, les mouvements des grands artistes et des écrivains. Je ne redoute donc rien pour l'*Histoire de la Restauration* de cette vie de sybarite que vous menez présentement. Ici aussi on voit bien du monde, sans danser, ou chasser ou chanter autant que chez vous. Les nouveaux chemins de fer ont fait de la Suisse, au mois de septembre, le passage du genre humain. Autrefois, on ne voyait guère ici, sauf quelques voitures de poste sur les grandes routes, que des cygnes, des canards sauvages, des grues, des grèbes et tous les oiseaux de la création qui traversaient le lac pour aller vers le sud; à présent, ce sont des conseillers d'État, des maîtres des requêtes, des procureurs impériaux, des rédacteurs de la *Revue contem-*

poraine qui passent à tire-d'aile, et vont se reposer en Italie du bien qu'ils nous ont fait durant l'année. Peu s'arrêtent ici, mais on a la douceur de les voir passer. Comme j'ai des sentiments un peu particuliers, je préfère encore le passage des canards et des étourneaux. Ils ont un plus beau plumage, parce qu'ils ne muent qu'une fois l'an, tandis que les autres ont toujours cet air farouche et malade d'un animal qui change de plumes.

Je ne sais point de nouvelles de Paris, si ce n'est que M. Villemain et M. Cousin assistaient au mariage de mademoiselle de Montalembert. Il y a une quinzaine d'années que personne n'eût prévu que M. Lacordaire, M. de Montalembert, M. Cousin, M. Villemain, dussent aller à la noce ensemble. C'est une remarque de saint Jérôme, je crois, et aussi de plusieurs autres Pères de l'Église, que la face des choses en ce monde est extrêmement changeante. Je ne crois pas que les païens aient jamais fait cette observation ; elle n'en est pas moins très consolante pour ceux qui ne sont pas contents de leur état présent, s'il s'en trouve.

LX.

A M. PISCATORY.

Coppet, 28 septembre 1858.

Mon cher ami, Albert écrit de très bonnes nouvelles de la Roche-Beaucourt où il est présentement. Madame de Broglie est beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis six mois. L'air du Midi lui est décidément favorable. Le mal diminue visiblement au lieu de de-

meurer stationnaire comme dans les derniers temps où l'on ne constatait que des progrès souvent interrompus et peu marqués. C'est bien toujours en Afrique qu'ils vont. Ils partiront de Marseille le 16 du mois prochain. Les médecins d'Alger disent des merveilles de leur climat durant l'hiver; restent les quarante-huit heures de mer ou à peu près qui sont bien une petite épreuve, mais ni M. Andral, ni M. Béhier ne veulent y voir un inconvénient grave. J'espère que cette mer, qui est troublée naturellement ce mois-ci, sera calmée pour lors. J'ajoute qu'elle peut être calme quand elle le veut bien. C'est une remarque uniforme des journaux que, du côté de Cherbourg, l'Océan est devenu doux comme un mouton à la vue de deux grands souverains, et tout le monde, à peu près, n'en aurait-il pas fait autant à sa place? Il est vrai que les éléments ont des égards très particuliers pour les grandes destinées. Les gens grossiers disent qu'en France les fonctionnaires publics tournent comme le vent; on devrait plutôt dire que le vent tourne comme les fonctionnaires publics. Il me semble que cela a un air plus respectueux et qui ne saurait offenser personne, à moins que je ne me trompe.

M. d'Haussonville a quitté Coppet il y a déjà huit jours. Ce n'est pas qu'il ne trouve d'ailleurs ce pays-ci très agréable. Il estime fort les Alpes et les monts Jura, mais il trouve mauvais qu'il n'y vienne pas autant de faisans et de perdrix que dans la Brie. Il tue donc de tout cela dans Gurcy, et n'en achève pas moins un volume in-folio sur le cardinal de Fleury, les derniers ducs de Lorraine et le roi Stanislas. Vous y verrez même Voltaire et la petite cour de Lunéville. Je l'ai fort engagé à parler de ce Voltaire avec un

souverain mépris. Cela peut assurer le succès d'un livre auprès des honnêtes gens et des esprits délicats. Beaucoup de mes amis trouvent la *Correspondance* de Voltaire insupportable; je ne les en estime que davantage, et cela me fait mieux apprécier leur bon sens et leur goût et aussi leur sentiment exquis de la langue française. Je garde leurs lettres dans les feuillets de la *Correspondance* de Voltaire pour comparer dans l'occasion.

J'ai déjà recommandé à M. de Viel-Castel qui, je crois, est auprès de vous, la lecture des dépêches récemment retrouvées à Turin de M. Joseph de Maistre. Elles sont bien instructives et d'un ton de modestie qui charme. On y voit : 1° qu'il a découvert, à force d'investigations patientes, que l'Autriche est une puissance très égoïste, peu romanesque et point du tout dévouée à la maison de Savoie; 2° il raconte à son maître le roi de Sardaigne et à son ministre des affaires étrangères, qu'il se sent un esprit d'une sagacité et d'une profondeur qui l'étonne souvent lui-même, quelle que soit l'habitude qu'il doit en avoir; il avoue que le flot brillant de ses pensées est si puissant et si contenu, qu'il en est comme obsédé; qu'il a un style d'une énergie surprenante et qu'il laisse aux autres, s'ils le trouvent trop fort, à le délayer comme on met de l'eau dans un vin trop fort et trop généreux. Il ajoute aussi qu'il a à se défier de soi pour un tour heureux de plaisanteries fines et légères, dont le secret n'était connu qu'en France avant lui. Joignez à cela qu'il traite le Pape de polichinelle, et vous aurez toutes les informations qu'il donne à sa cour et toutes les vérités qu'il met au pied de la croix. C'est certainement un des chrétiens les plus originaux qu'on puisse rencontrer, quoiqu'il

y en ait aujourd'hui en France de bien singuliers.

Vous vous plaignez de ceux qui ne vous donnent point de leurs nouvelles, mon cher ami, et vous donc? Je n'ai pas encore pu obtenir de vous que vous disiez clairement si vous êtes bien ou mal. Je ne sais si vous traitez les autres avec plus de confiance. Si vous persévérez dans votre silence avec moi sur ce chapitre, je le demanderai au ministère de la sûreté générale qui doit avoir copie de toutes les lettres de toutes les personnes marquantes de l'Empire (la Cour de cassation en ayant fait une sorte de devoir à la police); je le demanderai à votre officier de gendarmerie qui doit vous connaître; à votre commissaire central qui centralise probablement les renseignements sur vous; au procureur général impérial de votre ressort qui doit être curieux et attentif aux honnêtes gens et qui me lit peut-être d'un œil sévère au moment que je vous parle; je le demanderai enfin à ces oiseaux du ciel de toutes couleurs dont parle déjà Bossuet quand il dit: « Les oiseaux du ciel rapportent au prince tout ce qu'ils entendent dire aux extrémités de leur empire. » *Quam pulchra sunt tentoria tua, Jacob!*

LXI.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 13 octobre 1858.

Vous ne m'avez rien raconté de la vie de Sainte-Eusoge. M. d'Haussonville m'a dit que l'on y avait disséqué le pauvre Bossuet... Quand on parle comme Bossuet, on a droit d'attendre que les autres se tai-

sent devant vous. Je ne sais pas s'il aurait dit des platitudes de ce temps-ci, mais je suis sûr que ces platitudes, s'il en eût dit, mériteraient d'être apprises par cœur, ce qui ne peut pas se garantir de beaucoup de choses raisonnables que nous disons. Quand je dis *nous*, c'est de moi que je parle et de quelques autres, mais non pas de vous qui avez défendu Bossuet, j'en suis sûr. Vous avez une affection naturelle pour les grands esprits. Cela vaut mieux que la soumission à la mode qui fait qu'on est tour à tour insolent ou servile envers les renommées, selon que la tête chante au chœur de la nation. Saint Jean a bien raison de dire dans l'Apocalypse : « *Mes petits, défendez-vous de la mode.* » Mais je me figure, d'ailleurs, que peu de gens entendent Bossuet. On s'attache au fond de ses idées et elles importent peu en comparaison de cette imagination qui laisse derrière elle tous les poètes pour la gravité et l'état surnaturel. Il est le seul ministre en ce monde qui eût pu faire le discours du trône de Dieu, si Dieu souffrait un gouvernement représentatif. Milton et Pindare n'eussent été que de beaux esprits, dans cette occasion, en regard de Bossuet. C'est la plus grande voix que vous ayez entendue depuis qu'il y a des hommes, une voix qui s'entendait au fond de toutes les forêts et qui faisait rêver aux choses éternelles. On dit que le lion fait un effet de ce genre quand, en se promenant lentement, il rugit dans la nuit et que les Arabes en tremblent sous leurs tentes à dix lieues à la ronde ; mais, si Gérard a raison de tuer des lions, il n'est ni si beau, ni si dangereux aujourd'hui de se mettre à l'affût dans une conversation frivole pour tuer Bossuet. Veuillot en fait autant, Veuillot dont le nom n'égalera peut-être pas celui de Bossuet dans l'avenir.

Voilà comme font les provinciaux de ma sorte, mon cher ami ; ils grossissent toutes choses et raisonnent à perte de vue sur les feux follets qui passent comme l'éclair dans des sociétés plus spirituelles qu'on ne saurait l'être entre les Alpes et la France.

Tout cela dit, donnez-moi de vos nouvelles ; et, dans un supplément, dites-moi si vous êtes, car si vous étiez, il me semble que vous m'auriez écrit pour me donner votre adresse, comme font les êtres réels qui ont été régulièrement élevés.

Je ne sais aucun temps où les journaux ont été si profondément insignifiants. On a l'air de vivre dans un couvent de Trappistes, où l'on ne se dit rien et où il ne se passe rien. Serions-nous devenus Trappistes? C'en est bien le silence, mais le luxe est tout autre qu'à la Trappe.

LXII.

AU MÊME.

Coppet, 21 octobre 1858.

Il n'y a rien dans notre Suisse, sinon que les montagnes du côté de l'Orient commencent à prendre une petite teinte blanche sur leurs sommets. Elles peuvent dire comme M. de Lamartine parlant de ses cheveux blancs :

Mais l'hiver a blanchi les sommets de ma vie.

Le miroir du lac n'a plus la splendeur des produits de Saint-Gobain ; il ressemble plus aux glaces de Venise par un certain éclat sombre au fond duquel on

croit voir quelque chose de la tragique et brillante Venise. Ce sont les tristesses de l'automne que je ne trouverais pas tristes s'il ne fallait pas partir. J'aspire à être un bel arbre sur les bords du Rhône, afin d'être sûr, ou à peu près, de ne pas changer de résidence tous les trois mois, au moins.

Avez-vous commencé la *Correspondance de M. de La Mennais*, publiée par M. Forgues? Ce sont des tableaux représentant l'intérieur des sacristies et des couvents entre 1820 et 1830. La brosse du peintre est triste et rude. Il n'y a nulle couleur et nulle imagination. Je n'ai pas très bonne idée des hommes qui ne mettent pas quelque chose de leur esprit dans leurs lettres et qui semblent le réserver pour leurs ouvrages. Voltaire n'a jamais fait cette économie, quoi qu'on en dise; mais l'excuse de M. de La Mennais est peut-être qu'il n'avait pas beaucoup de couleurs dans l'imagination. L'école des exagérés en tout genre en a rarement. Ils tâchent de singer les muscles de Michel-Ange et c'est tout. Il n'est pas donné, à beaucoup près, à tous les yeux de voir la couleur des choses. Les logiciens par métier et les singes des logiciens n'ont point d'yeux. C'est d'eux qu'il écrit: *et non videbunt*. Il n'en est pas moins vrai que je lis ces volumes avec intérêt. On y voit passer un tas de noms et un tas de figures, mal esquissées, il est vrai, mais dont on a entendu parler avant la révolution de Juillet et qu'on ne reverra plus. Ces gens, un instant illustres,

Tombés en l'éternel oubli
Où leur nom d'un moment demeure enseveli,

comme c'est dit, je crois, dans *Irène*.

Vous savez que j'ai un intérêt ridicule pour tout ce qui a vécu, et que je passerais la nuit à lire les mé-

moires de la cuisinière de Caton d'Utique, si on découvrait ce trésor (je dis cuisinière, parce que Caton ne s'élevait sûrement pas jusqu'à un cuisinier); enfin, je tâche de me faire des images de l'abbé Baron, de mademoiselle de Lucinière, de mademoiselle de Tremerenc, de M. de Coriolis, tous correspondants de M. de La Mennais dans sa jeunesse. Je suis fâché même que M. de Salinis soit encore vivant et évêque, car, sans cette contrariété, il aurait sa part de ma curiosité bienveillante. Je lis aussi M. Raffet, l'économiste, qui ne ressemble en rien à M. de La Mennais. Malgré M. de Broglie, je prends la liberté de trouver qu'il n'a pas l'instinct dramatique et le *vis comica* ou *tragica*, si vous voulez, qui est si nécessaire pour instruire les classes peu accoutumées aux abstractions. Il faut, pour elles, que les personnages soient vivants; mais il est plus facile de faire un traité exact et sensé d'économie politique que de faire un médecin, un curé, un maire et des ouvriers qui n'aient pas l'air d'académies, et des académies de maires et de curés sont tristes. Adieu, cher ami, dites-moi franchement si vous ne pouvez pas lire mon écriture; dites-moi ce qu'il y faut changer; je suis perfectible.

LXIII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Coppet, dimanche 24 octobre 1858.

Je relirai votre lettre quand je serai par trop découragé, non pas de ce que je pense, mais de la manière dont je puis l'exprimer. Il faut que vous vous con-

naissiez bien peu en amour-propre pour avoir supposé un moment que je pourrais ne pas prendre cette lettre au sérieux et en être très touché et très reconnaissant. Quand je dis *amour-propre*, ce mot ne rend pas mon idée assez exactement. Ce n'est pas toujours, et ce n'est presque jamais exclusivement l'*amour-propre* qui donne le besoin du succès. Le succès donne un plaisir très supérieur à la vanité parce qu'il démontre, jusqu'à un certain point, qu'on est capable de trouver la vérité. Il donne une certaine confiance dans ses propres pensées, dans ses propres sentiments, dans ses propres impressions. Un homme qui serait toujours désapprouvé sur tout ce qu'il dirait, finirait par se croire fou. Celui qui voit que ce qu'il dit de ses vues est partagé par les autres, pense avec plus de plaisir, pour ainsi parler; il se croit plus certainement dans la bonne voie, et il voit mieux parce qu'il regarde avec plus de confiance. Ainsi tenez que vous m'avez fait un très grand plaisir et un plaisir très sérieux et très utile pour moi.

Lisez-vous la correspondance de M. de La Mennais? Ces lettres m'intéressent. Il a pour correspondants une foule de gens que j'ai détestés dans ma jeunesse extrêmement *libérale*. Ils ont des propos féroces qui me prouvent que je n'avais pas tout à fait tort. Ils sont pâles et violents, sans beaucoup d'esprit, ni de vues, ni d'imagination. M. de La Mennais est ainsi dans ses lettres, bonhomme d'ailleurs avec les siens, chargeant ses amis, quand il leur écrit de *dire bien des choses aux domestiques*, mais on sent bien pourtant qu'on marche sur une terre aride et sèche que tous les vents peuvent soulever en poussière dans tous les sens. Il réserve son talent pour ses livres, et j'ai souvent remarqué que cette économie était un

mauvais signe et la marque qu'on faisait un métier en littérature, et qu'on n'a pas au fin fond les impressions qu'on feint ou qu'on se feint dans ses livres. Le fond de soi doit éclater partout, dans la conversation, dans les lettres comme dans les écrits publiés. Il n'y a rien de triste comme ces salons de province où l'on n'allume du feu que quand il vient du beau monde. On voit dans ces lettres cependant des profils assez agréables des demoiselles du couvent des *Feuillantines*, mais ce n'est pas lui qui les fait voir; on les voit malgré lui. Il n'a l'air d'aimer ni la nature, ni les lettres, ni même la société. Son langage est froid, net, exagéré; il n'est préoccupé que de ses affaires et parle de la religion comme Ulpien et Papinien pouvaient parler des prisons, des supplices et des lois pénales de l'Empire. Saint Augustin aurait eu de la peine à reconnaître en lui un docteur de sa foi; il l'aurait pris pour un geôlier des prisons Mamertines. Je suis étonné que mademoiselle Stirling l'ait trouvé un si aimable homme, mais les âmes bienveillantes qui ont de l'imagination refont les gens à leur façon.

LXIV.

A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 2 novembre 1858.

J'ai reçu votre lettre au moment de quitter Coppet, et je vous prie très instamment d'ouvrir toutes les lettres que je puis adresser à d'autres, si vous avez la bonté d'y répondre ainsi.

Je ne vous trouve pas assez contente des mémoires

de miss Brontë. Même à part le talent et la personne, il y a une originalité bien attachante dans cette vie si triste par les circonstances extérieures et si animée par l'intelligence et la vie morale. Il y a même en France bien peu de familles de curés, et même d'évêques, dont la maison, triste ou non, soit éclairée par ce feu d'imagination. Plus je vis, plus je ne fais cas que de la disposition que les bourgeois nomment romanesque. Si j'avais une fille, je ne la donnerais qu'à un gendre romanesque, et si j'étais ce gendre, je ne prendrais ma fille que si elle était romanesque. Il ne reste qu'à donner une bonne définition du genre et du gendre romanesques, mais cela serait un peu long.

M. de Montalembert risque donc d'un an à cinq ans de prison? Les hommes les plus accoutumés à l'administration de la justice disent pourtant que, pour un juge d'instruction modéré, il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat; que, sans doute, il ne paraît infatué ni de ses concitoyens, ni même de la forme du gouvernement, mais que les tribunaux ne doivent point connaître de cette sorte l'humeur; que rien de tout cela n'a rapport à ce dont parle la loi quand elle entend punir l'excitation à la haine et au mépris des classes les unes contre les autres; mais je crains bien que ces scrupules de légistes ne signifient pas grand'chose sous un gouvernement paternel qui ne juge pas sur la lettre grossière des lois comme il est d'usage dans les pays de procureurs. Un gouvernement patriarcal va droit à l'esprit: « Avez-vous, oui ou non, de l'humeur contre votre père? — Oui. — Eh bien, vous irez en prison; vous y lirez quelque bon livre sur l'ordre, sur l'amour filial, des livres français exclusivement, et vous en sortirez

bien plus attaché à vos devoirs envers le chef de l'Etat. » La vie du pauvre *Correspondant* et la liberté de M. de Montalembert me semblent donc fort exposées, et il ne servira de rien que l'accusé et son défenseur soient éloquents, car c'est une règle de notre nouveau droit que les jugements contre la presse ne soient point dignes de la publicité. On punit en secret les fautes publiques; ce qui a l'air bien naturel et bien raisonnable.

L'autre jour, à l'Académie française, M. Dupin, après avoir tourné autour de M. Villemain, qui n'avait pas l'air de se prêter à la conversation familière, lui dit : « Monsieur le secrétaire perpétuel, j'ai trouvé l'autre jour dans Cicéron un singulier gallicisme *se conformare ad voluntatem alicujus*. — Ah! reprend M. Villemain, il y en a bien d'autres dans Cicéron, par exemple : *Quantæ infidelitates! Quot amicorum fugæ!* Voilà des gallicismes! »

Mille et mille tendres respects. Voulez-vous dire à Mathilde que j'ai laissé toutes ses amies très bien à Coppet, quoiqu'il fasse sur tout ce pays un tel vent que tous les chemins de fer voient les convois s'arrêter malgré l'effort de la locomotive. C'est ainsi (car je veux finir par une remarque morale, puisque cela ne mange pas de pain), c'est à ces ouragans que nous étions exposés, il y a sept ans, avant le grand coup qu'on appelle le coup d'État. Or, si on avait mis le mont Blanc sur les épaules et sur les maisons des habitants de Coppet, ils n'auraient à redouter ni l'aquilon, ni aucun souffle d'aucune tempête. Bien le bonsoir.

LXV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Gurcy, 16 novembre 1858.

Vous devez avoir bien froid et *bien triste* dans cette solitude et cette noire saison de bise. M. Ch. de La Guiche qui est revenu ici de Genève, l'autre jour, raconte des prodiges de violence de ce vent qui s'est levé sur nous à notre départ. Il est vrai qu'il était habituellement dans le plein air, puisqu'il chassait le chamois par les montagnes. Ma conclusion est qu'il faut que vous reveniez dans nos climats plus doux. Il y pleut à verse, et le vent n'est que furieux, mais point fou comme dans le Jura.

Il me semble que vous ne prenez pas beaucoup à l'idée de Cowper. Je ne suis pas tyran en fait de conseils, car je suis d'avis qu'on n'est à sa place que sur sa propre pente. Il faut suivre ses goûts. La moitié des hommes se sont perdus moralement quelquefois et intellectuellement plus souvent encore pour s'être façonnés au goût des autres. Le goût de l'étude, la passion des lettres, a un avantage très grand. Elle apprend à s'isoler de tous les accidents de l'existence et donne des plaisirs que n'atteignent ni le vent, ni la pluie de la réalité. Ceux qui ont ce tour d'esprit ont une forte retraite sur des hauteurs inaccessibles, mais ce même tour d'esprit a ses graves inconvénients. Il accoutume, peu à peu, à vivre dans le monde des chimères et, sans doute, il doit affaiblir un peu le ressort de l'âme. Peut-être que les âmes vives ont un besoin impérieux de ce qui est le monde réel, parce

que ce qui sort de là donne des impressions qui vont plus au vrai fond de l'être. Un jeune homme ardent trouve certainement plus de plaisir à poursuivre des Arabes dans une campagne d'Algérie qu'à suivre dans Homère les batailles qui se livraient au pied de l'Ida... C'est une très jolie vocation que de faire entrer la poésie dans le monde réel. C'est probablement ce que vous faites à cette heure en organisant votre petite école. Vous transigez avez les difficultés et tâchez de concilier l'idéal avec M. N. et toute sa municipalité. Comment vont ces commencements épineux? Vous avez vu le second moment de votre maîtresse d'école. Ce second moment est toujours tout autre que le premier. Même quand on ne fait pas de découvertes dans une personne, l'inconnu auquel on s'accoutume change de forme. Comment avez-vous laissé ces aimables *Carranéens*? Carranéens est un plus joli nom que Carraïbes et leur va mieux par conséquent. Avez-vous fait votre course à Morges et déjeuné avec *les imaginations* du canton de Vaud?

LXVI.

M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 21 novembre 1858.

M. de Broglie est revenu jeudi au soir de Paris pour y retourner mardi prochain et assister mercredi au procès de M. de Montalembert. Il me semble qu'il est du devoir des amis de la constitution impériale et des semences de la liberté de la presse qu'elle *recèle*, de donner à ce procès toutes sortes de marques d'intérêt;

mais les uns labourent, les autres achètent des bœufs ou marient leurs filles. M. de Montalembert, après tout, n'a fait qu'un chapitre sur les mœurs qui n'est pas plus amer sur son pays et les institutions de son pays que les caractères de La Bruyère, et pourtant je ne sache pas que Louis XIV et le prince de Conti, chez qui La Bruyère habitait, aient jamais témoigné contre cet écrivain aucune mauvaise humeur. Reste que La Bruyère avait peut-être le cœur plus tendre pour ses souverains, mais l'amour ne se commande pas, sinon pour Dieu et dans la loi religieuse. Je ne vois guère qu'un petit nombre de légistes et un certain nombre d'évêques qui aient donné à entendre que l'amour était de précepte suivant nos institutions politiques. Cependant, la voix de la conscience est quelque chose, et quand, dans le silence des passions et le calme de la nuit, je me consulte pour savoir si je dois de l'amour soit à la souveraineté populaire, soit encore au président du Sénat ou au préfet de police et à tous ceux qui écoutent en lui, ma conscience me répond d'un air déterminé que le respect suffit parfaitement. Quand on va plus loin, on entre dans ces voies du mysticisme qui sont bien dangereuses et qui en ont perdu plusieurs.

Vous n'entendrez plus parler du petit *Mortara*. Vous n'aurez plus ses conversations sur sa mère et sur le Pape. Vous ne verrez plus de débats théologiques dans le *Journal des Débats*. Le gouvernement, dans sa sagesse, a conseillé à ce journal de s'abstenir dorénavant de polémique religieuse. On croit que l'*Univers* a reçu les mêmes injonctions et peut-être, en général, la presse qui se mêle de ces sujets. Quand j'aurai des incertitudes sur des points religieux, il me semble que je ferai bien de m'adresser au ministre de l'instruction publique et des cultes.

LXVII.

A M. POIRSON.

Gurcy, 7 décembre 1858.

Mon cher ami, je ne sais pas trop pourquoi Bossuet dit quelque part, d'un air furieux : « Paris, ville de trouble et de bruit ! » Vous ne faites pas plus de bruit qu'un nid de souris. Depuis que l'on a condamné M. de Montalembert à tant de peines inconnues jusqu'à nos jours, Paris ne tient pas plus de place dans les journaux que Copenhague. Mais je conviens que le jugement du comte de Montalembert peut compter pour un petit événement et qu'on peut se reposer après avoir fait cette besogne ; je trouve même qu'on ne rend pas au tribunal qui l'a prononcé la justice que les particuliers doivent à leurs magistrats, quand ils font bien ou mal leur devoir. Sans nul doute il a fallu à ces juges une intrépidité singulière pour prononcer des peines si terribles contre un écrit dans lequel le bon sens trop grossier des hommes vulgaires ne saurait trouver une infraction à la loi. C'est là ce qu'on nomme agir en hommes d'État, et consulter l'esprit et non pas la lettre de la législation. Les pédants, qui ont le cerveau étroit, disent des sottises à ce sujet ; ils prétendent que la lettre de la loi doit être judaïquement suivie, sans quoi il n'y a dans l'empire le plus florissant de sécurité pour personne, que *dura lex, sed x*, veut dire, cela. Mais, comme disait un militaire intrépide, présidant un conseil de guerre : « Si on écoutait ces bavards-là, on ne condamnerait pas un homme sur deux. » On me dit d'ailleurs que

ce procès n'a pas beaucoup éveillé la curiosité publique; que M. de Montalembert n'étant pas d'opinions très populaires, on ne prend nul intérêt à son sort. Pour le coup, moi qui n'ai pu lire sans une juste horreur les témérités dont l'écrit de M. de Montalembert est rempli, je trouve que tout citoyen doit être extrêmement attentif à la façon dont on juge soit le plus obscur, soit le plus acariâtre de ses concitoyens, attendu qu'il n'est pas bon de laisser établir, sans crier quelque peu, des précédents fâcheux. Ce qui arrive en ce genre à un homme dont le visage ne me revient pas, peut m'arriver la semaine prochaine, et il serait de mon devoir, aussi bien que de ma prudence, de prendre son parti s'il n'était pas traité selon les règles les plus exactes du droit écrit et de la stricte légalité. C'est ce qui a fait dire à un publiciste anglais que la liberté était le droit de s'occuper de ce qui ne vous regarde pas. Quand les sujets ne se portent pas d'intérêt les uns aux autres, ils ont un grand désavantage sur l'État; ils se présentent un à un devant la phalange macédonienne de l'Administration, qui les reçoit sur la pointe de ses piques. Si M. le président *** et les trois juges de police correctionnelle me paraissaient avoir prononcé un jugement inique contre le plus ardent de mes ennemis, je noterais M*** et les trois juges dans mon livre pour les poursuivre toute ma vie selon mes faibles moyens. Heureusement je ne suis pas dans une si pénible obligation, et il est bien doux de penser qu'ils ont dans cette affaire tout mesuré au poids du sanctuaire, *suaviter et fortiter*, suivant les expressions consolantes de l'Écriture.

Il fait ici un temps si triste que je m'en exile en imagination pour aller vers les régions du soleil. Je

lis avec curiosité les articles de la *Revue des Deux Mondes* sur le Sahel et tous les environs d'Alger. C'est dommage qu'on en soit séparé par la mer retentissante, comme dit Achille de sa Thessalie. Je ne suis pas fait pour vivre l'hiver; je suis convaincu que je mourrai dans le mois de décembre d'une année quelconque (à moins que ce ne soit à une autre époque). J'ai la rage du jour et du grand jour, et des jours longs, et des jours chauds. Je mets entre l'été et l'hiver la même différence qu'entre un gouvernement libre et un gouvernement paternel. J'ignore sous quel gouvernement je mourrai, et la probabilité pourtant est que ce sera sous celui-ci; j'espère qu'il n'y a pas d'offense à parler ainsi. On dit donc que l'Afrique est un lieu de délices pour le climat et les horizons magnifiques et l'éclat de la végétation, mais elle ressemble plus aux belles parties de l'Espagne qu'à l'Italie. Elle n'a rien de la mollesse ionienne de Naples, ce n'est pas ce qui m'en plaît; mais elle n'en va que mieux devenir une sorte de Salente, où règneront les vertus et la liberté, sous la protection du Prince-Ministre qui la gouverne. Beaucoup de grandes vues, de M. Émile de Girardin, le Fénelon du siècle, y vont sans doute se réaliser. On verra appliquer, pas bien loin des ruines de Carthage, les belles leçons de Mentor à Idoménée avec un même goût de l'ordre et de la vertu et plus de respect pour la liberté. Saint-Marc Girardin, qui ne vaut pas l'autre Girardin, a pourtant fait dans la *Revue des Deux Mondes* sur les Principautés et sur l'action de la France dans les négociations qui ont réglé cet État, un article où il y avait bien de l'esprit. Les malveillants ont voulu y voir une légère teinte d'ironie du commencement à la fin. Il faut bien peu le connaître pour en porter un

tel jugement; il est trop savant dans l'art d'écrire pour ignorer qu'une ironie trop prolongée est un défaut. Ce ne serait que sous un despotisme que cette façon d'écrire serait en place; mais quand on peut tout dire hardiment, dans le cercle des lois, qui diable pourrait avoir recours à tous ces arts de la servitude?

LXVIII.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 29 décembre 1858.

Nous n'avons ici que deux livres à l'horizon de la conversation. M. Michelet et M. Vacherot. On ne peut pas se ressembler moins, bien que ni l'un ni l'autre n'enseigne le catéchisme. M. de Broglie est au comble de l'indignation, et tient M. Michelet pour le diable en personne. Il lui chercherait encore une meilleure place dans son estime, s'il avait lu son singulier livre sur *l'amour*. C'est *l'amour médecin* dans toute la nudité de l'expression. Les femmes délicates n'en parlent pas encore. Il faudra l'entraînement des salons cet hiver pour qu'on traite ces découvertes de M. Coste avec un peu de liberté. J'ai commencé M. Vacherot. Il nous avertit, dans sa préface, que le Dieu de la métaphysique n'a nul rapport avec le Dieu de l'imagination, ni même avec le Dieu de la conscience. Il nomme même ces petits dieux-là des *Idoles*. J'aime à entendre dire ouvertement ces choses, parce qu'il faut qu'on puisse dire ouvertement tout ce qu'on pense sérieusement, mais j'avoue que je n'y comprends pas grand'chose jusqu'à présent. L'auteur a le

ton d'un parfait honnête homme, mais je voudrais qu'il me donnât une bonne définition de la piété envers ce Dieu qui n'est rien s'il n'est pas tout. Tout cela paraît au moins baroque, mais il n'y a pas de mal que nous nous accoutumions à sortir un peu en métaphysique des petits sentiers sablés et garnis de buis qui sont les sentiers du bon sens et qui ressemblent aux allées d'un jardin de curé. Il faut bien, sans doute, que la métaphysique revienne au bon sens après la série de ses voyages, mais il faut qu'elle voyage, et ses démarches et ses allures doivent être excentriques. On aura du plaisir à la voir rentrer un jour dans ses foyers et dire : « J'ai été aux informations, et vous tenez le bon bout de la vérité; j'en ai retrouvé le fil que vous tenez au fond de l'infini. »

Tout ce que tu racontes de l'Algérie est bien curieux. On pourra dire bientôt sans crime qu'on ne vit qu'en Algérie et qu'on végète ailleurs. Ceux qui ne seront pas contents en France se feront ramener aux carrières pour y jouir d'un peu de facilité dans l'existence. Nous crierons bientôt : *Lambessa! Lambessa!* comme *Italiam! Italiam!*

LXIX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Gurcy, 30 décembre 1858.

Mon cher ami, je n'ai pas grande confiance dans cette règle que nous avons prise depuis quelque temps de t'adresser tes lettres à *Panama, voie d'Angleterre*, sans autre indication ni recommandation. Il me semble qu'une pauvre lettre dans cet état d'abandon

ne peut se tirer d'affaire, mais on se tire de tout dans ce monde avec un peu d'intelligence, et j'aime à compter sur l'intelligence de ces petits paquets.

On part d'ici pour Paris vers le lendemain du jour de l'an. La maison est présentement au grand complet ; M. et madame d'Haussonville, naturellement Mathilde, Othenin, ton père, M. et madame d'Harcourt, leurs six enfants, mademoiselle de Pomaret et enfin moi-même. Tout cela fait un grand bruit à déjeuner et à dîner. On dispute sur tout avec la fureur et la douceur accoutumées. On ne parle pas du livre de M. Michelet sur l'*amour*, mais du livre de M. Vacherot qui a pour titre : *Métaphysique positive;* du livre de madame de Gasparin, dont je t'ai parlé ; on revient sur ses autres écrits et l'on cherche si elle a agi selon la sagesse quand elle s'est moquée de ses frères protestants et de ce qu'elle nomme le *patois de Chanaan*. C'est alors qu'il y a grande mêlée et c'est là que l'on voit ceux qui sont assis au *banc des moqueurs*. M. de Broglie, madame d'Harcourt et un peu mademoiselle de Pomaret sont d'un côté ; M. et madame d'Haussonville et moi de l'autre ; et puis, l'on revient sur Pascal, criant toujours de plus en plus fort, si bien que le petit chien de Pauline d'Harcourt se met à aboyer de frayeur ou d'émulation, sans trop exprimer d'opinion ; et puis, tout ce bruit cesse, on quitte la salle à manger, et on se retrouve au salon, en parfaite intelligence. Nicole a fait un petit traité sur l'art de conserver la paix ; on pourrait en faire un autre sur l'art de *converser* chrétiennement. Je me figure qu'il faut faire grande attention à la note sur laquelle on commence toute discussion ; elle doit décider du fond même des idées et modifier tout l'ordre des pensées. Il est bien probable qu'il faut un accompagnement

de flûtes extrêmement doux et non un accompagnement de trompettes si l'on veut dire des choses raisonnables, mais, nous autres doctrinaires, nous ne marchons dans la discussion qu'au son des instruments de cuivre. Nous n'aimons pas à chanter en partie; aussi il ne vient pas grand monde à nos concerts. Nous cherchons le point de désaccord comme d'autres cherchent l'accord. C'est pourquoi je porte dans mes armes un chien hargneux, mais le fond est assez bon enfant.

Tu sauras que ton père, après avoir lu la *Métaphysique positive* de M. Vacherot y trouve beaucoup de talent pour l'exposition des idées, une rare clarté dans la critique des systèmes les plus obscurs comme ceux de Kant et de Hegel, un style qu'il trouve admirable dans sa simplicité nerveuse et tout à fait approprié au genre philosophique, mais il lui conteste toutes ses idées et toutes ses conclusions et je n'en suis pas étonné.

Tu auras vu dans les journaux la mort de M. Hippolyte Rigault. Il a été très universellement regretté et pour son talent et pour son caractère aimable et indépendant. Sa mort a fait une sensation dans Paris où on ne se soucie guère de personne. Il avait des dons particuliers que le *Journal des Débats* ne retrouvera guère dans un autre; une extrême facilité de travail, la variété, une hardiesse mesurée et une certaine entente du public qui lui permettait de mettre les nuances d'idées à sa portée ; le sarcasme vif sans beaucoup d'amertume, et, au-dessus de tout cela, il avait le caractère de l'homme de lettres dans toute la dignité qu'on attache à ce nom et qui ne se trouve pas toujours dans les personnes.

Les nouvelles d'Alger sont toujours les mêmes. Le

climat est bon pour la poitrine, quoiqu'il agace assez les nerfs par moment. Albert regarde avec curiosité toute une sorte de réforme libérale que le prince Napoléon introduit dans toutes les branches de l'administration en Algérie.

Voilà l'affaire de M. de Montalembert terminée et jugée définitivement en appel. Les nouveaux juges ont repoussé la partie du jugement de police correctionnelle qui mettait le comte de Montalembert sous la surveillance et à la disposition du ministre de la police. Ils ont aussi réduit la prison de six mois à trois mois. On dit que M. Berryer a parlé avec une grande liberté et une extrême vivacité. L'empereur a renouvelé la grâce sur le jugement de la Cour d'appel.

Adieu, mon cher ami. Voilà un jour de l'an qui se passe sans qu'on te voie, mais non sans qu'on pense à toi. Les absents n'ont pas tort, quoi qu'en dise un mauvais proverbe. Si ton appareil photographique est arrivé en bon état, envoie-moi la vue de ton petit nid dans cette Calédonie.

LXX.

AU MÊME.

Paris, 14 janvier 1859.

Nous commencions à trouver, mon cher ami, qu'il y avait bien longtemps qu'on n'avait vu de ton écriture. Ton journal a fait l'intérêt de deux ou trois jours pour nous. Je connais maintenant, aussi bien que qui que soit, cette vallée étroite, dominée par un lac et où coule une rivière qu'il faut passer soixante-trois ois pour arriver à ce lac. Nous nous disputons pour

savoir s'il faut la passer soixante-trois fois avec de l'eau jusqu'à la ceinture ou si quelque philanthrope y a jeté çà et là des troncs d'arbres pour servir de ponts. En tous cas, si tu es encore mouillé, la présente est pour t'inviter à te sécher, s'il est possible. Cette vie que tu mènes à O'Taïti va te donner le goût et les habitudes des cours. Est-ce que vivre habituellement avec tant de rois, de reines, de princes et de princesses ne va pas te donner un grand dédain pour notre bourgeoisie parisienne? Il n'empêche que, quand tu reviendras, dédaigneux ou non, nous aurons grand plaisir à voir ta mine noircie par le soleil des tropiques. Quand je pense que l'année dernière, à ce temps-ci, tu étais dans mon cabinet à me casser tout mon menu mobilier, je serais prêt à sacrifier le meilleur de mes couteaux à papier pour te revoir.

Le jour de l'an, ici, a été marqué par un véritable événement politique. On parlait vaguement, depuis quelques mois, des chances éloignées d'une guerre de la France et du Piémont contre l'Autriche, mais c'était un sujet d'entretien qui n'agissait point d'une façon trop marquée sur le crédit. Le 1er janvier, l'Empereur, en recevant M. de Hübner, ambassadeur d'Autriche, lui a exprimé son regret que les relations de la France et de l'Autriche ne fussent pas telles qu'il l'aurait désiré. A ces paroles, la Bourse a fléchi, plusieurs jours de suite, d'un mouvement assez rapide. Un article du *Moniteur* a cherché à diminuer les inquiétudes, en réduisant la portée des paroles de l'Empereur, et en déclarant très exagérées les conséquences qu'on en tirait. Le *Times* a commencé, contre les projets qu'il suppose au gouvernement français, une polémique extrêmement violente; le *Journal des Débats* vient de faire un article grave pour représenter

les chances d'une guerre commencée en Italie par la France au profit du Piémont. Le gouvernement vient, dit-on, de prescrire le silence à la plupart des journaux sur ce sujet et s'applique, en ce moment, à tranquilliser les esprits alarmés, sans trop y réussir.

Comment font donc chacune des lettres que nous t'écrivons pour se perdre en route? Qu'il est difficile de s'entendre de si loin!

LXXI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 19 janvier 1859.

Nous semblions, ces jours derniers, à la veille d'Arcole et de Rivoli, mais comme il y a toujours un certain espace de temps entre la veille et le lendemain, nous ne sommes pas, en ce moment, aux jours d'Arcole et de Rivoli. Nous sommes à la paix. Tout le langage officiel est dans ce sens, quoique sans rien de précis ni de catégorique, mais enfin, toutes les petites anecdotes qu'on colporte vont à cette fin de tranquilliser les fonds publics qui sont nerveux comme de petites maîtresses. Ce tour nouveau qu'on semble vouloir donner à l'opinion du public vient-il de prudence à la vue des chances d'une grande guerre? Est-ce un calcul du moment pour arrêter cette sorte d'effroi qui troublerait toutes les transactions? Ce dernier est probable, et le premier est possible. Il serait naturel de se recueillir un peu à l'entrée d'une aussi grande aventure et en entendant les éclats des journaux anglais et le ton altier des journaux allemands de tous les États, en songeant aux difficultés

que Rome présenterait tout d'abord, en pensant au déchaînement inévitable de toute la démagogie en Italie et en voyant l'abattement mêlé de quelque fureur où est tombée la Bourse et ses innombrables enfants dès les premières ondulations de ce tremblement de terre... Toutes ces choses contradictoires étant dites, la fantaisie du moment est de se rassurer et de croire à la paix...

Comme je disais tout cela hier, le vent tournait à la Bourse. On recommençait à croire à la guerre. Il est probable que cette fièvre tierce durera quelque temps.

Avez-vous fait venir le volume de *Job* de M. Renan? J'en ai comparé des chapitres avec ceux de la Vulgate, particulièrement le 38e sur le spectacle de la nature. Je ne sais certainement pas l'hébreu, et je n'ai pour règle, dans cette comparaison, que de tenir pour vrai le sens le plus vif et le plus fort. Je tiens jusqu'à présent la Vulgate supérieure par les endroits où la Vulgate et M. Renan, ou M. Renan et la Vulgate, diffèrent.

M. Feydeau publie un nouveau roman dans la *Revue contemporaine*. M. Pasquier, malgré ses 92 ans, a senti la rougeur lui monter au visage en en lisant les premières pages. La *Revue contemporaine* n'était-elle pas faite pour être lue par les jeunes demoiselles?

LXXII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 2 février 1859.

Tout le monde me dit, chère madame, que vous êtes bien mieux de tout point, et je le vois bien par votre lettre. On n'a point cette vivacité quand on souffre de la névralgie, et qu'on a les nerfs exaspérés par le vent du Nord.

Nous ne saurons rien de la guerre ou de la paix avant le discours de l'Empereur au Corps législatif et avant les séances du Parlement d'Angleterre... Nous n'avons que des sentiments doux. On ne s'entretient à la Bourse que des agréments de la paix... En attendant que le sort, c'est-à-dire la sagesse du gouvernement, ait décidé de tout cela, nous aurons l'entrée de la princesse de Savoie dans Paris. Il y a une vingtaine d'années que j'ai vu entrer dans ce même Paris, par une autre porte, une autre princesse, et, depuis lors, il s'est écroulé une monarchie, et il s'est élevé une République qui est tombée, et il s'est élevé un Empire. Il est bien difficile de savoir quelle princesse nous verrons entrer dans Paris dans vingt ans.

Je ne crois pas que M. le Ministre de la guerre ait dit l'autre jour à un officier qui lui parlait d'un professeur dans une école militaire : « Tenez, mon cher, je donnerais à présent tous mes professeurs pour un cheval. » Il est très difficile à nous, pauvres gens qui n'approchons pas des grands, de savoir si toutes les petites historiettes qu'on nous raconte ont un mot de vérité.

LXXIII.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, lundi, 9 février 1859.

Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre du 3 de ce mois. Je voudrais bien que le moment fût arrivé où vous pourrez faire un petit tour dans le désert. Est-ce qu'on trouve aussi des estaminets dans ce désert? J'imagine qu'il y en aura un jour sur Horeb et au sommet des Pyramides, car la civilisation est une dame qui boit volontiers un verre de vin sur le comptoir. J'ai quelque envie d'aller tout de suite au désert afin de cacher mon embarras d'être d'un pays où les classes moyennes, comme les classes supérieures de la société, ont été traitées comme elles viennent de l'être dans le discours prononcé par l'Empereur devant le corps diplomatique étranger et en présence de toute l'Europe attentive. Quand on fouette ses enfants, les parents un peu civilisés les fouettent en particulier. Je ne crois pas que les princes ninivites ou babyloniens aient jamais tenu un langage si outrageant pour les bourgeois de leur empire. Je ne me figure pas que Nabuchodonosor, soit avant, soit pendant, soit après sa chute, ait fait une telle harangue aux petits et grands propriétaires de Ninive et de Babylone, supposé qu'ils lui aient fait quelques humbles remontrances sur l'opportunité d'une guerre en Judée. J'ai bien rencontré quelques bourgeois qui trouvaient qu'on les avait traités bien cavalièrement, mais ce n'est pas le plus grand nombre qui a de ces accès d'orgueil. Après cela, il est bien possible que j'aie mal compris le dis-

cours, car je vois que M. de Morny en a donné un commentaire au Corps législatif qui l'a rendu tout fier du traitement qu'il avait reçu la veille. Quant à la question de guerre, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés depuis que le sphinx a rompu le silence. Ici, chacun, après avoir mûrement réfléchi, tire de ses méditations cette conséquence qu'il ne sait qu'en penser. Les gens hardis persistent à croire que le sort en est jeté et qu'on se battra ce printemps sur l'Adige ; mais, au fond, le hasard en décidera, car rien ne ressemble plus à une loterie que la décision d'un seul homme livré, sans conseil et sans contrôle, aux sollicitations les plus compliquées et les plus contradictoires. Tout est probablement en équilibre devant ses yeux, et un souffle, une parole raisonnable ou déraisonnable fera l'affaire. C'est là une partie importante de la philosophie de l'histoire.

Toute autre nouvelle pâlit devant ces incertitudes. Une des singularités du discours de l'Empereur est qu'il ne s'y occupe pas un moment des minces détails de l'administration publique. La reine d'Angleterre ne les oubliait point dans son discours au Parlement, au plus fort de la guerre de l'Inde. Il ne faut chercher dans cette harangue que des coups de bâton... Je suis persuadé qu'il y a des gens qui reçoivent ces coups de bâton avec plaisir, comme une garantie de la fermeté de la main qui nous châtie.

LXXIV.

AU MÊME.

Paris, jeudi 13 février 1859.

Mon cher ami, je ne crois pas contrevenir à la loi contre les fausses nouvelles et autres nouvelles en te disant qu'on n'entend ici que des bruits de guerre. Vous n'êtes pas sans en savoir quelque chose dans votre camp d'Alger.

L'Italie ! Voilà l'Italie !

Mais il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas aussi gaies que les grenadiers de la garde consulaire. On ne pense pas à la Bourse comme à la caserne, à beaucoup près... Dans les cercles, les habitués sont rangés autour de la cheminée, la tête basse, comptant et recomptant en soi-même, et pratiquant cette triste science qui est composée d'algèbre et de tristesse. Toutes les petites histoires vraies ou fausses prennent une grande signification. Est-il vrai que M. le général Fleury ait dit à un officier : « *Graissez vos bottes, vous n'en avez que juste le temps?* » Est-il vrai que M. de Hübner ne soit pas allé au dernier bal des Tuileries? Non, il n'y est pas allé, mais c'est qu'il avait un deuil de cour. Est-il vrai qu'on achète 70,000 chevaux? Selon la réponse à ces questions on devient triste ou tout à fait rassuré.

Jamais bombe tombant dans une salle à manger n'a fait plus d'impression que ce petit discours adressé le jour de l'an par l'Empereur à l'ambassadeur d'Autriche. Il avait certainement ses raisons,

car, du moins jusqu'à présent, il n'était pas sujet à l'entraînement de parole. Eût-il résolu la guerre, la plus simple prudence voulait qu'il laissât dormir tout le monde, afin de pousser les préparatifs avec avantage; afin de laisser les affaires se rasseoir; afin d'éviter les emportements de la presse étrangère; afin de gêner l'ennemi dans ses préparatifs de défense. Pourquoi parler si haut le jour de l'an et puis mettre dans le *Moniteur* cette petite sourdine d'article que vous avez lu? Pourquoi cette phrase ambiguë et fort claire aussi du discours du roi de Piémont? Tout cela ne montre-t-il pas que l'Empereur lui-même est tiraillé par des nécessités contraires? Et laquelle de ces nécessités l'emportera? Malgré tout ce bruit, je garde l'idée qu'il n'y aura point de guerre, mais les bons esprits n'ont point du tout cette idée-là. On ne doute guère ici du mariage du prince Jérôme-Napoléon avec la fille du roi de Sardaigne, mais on n'en parle pas officiellement à la cour.

LXXV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 13 mars 1859.

J'ai reçu tes deux lettres du 31 décembre et du 30 janvier. Cette dernière est arrivée avec la plus aimable rapidité, car elle était ici le 5 mars. Tu n'es pas comme les trois quarts du genre humain écrivain; tu réponds à ce qu'on te dit et les lettres avec toi ne sont pas un échange de monologues sans rapport les uns aux autres. Tu tiens plus de Corneille où les héros se répondent que des tragiques vulgaires où chacun

fait son morceau sans se soucier à qui il parle. Je me suis promené avec toi dans les plaines du Chili avec leurs ondulations monotones, sauf, comme tu le dis, *les Cordillières qui sont semblables aux Alpes ;* cela fait bien, en effet, un petit accident dans le paysage. J'ai vu les églises magnifiques de ces pauvres gens; un peuple de philosophes n'aurait pas laissé, j'en conviens, beaucoup de monuments d'architecture sur notre terre. J'ai regardé, avec discrétion, dans ces jolies maisons, ouvertes le soir et d'où sortent les sons rapides et monotones du même air de piano répété cent fois. Quand il me plaira, je me ferai passer auprès des Espagnols pour un vieux voyageur qui a passé sa vie dans le nouveau monde. J'aurais la fantaisie de voir comment on danse de l'autre côté de la ligne. Je compte que ce sont toujours des Français qui enseignent cet art par tout l'univers. Je crois bien, avec toi, que la danse est nécessaire pour connaître la société, bien que Bacon ne l'ait point comptée, dans son *Novum organum*, parmi les instruments de connaissances. Quant à *Hugg Miller*, qui n'est point un maître à danser, tu nous en as donné la plus grande curiosité. Lord Brougham, à qui ton père en a parlé, avait lu sa biographie et en parlait avec beaucoup d'estime. Je me propose de te voler les idées qu'il t'a suggérées sur *le Beau.* Elles placent la théorie de l'idéal au plus haut des cieux, qui est la vraie place; elles ferment la bouche aux copistes enragés de la nature; elles sont une démonstration de la théorie de Platon, laquelle n'a pas peu contribué à civiliser le monde. Tout homme qui n'est pas plus ou moins platonicien finira mal, et, pour le dire en passant, ce que tu aimes dans le caractère des Allemands est un penchant vers ces rêveries qui ne

sont pas autre chose qu'un certain goût de famille qu'ont ces enfants de Dieu pour l'idéal. Quelquefois, cela tourne singulièrement, comme toutes les dispositions héréditaires qui sont sujettes à déviation ; mais enfin, je me promets le plus grand plaisir de la lecture de ce *maçon* sublime. Il y a, à Paris, une foule de maçons de l'école réaliste qui ne le valent pas. C'est dommage que tu ne sois pas là pour que nous le lisions ensemble. J'aime tes commentaires et je te soupçonne d'avoir perfectionné l'édifice de cet humble architecte ; et quand cela serait, les gens qui font venir de belles idées aux autres, n'en sont pas moins de grands hommes obscurs. C'est une race plus nombreuse qu'on ne sait ; ils mettent les esprits plus forts sur la voie de ce qu'*On* pense là-haut :

Cognati retinebat semina cœli.

Il reste donc, mon cher ami, que, tandis que nous sommes ici à ne rien trouver qui vaille au centre de la civilisation moderne, tu découvres, au désert, un livre original et qui contient, peut-être, la réfutation la plus solide comme la plus frappante du système *Courbet*. Ce Courbet n'a pas l'air du cousin de Dieu et visiblement ils n'ont pas été élevés à la même école.

Il paraît que nous ne sommes pas disposés à nous disputer, car je suis aussi de ton avis sur les définitions de la paresse. *Être actif, c'est vouloir* certainement, et sans nul doute, la volonté désennuie comme un vent frais qui entre dans une chambre étouffée rafraîchit ses habitants. Je me souviens pourtant que M. Mignet, qui observe bien dans l'ordre moral, me disait un jour que des actes de volonté trop répétés usent les nerfs, mais il y a un remède à tout

quand on ne veut que bien faire. La règle à laquelle on soumettrait ses occupations de chaque jour a cet avantage qu'elle devient habitude et demeure volonté, mais une volonté trempée *d'eau*, pour ainsi dire, et moins excitante. Dans cette petite barque où nous voguons, chacun de nous, il faut tendre la voile quand le vent est bon, mais prendre la rame dès que le vent est contraire ou qu'il tombe. J'ai eu longtemps envie de faire faire un cachet qui exprimât le repos et le bien-être que donne l'activité, c'est-à-dire une volonté réglée. J'avais la devise : *Motu quiescunt*, et je pensais à donner pour corps à la devise le système planétaire où chaque astre est dans un grand repos bien qu'emporté par un grand mouvement. Je songeais aussi à un autre cachet : *in nova fert animus*, c'est-à-dire s'initier sans relâche aux secrets du monde ; mais j'aurais voulu exprimer, en même temps, que le nouveau est autour de soi, qu'il ne faut pas le chercher bien loin, qu'en creusant sous ses pieds on trouverait des trésors ; qu'en traitant d'une certaine manière avec ceux qui vivent auprès de vous on en peut faire une société nouvelle et toujours plus aimable, etc., etc.; mais j'ai fini par trouver que mon cachet aurait besoin d'être un petit in-folio de cinq cents pages, ce qui n'est pas dans les usages de l'art héraldique.

16 mars.

Malgré le langage officiel du gouvernement qui semble faire effort pour éloigner les craintes de la guerre, le public s'obstine à croire à une collision prochaine entre la France et l'Autriche.

Sais-tu que mademoiselle Rachel Piscatory épouse M. Trubert? C'est à Chérigny que se fera le mariage.

Je te prie de dire beaucoup d'amitiés de ma part à ce pauvre malheureux chien qui est venu se réfugier à votre bord. Tu as l'art de faire prendre les animaux en affection et tu sais leur donner des traits individuels qui en font exactement des personnes. Il est vrai que j'ai une tendance naturelle vers les bêtes. Si je croyais à la migration des âmes, je croirais aussi que j'ai erré dans les bois, il y a quelques siècles, avec une fourrure plus ou moins épaisse et des oreilles plus ou moins pointues.

LXXVI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 28 avril 1859.

Mon cher ami, on avait eu hier une lueur d'espérance que les efforts de l'Angleterre pourraient au moins retarder l'explosion de la guerre, mais on a cessé de compter sur cette pauvre chance. D'heure en heure, les wagons emportent les régiments, et il n'est guère plus probable qu'on arrêtera ce mouvement, qu'il n'est vraisemblable qu'une avalanche, une fois lancée, s'arrêtera en chemin. Au milieu d'un si grand mouvement, on n'apprend rien de précis sur les chemins que vont suivre les armées. Avant-hier, nous tenions que les Français avaient déjà franchi le mont Cenis et le mont Genèvre, et il n'en était rien encore. Le télégraphe ne tient pas toutes ses promesses pour la clarté et la rapidité des renseignements.... On dit que tout ce que vous avez de troupes en Afrique va sur le théâtre de la guerre. Vous allez donc partir au milieu d'un terrible culbutis et Mar-

seille doit être encombré plus que toute autre place.

Pour vous dire tous les bruits qui courent, quelques-uns croyaient encore hier au soir que lord Derby avait obtenu des Autrichiens un retard de dix jours avant de commencer les hostilités, et qu'on demandait la même concession à l'Empereur ici. Ceux-là ne savaient rien encore de la réponse de l'Empereur, d'autres affirmaient que l'Empereur n'avait pas voulu entendre à cette proposition. Tout cela n'empêche pas qu'il faut tenir la guerre pour bel et bien allumée. C'est probablement, disent les tacticiens, sur Alexandrie que se dirigera l'attaque des Autrichiens. Suivant quelques autorités, le roi de Piémont entendrait défendre Turin.

LXXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 15 mai 1859.

Voilà terriblement longtemps, mon cher ami, que nous n'avons eu de tes nouvelles, mais comme tu nous as menacés de n'en avoir que vers le mois de novembre ou de décembre prochain, nous sommes encore bien loin de compte et il faudra encore que nous laissions filer, durant bien des jours, le long câble de la patience. Les journaux disent confusément que vous avez des querelles à O'Taïti sur le protectorat étendu aux Iles-sous-le-vent. Nous comprenons déjà bien peu nos affaires diplomatiques de l'Europe; celles des antipodes sont au-dessus de notre portée. Tous les doutes sur la guerre que je t'écrivais il y a un mois sont très nettement résolus et voilà les deux

armées de France et d'Autriche qui vont se rencontrer en Piémont. L'Empereur est à son quartier général à Alexandrie et les Autrichiens en face, dans le carré formé par le Tessin, la Sesia, les Alpes et le Pô. C'est le premier acte d'une tragédie dont on ne saurait dire combien elle aura d'actes. Pour le moment l'espérance publique est que l'Empereur aura de prompts succès; que la campagne sera courte et décisive, et qu'on arrivera en peu de temps à un congrès qui réglera définitivement les affaires de l'Italie, mais ce sentiment public n'assure malheureusement pas le cours des événements. Bien des longues guerres ont commencé avec ces espérances. Des esprits plus chagrins regardent avec inquiétude la disposition de l'Allemagne fédérale qui est, dit-on, très hostile à la France. La Prusse même, par la bouche du prince régent déclare qu'elle ne laissera point rompre l'équilibre actuel de l'Europe. L'Angleterre, jusqu'à ce jour, regarde les combattants sans guère laisser lire sur son visage le parti qu'elle prendra. Lord Derby, à la vérité, s'est expliqué dans le Parlement dans le sens aussi du maintien des traités. Il est vrai que ce ministère Derby est d'un tempérament faible et d'une existence précaire. Toujours est-il qu'il y a bien des choses, et peut-être de terribles choses derrière ce rideau de l'avenir! L'armée française est arrivée très rapidement en Piémont. La flotte en a passé la majeure partie, environ 75,000 hommes jusqu'à présent, car les routes du Mont-Cenis et du Mont-Genèvre ne sont pas excellentes... On n'entend pas grand'chose aux manœuvres de l'Autriche qui semblait vouloir frapper un coup violent sur l'armée sarde avant l'arrivée des Français et qui depuis trois semaines n'a fait que tournailler sur les bords du Pô et de la Sesia sans

qu'on puisse encore discerner son plan... L'empereur Napoléon est parti mardi dernier de Paris et l'émotion du gros de la population répondait assez à l'ardeur de l'armée.

Albert est arrivé d'Alger samedi 30 avril. Toute la colonie est charmée des Algériens, particulièrement des officiers de marine. M. et madame Fourichon ont été pleins d'attention pour eux et leur ont montré une véritable amitié. Après leur départ, l'amiral Fourichon a failli, l'autre jour, être victime d'un horrible accident. Il revenait, dans son canot, de conduire M. le général Mac-Mahon sur l'*Eylau*, à son départ pour Gênes. Le vent était violent, la nuit très noire. Une balancelle espagnole sortait du port et n'avait point de feux. Elle a donné sur le canot amiral et l'a, littéralement, coupé en deux. L'amiral était couché au fond du bateau. Il a eu la présence d'esprit de s'accrocher, je ne sais comment, aux agrès de la balancelle. Un matelot a été noyé. Un autre matelot, arrivé à la nage, croyait l'amiral mort et l'a annoncé ainsi. Heureusement, l'amiral en a été quitte pour une violente contusion à l'épaule.

Au moment où je ferme ma lettre, des personnes très bien informées me disent que M. de Chasseloup est nommé ministre de la marine, par décret daté de Gênes. M. Hamelin va à la Légion d'honneur, et M. Billault ira probablement à l'Algérie.

LXXVIII.

* A M. AUGUSTE DE LA RIVE.

Paris, 19 juin 1859.

Très cher monsieur, je crains que ma lettre n'ait point de chances de vous trouver à Vichy et je l'adresse à Genève un peu au hasard. J'ai passé ces derniers jours dans les préparatifs d'un départ qui se trouve aujourd'hui renvoyé à la semaine prochaine. Je profite de ce moment de liberté pour vous remercier de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. J'y ai retrouvé beaucoup de votre aimable bienveillance pour vos amis de Paris, mais aussi beaucoup de votre sévérité particulière pour des sentiments politiques qui ne se rapportent plus guère qu'au passé et dont j'ai toujours été étonné que vous fussiez l'adversaire.

Quelque jugement que l'on porte sur le péril des insurrections populaires et sur l'orage dont le gouvernement de Juillet était sorti, il me semble qu'il a eu quelques vertus singulières dont les amis de la raison auraient pu lui tenir quelque compte. S'il n'a point réussi, il a, du moins, tenté de tous ses efforts de faire prévaloir dans une grande société tout ce que les meilleurs esprits et les plus généreux avaient souhaité pour les hommes depuis deux siècles. Il ne l'a pas tenté avec témérité, à la façon des utopistes, mais suivant les règles de la sagesse pratique, avec tous les tempéraments que le bon goût prescrit. Il a voulu la véritable égalité, le vrai progrès des lumières; il a été humain, modéré; il n'a pas souffert qu'une goutte de sang fût répandue si la justice et le droit

ne le demandaient impérieusement. Dès son origine, il s'est mis en péril pour sauver ses ennemis. Ce sont là, sans doute, des vertus obscures, et nous avons découvert depuis que ce n'est pas ainsi qu'on gouverne les hommes. Convenez pourtant, cher monsieur, qu'il valait la peine de l'essayer. Que le monde le poursuive et l'insulte après qu'il a échoué, je le comprends à merveille...

Vous trouvez que ses hommes d'État manquent de cette grande imagination qui tient les peuples dans une émotion utile à ceux qui gouvernent. Cette grande imagination est très rare même parmi les grands hommes que nul n'a droit d'exiger de la Providence. J'ajoute que quelques-uns de ceux qui l'ont eue ont mené, par une marche triomphale, leurs peuples au fond d'un gouffre. Je sais qu'il est encore une imagination qui a quelques airs de l'autre; je veux dire une certaine hardiesse remuante à tout entreprendre et sans trop de souci des conséquences. Il est vrai que ceux qui ont cette sorte de feu sacré ne donnent pas mal d'entrain à leurs sujets; mais ce n'est pas vous qui tenez qu'un homme consciencieux peut se dire : « Je vais les faire danser sur la corde roide à des hauteurs où ils ne sont pas allés depuis longtemps. Ils s'y tiendront tranquilles et on ne fait pas d'émeutes dans ces régions élevées. »

Enfin, cher monsieur, pour en finir sur ce sujet, quand le gouvernement de Genève qui poursuivait à peu près le même but que le gouvernement de Juillet et qui était animé des mêmes sentiments de morale et de bien public, quand le gouvernement a succombé sous l'effort de ses ennemis je n'ai entendu ici, de tous ceux que vous connaissez, que des paroles de regret et des éloges mérités, sans vaine recherche

des petits torts de chacun. Nul n'a cherché s'il manquait aux magistrats qui avaient consacré leur vie au bien de votre cité, soit l'imagination qui dompte les villes, soit le génie des entreprises hasardeuses et nul n'a songé non plus à les comparer, plus ou moins, à lord Castlereagh, dans toute la dureté de sa grande raison.

Voilà, cher monsieur, mes petits griefs contre votre lettre. Permettez que nous mettions tout cela en oubli. Il y a, à Salerne, un grand tombeau sur lequel on lit : *Dilexi justitiam, odi iniquitatem et propterea morior in exsilio.* C'est le tombeau de Grégoire VII. Puisqu'on change tant de choses en Italie, mettons dans ce tombeau le gouvernement de Juillet et l'ancien gouvernement de Genève et ne nous disputons plus désormais sur ce sujet.

J'espère que les eaux de Vichy vous auront fait du bien. Vous y avez entendu le bruit des batailles. Il semble probable que l'ennemi ne tiendra pas longtemps en Lombardie ; j'ai idée que les grandes forteresses dont on parle tant vont s'écrouler aussi bientôt. L'esprit qui fait les longues luttes et sans lequel il n'y a point de rempart solide paraît s'être retiré des Autrichiens.

Mille et mille sentiments dévoués et affectueux, si vous le permettez.

LXXIX.

* AU MÊME.

Broglie, 5 juillet 1859.

Très cher monsieur, je suis très heureux que nous ne soyons pas en guerre, parce qu'il n'est personne avec qui je suis plus flatté de m'entendre qu'avec vous. C'est ce qui me mettait un peu en l'air quand je me figurais que vous maltraitiez nos pauvres opinions qui n'ont plus beaucoup d'amis ni de défenseurs; mais enfin, comme je compte que le sens commun finit par être le maître et que je crois ces opinions filles du sens commun, je me flatte qu'elles reparaîtront un jour avec avantage dans la société, sous une parure ou sous une autre. Ce seront, peut-être, pour lors, de vieilles filles.

Les nouvelles des armées causent ici une très vive impression, et il est vrai que ces armées alliées font des prodiges d'intrépidité. Je ne suis pas sûr que l'idée de ressusciter l'Italie et de la voir libre et brillante agisse autant sur l'imagination des peuples que le simple bruit des batailles et des victoires. Peut-être que si l'Angleterre, au lieu de l'Autriche, était menée tambour battant par les zouaves, tous les spectateurs oisifs auraient cette même joie guerrière qu'ils ressentent aujourd'hui. Les chefs de nos armées ne songent, sans doute, qu'à la liberté et à l'indépendance de l'Europe, mais ceux qui ne font pas la guerre et ne lisent que les bulletins y prennent surtout le goût de ces grands et terribles jeux de la force. Ce goût de la gloire militaire, abstraction faite de la cause, est un peu comme l'esprit dont M. de Talleyrand disait qu'il

sert à tout, mais qu'il ne suffit à rien. Ne trouvez-vous pas que les Anglais sont hardis dans un but déterminé? Il y a d'autres races qui sont hardies pour le plaisir de l'être. Il ne serait pas impossible que ces différences d'instinct expliquassent en partie les profondes différences qui sont dans l'histoire politique de ces nations. Une actrice connue disait qu'elle entendait, dans la conduite de sa vie, prendre le plaisir pour moyen et le repentir pour but. Certains peuples semblent prendre le danger pour moyen et le repentir pour but.

Je n'en suis pas moins fort satisfait de nos succès, des espérances de l'Italie et de la défaite si prompte de nos orgueilleux ennemis. Ils se proposaient de nous montrer qu'une armée commandée par des officiers des plus anciennes familles de l'Europe devait inévitablement culbuter une armée comme l'a organisée le maréchal Gouvion Saint-Cyr. Nous voilà, à peu près, au bout de la démonstration et elle n'est pas à leur avantage, assurément.

Nous n'avons, sauf le résultat incontestable, que peu de détails encore sur la bataille de *Solferino*. Nous avons perdu bien du monde et d'excellents officiers. Montesquieu s'était flatté que les inventions meurtrières dans l'art de la guerre diminueraient le nombre des morts dans les batailles. Il n'y paraît pas beaucoup aujourd'hui que nous avons tant perfectionné les moyens de destruction. On dirait que la guerre tend à revenir aux luttes corps à corps et à supprimer les grandes manœuvres qui épargnaient le sang en allant frapper l'ennemi dans l'endroit vital, dans ce point qu'a décrit M. Flourens pour le corps humain Dieu veuille que l'Italie soit bientôt libre et la paix bientôt faite!

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Vous aurez lu, cher monsieur, un article de M. Renan sur M. Guizot dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce jeune écrivain a, dit-on, beaucoup d'idées, mais je crois remarquer dans tout ce qu'il a donné au public que sa grande variété de points de vue tient à ce qu'il n'a nul parti pris sur rien et qu'il professe le contradictoire avec des airs entendus. Les esprits justes et fermes n'ont pas naturellement la même fécondité que les esprits incertains et confus. Pour ceux-ci, ils sont comme Charles-Quint et le soleil ne se couche pas sur leurs idées, car ils habitent en même temps les deux hémisphères. Kant se demandait gravement si un objet pouvait être en deux endroits et il se répondait gravement : *Oui! sous la condition du temps*. Il y a des esprits qui font mieux que les objets et qui peuvent penser en même temps le *oui* et le *non*, c'est-à-dire être en deux lieux à la fois.

Adieu, cher monsieur. Je compte bien avoir le très grand plaisir de vous revoir au mois d'août ou au commencement de septembre. Il y aura bien des choses nouvelles décidées en ce monde dans ces deux mois.

LXXX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 14 juillet 1859.

Je ne puis pas te dire, ce mois-ci, qu'il n'y a rien de nouveau depuis ma dernière lettre. Nous avons eu la grande bataille de Solferino ; puis l'on s'est préparé à assiéger les plus formidables forteresses de l'Italie ; puis tout à coup, nous avons appris par une dépêche télégraphique que la paix était faite entre l'empereur

des Français et l'empereur d'Autriche, que la Lombardie était donnée au Piémont, que la Vénétie restait à l'Autriche et faisait partie d'une confédération italienne dont le Pape était le président honoraire, et qu'ainsi, après ce bruit formidable, tout allait rentrer dans l'ordre, au moins pour un temps. La flotte qui menaçait Venise, toute cette petite flottille chargée de canons que M. Bouet faisait avancer vers les lagunes, vont rentrer à Toulon. Voilà le gros des choses. Tu comprends qu'il n'est pas aisé d'en saisir les conséquences à la première vue, et tu ne seras pas plus étonné que nous si tu es étonné de cet inattendu. L'Europe a l'air tout aussi ahurie que toi et moi. Ni Italiens, ni Allemands, ni Pape, ne voient ce qu'ils espéraient ou ce qu'ils craignaient. Qu'est-ce qu'il sortira dans quelques mois de tant d'espérances et de craintes trompées, nul ne saurait le dire. J'espère que les journaux vous arriveront exactement en même temps que nos lettres et que tu pourras suivre, jour par jour, le cours bizarre des événements. Ils n'en demeurent pas moins encore assez étranges pour vous, j'imagine. A en juger par la phrase qui termine la proclamation de l'Empereur aux soldats après la paix, ce qui a arrêté les armées, c'est la crainte d'une collision avec une grande partie de l'Europe, et c'est là, sans doute, ce qui fait dire à l'Empereur *qu'une telle lutte n'aurait plus été en proportion avec les intérêts que la France défend en Italie.*

J'ai reçu ta lettre du 28 mars, mon cher ami. Je ne suis pas étonné que, tes caisses arrivées, tous les livres qui te plaisaient en imagination ne te disent plus les mêmes choses après six mois de mer, de spectacles changeants et de rêveries. L'esprit retravaille tous ses souvenirs dans la solitude; il critique et *recritique*

toutes choses sourdement, et l'intelligence, qui n'a pas l'air de bouger, se trouve, au bout du voyage, avoir fait autant de chemin que le vaisseau, mais dans d'autres parages.

Je suis bien impatient de savoir comment se passe cette reconnaissance armée dans votre Calédonie. Les gens expérimentés disent qu'il ne faut avoir nulle distraction parmi ces sauvages dont vous vous proposez de parcourir les domaines, et que toute la vigilance d'*Uncas* et d'*Œil-de-Faucon* n'est pas de trop parmi ces nations inhospitalières ; qu'on ne peut pas trop se garder de *la flèche qui vole dans la nuit et des démons du Midi qui se cachent derrière les arbres pour vous prendre sans armes*. Votre expédition, d'après ce qu'on m'en dit, me semble la meilleure société du monde en fait de savants et de gens aimables. Je vois qu'il faut aller dans les contrées incivilisées pour y trouver la civilisation. Tes remarques sur les coquilles d'eau douce et de mer m'ont beaucoup intéressé ; tes conclusions sur la difficulté de connaître les lois du monde sont très justes, mais il se pourrait bien qu'il n'y eût pas des lois partout. Je t'ai dit, je crois, que je tenais les lois inexorables de la nature nécessaires surtout pour les lieux où vivent des êtres moraux qui, ayant à agir doivent savoir sur quoi compter ; mais peut-être que Dieu fait certaines choses une fois et pas plus, ce qui exclut absolument l'idée de loi, au moins dans le sens où l'on entend les lois du monde physique. En sa qualité de premier des peintres, il fait des tableaux dont il ne fait ni ne laisse faire des copies dans l'infinie variété de son intelligence.

Adieu, mon cher ami. Mille tendresses.

LXXXI.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Broglie, 27 juillet 1859.

C'est bien beau à vous de vivre *au milieu du monde comme n'en étant pas* et de lire les ouvrages de saint Augustin sur la grâce dans les tracas des visites et des nouvelles politiques pendant que nos armées défilent devant vous pour vous montrer les dépouilles de l'Autriche, et tandis que M. de Bourqueney règle le sort des nations. Un homme sage doit se faire, en effet, au dedans de soi, un petit pavillon sur les hauteurs où n'arrive aucun bruit du dehors, sans quoi toute la vie est livrée *à l'ensorcellement de la bagatelle.* Je vous trouve seulement un peu sec dans votre jugement sur ce même saint Augustin. Son langage est si vif et si pénétrant dans sa singularité qu'il serait dommage de résumer ses volumes en deux pages, comme vous semblez le souhaiter. Je conviens cependant qu'il n'écrit pas avec la même force ni la même précision que le conseil général de la Meuse dans son adresse à l'Empereur. Ce conseil, après l'avoir comparé à Auguste, ce que je trouve tout simple, lui prophétise qu'il aura, comme Auguste, une de ces dynasties qui ont assuré le bonheur des Romains. Il est difficile de renfermer plus de choses heureuses en moins de mots. Je serais curieux de connaître la liste des membres du conseil général de la Meuse. J'espère que M. le ministre de l'intérieur les a cordialement remerciés des vœux qu'il forment pour le bonheur de la France sous la dynastie d'Au-

guste. En attendant, il serait curieux de savoir quelles dynasties régiront la Toscane et Modène, sans parler de la pauvre duchesse de Parme. Ne vous semble-t-il pas que Florence et Modène ont aujourd'hui leur sort dans leurs mains? Ni les uhlans, ni même les zouaves, tout intrépides qu'ils soient, n'oseraient les soumettre aux fantaisies de la diplomatie s'ils savent se garder de l'état révolutionnaire, et regarder un peu le péril en face durant quelques jours. Mais on a beau avoir son sort dans ses mains, le plus difficile est de ne pas le laisser tomber.

Si vous lisez saint Augustin, je viens de lire un volume publié par la famille d'un jeune homme des environs de Tours et qui est mort l'an dernier, M. Tonnelé. Il faudrait plus de deux pages pour résumer ce qu'il y a d'esprit, de pénétration et d'élévation dans ces pages qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Il mérite bien sa place dans ce cimetière de Gray consacré au génie inconnu. M. Cousin, dans toute sa gloire, n'a pas parlé si bien du *Beau* et du *Bien*. Job avait bien raison de se demander pourquoi les gens d'esprit sont si souvent emportés par des ravines d'eau, tandis que les autres en voient tomber dix mille à leur gauche et dix mille à leur gauche sans éprouver le moindre malaise.

N'avez-vous pas été touché aux larmes du discours de M. de Morny au conseil général? Quelle sincérité touchante! Quelle noblesse de pensées! Quelle force et quelle justesse de vues et d'expression! Je vous demande si un pareil langage tenu une fois par an aux peuples, ne vaut pas toutes les harangues que le régime parlementaire débitait tous les jours?

LXXXII.

A M. POIRSON.

Broglie, 27 août 1859.

Je me suis remis un peu ici, sauf un petit mal de gorge têtu auquel on ne voit aucun signe extérieur et que les médecins disent spasmodique. Il est clair que j'ai toujours eu le système nerveux assez exaspéré; c'est le tempérament qui fait les convulsionnaires, les hydrophobes et les épileptiques; mais je n'ai jamais donné dans aucune de ces exagérations. On pourrait pourtant devenir enragé par ces chaleurs, et à voir ce qu'on voit.

Votre lettre en était à la joie de notre victoire de Solferino. Nous avons fait du chemin depuis lors, non pas à travers le *quadrilatère*, mais vers les chemins fleuris de la paix. Je suis toujours bien aise de la paix, et je crois que les hommes ne doivent s'égorger que pour des motifs solides. Mais, à ne vous rien cacher, j'aurais encore mieux aimé qu'on ne fît pas du tout la guerre. J'ai vu même dans le cours de cette campagne que j'avais tout à fait des instincts d'homme d'État et de général, et que j'étais aussi très profondément versé dans la connaissance de la topographie militaire; j'avais prévu que nous rencontrerions, sur notre chemin vers l'Adige, ces villes qui avaient échappé à l'attention des plus habiles, savoir : Mantoue, Peschiera, Vérone, Legnano; j'avais retiré ce fruit de mes études que je savais que le territoire de la Confédération germanique commence bientôt vers ces routes du Tyrol; et une sorte d'instinct prophétique

m'avait laissé entrevoir que peut-être cette Confédération germanique apprendrait que nos armées étaient dans son voisinage, et en prendrait quelque ombrage. Croiriez-vous qu'il ne m'avait pas échappé non plus que l'esprit de révolution s'éveillerait dans les États du Pape et dans les duchés? J'ai vu avec plaisir par les proclamations et les discours de l'Empereur, qu'il avait fini par entrer dans mes idées, et je vois bien à présent que je ne suis pas un sot, soit dit sans vanité.

Ainsi, voilà cette grande guerre terminée contre toute attente. La prudence des sages et la prévoyance de ceux qui se vantent d'avoir les yeux perçants ont été trompées. J'ai toujours cru, vous le savez, que les événements entrent, les trois quarts du temps, comme les personnages des romans d'Anne Radcliffe, par une porte secrète que personne n'a remarquée dans la muraille. Qui vous aurait dit après Solferino que le duc de Toscane, qui se battait contre nous, allait rentrer dans ses États ? Que le duc de Modène reprendrait son autorité par un traité signé à huit jours de Solferino? Que le Pape deviendrait le chef de la Confédération? Que nous serions en froideur avec les Piémontais et en amitié avec les Autrichiens? Pour toutes ces péripéties inattendues, les sociétés nouvelles sont encore plus disposées à les subir que les sociétés anciennes; elles ont des forces matérielles extraordinaires, peu de contrepoids et des machinistes à qui la tête tourne de ses mouvements violents. Le cavalier n'a plus nulle part une puissance égale à la vigueur et à l'impétuosité du cheval; de là, des armées supérieures à leurs généraux, et tant d'autres choses que vous voyez d'ici comme moi. Si Montesquieu avait ce spectacle sous

les yeux, il découvrirait des règles d'une mécanique bien curieuse et bien redoutable, et assez triste dans ses résultats probables.

LXXXIII.

A M. PISCATORY.

Paris, dimanche 5 février 1860.

Pourquoi ne s'écrit-on pas? souvent pour des misères qui nous paraissent telles tout à coup. Ce n'est certes pas faute de penser à vous que je ne vous ai point écrit. J'ai accablé de questions les personnes d'ici qui vous avaient vu. Ces personnes m'ont dit qu'elles devaient m'avouer que vous n'aviez pas prononcé mon nom parmi les cinquante que vous aviez mentionnés avec quelque intérêt. Je me suis borné à penser que mon insignifiante écriture vous ennuyait pour le moment. Je vois bien que j'ai eu tort de le penser. Votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Avec mon indifférence apparente, je sais votre vie par cœur, et vos travaux, et vos loisirs, et vos lectures, et vos moissons, et vos moutons (comment se portent ces moutons malades?) J'ai interrogé chacun selon ses capacités descriptives et si j'étais d'âge à vous faire une biographie, je pourrais décrire votre demeure comme on a décrit le *Mont-Vernon* de Washington dans les temps de sa retraite. — Malheureusement ce que vous ne voyez pas de vos fenêtres c'est le gouvernement que vous avez travaillé à fonder.

Je suis bien aise que cet *Improvisatore* vous ait intéressé un moment; je suis sûr que cette vie de paysan dans la campagne de Rome, avec la vieille *Dominica*,

parmi les buffles et sous le soleil dévorant, vous aura fait plaisir. A côté de quelques oripeaux d'un romanesque vulgaire et confus, il y a des aquarelles brillantes qui donnent envie de s'en aller vers le Sud, avec les hirondelles. On dit que vous avez dessein de tourner de ces côtés aux premiers jours du printemps. J'espère bien que vous passerez par ici avant ce voyage, et je vous prierai de vous charger de mes commissions pour le Pape. Je ne sais que vous qui puissiez lui dire résolument ce que je pense sur deux ou trois sujets de sa compétence. Vous donnerez quelque poids à mes opinions. A moi tout seul, je commence à passer pour un radoteur qui hait ce qu'il a toujours haï, qui aime ce qu'il a toujours aimé, et dont les sentiments ne varient point avec les événements.

Je demeure donc ce que j'étais et j'ajoute avec vous, dans mon obstination, que je continue d'espérer. Il est vrai que c'est aussi dans un avenir lointain. Colomb a bien vu d'autres orages que ceux que nous voyons, et il a eu bien d'autres angoisses que celles que nous ressentons avant de désespérer de trouver les terres de l'Occident qu'il avait vues en songes. Newton a vu deux ou trois fois tous ses calculs bouleversés par les fausses mesures prises sur le méridien, et il a persévéré silencieusement à croire que le monde allait suivant les règles.

Lisez les volumes de la correspondance du roi Joseph avec l'empereur Napoléon. Il y a des énormités, mais c'est le portrait le plus vivant qu'il y ait du personnage. Une locomotive qui fait mouvoir sans aucune émotion des pilons qui pulvérisent tout, devrait écrire de ce style. Cela est assez curieux à regarder pour qui ne serait pas sous le pilon.

LXXXIV.

AU MÊME.

Paris, 25 mai 1860.

Je me figure que vous ne regrettez pas du tout Paris, et que vous vous trouvez très bien, par ces jours d'été, dans votre belle ferme bien ordonnée et au milieu de vos champs sagement cultivés. Je dis *sagement*, parce que c'est sans doute une part du bonheur qu'on trouve à la campagne, que de ne pas se jeter dans les perfectionnements téméraires qui mêlent le souci d'avoir dépensé trop d'argent, au plaisir d'entendre un petit vent frais qui passe dans les blés en fleur. Nous ne savons pas si Garibaldi jouit du plaisir de faire marcher devant lui les troupes napolitaines plus vite que le pas. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'y aura cette année en Sicile qu'une médiocre récolte de céréales. Reste à savoir si ce laboureur armé va planter là les grands arbres de la liberté et de l'indépendance ; jusqu'à présent il n'a fait qu'écumer la Méditerranée pour le bon motif. Les dames de Gênes auront le cœur un peu serré en voyant que leur héros avait oublié leur drapeau en débarquant, et que ce drapeau a été emporté dans le port de Naples, à la remorque d'un bâtiment de la marine royale ; il paraît que tel est le caractère des chevaliers de la nouvelle Italie.

Du reste, on ne parlera bientôt plus ici. Tout le monde s'en va dire ses sottises en province ; non pas moi. D'abord, je ne dis pas de sottises, et, de plus, je ne pars pas immédiatement. Je regarde s'il pa-

raît quelque livre qui puisse vous intéresser, ou vous amuser, ou vous scandaliser. Je ne vois pas grand'chose de nouveau. M. Renan vient de publier *le Cantique des Cantiques*. Il établit, sur les fondements de l'érudition la plus nouvelle, que la pauvre Sulamite est une jolie paysanne enlevée par les gens de Salomon à son village où elle a un amant qu'elle n'entend pas du tout abandonner pour le sage fils de David. Elle finit même par envoyer promener ce grand Roi, qui l'assomme de ses compliments, pour s'aller marier dans la petite cabane de ses pères, dans un village au fond du nord de la Palestine. Il a divisé le tout en scènes, et en a formé un vrai drame qui n'a pas les vraisemblances pour lui. Vous avez vu, par sa préface qui était dans *le Journal des Débats*, qu'il n'entend pas passer pour un homme peu religieux pour ôter à *ce Cantique des Cantiques* son caractère d'inspiration ; tout au contraire, il trouve très bon qu'en se trompant sur ce livre on y ait vu, durant le moyen âge, tant de choses honnêtes qui ont fait verser les larmes les plus intéressantes peut-être qui aient coulé depuis des siècles. Il aime à se montrer le protecteur de ces pauvres erreurs bien qu'il soit, suivant lui, de son métier, un dénicheur de vérités.

On annonçait une petite brochure de M. Prévost-Paradol, qu'on dit pleine d'esprit ; celui-là dit ce qu'il pense, et voudrait que les autres pensassent comme lui ; mais je ne sais si cette brochure est accrochée, je ne la vois pas paraître. On vous l'enverra si Dieu lui prête vie. Mais la police n'est pas une mère très tendre pour les brochures.

LXXXV.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, juin 25 1860.

Mon cher ami, je lis le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'étais très digne de l'avoir, car je le trouve excellent, ce qui est ancien comme ce qui est nouveau. Vous dites des vérités fines ou profondes avec un ton naturel qui semble perdu aujourd'hui, aussi bien que la sagacité qui fait découvrir ces vérités.

Pourquoi M*** adopte-t-il de si bon cœur les sentiments qui ont fait dire à l'occasion de la mort du roi Jérôme, que ce Prince avait vu *la France régénérée?* Cela n'est pas obligeant pour ceux qui vivaient contents sous le gouvernement de Juillet, et M*** était de ceux-là. On ne doit pas se dire de ces choses à soi-même ni même les dire à la face de ses amis. Il n'y a qu'Arlequin qui dise à sa fille, dans la comédie italienne : *Figlia d'un ladrone!*

LXXXVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 juillet 1860.

Nous sommes ici comme le jour des funérailles de Germanicus à Rome, à l'occasion de la mort du roi Jérôme. On n'entend que le roulement des tambours sur les crêpes, et le bruit du canon des Invalides. On

dit qu'il est arrivé de province des nuées de curieux qui veulent voir cette grande pompe militaire. Voilà à peu près le dernier témoin du *grand soleil de Messidor*, qui s'en est allé. Ces hommes obscurs qui portent de si grands noms nous font un singulier effet. Ceux qui l'ont vu dans sa chapelle ardente disent qu'il ressemblait à l'Empereur mort à Sainte-Hélène, dont nous avons la gravure par Calamatta. Ce sceau des familles marqué sur des êtres si divers est étrange. Ce qui est peut-être plus étrange c'est l'assentiment passionné que M*** a donné à l'article du *Constitutionnel*, qui dit que ce prince a vu enfin *la France régénérée!* La fleurette est mignonne pour les amis et défenseurs de la monarchie de 1830! Quelqu'un me disait l'autre jour à ce sujet: *les gouvernements qui durent sont comme les importunités qui finissent par tout obtenir*.

Ah! que vous avez tort sur Horace! Bien peu de personnes lui ressemblent aujourd'hui. Les bourgeois de Paris ont beau partager ses opinions politiques, pas un d'eux ne trouverait ces vers:

Sol ubi montium
Mutaret umbras et juga demeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens abeunte curru.

LXXXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 4 août 1860.

Mon cher ami, j'aurais voulu t'écrire plus exactement, d'abord parce que j'aime à t'écrire, et, de plus,

parce que ton avant-dernière lettre, sans préjudice de celle que je reçois aujourd'hui, était charmante. Elle donnait envie de vivre dans une petite mansarde à Lorient, comme l'excellente vieille parente de M. G. Il est vrai que toutes mes idées romanesques sont placées sur les vies étroites et difficiles menées avec sérénité et énergie. Je n'ai pas besoin, pour mes romans, de frais de premier établissement qui coûtent des millions à l'auteur de *Monte-Cristo* et même à miss Edgeworth, cinq cent mille livres de rente pour le moins. Je vois que j'ai l'imagination un peu basse. J'aime les petites demeures qui n'ont que l'éclat de la pauvreté, c'est-à-dire la propreté. Je préfère à un beau salon dans le dernier goût la petite caverne de Jocelyn :

J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure
Mon bâton et ma montre où je vois marcher l'heure.

Mais tout cela n'empêche pas que je ne t'ai pas répondu. Il ne faut pas être trop sévère pour les pauvres gens dévorés de soucis réels et imaginaires. Ils feraient mieux, sans doute, de garder dans les soucis cette sérénité dont je me fais si volontiers des romans, mais c'est une grande difficulté, suivant la remarque de tous les moralistes, de régler sa conduite sur le tour de son imagination.

Nous en étions restés, je crois, dans notre correspondance, à une question dont tu me disais : C'est une *immense question*. Je crois pourtant qu'on en pourrait dire quelque chose d'utile et de pratique en la traitant en moraliste plus qu'en psychologue. Il doit y avoir un régime pour garder ses résolutions quand on les a prises après mûres délibérations. Ce régime doit, sans doute, différer suivant le caractère de la personne qui entend se gouverner. En effet, chez les uns, les réso-

lutions s'ébranlent parce que l'esprit ne conçoit que les uns après les autres les motifs d'agir. Il voit une bonne raison de ne pas faire, deux jours après avoir eu un motif solide pour agir. — Chez les autres, c'est l'imagination qui, par un travail sourd, ôte au but auquel on tendait l'éclat, l'attrait ou la solidité qu'il avait eus au premier jour et à l'aurore des bonnes résolutions. Ici, il doit être moins mal aisé de porter remède à l'indécision, et on peut, probablement, remettre, par quelque effort, l'imagination au vrai point de vue et raviver pour elles les couleurs qui s'effaçaient; mais le premier état est plus grave, car, quand le temps presse et que les motifs se succèdent lentement dans l'intelligence, l'embarras est très réel. Peut-être même que le remède serait de savoir d'avance dans quelles circonstances inattendues on se trouvera et d'y réfléchir de provision ; enfin, il reste que l'énergie ou la *continuité* du vouloir, car c'est même chose, est un joli don; il le faut bien, car l'ombre même de cette volonté fait des prodiges.

Il s'est rencontré, dans l'histoire, des hommes d'une force de volonté très ordinaire qui, pour avoir lu dans les romans que la volonté emporte tout, se sont avisés de vouloir une heure ou deux, et tout a plié devant eux par la seule raison que l'humanité veut encore plus faiblement qu'ils ne voulaient ce jour-là, et, pour abandonner les exemples de l'histoire et rester dans les considérations générales, je crois bien que les plaisirs d'une volonté forte dans le sens du juste sont les plus vifs et les plus profonds qu'il soit donné à l'homme de goûter. On a beau se moquer d'Épictète et de Platon; les jeunes gens du boulevard ont beau faire de méchants petits sarcasmes sur les hommes qui ont mis leur plaisir dans la sagesse, eux-

mêmes mettent involontairement la mort de Bisson au-dessus de la vie qu'ils mènent dans les coulisses de l'Opéra; et, quand on les conduit sur les champs de bataille, ils recherchent sous le nom de *gloire* et à travers tous les dangers cette sagesse qui dit de se sacrifier à ce qui est *beau* et *bon*, sans retour sur les agréments de l'existence.

Il n'y a qu'Épictète qui pût prendre son parti du temps qu'il fait ici. M. Ampère arrivera ici ce soir. M. Daremberg, qui part demain, a passé quelques jours à Broglie. Adieu, mon cher ami. Bien des souvenirs à M. G*** et beaucoup de respects d'un inconnu à sa tante. Son petit appartement me reste dans la mémoire. J'en voudrais une photographie.

LXXXVIII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Broglie, 5 août 1860.

Dites-moi comment vous êtes. J'ai lu avec grand plaisir l'article où vous montrez que si l'on avait cru en Angleterre notre gouvernement en 1840, on ne tordrait pas le cou à la moitié des consuls d'Europe en Syrie à l'heure qu'il est. Je ne croyais pas que les Croisades recommenceraient avec mon approbation, mais je voudrais qu'on allât plus grand train. Depuis que les gouvernements ont les ailes de la vapeur et de l'électricité, ils ne marchent pas beaucoup plus vite que Godefroy de Bouillon sur son lourd cheval de Flandre. L'esprit est devenu lent depuis que la matière est devenue prompte. Peut-être bien que la Provi-

dence empêche par là le monde de sauter sous l'effort de ses habitants. — *Ni faciat...*

L'Italie a bien l'air de vouloir sauter. Les princes de ce monde ont l'air, eux, de vouloir retirer leur épingle du jeu. Toutefois, quand on a lancé une grosse pierre sur une pente très raide il est peut-être superflu de lui faire des discours pour l'engager à se modérer dans sa course. Garibaldi reprend les choses où elles étaient un quart d'heure avant Villafranca.

Écrivez-moi pour me réchauffer ici, où l'on gèle comme partout.

LXXXIX.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 16 septembre 1860.

Je vous dois certainement ma première lettre, mon cher ami, pour tout ce que vous avez été pour moi dans ce déplorable séjour à Paris. Nous voici enfin établis à Coppet; suivant votre bienveillante prédiction, je suis venu à bout de mon voyage sans encombre. Le monde va si vite qu'il a encore une fois changé de face depuis que je vous ai quitté. Voilà la France qui montre les dents au Piémont, mais j'ignore si ce sont des dents artificielles.

Que va-t-il se passer entre les Piémontais et les bandes de Garibaldi? Vont-ils tous ensemble agir de concert ou bien se disputeront-ils l'honneur de renverser le Pape? Quel parti va prendre le général de Lamoricière? Il est clair qu'avec sa petite armée improvisée il ne saurait tenir tête à 60,000 Piémontais et à toutes ces eaux qui descendent du Vésuve. Il

est vrai que ces eaux ne sont pas bouillantes, mais elles ont la pente pour elles et cela suffit. Quelle histoire que celle du roi de Naples et de ses fonctionnaires de tous ordres et de toutes armes! Celui-là serait bien hardi qui dirait ce que sera l'Europe et l'Italie dans deux ans, mais quoi qu'en disent les esprits chagrins, rien ne reviendra à l'ancien état.

Les Suisses d'ici sont tout tristes quand ils regardent le Mont-Blanc. Ils n'aiment pas à penser qu'il est français. Le Mont-Blanc lui-même, ne s'occupant pas de politique, a gardé sa froide sérénité. Ce ne serait pas le moment pour un Français de demander une fille en mariage dans ces quartiers. Je crois qu'en ma qualité de sujet de l'Empereur, je serai peu invité à dîner cette année, mais il est doux de souffrir pour ce qu'on aime.

Ne viendrez-vous point voir notre nouvelle conquête, mon cher ami? Tout Français que vous êtes on serait charmé de vous voir ici. Dites-moi que vous allez vous décider à nous faire ce grand plaisir. Je ne vous écris qu'un petit mot aujourd'hui.

XC.

A M. PISCATORY.

Coppet, 17 septembre 1860.

Le chef de l'Église visible pourra bien avoir avant peu à ne gouverner que les choses invisibles. M. de Lamoricière aura de la peine à être le rempart de l'Église contre soixante mille Piémontais et les foules triomphantes (je ne dis pas victorieuses), que Garibaldi pousse devant lui. Il faut convenir que la pièce

de chancellerie que M. de Cavour adresse au Pape a l'air d'avoir été copiée dans La Fontaine, sur le discours du loup et de l'agneau. Aussi notre Empereur, justement indigné, a-t-il pris les mesures les plus énergiques contre ces attaques aux pouvoirs ecclésiastiques, et voilà Turin réduit à n'avoir qu'un *chargé d'affaires de France.*

Les succès de Garibaldi exciteront-ils beaucoup d'ambitions privées? Je ne vois pas pourquoi il en serait autrement; je ne vois pas pourquoi tout particulier qui se sent quelque esprit militaire ne se mettrait pas à la tête de ses amis pour réformer dans tel pays qu'il jugera convenable les institutions politiques qui ne lui conviennent pas. Le nouveau droit public de l'Europe est bien simplifié. Il se compose de deux principes : 1° un appel à la force; 2° et pour le sanctifier, un autre appel au suffrage universel sous la surveillance du vainqueur. Vous pouvez remarquer dans toutes les sciences pratiques cette disposition à revenir du composé au simple.

Tout cela dit, et bien que les instruments de toutes ces révolutions aient bien mauvais air, je me tiens toujours à ce sentiment que dans une vingtaine d'années d'ici l'humanité ne s'en trouvera pas plus mal; on peut dire comme l'Évangile aux sacripants qui travaillent présentement à l'histoire du monde : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés*. Ils écrivent droit, malgré eux, sur des lignes de travers.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres regrets à madame Piscatory. Dites-moi où sont tous les vôtres et si *Tracassin* ne vous tracasse pas. C'est un vilain petit personnage que vous connaissez.

XCI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Coppet, 26 octobre 1860.

Voilà encore notre séjour de Coppet qui va finir. Je devrais être fait à cet ennui du départ, mais il m'est toujours insupportable. Il me semble qu'on s'en va d'ici plus souvent qu'on n'y arrive. Quand j'arrive ici pour six semaines, je me figure que ce petit trésor de jours agréables ne finira pas :

> Mais dans leur insensible cours
> Les jours qui succèdent aux jours

détalent à vue d'œil et il faut remonter en wagon et rejoindre l'hiver de Paris. Ces pensées ne sont point nouvelles, mais elles sont certainement tristes.

Pour parler d'autre chose, j'ai remarqué dans une de tes lettres une proposition que je voulais relever. Tu me disais que l'exercice du fusil n'est pas propre au développement de l'imagination. Je n'en crois rien du tout. Si on parcourait la liste des hommes remarquables par l'imagination, on verrait que les vies enfermées dans des devoirs monotones ont souvent entretenu de vives ou de grandes imaginations. Bossuet a eu toute sa vie à faire l'exercice du fusil; Fénelon de même. Ils ont parcouru presque tous les jours de leur vie la voie étroite et monotone des devoirs extérieurs du ministère ecclésiastique. Comme l'eau de Seltz, l'imagination a peut-être besoin d'être enfermée pour pétiller. On me dirait qu'Homère était teneur de livres ou commis d'ordre dans un ministère

que je le croirais. Béranger, qui, à la vérité, n'est ni Homère ni Bossuet, était expéditionnaire à l'instruction publique. Horace était tribun militaire et soumis alors aux heures réglées de l'exercice du fusil, mais je dois convenir qu'il n'était pas un officier de grand avenir au sens militaire du mot. Quoi qu'il en soit, je tiens que l'imagination est un oiseau qui chante peut-être mieux en cage que dans la vie libre des bois. Je t'ai déjà dit, je crois, que rien ne fait plus d'effet en peinture qu'un grand paysage vu dans le cadre d'une voûte ou à travers les arceaux d'un aqueduc.

Tu n'es pas encore parvenu à me faire croire qu'il n'y a rien de littéraire dans une belle ville au bord de la mer comme Lorient. Je suis persuadé qu'il y a plus d'un habitant qui a une *vie littéraire cachée*, si je puis parler ainsi. Dans les provinces, l'esprit et l'imagination ne se cultivent guère, mais aussi ils ne s'évaporent pas. On rêve un peu plus confusément, mais aussi plus profondément qu'à Paris ou à Londres. Quand un esprit original arrive dans une grande capitale, tous les barbiers littéraires de l'endroit lui arrangent la tête à la dernière mode. Une jeune demoiselle dans une ville de province, qui ouvre sa fenêtre la nuit pour écouter le silence des campagnes ou le bruit de la mer, voit, sans doute, au fond d'elle-même des spectacles plus poétiques qu'une belle dame de Paris n'en verrait en pareil cas dans son cerveau farci de tous les lieux communs de la littérature des journaux. Je conviens, néanmoins, que la demoiselle de province ne pourra rien dire du tout de ce qu'elle éprouve, tandis que l'autre donnera peut-être un petit tour agréable à ce qu'elle n'éprouve pas. Il y a des imaginations sourdes et muettes, sans nombre, sur la

face de la terre, qui n'en sont pas moins de belles imaginations. Ce sont ces fleurs que tu as vues quelquefois dans tes voyages au fond du Sud. Il y avait grand'chance que nul œil ne les vît jamais. Je suis sûr qu'il y a des vies cachées qui sont charmantes.

Nous n'avons pas de nouvelles nouvelles d'Italie. On semble procéder à l'opération difficile de fondre ensemble, dans le royaume de Naples, les Piémontais et les garibaldiens. Il reste à craindre que les mazzinistes ne viennent compliquer cette affaire déjà si compliquée. Une difficulté de plus ou de moins n'est pas grand'chose, à la vérité, dans un si grand chaos que ni Richelieu, ni Mazarin, ni Machiavel, n'auraient pu regarder sans frissonner : *et tenebræ sunt super faciem abyssi.*

XCII.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 28 octobre 1860.

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 26. Je commençais à trouver votre silence un peu long envers moi qui vous regrettais beaucoup ici. Je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir deux ou trois fois votre chambre pour voir, après votre départ, si vous ne seriez pas revenu par hasard. Ces hasards-là arrivent bien rarement. Tout le monde ici bénit votre mémoire, et vous savez que je suis jaloux de tout le bien qu'on dit de vous. J'ai su, par madame de Staël, que vous aviez trouvé tout en ordre et en bonne santé dans votre petit nid de la rue de Bourgogne. Vous ne m'en dites rien à moi, et vous avez tort, sachant la très sincère

et très respectueuse affection que je porte à cette maison, bien que madame votre mère m'accuse de n'y jamais aller.

Mais Job faisait très peu de visites dans ses dernières années de maladie. Je suis comme Job, bien que vous soyez plus aimable que les amis de Job. Ces animaux-là m'ont toujours déplu, parce qu'ils ressemblent trait pour trait à plusieurs amis que j'ai eus. La vérité est que je vais de mal en pis de ce chien de rhumatisme. J'en suis venu à ne plus pouvoir aller au bout de l'avenue sans une horrible fatigue et fatigue douloureuse ; mais ce mal ne m'inquiète pas. M. Mercier me faisait remarquer que le seul mal réel que j'aie ne m'inquiète pas au trente-sixième de mes maux imaginaires. N'abusez pas contre moi de cette confidence. Toujours est-il que je ne sais trop comment je partirai si cela continue.

J'ai appris avec surprise la mort de M. Decazes, quoiqu'il fût bien malade et depuis longtemps ; sa vie me semblait avoir recommencé depuis quatre ou cinq ans qu'on lui avait enfin rendu justice. Il était sensé, hardi, et il avait bon cœur ; on ne peut pas faire cet éloge de tous les ministres. Il a sauvé bien des hommes de la fureur des partis et il a regardé en face et, finalement, désarmé le parti le plus violent que nous ayons connu depuis soixante ans. Les sages hochent la tête et disent qu'il avait ses affaires privées dans un grand désordre ; il est certain qu'il est d'autres ministres à qui l'histoire n'aura pas ce reproche à faire.

Si vous voulez vous marier, dites-le-moi sans détours. Je n'ai pas vu une femme ici qui, après avoir causé avec vous, n'ait l'air de dire : Quel excellent mari on ferait d'un tel homme !

Je viens de lire les deux articles de Prévost-Paradol sur saint Vincent de Paul... Pour *M. Vincent*, M. Paradol n'a pas de limites à son admiration. Ses articles sont donc un sermon bien spirituel et quelquefois éloquent. Sans rien savoir de contraire, je ne lui croyais pas cet enthousiasme pour le christianisme.

Je vois passer avec tristesse les derniers jours de Coppet. C'est le lieu où je me plais certainement le plus, et, ensuite, cette vie de Juif errant que nous menons m'agace prodigieusement le système nerveux. J'ai envie de me mettre au couvent pour n'avoir plus de chance de bouger, mais quelque Garibaldi pourra venir nous disperser.

Ce que j'en dis ne doit pas laisser supposer qu'il n'y ait pas deux ou trois personnes que j'ai grande envie de revoir à Paris.

Adieu, mon cher ami; écrivez-moi encore ici avant même vendredi, si je pars vendredi.

XCIII.

AU MÊME.

Coppet, 30 octobre 1860.

Mon cher ami, mille remerciements pour le Xénophon et le tabac. Ce Xénophon était parti le 26 et il est arrivé le 30. Les Grecs ne sauraient s'accoutumer à la rapidité des chemins de fer. Vous avez à cette heure embrassé M. N. Quand je dis embrasser, je veux dire saluer, car assurément cette familiarité le jetterait dans un grand émoi. Quand il fait la moindre chose qui n'est pas dans l'orbite où il circule harmonieusement, on ne peut pas dire qu'il sorte de ses habitudes,

il vaut mieux dire qu'il tombe du haut de ses habitudes, et la secousse est terrible. Ce n'en est pas moins le plus doux et le plus juste des hommes. Il y a, je crois, un portrait de lui dans Eschyle parmi les figures des sept chefs devant Thèbes; qui le croirait? mais Eschyle a mis un sage parmi eux, et Boileau a eu tort de les appeler *sept chefs impitoyables*. Relisez ce passage dans une de vos belles éditions.

Je suis plus malade que jamais... En tout, je commence, ou plutôt je continue à trouver que la vie devient comme cette vallée peu large qui conduit à la vallée de l'ombre de la mort. Les jours passent vite et tristement; les relations se dénouent; toutes les formes de l'espérance s'évanouissent; c'est le cas de dire comme je ne sais quelle fin de lettre de madame Sand: « *Voici l'hiver, la nuit, la mort!* » alors que les feuilles sont tombées, que la glace couvre les vitres, que son bouvreuil s'agite et se tait dans sa cage. Toutes ces impressions passeront, peut-être, pour revenir, car je suis mobile sur un fond triste permanent; mais on dit généralement que j'ai l'air gai! Comme le grand Arlequin de la comédie italienne qui se mourait de chagrin dans son particulier, *there is some new subject of complaint at every moment. Your sickness come thicker and thicker; your comforting and sympathizing friends fewer and fewer; for why should they sorrow for the course of nature?* Je vous parle anglais parce que les lieux communs reprennent leur vérité dans une langue étrangère. On devrait se plaindre en latin des maux ordinaires; cela ferait peut-être plus d'effet sur les autres.

Quand vous ferez un paquet de mes lettres, vous pourrez écrire dessus *Lamentationes*. Je ne comprends pas comment on peut être si triste quand on est si

gai en Italie, par exemple. Avez-vous vu la manière de voter dans le royaume de Naples? J'aime ces deux corbeilles, l'une de *oui*, l'autre de *non*, où l'électeur choisit à son gré pour son vote secret. Là aussi le suffrage universel s'arrange pour être un scandale aux gens sensés. Adieu, mon cher ami.

XCIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 22 novembre 1860.

Si j'avais encore ici le *Petit Journal de Genève*, que je lisais à Coppet, je vous dirais bien ce qui se passe chez nous. Je ne sais vraiment comment il se fait que ce petit bonhomme de journal en sait plus dans son petit doigt que tous nos grands journaux n'en savent dans toute leur lourde et prudente personne. Si j'avais jamais l'honneur d'approcher de M. le ministre de l'intérieur, qui semble un homme zélé et instruit, je voudrais rechercher avec lui les causes qui permettent à des étrangers d'en savoir et d'en dire plus que nous sur nos propres affaires.

Vous savez, mon cher ami, que nous nous entendons depuis longtemps sur les affaires de l'Italie; que la violence et l'iniquité y règnent pour le moment à l'état aigu, j'en conviens bien volontiers; mais que la violence et l'iniquité y régnassent depuis longtemps à l'état chronique, personne, je pense, ne serait assez hardi pour le nier. Or, c'est une loi de la physiologie que l'excès du mal chronique tourne à l'aigu pour guérir ou emporter le malade. Si les grands morts de l'Italie se levaient pour raconter les lamentables his-

toires du passé, j'espère que les belles dames et les jolis messieurs, qui ont horreur de Garibaldi et de M. de Cavour, daigneraient frémir quelque peu par esprit de justice. Je n'ai certainement pas l'assurance cavalière de certain rédacteur de journal qui trouve que rien n'est plus simple que ce qui se passe sous nos yeux, et qui croit montrer beaucoup de largeur d'esprit en méprisant le droit des gens, les droits des particuliers et toutes les saines règles de la politique de l'Europe. Il est une largeur d'esprit qui consiste à ne point connaître de limites et qui devient sottise aux yeux de tous quand les passions du moment se refroidissent, mais, après tout, le golfe de Naples et les cimetières de Rome, de Modène, de Bologne, et ceux des prisons d'Autriche, couvrent des débris qui en disaient de belles sur le génie des gouvernements qui tombent à cette heure. Je n'ai pas la faculté d'oublier, qui est à la mode aujourd'hui. Je suis né bleu et je mourrai vraisemblablement bleu, quoiqu'il soit téméraire de s'en vanter à voir les grands oublis de soi que nous voyons. J'ajoute qu'il ne dépend pas même de ceux qui disent des choses bleues par hypocrisie de me faire changer d'avis. Je ne porte donc pas le grand deuil des dynasties italiennes qui s'en vont; seulement ce pauvre petit diable de roi de Naples m'intéresse parce qu'il m'étonne. Il prouve bien qu'il ne faut pas trop croire à la race. Sa femme est, dit-on, aussi un petit démon de guerre, qui court à cheval autour de toutes ces batailles. Je dois dire que si je crois que l'Italie refleurira probablement après cette crise, je trouve en même temps qu'il sera bien difficile aux gouvernements qui regardent tout cela les bras croisés d'avoir dorénavant une bonne raison à donner quand les particuliers armés viendront leur

dire de dételer en leur parlant de nationalités, d'unité, de conformité de langues et autres énormités semblables, sans compter ce beau mot de non-intervention, interprété comme il est à présent. Mais enfin, c'est leur affaire, et si l'on met à la porte, par ces mauvaises raisons, deux ou trois que je connais bien, je compte ne faire aucune objection.

Pour M. de Cavour, s'il réussit, je ne doute pas qu'il ne soit un grand homme, ce qui ne veut pas dire qu'il fait bien en tout. Je présume que beaucoup de grands hommes de l'histoire étaient faits comme lui. Le succès donne l'idéal; que n'auriez-vous pas à dire si vous aviez vu Richelieu dans ses commencements, et probablement si vous aviez bien connu Alexandre? Nous méprisons trop nos contemporains.

Adieu, mon cher ami; vos lettres me font un extrême plaisir, aussi ne me les reprochez pas.

XCV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 6 décembre 1860.

. . . .

Enfin, voilà les jours de ces lugubres cérémonies passés[1], et ton frère et ton père pourront du moins avoir du repos dont ils ne doivent avoir que trop besoin l'un et l'autre. Ils sont bien de santé, malgré tout ce mouvement dans un si grand trouble.

Comme de raison, on a à peine songé ici, dans les derniers jours, au changement politique que la France

1. Madame la princesse de Broglie venait de mourir à Cannes.

semble avoir éprouvé. Quels que soient les motifs qui ont dicté les dernières modifications dans le mode du gouvernement, et les motifs sont, sans doute, divers, il reste que ces changements méritent bien qu'on y regarde. Je le prends, pour moi, tout à fait en bonne part, et si ceux qui se soucient encore de la conduite des affaires publiques se conduisent sensément, on peut se faire de ces débris de liberté des digues ou des remparts utiles. Voici même aujourd'hui une circulaire de M. de Persigny à ses préfets, d'où il résultera certainement la possibilité d'examiner en toute rigueur dans les journaux l'administration intérieure du pays, et, après ces déclarations de M. de Persigny, il lui serait impossible de donner un avertissement à un journal qui jugerait convenable d'exposer et de critiquer le ménagement des finances de la ville de Paris, par exemple. Enfin, il n'est point douteux que tout va changer en France, je ne dis pas profondément, mais, du moins, tout va changer de face, au sens étymologique. S'il ne faut pas exagérer ce changement, on ne peut pas non plus le tenir pour nul.

T'es-tu procuré les deux volumes que M. Sainte-Beuve vient de publier sur M. de Chateaubriand? Ils sont pleins d'esprit; je ne peux pas dire qu'ils respirent la douceur et la mansuétude. Jamais M. de Chateaubriand n'a passé par un tel tamis; toutes les vanités de son caractère, de sa vie publique et privée y sont exposées avec une sévérité chirurgicale encore aiguisée par la malice; mais aussi le sentiment des grandes beautés de ses ouvrages s'y trouve vif et profond. Il y a dans ces deux volumes plus d'observations pénétrantes sur la littérature que dans tout La Harpe, tout Marmontel, tout Blair et même tout Voltaire. Le fond des choses littéraires y

est touché de main de maître, sans grand apparat. C'est d'abord, certainement, une rhétorique supérieure dans la plus vraie acception du mot, et je le dis sans aucun dessein d'abaisser l'ouvrage. On y trouve, de plus, une multitude de petits faits curieux et qui, bien que petits, changent pourtant la physionomie de plusieurs écrivains célèbres qu'on croyait se représenter exactement. J'avoue que j'ai un grand goût pour les ressemblances exactes, et cette fidélité dans le portrait des hommes qui ont pris place dans notre imagination est sans doute le meilleur commentaire de leurs œuvres. J'en suis encore à comprendre pourquoi ce goût d'exactitude dans les biographies n'est pas venu plus tôt dans le monde. Depuis Suétone, il s'est passé environ dix-huit siècles sans qu'on se souciât guère des nuances vraies dans les figures des grands hommes, d'où il suit que nous ne connaissons presque personne dans ces dix-huit siècles. Tu as vu, je crois, M. le général Trochu, trois ou quatre jours de suite; rappelle à ta mémoire la figure que tu te représentais avant que de l'avoir vu, et juge de la différence probable pour tous les grands généraux que tu n'as pas connus. On ne se pénètre bien du sens d'une phrase que quand on a fréquenté longtemps celui qui l'a écrite. Je suis prêt à soutenir cette thèse en Sorbonne avec les développements psychologiques les plus curieux et les plus subtils.

C'est donc véritablement vers Noël qu'on te verra moitié moins pressé que tu ne l'étais dans ton excursion à Coppet? Je crois que *moitié* est le terme exact, puisque tu espères environ quinze jours. Ta tante a vu dernièrement M. de Saisset qui souhaite pour toi que tu sois placé dans la Méditerranée sous les ordres d'un de ses amis dont je ne retrouve pas le nom, bien

que ce soit un amiral (Ce que c'est que la gloire !). Je me figure, sans en rien savoir du tout, que votre escadre d'évolutions pourrait aller vers Gaëte pour regarder voler les bombes que les Piémontais lancent sur le jeune roi de Naples et sa petite famille. Adieu.

XCVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 15 janvier 1861.

Mon cher ami, il n'y a rien de nouveau ici et c'est toujours la même tristesse. Albert a pourtant recommencé à ouvrir sa porte pour cette triste série de visites de condoléances qui ont quelque chose d'inévitable et de pénible ; aussi il faut recommencer, avec chacun, ces tristes détails qu'on ne sait que trop bien. M. de Broglie a aussi repris son petit train de l'Institut qui n'est pas une sinécure quand on est de la commission des prix Montyon, mais enfin ces distractions forcées ne font pas de mal.

Tous les yeux sont toujours tournés vers Gaëte pour voir si le pavillon de l'amiral Barbier de Tinan flotte encore dans ces parages. Il est d'une infinie probabilité qu'il n'y flottera pas longtemps. Quoiqu'il soit certain que l'*Ariège* est parti de Toulon, il y a trois jours, porter des vivres à la flotte, cela ne signifie pas grand'chose, car on mange aussi en revenant en France. Il me semblait pourtant que ce maintien de nos vaisseaux sous Gaëte était la meilleure chance d'empêcher la guerre sur la Vénétie au printemps et le gouvernement français n'a point

d'intérêt à la guerre générale et n'en a pas, dit-on, non plus le désir; mais puisque le diable et lord Palmerston veulent qu'on se batte, il faudra bien que le continent s'allume un jour ou l'autre. Il reste pourtant que les Napolitains paraissent avoir la fantaisie inattendue d'être des Espagnols. Les Piémontais ne sont pas beaucoup plus aimés dans les Calabres que les Français ne l'étaient, en 1810, en Aragon. Qui vous aurait dit que le peu de résistance qui se fait au remaniement du monde viendrait de Naples? Avez-vous vu la jolie petite figure de la reine de Naples en brigand des Calabres? Elle a la mine d'un joli démon de la résistance. Je ne croyais pas non plus que je pusse m'intéresser à cette famille. Le général Cialdini a remporté là une grande victoire sur moi. On a dit tous ces temps-ci que M. de Cavour avait eu deux attaques d'apoplexie. Je n'en crois pas grand'chose; quand un homme important a un rhume de cerveau, la renommée en fait à l'instant une congestion cérébrale. Il faut pourtant avouer que le pauvre homme a sur la tête une charge qui pourrait donner à beaucoup de gens des étourdissements. Malgré ses injustices, je ne suis pas de ceux qui lui veulent du mal. Ceux qui l'appellent un scélérat ne savent guère de quel bois se sont chauffés la plupart des libérateurs des nations.

Le bruit s'est répandu ici que la session du Corps législatif sera courte. Après le discours et l'adresse autorisés par le décret du 24 décembre, on aurait la dissolution du Corps législatif et de nouvelles élections. Les conseillers de l'Empereur penseraient, suivant ceux qui répandent ces bruits, que la Chambre qui sortirait des élections serait un plus sûr rempart contre les orages de la liberté déchaînée par ce

même décret et les circulaires de M. de Persigny;

Mais tout dort et l'armée et les vents et Neptune.

Remarquez-vous que pas un journal ne s'est encore hasardé à faire usage de ces terribles libertés? Je croyais que toute la France allait dire son avis sur tout.

Je partage tout à fait votre sentiment sur M***. Savez-vous quel est ce quelque chose qui lui manque? C'est le diagnostic des grands médecins comme il n'y en a plus. Il compte tous les symptômes de la maladie d'un État, mais, dans cette analyse méthodique, ce je ne sais quoi qui fait qu'on est guérissable ou incurable lui échappe. Il a des yeux très ouverts, mais pas beaucoup de nez. Son talent est de même; il a la propriété, la clarté, la vivacité, mais il n'a pas la dent qui mord dans la chair et cette dent-là, c'est l'imagination qui manque partout où elle n'est pas, qui attriste tout par son absence, comme il fait triste dans une maison où il n'y a point de femme.

Tout le monde s'agite pour la réception du père Lacordaire. On rapporte que son discours est bien, mais sans rien de ce qu'on compte y trouver; rien du moine et rien du démocrate.

XCVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 16 février 1861.

Je ferai acheter tes livres et te les ferai expédier le plus tôt possible. Je ne sais si tu as comme moi la fièvre des livres, mais, à ton âge, je ne supportais

pas patiemment une heure de retard pour un livre dont j'avais rêvé la lecture. Les sermons de Bossuet me paraissent seuls une difficulté, et aussi M. Cousin, que j'oubliais. C'est un bien gros bagage pour une petite cabine, même à bord de ce grand *Donawerth*. Enfin, je te ferai envoyer d'abord ce que Béranger aura pu me procurer immédiatement. J'y joindrai même un volume de M. Janet sur la dialectique de Platon que je trouve bon et que surtout ton père trouve excellent. Il pourra t'orienter dans cette grande diversité des dialogues de Platon. C'est, sans doute, un ouvrage fort distingué pour l'exactitude du savoir. Il expose à merveille la *méthode* de Platon. Il a une opinion des Anciens sans laquelle on les juge mal et on leur donne une fausse précision. Il sait que ces esprits subtils n'étaient point rigoureux et qu'il ne faut point attendre d'eux la sévérité géométrique de nos conceptions; de nos expressions et de notre composition modernes; mais, malgré l'admiration qu'il a pour Platon, je lui reprocherais volontiers de n'avoir pas fait un hymne final sur l'influence qu'a eue la théorie des idées sur le genre humain. Je crois sincèrement que c'est Platon qui a donné des ailes au petit nombre d'hommes qui en ont eu dans ce bas monde. En tout, le défaut de son livre est d'être un peu technique. On a fait tant de phrases, il est vrai, que les bons esprits commencent à se refroidir et à se défendre de tout autre chose que de l'observation et du raisonnement. La méthode que Bacon n'a prêchée que pour les sciences positives va régner bientôt dans tout le domaine de la pensée. Les déclamateurs auront à se le reprocher; ce n'en sera pas moins dommage. A propos de Bacon, l'as-tu jamais lu d'un bout à l'autre? Il y a bien des répétitions, des idées

fausses, des à peu près trompeurs. Il n'en est que plus singulier qu'un esprit si réellement chimérique, tellement dominé par l'imagination soit le père de toute la famille des esprits droits, secs, sévères, sagaces, de tous ceux qui se font gloire d'éviter toutes les séductions. Il est une preuve plus éclatante que toutes les autres qu'on ne fait rien, pas même des physiciens, sans imagination, car c'est l'éclat et la chaleur de son langage qui a décidé le monde savant à résister à l'imagination.

Avez-vous revu *la Mouette* qui a déposé le pauvre roi de Naples à Terracine? Ce petit diable de héros doit avoir besoin de quelques jours de repos et sa femme aussi. On dit qu'il s'est montré très touché de ce que la marine de France a témoigné de bienveillance pour lui. Je ne sais pas ce qu'il y a de fondé dans le bruit qui court que le dernier magasin de poudre qui a sauté n'a pas pu sauter par le fait de l'ennemi. Il me semble qu'il faut qu'un malveillant soit bien hardi pour mettre le feu à une poudrière, car il faudrait un grand appareil de précautions pour le faire avec quelque sécurité, et puis cette garnison de Naples n'a pas mérité de si indignes soupçons. Adieu, mon cher petit.

XCVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 5 mars 1861.

Bossuet dit du prince de Condé devant l'ennemi : « A sa vue, il s'est animé; *efferatus est in eum*, dit le prophète : il l'abat, il le foule aux pieds. » Ces grandes

paroles conviennent aussi à l'éloquent orateur 1 dont vous me parlez. Il a regardé le Pape avec la même hardiesse que le maréchal de Mac-Mahon a pu montrer devant les canons de Magenta et de Solferino, et aussi il a fait, dit-on, sur l'Assemblée l'effet d'un bataillon de zouaves chargeant sur de nouvelles recrues. Tout le monde commence à trouver qu'en effet ce Pape est bien insupportable, et, qu'après tout, s'il n'est pas content du jardin qu'on lui offre sur la rive droite du Tibre, il restera démontré que cet homme est insatiable. On lui a offert successivement de le dépouiller d'un quart, puis d'un tiers, puis du tout de son État, et il n'a voulu entendre à rien. On lui a dit que s'il se faisait couper un bras ou deux, le reste de sa santé s'en affermirait, et il est resté sourd aux conseils de ses médecins; qu'il aille donc se promener ailleurs! Nous allons voir quel sort aura l'amendement sur ce pauvre Pape. On tient généralement qu'en supposant qu'on le présente encore, il n'aura de voix que celles des cardinaux et encore! Des gens bien informés d'ordinaire disent que M. le ministre de l'intérieur était dans un véritable enthousiasme après avoir lu le discours du Prince; enfin, cette forte voix du Prince, qui a conduit le 5me corps en Italie, a troublé les âmes.

Pendant que je vous écris, on me dit pourtant que l'amendement en faveur du temporel sera présenté et que M.*** est au nombre des signataires.

O sagesse éternelle,
Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

Les personnes pieuses recueillent précieusement

1. Le prince Napoléon.

tous ces petits cailloux ; mais elles n'en feront pas un rempart contre les eaux qui montent et qui couvriront Rome. On doit entendre dans ses murs cette voix qui disait à la chute du paganisme : *Les dieux s'en vont !*

XCIX.

AU MÊME.

Paris, 1er avril 1861.

Mon cher ami, vous vous attardez bien à la campagne. Est-ce que vous attendez les hirondelles, qui ne sont pas près de venir ? On n'entend guère leur cri aigu et joyeux que vers le milieu de mai. Il est vrai que tous ces derniers jours de carême n'étaient pas bien curieux à voir ici. On se lamentait sur Rome, on allait à la messe et au sermon, et au salut, et puis c'est tout. Je vous avoue que moi aussi, supposé que j'eusse quelques petits champs, j'habiterais ces petits champs. Malgré l'infinie variété des événements dont nous sommes assurément témoins, je suis fatigué de la monotonie de ce qui se passe et de ce qui se dit. Les esprits n'ont plus nulle part ni liberté ni ressort. On dirait des tortues qui regardent un spectacle d'agitation. Encore ces tortues sont-elles assez suffisantes. Je n'aime pas les tortues qui ont une grande idée d'elles-mêmes.

Si vous savez où est le général Garibaldi, vous êtes prié d'en donner avis. La petite vache brune qu'il a élevée dans son île de Caprera est restée toute seule. On ne trouve son maître ni dans son taudis de chambre à coucher, ni dans son bateau ni à la messe,

où il ne va guère, à la vérité. Enfin, on raconte que l'Empereur n'est pas du tout content de son préfet de police, qui laisse courir un pareil homme sans le suivre pas à pas. On craint qu'il n'aille mettre le feu à quelque autre royaume de Naples. Ces diables de gens, qui veulent quelque chose contre vent et marée, sont bien gênants pour les esprits modérés qui ne savent que penser ni que vouloir. Quand il y avait dans le monde beaucoup d'animaux indomptés, ils se tempéraient les uns par les autres. Grégoire VII montrait ses cornes aux buffles socialistes, qui y regardaient à deux fois avant d'engager le combat. Au XVIe siècle, la férocité catholique était balancée par la fureur protestante, et chacun savait que s'il levait le bras, il courait risque de recevoir sur-le-champ un bon coup de massue sur la tête ; mais quand la civilisation a adouci les mœurs et éclairé et affaibli les volontés, les hommes qui restent des anciens âges avec leur tempérament de boulets de canon passent partout, tandis qu'on réfléchit sur la manière la moins violente possible de les contenir ; et voilà pourquoi l'Europe est muette devant Garibaldi et même devant M. de Cavour. On crie : « Le lion est dans la rue ! » et tout le monde rentre chez soi en fermant la porte. A d'autres époques, des lions tout aussi féroces que celui qui se promène seraient sortis de leurs antres en rugissant, et la bête du Gévaudan serait allée se cacher. A cela il n'y a de remède qu'une volonté savante et puissante et permanente dans quelqu'un de civilisé. C'est pour le moment le grain de sel sur la queue de l'oiseau.

..... Je me suis jeté récemment sur les *Mémoires* de la princesse Dachskoff, cette grande dame qui a fait, en Russie, la révolution de 1762, dans laquelle cet idiot

de Pierre III a été étranglé. Sur le récit de Rulhières, je me figurais toujours que cette grande dame était charmante : un certain mélange de fleurs et de poignards de Damas, mais point ; c'était une grosse personne, laide, bizarre, habituellement vêtue d'une grande redingote d'homme et coiffée d'un bonnet de coton ; on a bien de la peine à savoir quelque chose de quelqu'un.

Dites-moi donc quand vous revenez. Le malheur est que vous avez une belle et bonne bibliothèque dans ce Chérigny, et que vous êtes très capable de lire les écrits des autres temps qui vous dorlotent les soirs, quand vous rentrez. C'est aussi en quoi vous différez des hommes de votre temps, qui n'aiment et ne comprennent que les contemporains. Encore ne les comprennent-ils guère.

Adieu, mille et mille amitiés.

C.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 3 avril 1861.

Est-ce que tu me boudes ? Ce n'est pourtant guère ton habitude. Je comptais que tu me parlerais un peu, pour me réveiller, des nouveaux hôtes que je t'ai adressés, à savoir le Tasse, Fénelon, saint François de Sales, peut-être Pétrarque, Platon, ou du moins sa *dialectique*, tous gens qui montent rarement à l'échelle d'un vaisseau de guerre. Si tu as le temps de lire, sur quoi es-tu tombé d'abord parmi tous ces grands personnages dont tu as reçu la visite, Lucain, Cicéron, Bossuet, Pline, saint Augustin et l'abbé Marêt ? Si je

me mets à ta place, il me semble que j'aurais commencé par Pline le Jeune, non pas assurément par la supériorité de son mérite sur les autres, mais pour le plaisir de voir dans tout son détail la vie d'un Romain si honnête homme et si éclairé dans les premiers temps de l'empire. Je serais curieux de savoir ce que Cicéron aurait pensé de ce jeune avocat élevé dans une boîte de coton par les meilleurs maîtres d'alors. Qu'aurait dit ce grand oiseau de mer, qui avait vécu dans les tempêtes civiles, à la vue de ce joli petit serin qui chantait en cage toutes sortes de jolis airs qu'on lui avait appris sur la liberté et sur la vertu? Et pour parler d'autres gens, fais-moi le plaisir de lire un sermon de Bossuet et un sermon de Fénelon, en oubliant le fond et en ne pensant qu'au tour d'esprit et d'imagination. Je suis si loin du jugement qu'en porte ton père que je voudrais savoir si je rêve. Je crois que *cet accident* de Bossuet n'est arrivé qu'une fois dans le monde littéraire, tous les âges de la littérature compris. Personne n'a eu une imagination si forte et si naturelle dans une pareille gravité de pensées. Je sais bien que Fénelon a une noblesse simple, une mesure, une finesse délicate et subtile qui est précisément le ton de ce qu'on nomme la bonne compagnie, un tour enfin dont la prétendue bonne compagnie d'à présent n'approche pas plus que les petits cochons d'Eumée n'approchaient de l'élégance aisée de Pénélope, leur maîtresse; mais qu'est-ce que cela cette puissance d'imagination qui accompagne tous les sentiments et toutes les pensées de Bossuet, comme cet écho des montagnes qui, répétant tous les bruits, semble appeler toutes les puissances de la nature en témoignage? C'est un grand lieu commun que je te propose là, mais puisqu'on en dispute encore, il vaut encore la peine d'en parler. Il est

bien possible que mon sentiment tienne à ce que je suis plus un homme des bois qu'un homme de bonne compagnie.

Que savez-vous des affaires d'Italie à bord du *Donawerth?* Je m'obstine à croire, malgré bien des apparences que M. de Goyon restera encore longtemps à Rome en tête à tête avec ce pauvre Pape. M. de Cavour a montré dans son dernier discours une bien grande hardiesse de candeur. Il ne prendrait pas Rome s'il n'en avait un besoin indispensable (comme on parle à cette heure). C'est bien là ce qui s'appelle renouveler le droit des gens. Nous en verrons de belles sur les grands chemins si cette règle nouvelle du droit des gens vient à fixer aussi les lois de la propriété individuelle. Il est vrai qu'il laisse au Pape toute la plénitude de ses pouvoirs spirituels, et il est sans nul doute que c'est une grande modération que de ne pas prendre aussi ces attributs surnaturels. Il se peut bien qu'un jour il regrette de ne les avoir pas aussi confisqués. On ne sait jamais si on n'aura pas un jour le besoin pressant d'excommunier les esprits superbes. C'est un petit talisman qui ne mange pas de pain et qui peut servir dans l'occasion.

On vit ici comme si le monde ne tremblait pas sur ses bases. On vient de mettre le premier Empereur dans son grand tombeau de granit. Voilà vingt ans que M. le prince de Joinville l'a rapporté du fond des mers. Il attendait depuis lors dans une chapelle provisoire, et ces vingt ans lui auront passé, sans doute, comme un moment. Que pensait-il, durant ces jours, de tous ces bruits d'un monde nouveau qui venaient jusqu'aux murs des Invalides ? En sa qualité de grand mécanicien, je suis sûr qu'il se dit que tout cela n'est pas en équilibre.

CI.

A M. PISCATORY.

Paris, 22 mai 1861.

M. de Persigny se moque des règles du droit, et je compte qu'il lui en arrivera malheur aussi. Il plaît à M. le ministre de suppléer par circulaire à l'insuffisance des lois sur la presse et il décide souverainement qu'on peut saisir par voie administrative toutes les pensées d'un exilé avant leur publication. Ce goût de faire des lois à soi tout seul, quand on est ministre de l'intérieur, ne peut venir que dans ce temps-ci, même à un esprit aussi hardi que M. le comte de Persigny. M. de Bonald, M. Duplessis, M. Ferrand en auraient frémi dans leurs plus beaux jours. La vérité est que M. le ministre a fait là une grande insolence et, si on ne brave pas immédiatement cette loi de nouvelle espèce et si on ne le mène pas devant les tribunaux, on aura grand tort; pour de telles choses, il y a encore des juges, même à Paris.

.... Ah! que vous avez donc raison d'admirer le *de oratore!* cela a la solidité et aussi la belle couleur du marbre du Parthénon. Un homme de talent en tirerait une rhétorique admirable et je suis étonné que les gens de Port-Royal ne s'en soient point avisés. Que les personnages du drame sont charmants, doux, graves, éclairés, parlant des orages du Forum comme de vieux matelots des tempêtes du cap Horn. Les moindres détails de la vie y sont aimables et y ont leur grandeur. On y voit jusqu'au profil de quelques grandes dames romaines. Avez-vous remarqué, qu'au

fond, les anciens avaient un goût et un besoin du beau qui ne pourraient plus aller à notre tribune moderne? Au milieu des plus violentes délibérations, on dirait que le plaisir d'entendre bien parler l'emportait sur le reste. Tout le monde s'oubliait un moment pour se perdre dans la région idéale des grands sentiments et des nobles pensées. Nous sommes trop pressés. Pitt, et Canning, et Fox étaient trop pressés pour perdre ainsi le temps. La logique étroite et rigoureuse des modernes ne laisse plus de place à ces belles divagations de l'esprit. Nos discours ressemblent à des balles de fusil qui font leur chemin suivant une courbe déterminée; ceux des anciens ressemblaient à de grands orages où l'on voit de beaux horizons parmi les éclairs; ils avaient moins de précision, mais l'homme était plus tout entier dans leur langage. Nous nommons lieux communs cette parure de l'éloquence des anciens, parce que nous n'avons plus le souffle nécessaire pour faire jouer cette puissante machine....

CII.

AU MÊME.

Paris, 11 juin 1861.

Mon cher ami, je vous ai écrit vers le 22 du mois dernier; depuis lors, il s'est passé bien des choses. Voilà M. de Cavour mort. Il n'y a pas beaucoup de chênes de cette taille-là dans le temps présent, et c'est triste d'en voir tomber un, quelles que soient les opinions qu'on a sur les affaires d'Italie. Qu'il est difficile de faire la philosophie de l'histoire et de sa-

voir pourquoi Dieu perd ou laisse celui-là ou celui-ci! On s'imagine toujours involontairement que celui qui a de grandes affaires à terminer en ce monde est défendu pour longtemps contre la mort; mais cela n'a pas empêché Gustave-Adolphe ni Henri IV d'être emportés par des coups de raccroc, du moins en apparence; ainsi l'Italie est sous la main du hasard bien autrement que jamais. Je me figure que personne n'y pèse une once en comparaison de M. de Cavour, qui avait autorité pour faire prendre patience à tout le monde. Il avait tant fait, par ruse et par force, qu'on pouvait compter sur ses promesses et laisser le Pape six mois de plus ou de moins dans le Vatican. Des gens assez bien informés d'ordinaire disent que l'Empereur a proposé la reconnaissance du royaume uni d'Italie, sous la condition que l'on garantirait au Pape : 1° les États actuellement sous sa puissance ou sa faiblesse, comme vous voudrez; 2° un revenu égal à ce que lui rapportaient les autres États qu'il a perdus. L'occupation française serait d'ailleurs maintenue à Rome. Je vous dis l'état des girouettes, mais le vent peut changer, comme vous savez.

Il ne fait pas bon écrire de notre temps sur des matières politiques, même de pure théorie. Vous savez que le duc de Broglie a depuis longtemps l'habitude, quand il a terminé quelque travail qu'il ne veut pas publier, de le faire pourtant lithographier à un certain nombre d'exemplaires qui vont à Broglie, pour y être proprement rangés dans les archives, sans qu'il en soit donné une page à qui que ce soit. C'est ainsi qu'il a fait déjà pour deux ou trois ouvrages de philosophie ou d'économie politique. Il ne recherche certainement pas la publicité, comme vous voyez; or, depuis trois mois, il faisait lithographier dans le

même dessein un livre de six cents pages intitulé : *Vues sur le gouvernement de la France*, et âme qui vive n'en avait entendu parler, et il n'avait pas plus songé à le répandre qu'il n'avait fait des autres. L'autre jour, le volume étant terminé et prêt à être relié, M. le préfet de police l'a fait saisir sans cérémonie et a emporté tous les exemplaires dans son hôtel de la rue de Jérusalem, sans dire pourquoi au lithographe et sans écrire un mot de politesse à l'auteur. Il faut remarquer que, si la loi permet de faire quelque avanie de ce genre aux *brochures*, dans des cas extrêmes, il n'y a pas un mot dans toute notre législation qui autorise ce procédé de Turc à More pour un livre de six cents pages, et même la circulaire de M. de Persigny, toute circulaire de M. de Persigny qu'elle est, a limité aux exilés cette belle saisie administrative dont il est l'inventeur, au mépris des lois. Vous comprenez que le duc de Broglie ne se laissera pas manger ainsi la laine sur le dos et que son sang de jurisconsulte lui est monté au visage. Il va assigner sans délai les gens qui veulent lire les livres que lui n'a jamais voulu publier, et il désire voir si les tribunaux autoriseront l'administration à venir prendre et garder les manuscrits des sujets de l'Empereur, sans donner la plus petite explication et sans faire la moindre excuse. Il est vrai que, sous Jacques II, les choses se passaient ainsi en Angleterre, et que Sidney a eu du désagrément pour avoir laissé dans son tiroir un petit écrit qui n'annonçait pas une grande admiration pour le gouvernement de l'Angleterre, en 1683. Nous saurons, à l'issue du procès, si nous vivons sous un régime analogue. Encore Jacques II avait-il cette abominable législation pour lui, tandis que M. le

préfet de police n'a ici pour toute règle que son caprice.

. . . .

Madame Piscatory a-t-elle repris sa plume fine et brillante? Qu'avez-vous dit de l'article de M. Michelet dans la *Revue des Deux Mondes?* Il a inventé d'écrire l'histoire avec des documents nouveaux qui me paraissent tirés des archives de son imagination. C'est là qu'il a vu la preuve que Fénelon était une sorte de misérable, et il ne dit rien de plusieurs laïques de nos jours!

CIII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 23 juin 1861.

Mon cher ami, as-tu reçu une lettre de moi entre Cythère et la Syrie? Si elle est perdue, il n'y a pas grand mal.

Les procès de ton père vont leur train, pas bien vite, parce que c'est l'allure naturelle de tout procès. C'est mercredi prochain que viendra l'affaire contre M. le préfet de police. L'instruction poursuivie par le tribunal de police correctionnelle contre le duc de Broglie ne donne aucun signe de vie au dehors. Il est difficile de deviner s'il y aura une ordonnance de non-lieu, ou si l'on voudra poursuivre une accusation où tous les magistrats instruits, quelle que soit leur opinion politique, sont aussi fermement et unanimement d'avis qu'elle est insoutenable et que personne ne voudra, dans un tribunal, du mauvais

renom qui suivrait une condamnation devant une législation si claire en faveur de la défense. Ton père est très bien portant ; je crois que cette petite algarade l'a remis de sa goutte plus promptement que de coutume. Il est fort en train de son attaque contre le préfet de police et de sa défense devant la haute cour, s'il y a lieu. S'il s'agissait d'aller devant le jury, il n'y aurait plus d'à-propos de réclamer un tribunal exceptionnel ; mais, hormis le jury, il y a mille raisons pour préférer un tribunal qui, par sa composition (9 membres de la Cour de cassation) est obligé à encore plus de respect pour la loi ; d'ailleurs, en droit comme à la guerre, quand on a bonne cause, on profite légitimement de tous les accidents de terrain. Quelques puristes sont d'un avis contraire et voudraient qu'on ne profitât jamais des tribunaux d'exception. C'est comme si un ingénieur moderne refusait d'occuper une place utile sous prétexte qu'elle n'est pas construite suivant les règles de la nouvelle législation

Qui aurait cru que l'habitude constante qu'a ton père de faire tirer des copies de ses travaux sans aucun dessein de les publier, engendrerait deux procès : l'un du duc de Broglie contre le préfet de police, l'autre du procureur général contre le duc de Broglie? Je n'aurais jamais imaginé qu'on trouvât un seul magistrat pour se mettre à la poursuite des pensées qu'on fait copier pour son usage personnel. Le plus court serait qu'on ne parlât pas du tout sur le territoire de l'Empire ; alors plus de querelles, plus de divergences ; des fonctionnaires bien vêtus, des citoyens paisibles plantant des choux qui végètent comme celui qui les cultive. L'almanach impérial serait le seul livre, couvrant le budget de son ombre majestueuse.

L'affaire en elle-même n'est pas grande, mais ce dont on y dispute est du plus grand intérêt.

Adieu, mon cher ami. Je suis pressé par extraordinaire. Dis-moi quelque chose de ton voyage.

CIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 24 juin 1861.

Nous attendons toujours la solution de l'affaire d'Italie, c'est-à-dire la reconnaissance de la France, qui n'est pas une solution. On croit généralement que dans cette reconnaissance l'Empereur persévérera à couvrir de son bouclier ce qui reste d'États au Pape. En attendant, on s'amuse à nous donner des portraits en pied de M. Ricasoli et des descriptions de son château. On nous dit qu'il déteste la liberté de la presse, qu'il n'a pas beaucoup de tendresse pour le régime parlementaire, qu'il exècre la populace et qu'il ne peut pas souffrir le Pape. Il y a là dedans bien peu d'éléments propres à faire un ministre libéral, mais on ajoute qu'il est entêté comme une mule, et c'est une jolie qualité pour gouverner une révolution. Ce qu'un homme pense dans des temps pareils n'importe guère, pourvu qu'il fasse marcher droit tout son monde. M. Perrier poussait les gens avec la force d'une baliste, et cela valait mieux que s'il avait eu tout le libéralisme inerte et mélancolique de M. Barrot. Le pauvre M. de Cavour va bientôt être oublié comme l'a été Mirabeau. D'autres hommes vont venir, et d'autres intérêts et d'autres événements, et il dormira tout seul sous la garde de l'his-

toire dans la triste maison de campagne où il a voulu être enseveli. J'ai vu hier un de ses cousins qui croit qu'il est mort d'une fièvre pernicieuse méconnue par ses médecins. Il était allé visiter dans ces derniers temps des rizières qui lui appartenaient, et, dès son retour, il se sentit mal à l'aise. M. Rayer ne l'aurait vraisemblablement pas laissé mourir. Ainsi, quelque vapeur qui sort d'une rizière, un certain jour, peut changer la face et l'avenir de l'Italie. Les hommes ont bien raison de s'étonner toujours de ces coups du hasard. Ils se demandent assez naturellement s'il y a là une profonde incurie pour les choses humaines ou une profonde sagesse qui nous dépasse. Le problème vaut la peine qu'on s'y arrête souvent, tout lieu commun qu'il est à la première vue.

Je ne crois pas que M. Billault s'occupe de ces vaines questions. Il a trop de solidité d'esprit pour cela, mais il est très insolent et très inique quand il se permet de citer et de citer mal devant le Corps législatif un livre qu'il ne devrait pas connaître. Le président de Harlay n'était pas un homme délicat assurément, mais il eût rougi de citer un livre dont il s'agit de savoir, en justice, si on a le droit de le lire ou non. Il paraît qu'on n'y regarde pas de si près aujourd'hui, et ce ministre sans conscience et sans portefeuille foule lestement sous ses larges pieds toutes les règles du droit comme tous les scrupules de la morale. Le passage qu'il a cité n'est nullement dans le livre du duc de Broglie. Il y serait qu'il n'avait nul droit de le citer. Le procès contre le préfet de police sera porté à l'audience de mercredi prochain. Vous avez aisément compris que, pour lui faciliter sa défense, on a changé la saisie administrative en saisie judiciaire, et qu'en réponse au procès intenté par le duc de Broglie,

on lui a intenté à lui-même une action pour excitation *à la haine et au mépris du gouvernement*.

On n'a point de nouvelles de cette dernière instruction, depuis l'entretien du juge d'instruction avec le duc de Broglie, dans son cabinet, au Palais de justice. Là, le duc de Broglie lui a déclaré que, sur son livre, il n'avait rien à répondre, vu qu'il n'était pas publié et qu'il n'était pas de coutume, dans le droit, de répondre de sa pensée. Il lui a fait entendre aussi que, s'il répondait à ses questions sur d'autres points, c'était pour ne pas se montrer trop pointilleux, mais qu'il ferait ses réserves sur le tribunal duquel il ressortissait; qu'un sénatus-consulte de 1858 lui donnait pour juges les membres de la haute Cour (c'est-à-dire cinq juges et quatre présidents de la Cour de cassation, y compris le premier président); voilà à quoi sert d'être grand cordon de la Légion d'honneur. Les juristes, et ils sont peu nombreux, disent qu'il ne faut jamais réclamer un tribunal d'exception. Je serais peut-être de leur avis s'il y avait un jury quelque part pour juger cette cause; mais entre trois juges obscurs de la police correctionnelle qui n'ont point de point d'honneur, et neuf membres de la Cour de cassation qui répondent devant le monde de ce qu'ils décident, il n'y a point à hésiter. Quand on est attaqué par les lois de l'empire, on serait bien dupe de ne pas se retrancher, s'il y a lieu, dans d'autres lois de l'empire.

Les gens qui se croient bien instruits pensent que toute cette affaire du duc de Broglie va finir par un arrêt de non-lieu et la restitution des exemplaires. Je crois le contraire; les amours-propres sont excités et on ira jusqu'au bout.

CV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 27 juin 1861.

Vous avez vu que l'affaire du duc de Broglie contre M. le préfet de police est remise au mercredi 10 juillet... Le duc de Broglie voulait d'abord partir immédiatement pour Coppet. Je crois qu'à la réflexion il modifiera ce plan et qu'il cédera à quelques observations de M. Andral... Le débat a besoin d'être nettement mené jusqu'au bout et il ne faut en paraître ni ennuyé, ni découragé, ni gêné. Cette lutte contre le préfet a le caractère d'un devoir civique, et on ne doit pas bâiller dans l'accomplissement d'un devoir civique.

Voilà donc le pauvre M. de Loriol mort? Je sais que c'était un homme d'esprit et d'un caractère très distingué. On meurt beaucoup cette année, les grands et les moyens. Après M. de Cavour, le Sultan meurt et le Pape n'a pas l'air de devoir rester beaucoup plus longtemps dans ce monde. Probablement il se laisse miner dans l'incertitude, et, quoique M. de Cavour soit mort, le feu de l'activité et de la révolution, qui tue quelquefois, entretient encore plus souvent la vie dans le tumulte des grandes affaires. Les hommes meurent encore plus d'ennui que de fatigue, et vous voyez tomber surtout ceux qui n'ont plus rien à faire.

Vous avez sans doute reçu le volume IV des *Mémoires* de M. Guizot. Vous y trouverez le récit de la formation de ce ministère où il est entré avec M. Molé et sans le duc de Broglie. Vous trouverez, dans un

autre endroit, de belles paroles sur madame de Broglie mêlées au récit des événements de 1838. Ce livre est un grand sujet de remarques pour ceux qui vivent encore. Il faut avoir des nerfs de bronze pour parler non seulement de ceux qui ne sont plus, mais de tous les vivants d'aujourd'hui. Quoique le ton de l'ouvrage soit grave et mesuré, un homme dont on fait le portrait regarde bien plus au détail que le peintre lui-même. C'est mettre un bâton dans un guêpier. On le reprend de ses éloges comme de ses critiques. Il y a deux pages aimables sur M. de Morny qui scandalisent les faibles; enfin, cela vous intéressera, sauf le détail de la politique extérieure.

Mille tendresses.

CVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 1er juillet 1861.

Mon cher ami, j'espère que vous vous déciderez pour les eaux d'Évian, et que, de mon côté, je pourrai aller à Coppet. Je voudrais bien vous faire les honneurs de ces eaux bleues du lac et de ces montagnes bleues aussi et un peu froides, mais charmantes. C'est là qu'il faut relire les quatre volumes de la *Nouvelle-Héloïse*, que la génération présente ne veut plus regarder. Quand on a l'imagination mieux faite que ne l'a cette petite race perverse et étriquée de nos jours, on ne peut pas se défendre de voir la maison de M. de Wolmar au fond de l'horizon. J'ai une rage intérieure contre les esprits bien faits qui n'ont que le goût du réel. Quand on en est là, on n'est bon à

rien, pas plus dans une ferme que dans un palais. Pour tenir une ferme propre et bien ordonnée, je dis hardiment qu'il faut avoir ce sentiment de l'ordre qui ne sert à rien, mais qui fait songer à un ordre plus parfait que nous ne voyons pas. Xénophon, dans ses *Économiques*, a décrit d'une façon charmante ce sentiment de l'idéal qui brille dans une cuisine bien tenue ou dans un cellier bien rangé. Un rayon du platonisme semble y éclairer tous ces humbles réduits de l'agriculture. Quand les hommes sont devenus insensibles à ces plaisirs romanesques qui sont à la portée de tous, il faut bien qu'ils s'arrangent pour devenir riches, parce que la richesse donne des plaisirs de convention à la portée des imaginations les plus basses. Celui qui ne peut pas peupler une cellule du luxe de ses rêves, habitera bien inutilement un palais. Il y sera aussi bête que les splendeurs de son tapissier qui l'entourent. Je m'étonne que le poète (petit poète) qui a écrit en Angleterre les *Plaisirs de l'imagination*, n'ait pas vu cela. Il aurait pu faire un livre utile et réconcilier presque tout le monde avec la médiocrité de sa situation, en leur montrant le côté poétique de tout, je veux dire le point par où l'ordre particulier se rattache à l'ordre universel; celui qui s'accoutumerait à vivre dans cette contemplation, qui n'est pas difficile, serait assez heureux et fort sage et très aimable, et n'aurait pas besoin de grand'chose. C'est dans ce sens que M. Ampère le géomètre disait : *Je crois que le monde extérieur a été créé tout simplement pour nous être une occasion de penser*, c'est-à-dire encore de rêver et de façonner en esprit ce qu'on a autour de soi à l'image du vrai beau qu'on ne peut atteindre. Que, si j'étais prêtre, je prêcherais sur ce texte, et les paysans seraient très heureux en regar-

dant le soleil entrer dans leur petite chambre par les carreaux brillants de la fenêtre.

J'ose espérer que M. Billault, ou M. Baroche, ou M. le préfet de police, feront faire des écrits comme ceux que j'imagine par leurs amis de la police de sûreté quand ils seront de loisir. Croyez-vous que M. Billault pense souvent à l'économie idéale dont la vie qu'il mène n'est que l'ombre? S'il surprend ma lettre, ce qui est possible, puisqu'il lit habituellement les lettres qu'il a décachetées, il croira que tout ce que je vous dis n'est que de l'argot pour couvrir une conspiration. Le voilà pourtant obligé, lui et ses amis, après avoir dénoncé le duc de Broglie à la tribune comme un homme pire qu'un socialiste, prêchant le droit au travail, le voilà obligé de rendre les exemplaires de l'ouvrage à leur auteur criminel; mais rendre est bientôt dit. Ils les ont prêtés à tout le monde avec une délicatesse infinie. Il y en a en Angleterre et peut-être en Amérique. Ils avaient une telle peur de la publicité de cet horrible écrit, qu'ils l'ont montré à toute la terre; mais à cette heure qu'il faut restituer, ils ne savent que faire. Je crois que nous verrons le spectacle d'un gouvernement faisant recopier un livre qu'il avait confisqué, en corrigeant les épreuves et le rendant avec bien des excuses à son légitime propriétaire. Il paraît qu'ils ont des amis qui ne rendent pas les livres.

Je crois que M. de Broglie remettra cette queue d'affaire à son avocat et s'en ira en Suisse; mais le public saura en audience publique ce qui s'est passé. De mercredi en huit, l'affaire, bien que terminée par l'arrêt de renvoi, sera appelée pour la forme.

Adieu, mon cher ami.

CVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 26 août 1861.

Je t'ai laissé, mon cher ami, dans ta dernière lettre avec une jolie cage de rossignols suspendue dans l'embrasure d'un canon, en face des îles d'Hyères, ayant fini les instructions sur l'exercice du tir, mais voici une vingtaine de jours de cela et je ne sais plus du tout où tu es.

Nous ne disputerions pas beaucoup sur ce que tu me dis du besoin du succès et des excès de l'ambition. Il faut pourtant distinguer les sources très diverses où se puise le besoin de primer. Dans les âmes communes, il vient tout uniment des profondeurs de la vanité. Chez quelques-uns, il procède d'une surabondance d'activité qui cherche à monter, afin de trouver plus d'air et plus d'espace pour agir. Pour un petit nombre, c'est le désir de vérifier la force et la réalité de ses facultés ; ceux-là veulent voir s'ils ne se trompent point, si le bruit que leur fait leur intelligence ne serait pas un vain tapage. Le succès, c'est-à-dire l'adhésion manifeste des autres, les rassure, et ils y trouvent le plaisir très innocent de se croire avec plus de certitude capables de voir le vrai et de l'appliquer comme il faut. Je suis convaincu que dans la chute d'un livre, par exemple, un auteur souffre quelquefois surtout de ce qu'il voit dans l'indifférence universelle la preuve que son jugement est faux, que sa chère imagination n'est qu'une folle, que ses émotions ne sont que des bulles d'air dans une tête vide. Le succès

légitimement acquis semble dire à l'homme qu'il est capable de la vérité.

Nous avons grand froid dans cette Normandie. Je crains que dans les premiers jours tout ne soit pénible à Albert de tous les incidents de la vie. C'est une impression très amère que de se retrouver tout semblable à l'extérieur et dans les détails de l'existence, alors qu'il y a au fond un seul mais terrible changement.

Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé!

Nous lisons le dix-neuvième volume de M. Thiers. Ce ne sera certainement pas le dernier livre qu'on lira sur la flotte. M. Thiers a, outre ses véritables qualités, je ne sais quoi qui fait qu'on est lu et admiré de tous. Il a pourtant eu tort de dire que madame de Staël était restée à Paris dans les Cent-jours et qu'elle tenait l'empereur Napoléon pour un vrai libéral et un ami sincère de la paix. Mais assurément il l'a dit sans mauvais dessein et croyant faire grand honneur à madame de Staël.

Adieu, mon cher ami. Dis mes compliments les plus affectueux à tous les oiseaux de ces bords, sauf pourtant les oiseaux de proie.

CVIII.

A M. POIRSON.

Broglie, 29 août 1861.

Mon cher ami, je voudrais bien savoir de vos nouvelles. Je me plais à penser qu'il vous vient à Versailles de la pièce d'eau des Suisses une jolie

brise qui rafraîchit tout. J'ai emporté dans les yeux, en vous quittant l'autre jour, ce charmant paysage dont vous êtes entouré, et je trouve que les grands bois qui nous environnent ici sont moins riants et moins variés.

Avez-vous pris quelques heures sur vos travaux pour lire le dix-neuvième volume de M. Thiers? Les élèves de l'École normale de 1815, qui ont été volontaires royaux, seront bien étonnés de voir l'empereur Napoléon aux Cent-jours représenté comme un libéral sincère et un philanthrope ami de la paix. Ce volume continue donc de mériter le prix donné par l'empereur Napoléon III, et M. Sainte-Beuve en a fait un éloge très vif dans le *Moniteur*. Il y a sans doute, comme dans tout ce qu'écrit M. Thiers, des parties très bien traitées, par exemple la défection du maréchal Ney, et l'on ne peut pas mieux faire la part de toutes les causes qui l'ont insensiblement poussé à l'énormité qui lui a coûté la vie. Il excelle aussi dans le tableau des passions contraires qui ont amené la première chute de la maison de Bourbon. Mais j'avoue que je suis surpris de voir que cet excellent Empereur, converti aux idées libérales, ne se demande pas, en partant de l'île d'Elbe, s'il est loisible à un honnête homme de replonger trente millions de ses sujets dans une guerre d'extermination contre l'Europe, pour ce seul motif qu'il s'ennuie tout seul, qu'on ne lui paye pas exactement ses revenus, et qu'il risque d'être conduit dans une île de l'Océan, au lieu de rester dans une île de la Méditerranée. En partant en guerre, il ne donne pas d'autres motifs à sa vieille mère qui trouve sa résolution sublime, et M. Thiers trouve à son tour que la mère et le fils sont admirables en cette occasion. Les historiens anciens, pour

ne point parler des personnes présentes, ont un autre sentiment de la moralité des actions, et ce n'est pas parce que Henri IV s'ennuie des prédicants de son armée qu'il est loué des grandes résolutions qu'il prend dans une grande crise de son existence.

N'avez-vous pas pitié de ces pauvres Américains du Nord qui sont battus pour la bonne cause? Je comprends que l'Angleterre en soit bien aise, car l'union américaine est le seul ennemi qu'elle redoute. C'est pour cela même qu'il nous importe à nous que le principe de la Confédération soit victorieux. Si l'Europe avait encore une politique, la France aurait déjà une flotte et peut-être une armée de débarquement en vue des États-Unis, pour protéger ceux qui veulent le maintien de l'Union; mais nous avons bien des affaires à la Chine, à la Cochinchine et au Japon, où nous n'avons que faire.

CIX.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 5 septembre 1861.

Mon cher ami, quoique Othenin nous ait apporté de vos nouvelles, je voudrais savoir de vous quelque chose de plus précis. Vous savez que la jeunesse n'est pas pour les détails. Ce ne sont même qne les littératures de décadence, à ce qu'on prétend, qui disent le menu des choses. Écrivez-moi donc sans cette sobriété classique.

Je ne sais pas si je vous en dirai bien long à mon tour. Je suis dans un mauvais train de santé qui n'est pas pour inspirer des pensées très gaies. J'ai à la

vérité toujours les nerfs malades dans ce climat verdoyant de Normandie. Je compte sur vous pour me tenir un peu l'imagination en bon état.

Où est M. Verdet? Il serait bien capable d'enseigner les lois de l'esprit, mais il est comme vous, il n'écrit que le couteau sur la gorge. Cela ne l'empêche pas d'être fort aimable, ni vous non plus.

Avant que j'eusse perdu la vue, c'est-à-dire il y a deux ou trois jours, j'ai relu les cinq premiers volumes des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Je ne crois pas qu'il y ait un autre livre aussi tiré par les cheveux que celui-là. Il serait bon de le faire lire dans les écoles pour donner horreur du tortillage. Malheureusement, cela laisse voir comment il a tout tiré par les cheveux, même dans les *Martyrs*, mais il le faisait délicatement et sans qu'on s'en aperçût. Les cheveux blonds de Cymodocée ne lui restaient pas dans la main. Je crois, d'ailleurs, qu'à la fin de sa vie il était devenu enragé, ce qui ôte la finesse du goût et le juste sentiment de la mesure.

Je ne sais rien de Coppet. Depuis que madame de Staël vit au milieu d'un concile comme cette assemblée générale des ministres de l'Évangile, elle ne daigne plus écrire aux laïques. On dit que tous les ministres de l'univers sont à Genève. Je suis sûr qu'ils dansent comme les sauvages de Robinson autour du Pape et dans l'intention d'en déjeuner. Savez-vous si M. Coquerel y est allé? Je crois qu'il n'est pas de la persuasion évangélique. J'ai l'idée qu'on le traiterait comme le Pape s'il allait se présenter là. Il a une certaine largeur d'esprit qui irrite les dogmatistes; je crois pourtant que c'est la largeur d'une pantoufle. Il est une largeur qui tient au peu de consistance d'une étoffe. Pourquoi diable le nom

de M. Coquerel est-il venu au bout de ma plume?
Adieu, mon cher ami; venez bien vite quand vous pourrez.

CX.

A M. PISCATORY.

Paris, 30 septembre 1861.

Vous n'êtes ni clément ni charitable. Vous ne me dites rien de vous sinon que je devrais demander de vos nouvelles, sans un traître mot de plus. Heureusement que je sais par les autres que vous êtes assez *joliment*, comme on dit, à Genève, des personnes qui ne vont pas mal. Pour moi, folie ou maladie, j'ai passé le mois qui finit dans des angoisses insupportables, avec un pouls qui courait de 60 à 120 dans la journée, mais je dois dire que les médecins n'y veulent pas reconnaître la fièvre, et il me paraît qu'il faut me reconnaître pour hypocondriaque au premier chef. Je n'en ai pas moins été dans l'impossibilité d'écrire une ligne durant un mois, et c'est littéralement que je ne savais plus très bien former mes lettres l'autre jour que j'ai repris une plume. Cela me fait comprendre comment les paysans ne savent plus que signer leur nom à trente ans, faute d'habitude.

Oui, M. Guizot va publier un écrit sur les affaires d'Italie et particulièrement sur les affaires religieuses. Il ne le dit encore qu'à ses amis. J'ai idée que c'est un *Avertissement* aux protestants, qui l'année dernière ont été scandalisés des regrets qu'il donnait à l'établissement catholique à Rome; mais sans doute il

débordera ce plan un peu étroit. Il reste toujours que le sens commun public, qui est souvent une bête, ne peut plus comprendre pourquoi le Pape est un souverain temporel. Ce genre de bon sens-là finit toujours par l'emporter. Les catholiques eux-mêmes en sont atteints. Ils se figurent qu'un Pape logeant dans un petit entresol sera un saint et qu'il fera des miracles. La brochure de M. Guizot paraîtra probablement dans le mois prochain. J'ai peur qu'il ne tienne plus les rênes des ânes qui trottent aujourd'hui sur notre terre. L'empire des esprits supérieurs passe avant leur déclin. Les hommes ont sans cesse besoin qu'on leur renouvelle les formes de la vérité. Ils ne comprennent plus ce qu'ils ont entendu trop longtemps. C'est pourquoi les charlatans gardent l'influence plus longtemps que d'autres; ne pensant pas grand'chose, ils disent ce qu'on a envie d'entendre. Il faut être juste, un peu de vulgarité dans l'intelligence fait aussi durer les hommes. C'est une forme de la sympathie avec le grand nombre.

M. Sainte-Beuve recommence ses portraits dans le *Constitutionnel.* Il va, je crois, faire une campagne contre les rédacteurs du *Correspondant*. Il a commencé à les mordre hier, à propos de M. Veuillot. Il est armé d'un dard fort aigu. Il est tombé l'autre jour sur M. de Laprade et lui a dit sur son talent de poète et de prosateur des choses singulièrement pénibles pour un amour-propre de poète. Je ne sais ce qu'on veut faire du *Constitutionnel*, mais il se renforce de tous les gens qui ont du talent dans le parti du gouvernement. M. Mérimée y va écrire. Il n'en demeure pas moins qu'un journal du gouvernement, quel que soit le talent des gens qui y écrivent, ne vaut jamais grand'chose. Vous en savez comme moi les raisons.

Adieu, mon cher ami, je vais reprendre, j'espère, ce petit commerce épistolaire avec vous qui me plaît plus que je ne puis dire.

CXI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 2 octobre 1861.

Malgré ma solitude fort mélancolique dans la rue de l'Université, je me retrouve pourtant un peu moi-même, ce n'est pas un moi-même fort gai, mais enfin, c'est beaucoup de n'avoir pas affaire avec tous les petits diables bleus de la création... J'ai laissé Broglie triste et calme. Il y a toute la société qu'il y faut, quelques anciens amis exclusivement.

Je ne sais pas ce que tu lis sur mer. Pour moi, j'ai été réduit sur la terre de Paris à reprendre ce que j'avais lu bien des fois. Je me suis repris aux *Essais* de lord Macaulay. J'y ai pourtant découvert un article sur M. Gladstone (en 1836) que je ne connaissais pas. M. Gladstone était pour lors un jeune homme sortant avec éclat d'Oxford. Il me paraît qu'il avait déjà l'esprit excessivement mal fait. Il s'agissait pour lors de savoir si le gouvernement, si tout le gouvernement, devait souffrir d'autres fonctionnaires que des orthodoxes, et M. Gladstone n'hésite pas à poser ce principe dans sa rigueur, quelle que soit d'ailleurs la religion du gouvernement. Macaulay le malmène avec cette logique qui a chez lui le poids d'une de ces voitures de pierres qui passent le soir dans Paris. Macaulay a un principe de composition dans ses articles qui est curieux à étudier. La membrure du

bâtiment est grossière à force de solidité et les ornements sont d'un fini très étudié. Ses articles sont faits comme on dit que doit être le tempérament d'un homme de talent pour faire feu qui dure, des muscles solides et un système nerveux délicat. C'est ainsi, je pense, que M. Royer-Collard était fait; un câble orné de fleurs, enfin. Le défaut de ce genre de composition, c'est qu'on voit, çà et là, la juxtaposition. La rhétorique y devient trop sensible; mais, après tout, c'est sans doute le meilleur système pour agir sur la masse des lecteurs. Les lecteurs ordinaires sont comme le disciple Thomas; s'ils ne touchent, ils ne croient pas. Les os du géant de Macaulay sont très faciles à voir et à toucher. Les livres faits pour le disciple saint Jean sont d'un tissu plus délicat et plus naturel, malgré l'apparence; mais si on ne comptait que sur de tels lecteurs, il suffirait du manuscrit et il serait bien inutile d'imprimer.

Adieu, mon cher ami. Qu'est-ce que ce petit abordage dont les oiseaux n'ont pas souffert? Il me semble qu'on se heurte partout. Les chemins de fer deviennent des champs de carnage. Pour le dire en passant, si j'étais le maître, je soumettrais les surveillants des chemins de fer à la même discipline et aux mêmes pénalités que les sentinelles devant l'ennemi. On ne s'endort là que sous peine de mort.

CXII.

A M. VERDET.

Paris, 9 octobre 1861.

Il y a longtemps, cher monsieur, que je vous aurais demandé de vos nouvelles si je n'avais été tout le mois de septembre sans pouvoir ni lire, ni écrire, ni penser. Je sais bien que c'est un état que plusieurs supportent avec beaucoup de patience, même dans le beau monde, mais, faute d'habitude, je ne m'en accommodais qu'avec une grande irritation de nerfs. Tout le monde part pour l'Italie. Vous savez ces choses aussi bien que moi. Vous avez vu M. d'Haussonville à Avignon. Il se faisait un grand plaisir de cette petite entrevue avec vous, mais il sera resté encore moins de temps à Avignon que le roi de Prusse n'a fait à Compiègne... Tout dort ici, et rien n'a l'air de se préparer nulle part pour la solution des affaires d'Italie, mais j'ai toujours remarqué que le temps faisait ses affaires sournoisement. Pendant des mois, il fait un travail souterrain qui se révèle tout à coup. Je conviens aussi qu'il y a d'autres mois où il se croise très réellement les bras comme s'il ne savait que faire. Les personnes les mieux informées officiellement, et qui sont plutôt Italiennes de cœur, disent que le désordre du royaume de Naples est plus grand de beaucoup que ne le disent même les journaux ennemis de la révolution. C'est par là qu'elles excusent les excès des Piémontais qui sont attaqués de partout avec une ardeur extraordinaire. Ils combattent, dit-on, non pour l'affermissement du trône de Victor-

Emmanuel, mais bel et bien pour leur existence menacée à tout moment. Le désordre y est si effroyable qu'en vérité ce serait presque le cas d'invoquer le principe de non-intervention comme on l'interprète aujourd'hui; je veux dire qu'il faudrait que quelque puissance de bonne volonté se mêlât de ce qui ne la regarde pas et mît le holà parmi ces malheureux qui s'égorgent. J'ignore si l'Empereur a causé de cela avec le roi de Prusse pendant la curée aux flambeaux dans la cour du château de Compiègne. Il me semble que nos amusements deviennent féroces. On ne parle plus que de combats de taureaux, de curée, etc. Nous étions plus faciles à amuser sous le gouvernement de Juillet.

J'ai cherché des livres nouveaux dans le désert de Paris où j'ai vécu. Je n'ai trouvé qu'un recueil d'essais qui a eu quelques succès à Londres et qui à pour titre: *Recreations of a country parson*, sans nom d'auteur. C'est un drôle de mélange de choses finement pensées et finement dites et de lieux communs, mais le bien l'emporte. Il y a toutes sortes de remarques ingénieuses sur les ressorts de notre nature morale. Je dirais qu'il y a du talent de Sterne si l'auteur n'était pas très simple et très bienveillant sur la nature humaine. Ce serait un livre très utile si l'on vivait dans des temps où l'on eût envie de se perfectionner moralement et de trouver des règles sages pour mener une vie douce. Il paraît que cette disposition persiste encore dans les campagnes de l'Angleterre, mais n'êtes-vous pas frappé de l'absence de toute distinction entre le bien et le mal dans toute notre littérature de romans, d'essais, etc.? Autrefois, un roman était souvent un petit problème de morale qu'on cherchait à résoudre dans un drame intéressant; c'est une idée

qui ne viendrait à personne à cette heure. Le réalisme est allé jusque-là, qu'on peint tout sans juger rien et peut-être sans en rien penser en soi-même, sinon que c'est ainsi et que, par conséquent, ce n'est pas mal. Il ne serait pas impossible que la fameuse théorie panthéiste de l'évolution agît sourdement sur tout le monde et eût dépouillé les âmes de tout autre sentiment que la curiosité de voir passer le torrent des choses humaines et autres; mais reste la difficulté d'accorder cette indifférence monstrueuse en matière de morale avec une société qui, après tout, quoi qu'on en puisse dire et quoi qu'elle laisse faire par instants, devient chaque jour plus modérée, plus équitable, plus tolérante, plus humaine, plus délicate, plus et mieux réglée. Il y a certainement là deux courants opposés qui coulent dans le même lit. Comme vous avez, par métier et par instinct, l'habitude des observations difficiles et délicates, je vous prie de trouver la loi de ces mouvements contraires.

Faute de livres nouveaux, j'ai repris les *Essais* de Macaulay et en particulier celui sur Bacon, et, de fil en aiguille, je suis retombé sur Bacon lui-même. Il est singulier que lord Macaulay, avec tant d'esprit et d'imagination et aussi d'élévation morale, ait pris si résolument parti pour Bacon et les progrès de la philosophie naturelle contre la vraie philosophie. Il n'hésite pas à mettre Platon à la porte, comme Platon y a mis les poètes, et il ne voit pas que, si l'on soutirait des flambeaux qui nous éclairent tous les rayons de philosophie spiritualiste que nous devons à Platon et à sa famille, le monde éclairé par Bacon tout seul serait l'infirmerie la plus triste et la plus terne où l'on puisse détenir des malades. Le sentiment de ces vérités d'une philosophie supérieure dont lord Macaulay

faitfi, s'il venait à manquer aux savants qui travaillent dans les ateliers de Bacon, les laisserait sans force et sans plaisir devant leurs découvertes. Il faut dire de cette philosophie ce que Voltaire a dit du feu

Qui vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers ;

les savants les plus endurcis cherchent les lois de la matière à la clarté de ces rayons ; si on éteignait cette lampe-là, nous en verrions de belles, ou plutôt nous ne verrions rien du tout, mais Macaulay a bien raison de dire que Bacon n'a pas inventé sa méthode de recherches et il fait bien de traiter légèrement sa prétendue invention de l'induction. C'est la forte imagination et le langage passionné de Bacon qui a fait toute sa grandeur et toute son efficacité. Ce n'était pas non plus avec des vérités nouvelles que Bossuet agissait sur les âmes. Tous deux avaient le don d'illuminer les choses connues de couleurs nouvelles. Les hommes ne voient pas beaucoup les vérités qu'on leur répète ; ils ne commencent à s'en douter que quand les grandes imaginations les mettent à leur point de vue. C'est à Bacon que Virgile pensait dans ces vers:

...Quo non præstantior alter
Ære ciere viros martemque accendere cantu.

Adieu, cher monsieur. Je finis faute de papier. La police aura quelque peine à trouver à redire à cette lettre, si elle juge à propos de l'ouvrir.

CXIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 24 octobre 1861.

Qu'avez-vous reçu depuis que vos voyageurs étaient à Rhodes? Vous m'étonnez en me parlant de la misère de ce lieu. Il y a quelques années, on me disait que qui avait deux mille livres de rente pouvait vivre à Rhodes dans l'abondance et même dans le luxe. A la vérité, il y a eu quelques secousses de plus d'un genre à Rhodes depuis lors. En Orient, les mauvais gouvernements dévastent ou laissent dévaster les villes. Dans notre Occident, au contraire, les villes n'en deviennent que plus magnifiques. Cela a l'air d'un propos séditieux, mais si M. le procureur général me demande des explications, je lui dirai que je ne trouve point Paris magnifique et, s'il est équitable, il se contentera de ma réponse. Quel dommage que madame Trubert n'ait point vu la place de Troie! On dit qu'il reste encore un bout d'escalier à moitié cyclopéen par où les dames descendaient de Troie au bord du fleuve pour faire la lessive à la manière de Nausicaa; mais, du reste, il paraît que la nature, qui ressemble un peu à M. Haussmann, a changé le cours des eaux et dépouillé l'Ida de ces bois où les déesses allaient chercher Pâris. Il ne faut pas si longtemps pour que les lieux changent d'aspect. Du côté de Waterloo on a peine à discerner l'escarpement que la garde a essayé trois fois d'enlever aux Anglais, et, pour passer du grand au petit, tous les chemins par où on entrait à Broglie quand j'y suis allé pour la première fois ont

disparu sous l'herbe. J'espère que le livre de M. Thiers durera plus longtemps que le champ de bataille de Waterloo. Croyez-vous qu'il fasse une brochure sur l'Italie? On ne le dit pas, mais cela serait naturel. J'ai peur, entre nous, que celle de Saint-Marc Girardin n'ait pas produit grand effet. Il a fait la même faute que l'infanterie des anciennes armées, il a tiré trop haut. C'est un beau coup de canon, mais il est à poudre. Moi qui n'aime pas à louer contre mon impression, je ne sais comment lui écrire. Je crois que je finirai par lui dire respectueusement ce que j'en pense. Je ne souffre pourtant pas que ceux qui n'y entendent rien m'en parlent lestement. Les articles de M. Sainte-Beuve sur M. Guizot sont-ils arrivés dans vos bois? Ils ne sont pas d'une grande âpreté, si ce n'est contre le Roi; et, comme orateur et comme écrivain, M. Guizot y est jugé comme le comble de la perfection. Il n'en reste pas moins vrai que dans les relations de société on ne doit pas disséquer les vivants, et ce médecin avait bien raison qui disait: « C'est vrai que j'ai disséqué ma pauvre cousine, mais elle était morte. » M. d'Haussonville écrit de Florence que les honnêtes gens y sont très contents. J'espère que c'est de leur administration intérieure et non des événements de Naples. Je ne sais pas ce qui restera de Napolitains quand le général Pinelli les aura rendus à la liberté. Je me figure qu'ils seront une demi-douzaine qui auront survécu aux coups de sabre, à la fusillade, à l'incendie, mais ce sera une demi-douzaine d'hommes libres au lieu d'un certain nombre de millions d'esclaves qui savaient à peine lire et écrire.

On nous dit que nous allons avoir des changements dans le ministère, que M. Fould va être ministre des finances avec le titre d'architrésorier; M. Troplong

sera archichancelier et quittera la présidence du Sénat, pour la donner à M. de Morny. M. Haussmann sera ministre des travaux publics, en gardant l'administration de la ville de Paris. Il sera sans doute archidémolisseur et *archi* quelque autre chose aussi. M. de Persigny reste pour avoir l'œil sur les sociétés de bienfaisance et pour comparer saint Vincent-de-Paul au grand maître de l'ordre des francs-maçons. Tout modeste qu'était *Mr. Vincent*, il eût été un peu froissé d'être mis au-dessous d'un templier. Il est vrai qu'il buvait moins que ne font les templiers. Croyez-vous qu'on en vienne à retirer l'autorisation aux sœurs de Charité pour la maintenir à un autre ordre de demoiselles ? On pourra prouver le patriotisme de ces dernières avec les vers de Béranger.

Dites donc quelque chose de vous, mon cher ami.

CXIV.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 25 octobre 1861.

Comment avez-vous trouvé Florence? Je ne parle point de la Florence révolutionnaire, mais de Florence au vieux Palais, au palais Pitti, à Santa-Maria-Novella, etc.; j'y suis entré autrefois par un clair de lune qui donnait aux objets un aspect extraordinaire. Tous les gens qui passaient dans cette demi-obscurité me semblaient le Dante ou la jeune Béatrix. Les événements nouveaux ont dû lui ôter, pour l'imagination, son aspect du moyen âge. On doit penser aujourd'hui bien plus à M. de Cavour ou à M. Ricasoli qu'à Farinata degli Uberti. Les souvenirs se chas-

sent les uns les autres. Un voyageur qui arrivait en 95 à Paris ne devait plus penser à Louis XIV, ni au prince de Condé ni à madame de Longueville. Quand on est à Rome du côté de la fontaine Égérie, du diable si on pense à la Rome ecclésiastique. L'homme, et, je pense aussi la femme, ne peuvent s'occuper que d'une chose à la fois. Il faut être érudit de métier pour jeter sur tous les temps un coup d'œil impartial. C'est cette disposition à tout oublier qui fait que bien peu de personnes regardent les princes qui ont pris parti pour les États-Unis. Ceux qui, par hasard, y font attention, trouvent qu'ils ont grand tort. On fait remarquer qu'à la guerre on peut être battu, ce qui est fâcheux, — on objecte que c'est une guerre civile, — on dit que les Américains du Nord ne sont pas la perfection des manières du beau monde. Toutes les raisons me paraissent de ce poids ; aussi, je tiens les mécontents pour des nigauds, et si j'étais, ce que je ne suis pas, M. le comte de Chambord, j'irais aussi avec mes cousins tirer le canon contre les fauteurs et les soutiens de l'esclavage, de quelque couleur qu'il soit. Je ne sais pas ce que pense le roi de Prusse de cette affaire. On dit qu'il n'a pas été beaucoup plus gracieux que le maréchal Blücher ne l'était en 1815 ; mais nous autres, pauvres gens, nous devrions bien ne point parler de ce qui se passe dans les cours, où nous n'avons pas nos entrées si je ne me trompe.

Avez-vous déjà lu l'écrit de M. Guizot sur l'Italie? Il y a si peu de monde ici, que je ne saurais dire l'effet qu'il produit. Il me paraît que c'est un coup de canon tiré trop haut. Le péché originel, les générations spontanées et la création peuvent conduire à Rome comme tout chemin, mais c'est le plus long probablement, et, dans ces temps pressés, il faudrait

trouver le plus court. Quoi qu'il en soit, je soutiens contre tous ceux qui m'en disent du mal, que cet écrit est excellent. On est déjà trop mangé par ses ennemis pour se manger entre soi, bien qu'en général les amis se mangent au dessert, comme un mets plus délicat.

CXV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 16 novembre 1861.

Je n'ai pas encore vu M. Prévost-Paradol depuis vos conversations à Toulon, mais je sais qu'il a parlé de toi comme tu parles de lui. Il a bien de l'agrément dans les manières avec un tour d'imagination stoïque comme Montaigne. Il ne ressemble point à la jeunesse d'aujourd'hui. Il a les instincts élevés qui régnaient il y a quarante ans dans l'élite de la société. Cela est aimable en tout temps, mais surtout avec la grâce de la jeunesse. Tu as donc aimé cette *Ouvrière* de M. Jules Simon? Il a bien les qualités que tu loues en lui, mais il manque d'un certain tour poétique qui donne son charme à une vie pauvre énergiquement conduite et à la pratique du devoir dans une maison délabrée ; enfin, il ne fait pas ce que fait le soleil quand il entre dans une chambre proprement tenue et où un huissier-priseur ne trouverait pas pour trente francs de mobilier. Bernardin de Saint-Pierre avait des touches qui rendent bien ce que je demande. C'est dommage que la raison élevée et ferme de M. Jules Simon ne se soit pas rencontrée avec cet art de colorer les vies les plus humbles. Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, l'homme cherche partout le rayon d'en haut sur les objets. Il

aime ce qui brille et il a raison. Quand on ne le met pas sous le soleil, c'est-à-dire sous la lumière des vraies vérités, il tâche d'avoir un lustre, un quinquet, des chandelles. C'est ce qui pousse tous les esprits communs, toutes les âmes communes vers les plaisirs du luxe à tous les degrés. Il faut donc que toute cabane ait une fenêtre sur les campagnes éternelles; mais je conviens que cette fenêtre est diablement difficile à percer. M. Jules Simon donne au pauvre pour compagnon le devoir, avec sa figure dure et osseuse. Les éducations ecclésiastiques ne font pas mieux, bien qu'elles s'en vantent. Une vieille dame tenant un vieux catéchisme usé par les coins et qui a l'air un peu sinistre et menaçant, n'est pas non plus une société aimable dans la misère. Il faut une compagne ailée qui raconte les secrets qu'elle a entrevus en parcourant l'univers et qui montre le fil d'or qui unit les devoirs rigides à tout ce qui fait battre légitimement le cœur en ce monde, et à tout ce que l'âme rêve naturellement de plus aimable et de plus noble. Il n'est pas impossible de trouver cette compagne invisible et le talent peut l'évoquer et dire aux hommes de bonne volonté où on la trouve.

Voilà bien du bruit que je fais à propos de l'*Ouvrière* de M. Jules Simon.

Eh bien, mon cher ami, c'est ce qui te trompe et j'ai trouvé ton récit de voyage très intéressant. Je ne sais par quelle fatalité je ne t'en ai point encore parlé. C'est qu'on est toujours pressé. Je ne te dirai pas aujourd'hui la moitié de ce que j'ai à te dire. Il est vrai que nous nous perdons souvent dans l'infini où les chemins sont longs. Je serais fâché que tu vinsses à renoncer à ces récits. Il est bon de se forcer au détail; la langue y gagne ; on s'enrichit de tours et de mots

dont les idées générales n'ont pas besoin. Je crois même qu'il faut enrichir son vocabulaire le plus qu'on peut. Si les mots ne suscitent pas les idées, ce qui n'est pas sûr, du moins ils les gardent. On oublie la figure des fleurs dont on ne sait pas les noms. Voilà encore une dissertation qui demanderait un petit volume; je la soumets à ta sagacité. J'ajoute à l'honneur des détails que, comme nous concevons les idées générales à leur occasion, il serait juste de descendre quelquefois des idées générales aux détails, quand ce ne serait que pour rendre visite à ces pauvres détails.

CXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 14 décembre 1861.

Avez-vous commencé à lire la Rome de M. Ampère? On se croit dans les bois d'Évandre et l'on entend, comme Énée, quand il s'est réveillé chez ce prédécesseur du Pape,

... Matutini volucrum sub culmine cantus.

Tout le chapitre, j'allais dire le chant, de la Rome sauvage avant qu'elle fût habitée par Cincinnatus, est charmant. Je me suis intéressé pour la première fois aux *Pélasges* en lisant ce livre. C'est une drôle de race que ce peuple qui n'est connu que pour avoir passé partout sans se fixer nulle part, et qui, tout en voyageant, faisait des forteresses qui défient le temps depuis quatre mille ans. Ils sont l'image du sermon que je faisais l'autre jour à Marie sur la nécessité de s'établir partout comme si on devait y passer sa vie.

Elle ne veut pas arranger le jardin sous prétexte qu'elle ne restera là que quatre mois. Les Pélasges, pour quatre mois, bâtissaient un mur d'enceinte de quatre pieds de haut et de dix pieds d'épaisseur. Je placerai cela un jour dans un prône, quand j'aurai fait mon séminaire. On y verra que le chrétien est un voyageur qui, comme les Pélasges, doit laisser sur sa route des ouvrages éternels... Si je m'embrouille dans mes subtilités, cela ne m'empêchera pas de jouir de la gloire que les jeunes demoiselles accordent généralement au père***.

Il n'y a rien de nouveau ici en politique, momentanément du moins. On ne pense plus du tout, depuis quinze jours, aux affaires d'Italie. Tous les yeux sont tournés vers l'Occident pour savoir si les Anglais se battront avec les Américains. En attendant, je voudrais bien voir le pied du Nord sur la gorge du Sud. Si Washington pouvait se réveiller dans son tombeau en Virginie, il leur en dirait de belles, et aussi Franklin. Après tout, je ne suis pas bien sûr que les morts ne se mêlent pas des affaires des vivants. Il n'est pas bien sûr que, dans les grandes crises, les ombres des pères ne marchent pas devant les enfants. Je crois qu'ils l'ont fait en Grèce. Si M. le comte de Paris ou M. le duc de Chartres y regardent bien, peut-être qu'ils verront la grande figure de Washington charger avec eux dans la mêlée. Si la Pologne se délivre après la mort de M. Zamoyski, ne pensez-vous pas qu'il lui sera permis de se réveiller pour passer dans les rangs comme un souffle de guerre et exciter tous les siens? On parle tant de miracles; ceux-ci sont dans toutes les analogies de la raison et de l'instinct. C'est peut-être comme cela que les bonnes causes triomphent un beau matin sans qu'on sache pourquoi.

Un jour, après dix ans, après quinze ans, un peuple sort de son apathie et met ses maîtres sous ses pieds; c'est peut-être que les morts qui ont été libres viennent parler tout bas à leurs enfants qui ne le sont plus

Me voilà bien loin des petites nouvelles de Paris. Ne vous moquez pas de moi.

CXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 14 février 1862.

Mon cher ami, c'est déjà beaucoup d'écrire une lettre, si petite qu'elle soit, quand on est, comme toi, dans ce grand courant d'occupations. A moins qu'on ne soit porté, par nature, à l'économie du temps, il n'est pas aisé de faire quelque chose dans ces moments perdus qui séparent un exercice d'un autre. Pourtant les tailleurs disent que les bons coupeurs trouvent l'emploi de tous les morceaux dans la confection d'un habit, et qu'il n'y a pas un millimètre de drap de perdu. Si nous avions les biographies des grands hommes faites dans un plus grand détail, nous saurions s'ils perdaient du temps. Probablement M. Cuvier ne perdait pas une minute dans sa journée; probablement aussi César et Bonaparte ne flânaient pas, mais il y a des genres d'activité d'intelligence qui demandent des repos fréquents; d'autres qui peuvent persévérer toute la vie. Le boa tombe dans l'inaction après ses terribles repas; les oiseaux mangent et voltigent constamment. Les régimes de l'activité doivent être variés, sans doute, comme la nature des esprits. Les uns ont raison d'aller par règles et par méthode, les

autres font bien d'aller par à coup, sous la seule réserve qu'il faut faire, par la volonté, un peu d'équilibre à des penchants trop forts. Si on avait mis Kant au régime de Diderot, il n'aurait probablement rien fait de sa vie, et nous n'aurions point entendu parler des *Noumènes*. Si Diderot avait vécu de la vie inviolable de Kant, nous n'aurions jamais lu *le Neveu de Rameau;* mais, après tout, je crois que les esprits méthodiques, quand ils ont de la puissance, ont la bonne part en ce monde ; ils unissent probablement le plaisir d'exercer une volonté paisible au jeu spontané de leurs facultés, et tous les moments leur sont agréables, parce qu'il n'en est point qui ne soit rempli par l'exercice régulier de la volonté ; et puis, quand on a dit tout cela, il reste encore bien des *mais*, des *si* et des *car* que tu trouveras dans ton tiroir.

Madame de Staël a reçu aujourd'hui même d'excellentes lettres de Palerme. M. d'Haussonville dit qu'Othenin ne s'est jamais mieux porté. Ils vont retourner à Rome dans quelques jours. Je ne sais rien des deux Romaines qui n'ont pas pu faire l'expédition de Sicile. J'ai l'idée que Mgr de Mérode les aura rendues papistes et que M. Henri Martin sera contristé l'année prochaine dans le salon de madame d'Haussonville. Les affaires académiques d'Albert vont bien. Je pense comme toi de la notice de M. Mesnard sur madame de Sévigné. Il a fait là un joli tableau de famille. Madame de Grignan n'y fait pas une jolie figure, mais ce n'est pas la faute du peintre. Je trouve, dans cette notice, beaucoup de traits d'une observation fine et d'une morale délicate. Il est bien rare, depuis une trentaine d'années, de rencontrer un écrivain qui se soucie de cette morale. On copie tout ce qu'on voit, sans se mettre en peine de savoir si cela est bien ou mal, beau

ou laid. On appelle cela être fidèle à la nature, comme si ce n'était pas aussi le trait le plus marqué de la nature de l'homme sain que de choisir dans le chaos qu'il a sous les yeux. Les amis de Duclos l'accusaient de pouvoir être parfaitement satisfait du vin du cru et... Les lettres ont pris les mœurs de Duclos; elles semblent dire : si cela n'est pas beau, cela est, du moins, laid; si cela n'est pas bien, c'est, du moins, comme cela. Cette théorie dans les arts est aussi absurde en son genre que la théorie politique qui suppose l'homme sauvage très supérieur à l'homme de la société. L'homme est fait pour choisir dans la vaste nature comme il est fait pour vivre en communauté.

Adieu, mon cher petit, mille et mille tendresses.

CXVIII.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 4 mars 1862.

Mon cher ami, vous donnez de votre magnifique retraite à Palerme une aquarelle qui a plus de netteté et de couleur que tous les petits pendentifs vifs et brouillés de madame de Gasparin. J'aime singulièrement votre petite ville de Mont-Reale qui va et vient, qui se rapproche et s'éloigne dans une poussière dorée suivant les caprices de l'air. Enfin, vous voilà à Rome... Avez-vous entendu de Rome les cris du Sénat au discours du prince Napoléon? Le discours de M. Billault n'annonce pas une politique bien décisive, mais il garantit au Pape le séjour de Rome aussi longtemps que M. de Goyon y restera et n'en sera pas renvoyé par l'ardeur italienne. Cela ressemble fort à la durée qui

est promise à ce même Pape par les Écritures. Nous attendons la décision du Corps législatif pour jeudi; on peut parier raisonnablement pour ou contre le rejet de la pension chinoise. Je ne sais d'où a soufflé ce vent sur le Corps législatif; je suis pourtant de ceux qui pensent qu'il votera conformément aux avis paternels de la missive impériale, mais de meilleurs esprits que moi pensent le contraire. M. Renan a mis pour quelques jours le feu dans les esprits de la jeunesse des écoles.

J'aimerais mieux voir les chèvres de Théocrite dont vous me parlez, que toutes ces petites mêlées qui s'apaiseront *pulveris exigui jactu.*

CXIX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 16 mars 1862.

J'ai reçu ton petit mot du 18 février. Tu avais l'air pressé d'un homme qui a le pressentiment qu'il va mettre à la voile prochainement. On prétend que vous allez voir du côté de Nauplie comment les choses se passent entre le roi Othon et les insurgés militaires de Nauplie. Ces Grecs insurgés sont singuliers de ne pas se contenter du gouvernement raisonnable que la Providence leur a donné par miracle, après des siècles de soupirs et d'attente.

Nous avons eu depuis un mois les plus beaux tournois de parole, comme tu as pu en juger par les journaux. M. Billault a eu le plus grand succès, et, en effet, il a fait de grands progrès dans l'art de parler. Il a donné à bien des incertitudes un air de solution

de toutes les difficultés. Reste pourtant que nous restons à Rome. Les voyageurs qui en reviennent disent que le gouvernement du pauvre Pape n'est pas du tout populaire et que, sans l'autorité persuasive des canons, des fusils et des sabres de M. de Goyon, il n'en aurait pas pour longtemps dans sa ville éternelle. Bien que je sache d'excellentes raisons pour maintenir le pouvoir politique du Pape en Europe, je ne peux me défendre de l'impression que c'en est fait dans l'histoire de sa puissance matérielle ou à peu près. Il a les lieux communs universels contre lui, et ces grands diables de lieux communs, quand ils s'y mettent, sont forts comme des Turcs. Je sais bien que ce métier de prophète est un sot métier quand il est exercé par de petits particuliers comme moi; il faut considérer néanmoins, qu'on est toujours un peu dans ce cas de prophète pour peu qu'on cause des choses qui vont au delà du bout de son nez. L'homme, alors qu'il parle, est obligé de hasarder bien des choses; même, s'il ne parlait pas légèrement, il risquerait de ne presque rien dire du tout. On dit que les Papes ont si souvent retrouvé leur puissance perdue, qu'il y a cent contre un à parier que celui-ci la retrouvera encore; mais il ne faut pas abuser des analogies et l'histoire ne se répète pas tant qu'on le dit bien. Les forces qui mettent en péril aujourd'hui les États du Pape sont d'une tout autre nature et bien autrement durables que les anciennes révolutions de la politique générale de l'Europe. Il est un certain gros bon sens que les conditions nouvelles de la société rendent plus fort que jamais. Quand il a décidé d'une chose, les sages ont beau faire, aujourd'hui ou demain, il faut en passer par où il veut. Il est bien entendu entre nous que ce *gros bon sens-là* n'a

quelquefois pas le sens commun, bien qu'il l'ait généralement, mais enfin, il est le maître et le souverain final. Il faut être pourtant juste pour ce gros joufflu; il est capable de se perfectionner; il ne voudra peut-être plus dans cent ans ce qu'il veut aujourd'hui, car les notions fines pénètrent, à la longue, sa peau épaisse. Cela arrive quand les notions savantes en tout genre ont pris la forme définitive de lieux communs. C'est de cela que le gros bon sens se nourrit, mais s'il change dans cent ans, à quoi cela servira-t-il pour la question d'aujourd'hui? Les événements auront travaillé fatalement de leur côté, et l'occasion, je veux dire un certain état de choses et aussi un certain état des esprits, ne pourra plus se rencontrer; car c'est ainsi que dans ce monde de progrès il est des sottises irréparables. La raison vient tard, quelquefois, dans la vie des États, comme dans la vie de chacun. La raison vient quand les oiseaux sont envolés.

Je suis fâché que tu aies renoncé au récit de l'expédition de la *Nouvelle-Calédonie;* d'abord, il était très bien commencé; et puis, il y a profit de tout genre à finir les choses commencées. On n'apprend jamais la *théorie des proportions*, si je puis dire ainsi, quand on ne fait les choses qu'au quart et à la moitié. J'ajoute même témérairement qu'il faut beaucoup écrire pour se débarrasser de ses défauts de style et de ses erreurs de forme. Cela est tellement vrai, que ceux qui commencent tard à composer tombent aisément dans les vices de composition de la jeunesse. On dirait qu'il est des erreurs nécessaires qu'on garde en puissance jusqu'à ce qu'on les ait commises en fait (je vous prie de remarquer que je ne parle pas de morale, mais bien de littérature). Il y a dans l'esprit une foule de choses dont on attend confusément des merveilles et

qui ne valent souvent rien; tant qu'on ne les met pas au soleil qui les dévore d'ordinaire, elles végètent dans les coins obscurs de l'intelligence et on continue d'en attendre beaucoup. C'est probablement ce qui fait la fatuité des beaux-esprits qui n'ont rien écrit.

Est-ce que tu ne reçois pas la *Revue des Deux Mondes?* Elles est bonne à tenir au courant d'une foule de détails du monde littéraire.

CXX.

A M. PISCATORY.

Paris, 25 mars 1862.

Le Corps législatif a été bien heureux ces jours-ci. Les paroles de l'Empereur, cette certitude de vivre encore au moins un an, ces craintes dissipées de la colère du lion, tout cela a donné à ces tribuns une joie qui va à l'attendrissement. M. de Morny a été pour eux d'une sévérité paternelle qui ne leur a pas déplu. Si M. Royer-Collard, dans toute sa gloire, s'était avisé de tenir un pareil langage aux mauvais sujets que vous étiez dans les anciennes chambres, on l'aurait probablement fait descendre de son estrade plus vite que le pas; mais nous avons ici plus que M. Royer-Collard. Il y a une lettre de Tibère au Sénat romain, qui est sur cette note de M. de Morny. Je n'y vois qu'une chose, c'est que M. de Morny a quelque chose de Tacite, dans ses harangues. Il y a pourtant, dit-on, des députés chagrins qui regardent au fond de l'année prochaine, croyant y voir des signes de tempêtes. Ils disent qu'il sort des bruits sourds de la grande mer

du suffrage universel ; ils disent qu'ils pourraient bien mal passer leur temps aux prochaines élections et faire place à des couleurs plus voyantes.

Le flux les apporta, le reflux les emporte.

Il est bien vrai que dépendre du suffrage universel c'est se tenir sur le dos d'une baleine ; cela va bien tant qu'elle ne prend pas la fantaisie de plonger. Enfin, cette baleine est sacrée. Les tribunaux châtient ceux qui en parlent légèrement, et je tiens le dogme de la souveraineté populaire comme aussi certain que plusieurs autres.

Je ne sais rien sur cette pauvre Grèce. Il est étrange de voir à quel point elle est oubliée en France. Le marquis de Posa, dans un drame de Schiller, dit : *N'oubliez jamais les rêves de votre jeunesse.* Ce n'est pas à nous, sans doute, qu'il a dit cela, ou nous avons bien peu écouté le pauvre marquis. Il y a terriblement longtemps que nous n'avons écouté les orateurs et les philosophes et nous nous soucions joliment de Platon, de Démosthènes ou de ce grand Klephte de Coletti. J'ai peur que ces pauvres diables de Grecs ne soient en train de se détraquer, eux qui avaient montré tant de constance et de sagesse et de mesure, mais je ne peux me faire raconter clairement par personne comment est née cette querelle avec une partie de l'armée. Je ne crois pas que M. About, en pieux élève de l'école d'Athènes, fasse quelque brochure éloquente pour ranimer notre intérêt. Comme le temps court pourtant ! Vous rappelez-vous les jours de Navarin, et la vivacité des impressions quand M. de Rigny entrait dans un salon à son retour de Grèce. Les belles dames n'avaient des yeux que pour les

mauvais sujets qui avaient fait le coup de fusil avec Fabvier, dans les montagnes de l'Eubée. Ce n'est pas à beaucoup près comme cela qu'on prend aujourd'hui même les affaires d'Italie. Il y avait pour lors du soleil sur la terre; il y a du brouillard pour le moment. L'histoire est faite ainsi de jours de soleil et de jours de pluie, et l'on croit toujours que le temps va durer. Un matin le thermomètre et le baromètre montent ou descendent, on ne sait pas pourquoi. Un jour viendra où les hommes ne seront plus émus à la voix de M. Billault, ni attendris aux paroles de M. de Morny: on ne comprendra plus où ils prenaient le ton d'autorité qui subjugue; on se regardera les uns les autres, comme après une grande sottise; M. Billault et M. de Morny sentiront eux-mêmes ce froid qui précède les crises et ils baisseront les yeux. Qu'est-il arrivé, dira-t-on? Rien, que le temps qui ne perd pas une minute, qui travaille sans bruit et partout. Il en a fait bien d'autres dans sa vie que d'humilier M. Baroche et M. le maréchal Magnan.

Oui, cet article de M. Saint-René Taillandier est intéressant; c'est encore un temps où l'on avait le diable au corps; il a passé, il est revenu et il est de nouveau parti. Le défaut de M. Saint-René Taillandier est pourtant d'exagérer ce qu'il raconte. Il a fait un Moulton hors de toute vraie proportion. J'ai lu beaucoup de ses correspondances et il avait plus d'emphase que d'esprit. En fait de dignité, il laisse Voltaire traiter singulièrement Rousseau, qui est son ami. Ces lettres de Voltaire sont curieuses. On y sent la poudre à canon partout. Il est de mode, dans le monde où je vis, de trouver les lettres de Voltaire vides et monotones; on est difficile aujourd'hui. Je ne sais pas comment font les gens d'esprit qui s'arrangent pour comprendre

l'antiquité qui a bien ses difficultés et qui ne peuvent plus comprendre le démon du XVIII[e] siècle. Il était chargé d'une fière besogne, qui était de remettre le sens commun sur ses pieds. Il l'a fait. Ce n'est pas que ce sens commun, quand il va tout seul, ne soit un petit grossier, j'en conviens, mais pourtant c'est le sens commun et il est de très grande maison, et on ne fait pas grand'chose de solide sans ce puissant charpentier.

Adieu, mon cher ami; quand vous verrez une hirondelle, écrivez-le-moi ; on dit qu'on en a vu à Lyon, mais revenez-nous.

CXXI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 4 juin 1862.

Je vois par ta dernière lettre que tu étais lentement bercé sur le *Janus* dans les environs de Bougie. Les pensées doivent prendre dans ces solitudes des eaux un autre tour que dans un salon, mais peut-être que le vent de l'esprit soufflant capricieusement, on pense au monde sur la mer et à ces temps passés sur mer dans les salons. Tout fait sur l'esprit comme l'acide sur la planche de cuivre du graveur; il faut du temps pour que cet acide morde. C'est peut-être là une partie du secret de la singulière couleur que prend le passé dans nos souvenirs; quelque chose s'achève qui n'était que commencé au moment même de l'impression. On dit que les approches de la mort changent pour l'âme les aspects de l'existence qu'on a menée. C'est peut-être parce que l'acide a fait tout

son effet d'ensemble sur la planche; mais, comme il ne faut pas jouer longtemps avec une figure, reconnaissons tout de suite qu'il y a cette différence entre le cuivre et notre esprit, que, dans notre esprit, chaque apparition nouvelle modifie tout le reste du tableau. A chaque secousse de chaque événement nouveau dans notre vie, l'intelligence, comme un peintre habile, retouche tout le côté du passé dans ce tableau pour remettre l'harmonie dans l'ensemble. Je ne sais comment, mon cher ami, c'est toujours avec toi et seulement avec toi que je fais de ces écarts et de ces excursions dans les domaines un peu solitaires et fort méprisés aujourd'hui de la psychologie. Pour en finir, je veux dire que l'homme est probablement poussé par un instinct providentiel à ce remaniage continuel du tableau de sa vie passée. Ce qui d'abord se peignait en teintes vives sous le feu changeant des passions, prend, peu à peu, des teintes plus sombres sous l'œil de l'expérience, et la sagesse durement acquise par l'homme mêle des teintes sobres et vraies aux souvenirs les plus riants, afin de l'instruire et de le ramener à un juste jugement des choses humaines.

Je crois, en vérité, que jamais vaisseau parti des rivages de Toulon n'a porté pareille dissertation à un jeune officier de marine. Il est temps de parler d'autre chose. Je n'ai point vu à Naples ce couvent des Camaldules qui t'a charmé. Je n'étais pas, dès lors, très allant, mais j'en ai vu une description dans des souvenirs de M. Quinet sur l'Italie, et je le refais d'après ce que je sais du reste de la campagne de Naples, et je retranche de M. Quinet ce qui est le tour de son imagination et point la couleur de la mienne. On peut ainsi profiter de l'imagination d'autrui, comme on rapproche ou on éloigne les verres d'une lunette

selon la vue. Pour le musée de Naples, je suis fâché que tu n'y aies rien remarqué. Il y a, entre autres, un Mercure de moyenne grandeur, trouvé à Herculanum, qui est charmant. Il est tout haletant, comme s'il venait de descendre à tire-d'aile de l'Olympe, et d'une vérité et d'une grâce singulières. Les réductions qu'on en a faites n'en donnent pas l'idée. Certaines formes demandent certaines dimensions et n'en peuvent souffrir d'autres. Aussi, je n'admire pas beaucoup une certaine houri décrite dans le *Coran*, et dont la prunelle est si grande qu'un courrier au galop n'en parcourerait pas la longueur en plusieurs siècles ; tout le reste est à l'avenant. C'est, sans doute, une belle et forte femme, mais je doute qu'elle soit demandée en mariage, et, faute d'un rapport à la dimension, elle court risque de rester éternellement fille dans le paradis de Mahomet. Encore une dissertation qui nous éloigne de Naples. C'est pourtant un lieu charmant et très supérieur à beaucoup de dissertations sur le beau. J'ai toujours dans les yeux cette grande courbe qui va de Naples à Castellamare avec ses tons blancs et chauds, et le Vésuve qui la domine et de l'autre côté, au couchant, le Pausilippe et la Strada Nuova qui prennent une couleur gros bleu au coucher du soleil avec des rayons d'or qui s'éteignent sur la cime de tous les arbres.

Je ne sais ce que va dire le Pape, ce grand jour de la veille de la Pentecôte. Mgr de Mérode, qui mêle la gravité intérieure d'un bon prêtre aux manières d'un officier étourdi n'est pas très propre à suggérer les paroles que demandent les temps dans une situation si délicate. J'espère que la religion ne va pas encore dire des sottises à l'esprit du siècle. On raconte que ce sera problablement M. le cardinal

Wiseman ou M. l'évêque d'Orléans qui seront chargés de répondre au nom de cette sorte de concile assemblé dans Rome. Ceux-là paraissent plus prudents et plus sages ou du moins plus maîtres du langage que l'impétueux Achille de la papauté. Quelle singulière aventure et quel problème à résoudre que cette lutte entre l'Italie nouvelle et le catholicisme! Il paraît bien impossible que le Pape ne garde pas Rome; il semble bien peu présumable que l'esprit des temps nouveaux l'y laisse. Je crois que, somme toute, sur ce point, l'esprit des temps nouveaux a tort, mais je crois aussi qu'il l'emportera. Quand les choses sont arrivées chez les peuples à une certaine maturité de bon sens vulgaire, ce bon sens l'emporte assez inévitablement. Le gouvernement ecclésiastique est condamné par ce juge assez ignorant; un juge plus subtil et plus éclairé porterait un autre arrêt, mais ce n'est pas lui qui décide. Dans cinquante ans, peut-être, le bon sens subtil aujourd'hui deviendra le bon sens commun et alors on regrettera d'avoir ôté à la papauté le seul frein raisonnable qu'on puisse lui imposer, je veux dire une attache aux choses du monde qui l'instruise et la contienne.

Pour *les Misérables*, on en parle ici sans fin. Il y a, sans doute, une assez grande vigueur de talent dans la peinture de ce galérien qui se précipite sans le vouloir devant le tribunal qui va condamner un homme pour un fait dont lui-même est coupable, mais, partout, quel faux goût! Quelle grossièreté! Quelle vulgarité! Quelle ignorance de l'harmonie des choses! Quels effets tirés par les cheveux! etc., etc. Pour du socialisme, je ne suis pas de ton sentiment. Il était sous-entendu qu'on en trouverait dans M. Victor Hugo et, en réalité, il n'y en a pas plus que dans Mas-

sillon ou dans le père Bourdaloue. Qu'on soit socialiste ou non, le scandale de l'extrême pauvreté devant le superflu subsiste. Fénelon n'en est pas moins frappé, avec raison, que Barbès. On n'est pas socialiste pour souhaiter d'y remédier, mais bien pour y proposer des remèdes qui sont pires que le mal et qui outragent la morale sous prétexte de la rétablir dans ses droits.

Tout le monde est bien ici. Bonjour, mon cher ami. Qu'as-tu vu de cet Alger? Mille tendres amitiés.

CXXII.

A M. PISCATORY.

Versailles, 6 août 1862.

Oui, mon cher ami, je crois bien que Pitt était un homme froid, mais la singularité, c'est que la foudre sortait de ces glaciers. J'ai relu autrefois ses discours avec le même entraînement qu'on met aujourd'hui à lire ceux de notre contemporain Billault, mais il avait de plus que M. Billault, ou M. Baroche, le bonheur de parler devant un pays plus libre encore que le nôtre et devant un auditoire tout plein des souvenirs de l'antiquité et de la grande littérature moderne. On entend avec ses paroles comme un écho des républiques grecque et romaine. Il a l'air d'avoir de grands ancêtres intellectuels. Avec M. Granier de Cassagnac, la chaîne des temps est plus courte, et son auditoire n'ayant de souvenirs et de culture que ceux que peut donner la fréquentation du Vaudeville, beaucoup de grands effets lui sont interdits ; aussi je trouve qu'il n'y a pas de comparaison entre le Parlement anglais

aux pieds de Fox, de Sheridan, de Burke, de Pitt, et le nôtre, bien qu'on y voie siéger ensemble les Tayants, les Grippesols, les Sergeants de Well, les Koup-Joroy. Excusez-moi, si je me trompe de noms ; je sais bien mieux, je l'avoue, le Parlement d'Angleterre que le nôtre. Je me hâte de dire à M. le procureur général, s'il lit ceci, que tous les députés ne sont pas de la force de ceux que je viens de nommer.

N'est-ce pas que cette *Fiancée du ministre* est un joli livre ? Il y a vraiment de l'émotion vraie et communicative par endroits, et bien des observations fines et bien des tableaux de l'école flamande délicats. On voit mieux l'Amérique là-dedans que dans beaucoup de dissertations savantes. Il germe chez ces peuples républicains des vertus très aimables et aussi des talents qui ont leur originalité, surtout par un certain tour moral. C'est dommage qu'ils aient l'art de s'entre-tuer jusqu'au dernier. Les bourgeois de Paris doivent trouver cette lutte bien extraordinaire. Depuis la Vendée et les quatorze armées de la République, ils n'ont jamais entendu parler de rien de semblable. On ne peut pas leur persuader que les fils et les filles de ceux qui se font tuer ainsi pour leurs opinions valent mieux que les enfants des gens tranquilles, qui portent le joug comme on porte un bonnet de nuit, et qui aiment mieux répondre à la sonnette d'un commissaire de police qu'à l'appel des trompes d'Uri et d'Underwald. Je ne dis pas du tout, Monsieur le procureur général, qu'il y ait lieu de se révolter chez nous. Notez cela sur votre livre; mais je trouve que la grande imagination, la sympathie des grands peuples pour les grandes démarches de la liberté est fort tombée chez nous. Tout le monde a mis du coton dans ses oreilles pour ne pas écouter ces bruits qui

faisaient tressaillir M. de La Fayette au milieu d'une très belle cour, mais très belle, Monsieur le procureur général. Vous avez donné au bélier la docilité du mouton, comme dit le Prophète. Vous êtes trop bon pour nous et vous nous élevez dans des boîtes de coton ; excepté pourtant à Cayenne et en Algérie ; mais vous en envoyez bien peu, sur près de quarante millions d'hommes.

CXXIII.

AU MÊME.

Paris, 26 août 1862.

Je suis sûr que, malgré votre tempérament militaire et votre indifférence en matière d'auberges, vous vous retrouvez avec plaisir dans votre demeure, parmi vos arbres, vos meubles et vos habitudes. Puisque nous sommes dans un renouvellement de zèle pour les croyances surnaturelles, je pourrais bien m'aviser de croire aux pénates. Je me persuaderais volontiers ce que croyaient des gens qui avaient autant d'esprit et de hardiesse d'esprit que nous. Je croirais volontiers qu'il est des génies invisibles de chaque demeure, qui regardent le maître du logis et qui lui sourient quand il rentre chez lui. Ils ont gardé le souvenir de tous ceux qui ont habité ces chambres ; ils vous diraient, s'ils voulaient parler, mille détails oubliés ; il n'y a pas un vieux domestique dont ils ne se souviennent. Ils savent de la cave au grenier, à quelle heure un rayon de soleil entre dans tel lieu obscur. Je crois qu'ils lisent vos livres, quand vous n'y êtes pas. N'avez-vous pas remarqué que lorsqu'on entre dans un apparte-

ment longtemps inhabité, quelqu'un a l'air de s'en aller furtivement à votre approche? L'homme a du plaisir à retrouver ces esprits bienveillants et silencieux. Je ne sais pas s'il y a des pénates de ce genre aux Tuileries,

Dans cette auberge, qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.

Il faut qu'ils aient le cœur un peu large, s'ils s'attachent. Voilà une petite parcelle de théologie que je propose à M. Renan. Elle est incomparablement plus raisonnable que toute la sienne et plus d'accord avec le tour de l'imagination humaine. Mais, si M*** a des pénates, ils doivent être assez tristes dans le fouillis de ses papiers. Ces petits dieux aiment l'arrangement, qui est la marque de l'activité, et je tiens que c'est dans des lieux bien ordonnés qu'ils résident plus volontiers. Les araignées les remplacent ailleurs, peut-être.

J'ai revu M. d'Haussonville, à son retour de Londres. Il ne racontait pas beaucoup de nouvelles, mais il était consterné de l'air même de Paris, comparé à ce bourdonnement de ruche qu'on entend à Londres. J'honore beaucoup l'Angleterre, mais à en juger par le détail de son histoire, on doit y rencontrer des défauts et même des vices que nous n'avons pas. Je n'ai pas donné, jusqu'à présent, dans la mode de me mépriser et de faire peu de cas de l'esprit français. Je me plais assez, et vous? Je suis de l'avis de Paradol, qui disait l'autre jour dans un petit coin du *Journal des Débats*, que le courant de nos destinées ne serait probablement pas arrêté par M. Baroche. Que dites-vous des articles de Saint-Marc Girardin sur M. Pasquier? J'ai peur qu'il n'arrive à cette biographie ce qui est arrivé à celle de M. Molé, dans le même

journal. Elle s'était tellement étendue sous la plume de M. de Salvandy, qu'il a fallu lui donner un dénouement soudain qui ressemblait à une mort violente. Si l'on nous dit que nous avons perdu momentanément en France le sentiment des proportions et des dimensions, j'en suis d'avis. Agricola, le beau-père de Tacite, était un homme sage qui n'avait cherché qu'à bien faire sous toutes les administrations et sous tous ces empereurs mêlés ; son gendre n'a fait sur lui qu'une toute petite brochure. Relisez-la, si vous ne l'avez lue récemment ; vous y verrez ce que c'est qu'un fonctionnaire public honnête homme.

J'aurais voulu connaître madame Tacite, pour voir si elle avait l'air de la fille d'un préfet. N'auriez-vous pas envie de passer quelques jours à la campagne chez Tacite? voir comment on vivait, parlait, mangeait, se promenait. Faisait-il des lectures? Avait-il l'amour-propre exigeant? S'occupait-il d'agriculture? Qui nous rendra cette partie oubliée de l'antiquité? Renan devrait bien me dire si on verra César, Cicéron, et Caton et Brutus dans l'autre monde. Il me dira d'abord, j'en suis certain, que c'est une croyance pieuse qu'il faut respecter.

Je croyais que Garibaldi jouait la comédie, mais il est visible que c'est tout de bon un entêté, bien qu'un peu lent dans ses mouvements. La déclaration du gouvernement français au *Moniteur* de l'autre jour, rend son plan de conquérir Rome assez difficile. Les chemises rouges en savent moins que les zouaves sur l'exercice à la baïonnette. S'il meurt dans cette entreprise, ce sera certainement un fou, mais un grand fou. Charles XII était de ce tempérament avec moins de bon sens encore, et il reste pourtant à quelques pas des grands hommes.

CXXIV.

A M. MASSON.

Paris, 27 août 1862.

Voilà un triste été. Je ne sais pas si je généralise trop la tristesse du mien. Je suis ici parfaitement seul et fort abattu par le mal de nerfs depuis plus de quinze jours. Je voudrais bien que vous fussiez à cette heure au coin de la place de Sainte-Clotilde. Je n'aurais jamais cru que Paris pût être aussi désert. Même les gens qui passent n'ont pas le même caractère que l'hiver; ils sont pressés, ils sont distraits, ils ne pensent pas aux mêmes choses qu'alors que tout le monde est à Paris. Il ne faut pas vivre en coterie, on est exposé à se trouver trop souvent seul. Parmi ses rêveries et ses souhaits, Bernardin de Saint-Pierre aurait voulu être assez riche pour avoir dans chaque quartier de Paris un petit pied-à-terre. Il eût tour à tour vécu dans chaque classe de la société, se faisant des amis partout, chez les ouvriers de la rue Saint-Antoine, chez les bateliers de la Seine, chez les orèfvres du quai des lunettes, chez les maraîchers des barrières; il ne parle pas du faubourg Saint-Germain et ne paraît pas se soucier d'y avoir un hôtel. Enfin, il ne faut pas se borner à ne voir que des beaux esprits comme vous et moi; il y en a trop peu.

Je ne sais pas ce que je ferai d'ici à la fin de septembre. J'avais dessein d'aller à Coppet où Paul devait venir en permission, mais voilà tout ce plan de M. de Broglie et de moi dérangé. Paul a quitté Ajaccio pour aller sur son même *Donawerth* dans la baie de Naples.

L'escadre va voir là un curieux spectacle et triste aussi. Ces pauvres diables d'Italiens ne peuvent pas visiblement faire leurs affaires, si bien qu'on les aide. Voilà huit siècles qu'ils n'en font pas d'autres. Ils avaient déjà fait une énormité en prenant Naples et il faut maintenant que Naples leur serve de champ clos entre eux. Que va faire l'escadre française? Personne n'en sait rien et j'entends par là que *personne* n'a probablement de plan ni de parti pris. *Au jour le jour* est le mot d'ordre général de la politique européenne. On dirait que les conducteurs des peuples sont faits de caoutchouc et qu'ils cèdent doucement et mollement à tous les chocs.

Bonjour, mon cher ami. Écrivez-moi le détail de votre vie d'ici à deux mois... Venez donc me tenir compagnie.

CXXV.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 30 août 1862.

. . . . . . Tout cet hiver a été harassant pour madame de Staël. J'espérais que Paul viendrait au milieu de septembre en permission à Coppet et que ce serait pour elle une secousse favorable ; mais voilà que les folies de Garibaldi retarderont certainement cette impression puisque l'escadre est dans le golfe de Naples. J'espère encore qu'elle ne va là que pour peu de temps, mais on ne sait pourtant pas jusqu'où peut aller l'extravagance d'un homme qui peut tout tenter parce que tout lui a réussi, sans talents, sans plans, sans combinaisons d'aucune sorte. Ces fils du hasard

qui ont passé impunément au-dessus des abîmes sont dangereux par la confiance qu'ils s'inspirent à eux-mêmes devant l'impossible.

J'ai vu partir successivement tout le monde et je me suis bêtement étonné qu'il n'y eût personne qui eût la fantaisie et la possibilité de me tenir compagnie. Vous comprenez bien vite que cette remarque mélancolique m'a été suggérée par la sottise de l'instinct et non par mon bon sens qui sait bien que chacun a ses affaires et même ses devoirs.

Je ne sais comment prennent les articles de M*** sur M. Pasquier. Ils sont d'un naturel aimable et d'un grand fond de raison, mais aussi d'une morale un peu longue et un peu bourgeoise, mais c'est le tour d'esprit même de l'auteur. Il aime ce qui est raisonnable avec une petite moquerie secrète pour ce qu'on appelle l'idéal. Il se sert de la littérature pour rabattre le caquet de l'idéal. Ce n'est pas la manière de voir de Platon, sans doute; ce n'est pas non plus sur ces principes qu'a été instituée la chevalerie, qui était un platonisme en armes. Il ne se rend pas bien compte de ce qu'a fait de bon dans le monde moral ce qu'il nomme la déclamation et le factice en littérature. Chercher, vouloir, penser, aimer quelque chose de mieux que ce qui est, cela se nomme romanesque parmi les bourgeois ou les philistins comme disent les étudiants allemands; mais c'est sur la foi de ces prétendues phrases que la moitié des grandes actions ont été faites dans ce monde et qu'est fondée la moitié des civilisations délicates et humaines que nous connaissons. Il n'a pas suffi à l'homme, heureusement, d'aimer de tout son cœur une demi-douzaine d'enfants qu'on nourrit bien et une femme assez commune qu'on mène promener le dimanche, et avec qui

l'on cause de ses petits placements d'argent, en se moquant, de temps en temps, de Werther et de René. Ce n'est pas là ce que poursuivait saint Augustin dans son cabinet, sainte Monique en filant, ni Alexandre et Desaix sur leurs chevaux; mais, après tout, M*** a bien du talent; seulement, son instinct et l'instinct contraire donnent deux littératures qui diffèrent autant qu'Hambourg peut différer d'Athènes.

Et me voilà au bout de mon papier. M*** vous aurait donné des nouvelles de M. Viel-Castel qui va à Broglie le 3 et de madame d'Haussonville qui y sera le 5. Mille tendres respects.

CXXVI.

A M. POIRSON.

Paris, 1er septembre 1862.

Mon cher ami, vous savez tout le détail de l'histoire du monde, comme une commère connaît l'histoire de ses voisins; vous connaissez ce qu'on peut connaître des lois générales qui font ce qu'on nomme la philosophie de l'histoire ; vous démêlez avec une sagacité profonde tous les ressorts appréciables qui font mouvoir les États, les peuples et les hommes qui les régissent. Eh bien, ni vous, ni Montesquieu ne sauriez me dire ce qui arrivera de la défaite de Garibaldi. Ce que j'en dis est pour pousser à bout l'esprit humain, et lui montrer qu'on ne peut point fabriquer cette fameuse clef d'or avec laquelle monsieur Ballanche croyait ouvrir les portes de l'avenir. Essayez de faire une prédiction sur la suite des événements en Italie pour un an. Il est vrai que les intelligences qui régis-

sent présentement le monde sont de singulières intelligences; elles échappent au calcul.

Bien des tendres amitiés.

CXXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 3 septembre 1862.

Mon cher ami, mon numéro 99 est allé te chercher à Ajaccio au moment même qu'on vous envoyait à Naples. Ce que vous alliez probablement voir n'a pas été un spectacle de longue durée et le colonel Pallaviccini m'a l'air d'un homme expéditif. Je ne suis pas garibaldien, mais il me semble que le sort lui devait, au moins, une lutte un peu plus longue... J'espère bien pourtant que les Piémontais n'inventeront pas de le juger comme un séditieux ordinaire. Il leur a donné quelque chose de la puissance dont ils usent contre lui. Tu vas croire que j'ai acheté une petite chemise rouge que je portais sur la peau et dont on voit le bout maintenant. Il n'en est rien, en vérité. Je trouve que cet homme était un extravagant pour le moins, mais les Piémontais ont des devoirs envers lui que je n'ai pas...

Votre destination pour cet automne doit se dessiner maintenant. J'espère encore que tu pourras avoir cette petite permission qui te laisserait faire une petite course à Coppet. Je ferai tous mes efforts pour y aller. Ma santé n'est pourtant pas bien bonne et mes nerfs sont dans la même agitation que la ville de Naples par ces temps-ci. Les patrouilles des médecins ne peuvent pas les tenir en ordre. Ils me donnent l'i-

mage de toutes les maladies, moins l'intérêt que les autres portent aux vrais malades; mais cette inquiétude physique doit finir par miner tout de bon le véritable organisme. Enfin, jusqu'à présent, les médecins ne font aucun cas de moi, ainsi il n'y a pas lieu de s'en faire de souci.

Quelques-uns ont l'air de croire que ce dénouement de l'affaire de Garibaldi va précipiter le dénouement de l'affaire de Rome. Je ne vois pas nettement la nécessité de faire ce qu'on n'a pas voulu laisser faire à un autre et ce qu'on l'a empêché de faire à coups de fusils. Le genre donné, il eût mieux valu fermer les yeux, comme pour Naples. Si les troupes françaises eussent quitté Rome il y a six mois, Garibaldi entrant dans le Vatican malgré tout le monde aurait sauvé quelques difficultés.

Othenin t'a-t-il raconté sa vie de Rome? Les salons semblent l'avoir plus touché que les sept collines et il a, je crois, préféré les jolies figures modernes à la vénérable antiquité; du moins, j'ai remarqué que dans toutes ses descriptions des lieux modernes on voyait toujours sur le premier plan quelque princesse romaine qu'il accompagnait.

Quels sont les journaux qui vous arrivent de Paris? Je ne sais si tu reçois la *Revue des Deux Mondes*. J'ai commencé à lire un article de M. de Rémusat sur Rome et sur les deux premiers volumes de l'*Histoire romaine* de M. Ampère. Je n'ai vu encore que sa description des monuments qu'on trouve encore debout au milieu de la ville des vivants d'aujourd'hui. Avec tant d'esprit, il n'a jamais pu trouver le point central de son tableau. Avec cent fois plus d'esprit que M. de Chateaubriand, voyant et pensant mille fois plus de choses, il n'a pas ce don qui est commun aux

grands capitaines et aux grands écrivains, et qu'avait au suprême degré M. de Chateaubriand, savoir, le point d'attaque où il faut pousser ses troupes; il se disperse; il n'oriente pas les objets; il n'a pas le don des horizons; il ne sait pas arrêter l'esprit du lecteur dans un cercle par un tour de baguette; il montre un palais après un palais, on ne voit pas la ville; il ne sait pas faire voir le tout dans chaque chose; s'il montre le Tibre, on ne voit pas l'Aventin. M. de Chateaubriand montrera l'image de l'Aventin dans les eaux du Tibre, de crainte que vous n'ayez pas sans cesse tout le tableau sous les yeux. Je ne sais qui avait envoyé à son souverain, pour faire juger d'une princesse qu'il s'agissait d'épouser, l'œil de la dame admirablement peint; il aurait pu envoyer successivement le nez, la bouche et les cheveux sans qu'on osât se risquer à la demander en mariage.

Où êtes-vous sur ce golfe de Naples? Est-ce auprès de Misène où je t'ai dit que j'avais vu une frégate américaine? Est-ce du côté des îles? Est-ce vers le rivage du Vésuve? Tout cela est beau partout, mais l'histoire contemporaine doit faire trop de bruit dans cette grande nature qui sommeille habituellement. Tous ces monts, tous ces bois, tous ces palais et la mer même semblent rêver au passé. Je pense bien que M. le colonel Pallaviccini n'y songe pas pour le moment. A-t-il déjà une renommée militaire? Il faut être juste, le Piémont a fait acte de gouvernement en ne se laissant pas forcer la main ni marcher sur les pieds, même par Garibaldi; mais à présent il faut le bien traiter, le panser, le dorloter, le bien loger et lui demander d'écrire ses mémoires et de cultiver son jardin.

Bonjour, mon cher enfant.

CXXVIII.

A M. X. MARMIER.

Paris, 15 septembre 1862.

Je reçois votre très aimable lettre, cher monsieur. J'avais bien regretté de ne pas pouvoir vous faire mes adieux quand vous avez pris la peine de venir chez moi l'autre jour. J'avais, en effet, essayé avec M. de Sahune une petite promenade qui m'a mal réussi, comme tout ce que j'essaye. J'aurais eu grand besoin que vous restassiez quelques jours de plus ici, car je vous avoue que cette grande solitude m'effraye. Le temps ne me pèse guère, en général, mais, depuis que je ne pense plus rien et que mes nerfs se donnent leurs aises, je dis de ce temps ce que Pascal disait de l'étendue : *L'aspect de ces espaces infinis m'épouvante*. Si ce n'est le sens de Pascal, ce sont du moins les mots, comme disait un grand fonctionnaire qui risquait une citation latine à une distribution de prix où sa facilité d'improvisation le trahissait un peu. Je comprends bien votre pèlerinage à Longwy. Je n'ai jamais vu cette place de guerre, mais j'ai toujours aimé ces remparts des citadelles et les déserts que le génie militaire entretient tout à l'entour. Il devrait se former des poètes dans les villes de nos frontières qui ont de hauts remparts, des fossés profonds et tous ces ouvrages avancés où l'on ne laisse guère promener les gens. Ces lieux ont un certain je ne sais quoi, comme les montagnes et les grands bois. On n'y rencontre non plus nulle trace des tracas vulgaires de nos villes ; mais je vois bien que Longwy a encore pour vous d'au-

tres attraits. Vous y recherchez la trace du passé. Vous souvient-il d'une page de Werther quand il visite le lieu où il a passé son enfance? Tout lui paraît petit et mesquin; ce n'était plus ce qu'il avait dans l'imagination. C'est le danger de ces visites d'une *curiosité dangereuse*, comme disait M. de Chateaubriand. On risque de détruire le travail poétique que poursuit incessamment notre esprit sur les événements du passé et sur tout le cadre de nos impressions évanouies; mais l'épreuve est moins périlleuse quand ce cadre était formé par les grandes lignes d'une belle nature. Saint-Preux (pardon de citer cette Héloïse), Saint-Preux pouvait, après son voyage autour du monde, revoir les eaux et les montagnes témoins de son cher passé. La nature est là assez forte pour égaler le travail de l'imagination sur les souvenirs; mais, dans une petite ville misérablement ternie par la vie de chaque jour, il est plus mal aisé de retrouver la trace de ses rêves. De loin, vous avez mis sur tout cela la teinte vive et triste que prend le passé dans la mémoire; à l'aspect de la réalité, vous ne reconnaissez plus rien, parce que, dans le cours de votre vie, vous aviez, peu à peu, refait en vous-même le théâtre des premiers élans de votre imagination; vous y aviez essayé, pour ainsi dire, la couleur de toutes les impressions analogues semées par vous dans les années qui ont suivi; mais, je ne veux pas envoyer une dissertation poste restante et je désire bien sincèrement me tromper, et que les murs de Longwy vous aient rappelé les sourires des jeunes Lorraines d'il y a trente ans.

Comme cette seconde visite à Longwy deviendra aussi du passé pour vous et que vous aurez peut-être remis quelque nouvelle Lorraine dans votre herbier,

je compte que vous retravaillerez un jour tout cela à la façon de l'imagination, et de votre imagination, et que nous aurons quelques nouveaux et brillants tableaux éclairés du vrai soleil, comme vous les savez faire, et non de la flamme de punch comme on en peint généralement aujourd'hui. Je ne réponds pas que les touches délicates, les sentiments vrais et profonds, les figures douces et aimables ne seront pas un peu compromis par les sarcasmes de l'auteur contre beaucoup de choses respectables, telles que la liberté de la presse, la liberté des cultes, la liberté politique. Vous pouvez, à la vérité, me donner pour excuse que la nature fait comme vous et qu'elle laisse errer, çà et là, de petits crapauds sous l'arbre où chantent les fauvettes, et non loin du nid des rossignols.

Ce que je ferai, je ne le sais pas bien. J'espère pourtant partir pour Coppet à la fin du présent mois; mais, comme ma santé coupe court tous les jours à mon projet, chaque jour renouvelé, d'aller à Versailles, je vous demande ce qu'elle fera quand il s'agira de quinze heures de route? Vous n'en serez pas moins aimable de passer par ce lac de Genève, et, si j'y suis. je serai bien heureux de me promener un peu sous les platanes avec vous et de recommencer nos causeries de ma triste chambre. Peut-être serai-je moins stupide que dans ces derniers temps où vous me supportiez avec une patience si animée et si obligeante. Je crains d'avoir usé celle de M. de Sahune qui a la bonté de n'en rien montrer encore.

Avez-vous, dans vos courses, fait une petite visite à ce pauvre Garibaldi. Il aurait bien besoin de consolation, et, bien que vous différiez par quelques nuances d'opinion, votre bonté naturelle vous suggèrera de ne causer avec lui que sur les points qui

vous sont communs. N'allez pas lui échauffer le sang en lui disant qu'il ne faut pas mettre le Pape hors du Vatican par les épaules. Pauvre homme! Ces natures torrentielles emportent tout devant elles à la fonte des neiges, et puis, un beau matin, tout s'écoule, et le roi Victor-Emmanuel se promène tranquillement dans le lit du fleuve. Je vote pour l'amnistie, et même pour qu'on donne au général Garibaldi Naples à gouverner, en royaume ou en république. Il n'aura plus le loisir d'aller tourner autour des murs d'Adrien, ni de chercher à prendre le Pape comme un oiseau dans la chaire de Saint-Pierre.

Adieu. Ecrivez-moi souvent de ces charmantes lettres dont vous dites qu'elles vous font tant de peine à écrire. Il n'y paraît guère. Bien des respects aux Lorraines d'il y a trente ans, et bien des compliments aux Lorraines d'aujourd'hui qui vont passer un de ces jours dans un livre qui charmera d'autres Lorraines. Que de souvenirs mêlés, pour vous, depuis les glaces du Pôle nord, jusqu'aux murailles de Longwy!

CXXIX.

AU MÊME.

Paris, 22 septembre 1862.

Eh bien, quand je vous le disais que c'étaient là des courses d'une curiosité dangereuse! Voilà ce que c'est que de faire des haltes dans des lieux humides en se disant :

Combien de fois sur le rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage, etc.

(Croyez-vous que Garibaldi sache ces vers de M. de Lamartine?) Enfin, vous revenez en pays ami, et mesdames vos sœurs soigneront votre convalescence, mais je vous plains de cet assaut de la maladie dans des lieux perdus. On a beau avoir de la fermeté d'esprit, on se fait des monstres de tout ce qui va arriver; et encore, le malheur de tomber malade parmi une demi-brigade qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, c'est que, avec le mal qui vient, on perd le ressort d'imagination pour y résister. Je ne sais quel capucin louait Dieu d'avoir mis la mort à la fin de la vie et non pas tout à fait au début; moi, je ne comprends pas pourquoi la Providence veut que l'esprit s'abatte sous le mal physique par une loi à peu près générale. Autant vaudrait jeter les canons à la mer en vue de l'ennemi. Il me semble, humblement, que c'eût été le cas de redoubler les feux de Bengale de l'imagination et d'étendre ses ailes, *spernit humun fugiente pennâ;* mais peut-être que la nature vous a traité comme je l'entends, car votre lettre n'avait nullement la marque de la maladie. Avez-vous vu un médecin dans ce Longwy? Il en est quelquefois d'excellents dans de petits coins. J'en connais un à Coppet, qui serait à Paris un médecin très distingué, n'était qu'il n'est pas charlatan et que la charlatanerie est *ce je ne sais quoi d'achevé* dont parle Bossuet que le savoir-faire donne au mérite.....

Quant à la question de savoir si les actes de vertu et de courage sont récompensés dès ce monde, il faut beaucoup distinguer, ce me semble. Il est difficile de la soutenir avec apparence d'un homme qui se jette à l'eau pour sauver un inconnu, et qui se noie avec lui. Ce que j'en dis n'est certes pas pour décourager du courage, mais pour mettre chaque chose à sa place. Vous

savez que c'est ma manie. Je crois que la hardiesse à bien faire a sa raison dans l'autre monde et que les actes de résistance désespérée contre le mal, dans certaines âmes, sont une preuve précisément de l'autre monde. Un grand citoyen qui regarde un tyran en face et qui le défie au milieu de ses légions, de ses juges corrompus et de ses bourreaux ne lui dit pas : « Je suis plus fort que vous. » Ce serait d'un matamore; il lui dit : « J'ai derrière moi un principe qui est plus fort que vous; il vous tuera tôt ou tard et moi je vais où il règne toujours. Bonne nuit. » Cela est écrit en caractères invisibles sur tous les drapeaux des grandes causes; mais, cela dit, je conviens que souvent même en ce monde on recueille les fruits d'une volonté énergique. On a surtout ce sentiment de repos qui résulte d'être en complicité avec le bien, si je puis parler ainsi, et l'on dit avec plus de raison que Sosie : « J'ai bon maître, et voilà notre maison. » Vous voyez que je prêche, même à mon curé.

Tout cela est bel et bon, mais voici l'automne et ses tristesses qui reviennent. N'en avez-vous pas le cœur serré? J'ai toujours eu envie de suivre le soleil là où il a dix-huit heures de durée par jour. Je ne voudrais jamais voir les pompes de l'automne qui sont des signes de l'hiver :

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante du marais.

Mais peut-être que tout est beau pour vous dans votre Jura, et, en effet, quand on allait en Suisse par les paisibles routes de poste, je me prenais à avoir l'idée de m'arrêter dans ces bonnes maisons de paysans, avec leurs fortifications contre la neige, un bon

feu qui éclairait une grande et belle chambre, et, tout à l'entour, des hommes robustes qui allaient et venaient paisiblement comme s'il n'y avait ni vents, ni neige, ni pluie. Il paraît que je ne suis pas le plus actif des mortels, comme le dit M. Thiers du premier Bonaparte, car toutes les images du repos me donnent la fantaisie de m'arrêter. J'ai fait, une fois, élection de domicile en imagination dans la vallée de Moret où les montagnes ont l'air d'un rempart contre tous les soucis et tous les tracas.

Je suis horriblement fatigué et l'on entre chez moi quoiqu'il n'y ait personne à Paris et que je vive dans une solitude qui me fera périr d'ennui.

CXXX.

A M. PISCATORY.

Paris, 30 septembre 1862.

Je vais probablement prendre aussi le chemin du Jura. Madame de Staël est mieux, au rapport de tous ceux qui l'ont vue récemment, mais elle ne doit pas se fatiguer et je vais à Coppet pour faire mon quart de conversation et contribuer à lui donner plus de liberté avec ses hôtes. On n'est libre à la campagne que quand on a pas mal de monde. Ce n'est pas que mon entretien soit bien brillant; j'ai perdu le peu de plumes que j'avais et il n'y a qu'une petite veilleuse au logis. Je remarque que j'écris comme faisait M***, qui suivait les métaphores avec la même exactitude.

J'ai relu l'autre jour un livre peu connu qui me paraît avoir beaucoup d'intérêt. Ce sont des histoires

de soldats orientaux qui assiègent une ville. On vous raconte toutes les affaires de famille de ces soldats. Les localités y sont dessinées avec la netteté d'un burin sur une plaque d'argent. L'auteur vous mène dans les moissons, sous les tentes. Vous voyez les femmes aller, venir, filer, pleurer, dire du mal les unes des autres, tout cela avec un naturel charmant. L'auteur est un homme dont on a beaucoup parlé sans guère l'avoir vu. On l'appelle Homère; connaissez-vous cela? comme disait un jour un domestique en voyant arriver M. Rossi dans un beau château.

CXXXI.

A M. E. VERDET.

Paris, 3 octobre 1862.

J'aimerais bien mieux être mouillé et ventilé par la Suisse et par le Milanais, comme vous l'avez été, que d'avoir langui deux mois par mes tristes chambres, livré à une solitude complète et en proie à des maux de nerfs qui vous disent les choses les plus tristes aux oreilles et vous ôtent par-dessus le marché toute force physique et morale. Vous ne me dites rien de ce Milan que vous avez visité. Ce doit être pourtant un spectacle fort curieux que cette grande ville malade depuis si longtemps, battue du vent d'une révolution qui finit à peine et attendant des aventures nouvelles. La cathédrale doit avoir l'air consterné de tout ce qui se dit et se prépare à son ombre. Je sais bien que les catholiques et même les prêtres catholiques italiens ne sont pas si papalins que nous sommes. Le rideau des Alpes nous cache beaucoup de détails

que l'Apennin laisse à découvert, mais c'est pourtant un pas assez solennel pour des gens élevés dans le giron de l'Église que d'aller s'asseoir sur la châsse de saint Pierre et d'en faire un trône laïque environné d'officiers d'état-major et de colonels de *bersaglieri*. Un homme de grand sens me disait l'autre jour qu'il soupçonnait le roi de Piémont d'avoir envie, par instants, de retarder ce bonheur qui le menace. Élevé comme il l'a été, il dit, sans doute, quelquefois, comme Athalie :

> Et d'adoucir leur Dieu j'ai parfois la pensée.

M. de Tournon avait bien moins de malaise en prenant possession de Rome comme préfet du Tibre. Le dix-huitième siècle avait chassé pour lui les fantômes du Vatican.

Est-ce que vous avez passé le Simplon? A l'entrée, du côté de Tourtemagne, il y a des vallées d'une superbe tristesse qui me sont restées dans l'imagination. Je n'ai pas été plus loin, vu que le Rhône était en colère et ne laissait passer personne; il emportait tous ses ponts. Je ne sais pourquoi le Valais s'est gravé dans ma mémoire. Les fils qui rattachent nos souvenirs font des tours et des détours singuliers.

Vous êtes bien sévère pour le dernier volume de M. Thiers. Vous n'êtes pas assez frappé de ce courant rapide qui entraîne tout le récit. On dit qu'il est bien malaisé au plus grand général de faire bien marcher cent mille hommes; c'est une grande qualité à un historien de faire bien marcher cent mille faits. Vous n'allez pas par transitions si vous avez passé de Waterloo et de Sainte-Hélène aux états de Bretagne et aux rochers de madame de Sévigné. Faites-vous ce que conseille M. Sainte-Beuve? Lisez-vous d'un trait

toute cette correspondance? Cette manière de lire vous donnera un spectacle triste, comme le cours de la vie, après tout. On voit successivement tomber tout le monde et on s'achemine à la dernière année de madame de Sévigné pour voir madame de Grignan retenue dans sa chambre ou par la maladie ou par la crainte de la petite vérole pendant que sa mère meurt un peu abandonnée à deux pas de sa fille. Mais la fin de tout est triste.

Je n'ose pas vous dire que je trouve votre écrit excellent dans tout ce que j'en comprends; vous me traiteriez avec la hauteur qui est un des signes du géomètre comme du théologien. Paul s'est jeté sur l'exemplaire que vous avez eu la bonté de lui destiner. M. de Broglie va vous relire une seconde fois, suivant sa méthode, et il se propose de vous faire questions sur questions, non à cause des obscurités des leçons dont on voit qu'elles sont claires comme l'eau de roche et solides comme le cristal, même en n'entendant point du tout, mais à raison des lacunes de ses connaissances scientifiques. Pouvez-vous débrouiller ma phrase? Je m'entortille depuis que j'ai mal aux nerfs.

Adieu, je me fais une grande joie de vous revoir ici, et ce sera ma consolation de ne pouvoir aller en Suisse si ma santé me retient ici.

CXXXII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 18 novembre 1862.

As-tu lu dans le *Moniteur* la lettre de M. Drouyn de Lhuys au gouvernement piémontais? Elle est fort

catégorique et le Pape peut se reprendre à quelques idées de propriétaire de son petit domaine. Enfin, il n'y a rien à reprocher à cette politique de M. le ministre des affaires étrangères. Je souhaite qu'il porte le même esprit de justice dans les autres questions extérieures et aussi le même esprit de prudence.

19 novembre. Il vient de paraître un volume très intéressant et qui, certainement, n'a pas été composé pour le public. C'est le *Journal de mademoiselle de Guérin*, laquelle est la sœur de cet auteur d'un petit écrit moitié panthéiste intitulé *le Centaure*, dont les journaux littéraires ont beaucoup parlé dans le temps. Le *Journal de mademoiselle de Guérin* est venu comme une violette au fond des bois. Tous les détails de la vie d'un pauvre gentilhomme campagnard, qui était son père, font le cadre du tableau, mais le fond de ce même tableau sont les sentiments les plus doux, les plus élevés et les impressions les plus originales. Les plus petites circonstances de la vie la plus unie forment cette histoire; littéralement, c'est une mouche qui vole par la chambre, un rossignol, non pas qui chante, mais qui se tait par un jour de froid; c'est une course de mademoiselle de Guérin pour aller trouver son confesseur; c'est vêpres, ou la messe, ou une pauvre femme qui vient demander l'aumône à la porte du petit castel, et, sur les ailes de cette mouche, elle s'élève au plus haut des cieux, modestement, simplement, sans songer à écrire et sans ombre de bel esprit.

Il se pourra bien faire que les pédants trouvent le petit volume enfantin, mais ils auront tort. La pauvre fille est pieuse et aussi un peu superstitieuse, mais pour elle toutes ces superstitions lui sont aussi la figure des pensées délicates et élevées. Pour les âmes vives et bien faites, tout leur est prétexte à bien pen-

ser et à bien faire, et, au contraire, pour les âmes communes, la morale la plus claire, soutenue par la logique la plus sévère ne leur suggère que des petitesses. L'esprit cherche des textes qui abondent dans son sens et retravaille à son image tout ce qu'il apprend. C'est pourquoi l'avare, qui avait entendu un beau sermon sur l'aumône, disait : « Voilà qui donnerait envie de mendier ! »

Je te recommande donc cet aimable livre de mademoiselle de Guérin, publié longtemps après sa mort. Elle n'avait pas la moindre idée qu'on proposerait un jour à un jeune lieutenant de vaisseau de lire ces pages écrites chaque jour en cachette et à la hâte.

As-tu vu dans les journaux quelque chose de la querelle sur l'*animisme* et le *vitalisme* et l'*organisme*, etc. ? M. Francisque Bouiller vient de publier un livre sur ce sujet, dont M. Franck a parlé dans le *Journal des Débats*. Il est pour l'animisme et prétend résolûment que l'âme préside à la circulation du sang et à toutes les opérations internes du corps. Je trouve sa doctrine, avec ses difficultés, très préférable : 1° au système qui prétend que la vie physique est un phénomène chimique; 2° aux principes de l'école de Montpellier qui tient pour une petite âme sans intelligence, sorte de sœur converse de l'autre et qui fait la cuisine à la maison. Je n'ai jamais pu comprendre une âme, un esprit, une force qui ne fussent point intelligents, et je m'étonne que les bonnes gens qui admettent de pareilles âmes soient surpris que M. Vacherot nous parle d'un univers qui marche de siècle en siècle à la perfection, par sa seule force et sans se douter de ce qu'il fait. Je sais bien qu'il est des esprits bornés, et, par exemple, ceux qui sont pour ces sœurs converses sourdes, muettes, aveugles, insensibles, mais pour-

tant, il y a encore une énorme distance entre eux et ces forces absurdes, sans conscience, sans intelligence, sans nulle impression ou sensation. Un *rien* spirituel enfin, qu'est-ce que cela?

Voilà, mon capitaine, ce que je soumets à votre profondeur.

CXXXIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 7 janvier 1863.

Est-ce que vous ne revenez pas bientôt, mon cher ami? Si vous avez des jets d'eau dans votre cour, ils doivent être un peu froids à la vue, par ces journées d'hiver. Si vous avez planté des arbres ou si vous les avez semés, tout cela doit s'être endormi jusqu'au printemps. Je dois pourtant convenir que les connaisseurs qui habitent la campagne au mois de janvier, disent que toute la nature n'est pas si endormie qu'elle en a l'air, et qu'elle a aussi des agréments particuliers dans ce repos et dans ce silence. Quoi qu'il en soit, revenez donc. Ce n'est pas qu'on soit très éveillé à Paris. Les jeunes gens peuvent trouver nouveau ce qu'on y dit et ce qu'ils disent, mais j'avoue, que pour moi, j'entre souvent dans un petit désespoir en me disant : Ah! mon Dieu! est-ce que je vais encore entendre cela pour la millième fois! Si vous eussiez été ici vous auriez peut-être été invité aux fêtes de M. de Rothschild. Vous auriez pu causer avec l'Empereur des affaires du Mexique; il vous aurait peut-être dit pourquoi nous faisons cette affreuse guerre, dans cet horrible pays. Le général Forey dit

dans ses proclamations, que c'est pour que les rues de Mexico soient éclairées le soir; mais ce n'est pas là une raison sérieuse et le jeu n'en vaut certes pas la chandelle. Vous n'eussiez pas vu M. *** chez ce même M. de Rothschild; il a bien accompagné l'Empereur jusqu'à la plus prochaine station, mais il n'a pas poussé jusqu'à Ferrières. Il a attendu six heures d'horloge le retour du Prince, n'entendant que de loin le bruit des fanfares, des acclamations; j'ignore s'il a même déjeuné, car cette station est un désert. Il aura pu dire : *Nolite confidere in principibus terræ, car il n'est pas sûr qu'ils vous offrent à déjeuner*, comme le dit la Vulgate, — les choses se passent toujours ainsi dans les cours bien réglées. — Il n'y a que le roi Louis-Philippe qui ait jamais songé à dire à un ministre : *Ah çà, vous n'avez pas dîné!* Mais les bourgeois de Paris l'avaient pris en mépris.

CXXXIV.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 16 janvier 1863.

Mon cher ami, j'ai été charmé et flatté de recevoir votre lettre du 31 décembre. M. de Vogué est un homme exact. C'est aussi un homme d'un commerce très agréable, autant que j'en ai pu juger, il y a quelques années, dans des visites qu'il faisait à Albert. C'est dommage que vous ne le gardiez pas pour remonter le Nil. Il est vrai que vous ne paraissez pas très isolé et je n'entends que de grands noms parmi vos compagnons de voyage. A Calamatta, tous ces demi-naufragés auraient pu faire à eux tout seuls un

beau salon de Paris ou de Vienne. C'est bien insolent à la mer d'avoir secoué si durement une si belle compagnie. Je craignais qu'Othenin n'eût souffert de ces fureurs du vent, mais on me dit qu'il n'a pas été plus fatigué que le jeune Télémaque, quand il suivait la même route à peu près, pour aller visiter Nestor et Ménélas. Maintenant vous glissez sur ces eaux tranquilles du Nil avec tous les agréments et toutes les aises que donne le pouvoir absolu sur terre et sur mer à ceux qui l'ont entre les mains. N'abusez pas de ce talisman et ne faites couper la tête à personne dans un mouvement d'impatience. Vous avez pu remarquer que, quand un homme civilisé jouit de la puissance absolue, il ne fait presque jamais couper le nez ou les oreilles à personne. J'espère que vous avez fait mettre dans votre cabine les vingt volumes in-folio de l'Institut d'Égypte avec leurs immenses atlas. On les dit plus volumineux qu'exacts, mais on n'observait pas très bien dans ce temps de la République française. On poursuivait des choses nouvelles. Le pauvre Desaix, dont vous avez vu les traces par toute cette Égypte, poursuivait le sabre à la main un idéal qu'il n'a pas trouvé parmi nous. Il serait bien étonné, si vous rencontriez son ombre par une belle nuit du Nil, de tout ce que vous lui diriez de ce qui a suivi dans l'histoire de France. Je ne sais pas s'il entendrait grand'chose à notre dernière expédition du Mexique. Avez-vous reçu le discours de l'Empereur dans ces palais des Pharaons que vous parcourez? M. Scherer vient d'être repris par M. de Persigny pour n'avoir pas bien compris la force du texte sacré. Il vaut mieux visiter par le temps qui court Philée et Thèbes, que de parler politique. Qu'est-ce que vous lisez dans ces longues navigations où l'on ne peut pas

toujours parler? Nous vous enverrons un de ces jours un roman carthaginois de l'auteur de *Madame Bovary*, et vous verrez comme c'est laid. Cela ne donne pas du tout le goût de visiter l'Orient. C'est un amas de descriptions d'un rouge de fournaise, avec des récits de batailles, d'amours, de maladies, auxquels on ne comprend rien du tout. Il en reste, après la lecture, une idée confuse de lèpre, de gale, de scorpions, de plaies purulentes et de soleil couchant, ou de soleil levant, ou du soleil à son midi qui, dans leur mélange, ne forment pas des tableaux agréables à beaucoup près. Volney et M. de Chateaubriand, chacun dans son genre, ne verraient pas sans surprise cette clinique de Carthage au temps d'Amilcar.

Adieu, mon cher ami. On dit que vous avez fait un beau discours à la Méditerranée et à la mer Rouge et que ces deux grandes dames s'en sont assez émues. Cette lettre a-t-elle chance de vous rencontrer? Je n'en sais trop rien et cela ne met pas en train de longs discours.

CXXXV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 7 mai 1863.

Enfin je recommence, et si cette lettre ne te parvient pas à sa date, conclus-en seulement que je suis obligé de m'y reprendre à plusieurs fois pour laisser passer tous les fantômes de maladies qui me hantent comme des spectres. Ta première lettre m'était un remords depuis longtemps ; je me disais que je n'aurais rien de toi jusqu'à ce que je t'eusse répondu, mais

j'ai déjà remarqué que tu as une certaine magnanimité qui ne compte pas en fait de lettres avec tes amis et j'en reçois aujourd'hui une nouvelle preuve. Nous n'avons pas encore, à beaucoup près, ces beaux jours d'été de Cannes. Il me semble que tu les fais bien voir malgré cette prétendue incapacité de peindre ce que tu vois. Pour madame *** je me l'étais toujours représentée comme une sorte d'ogresse, ayant la peau d'un rhinocéros et l'activité d'une machine à vapeur. C'était dans les éloges que font d'elle ses amis que j'avais discerné les traits de cette miniature. Il paraît qu'elle a une instruction et des agréments d'esprit qui peuvent être représentés par une force de 500 chevaux, comme on dit en mécanique.

Je ne veux que t'envoyer ce petit mot aujourd'hui; je ne suis que trop en retard et j'ai envie d'avoir des lettres de toi.

Ici, la tentative des hommes indépendants pour avoir quelque part dans les élections me paraît échouer complètement. Les démocrates ont contre les classes moyennes une insurmontable défiance, ou une implacable haine. Les sages de ce parti ne peuvent rien contre ce monstre robuste, fanatique, violent, qui se dit qu'il a quelques millions de têtes et qu'il est le plus fort. Il ne sera pas même le plus fort et le gouvernement aura la Chambre qu'il veut, à peu de chose près probablement. Adieu, mon cher ami.

CXXXVI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 25 mai 1863.

Êtes-vous à Coppet ou à Carra, chère amie? Comment vous trouvez-vous de ce nouvel air et de cet autre genre de vie? Avec toutes ces chiennes de santé que nous avons on a toujours quelque chose à attendre, en bien ou en mal, d'un changement de lieu.

Tout est ici au mouvement des élections. Le vent qui souffle a une certaine violence, mais est-ce une bourrasque ou le commencement d'une tempête? Nul ne le pourrait dire. On en saura quelque chose de plus dans huit jours. Le suffrage universel a des profondeurs dont nulle sonde ne peut donner de nouvelles. L'esprit violent de M. de Persigny lui a dicté une lettre sur M. Thiers qui n'est pas selon la science. Il a donné par là bien des voix à son adversaire. On ne sait si l'Empereur a voulu cette lettre ou s'il l'a tolérée. Les ministres ne doivent pas vivre entre eux en grande concorde, à en juger par la sortie du même M. de Persigny contre le fils de M. Baroche. La secousse a été forte pour M. Baroche puisqu'il en est tombé malade d'un érysipèle. Enfin, lisez attentivement les journaux à dater de mardi prochain. Il vaut la peine de savoir ce qui va sortir de ces urnes.

26 mai.

Je reçois votre lettre d'hier et ces nouvelles du docteur Mercier sont bien tristes. Je penserai aux lectures qu'on peut lui proposer. En attendant, il

s'est publié ici, il y a deux mois, un livre intitulé *Paris en Amérique*, par le docteur Lefebvre, qui a eu le plus grand succès. Ce nom de Lefebvre est un pseudonyme. C'est, au vrai, un écrit de M. Laboulaye. Il a peint, au moyen d'un écrit romanesque, le contraste des mœurs de la France et de l'Amérique. Religion, politique, morale, organisation administrative, tout est passé en revue dans des scènes dramatiques et avec beaucoup de moqueries sur nous autres Français. La plaisanterie y est maniée un peu lourdement, mais le fond est sérieux et intéressant. C'est précisément un médecin français qui est le centre de l'action. Je vous l'enverrais bien d'ici, mais vous l'aurez plus vite à Genève... Je vois sans cesse cette jolie maison du docteur Mercier toute attristée par la maladie.

CXXXVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 12 juin 1863.

Mon cher ami, je ne peux pas vous envoyer immédiatement les renseignements que vous me demandez pour votre jeune lettré qui doit mêler les lettres et la guerre. Je compte m'adresser à deux personnes entendues qui sont présentement à la noce en Angleterre. En attendant et pour ne raisonner encore que sur des données générales, je hasarderai quelques observations préliminaires. Il est sans doute précieux de mêler à l'exercice de toutes les professions la connaissance et surtout le goût des lettres; c'est par là qu'on est plus propre à tout et qu'on apprend aussi à

se passer de tout dans une certaine mesure. L'esprit, trempé dans ces eaux salutaires, échappe aisément au monde, quand le monde lui déplaît. Il se réfugie dans *ces belles régions*, dont M. Cousin parlait beaucoup autrefois devant un clergé irrité (il l'a calmé depuis lors). Avec le secours des lettres, l'imagination prend quelquefois des ailes et alors elle peut dire à la foule, comme les canards sauvages de la Fontaine :

Vous ne pouvez pas, comme nous,
Passer les déserts et les ondes,
Pour aller chercher d'autres mondes ;

mais, pour recueillir cet avantage de l'étude, il faut y apporter un goût vif et sincère et des dispositions un peu exceptionnelles. Il faut que la couleur de pourpre qui est dans les lettres pénètre jusqu'aux os, comme la garance quand on en fait manger aux oiseaux. Or, cet effet ne se produit pas sur tout le monde, en fait d'études. De beaucoup d'éducations soignées, au sens où nous l'entendons vous et moi, il ne reste qu'une culture superficielle qui a encore son prix, mais qu'on achète quelquefois aux dépens d'autres avantages qu'il faut négliger un peu. Ainsi, à l'heure qu'il est, les examens de l'École militaire sont devenus très difficiles comme dans toutes les carrières qui dépendent du gouvernement. On a cru trouver le moyen le plus simple de diminuer la foule des concurrents en élevant le mur qu'il s'agit de sauter. Je crois la recette assez mauvaise, mais elle est la recette du moment. Les jeunes gens ne peuvent pas trop s'exercer d'avance à ce saut périlleux; ils doivent se fortifier les muscles et les nerfs par un long exercice professionnel. Si les lettres, dans leur culture délicate, ne

doivent pas, vu leur tour d'esprit, leur rapporter des avantages particuliers, ne vaut-il pas mieux profiter du temps pour les dresser savamment à l'épreuve qui les attend ? Il importe beaucoup dans nos écoles d'entrer dans les premiers rangs ; cela a toutes sortes de conséquences d'une utilité presque matérielle ; on choisit le régiment qu'on désire ; on va presque où l'on veut ; on emporte avec soi une certaine considération qui vous suit partout ; mais de plus, et, par-dessus tous ces avantages, le jeune homme qui a pris de bonne heure le premier rang dans sa profession, se sent obligé par sa supériorité relative ; il se sent au-dessus de ses affaires et n'en a habituellement que plus d'ardeur.

On fait volontiers ce qu'on fait aisément, tandis que rien n'est plus pénible et plus fatigant pour un élève des rangs moyens, surtout dans les sciences, que de n'entendre qu'à moitié les démonstrations ; de les apprendre, pour ainsi dire, par cœur, afin de suppléer par la mémoire aux défaillances de la réflexion. Je crois que c'est la condition des trois quarts de ces jeunes géomètres que l'habitude n'a pas conquis, avant l'entrée dans les grandes écoles, à l'attention scientifique qui est d'une toute autre sorte que l'attention que réclame l'étude de Xénophon ou de Virgile.

D'où je conclus, mon cher ami, que si un jeune homme donne des signes certains de la passion des lettres ; si on a lieu de croire qu'elles lui passeront dans le sang, il vaut la peine de sacrifier quelque chance de supériorité dans les sciences et on peut donner plus de temps que de raison aux humanités ; mais, s'il ne devait tirer d'une longue application qu'un goût tiède des grandes choses de l'imagination, peut-être est-il plus sage, après l'avoir rendu capable de rendre clai-

rement ses idées dans un bon langage, de profiter du temps qu'on a devant soi pour l'aguerrir au tracas des sciences, et le rendre de bonne heure capable de suivre à l'aise le grimoire du tableau, sans ces sueurs froides qui saisissent les pauvres jeunes gens quand le fil de la démonstration se rompt dans leur cerveau fatigué ; et cela leur arrive souvent, quand ils ont été obligés de mettre les morceaux doubles dans des études précipitées. Peu d'hommes sont naturellement mathématiciens, c'est-à-dire nageant d'instinct dans ces eaux glacées. Il n'y a pourtant pas à dire, il faut, dans ces temps, être mathématicien pour être soldat; le remède à la difficulté c'est l'habitude pour suppléer à l'instinct, et l'habitude demande du temps. Ce n'est pas un parodoxe que je dis là.

Vous avez entendu le canon des Invalides pour la prise de Puebla. Dieu veuille que Mexico ne soit pas un autre Puebla! je ne sais pas qui fait les cartes des pays étrangers au ministère de la guerre, mais nous sommes toujours étonnés de ce que nous rencontrons devant les places que nous assiégeons. Nous trouvâmes à Rome une muraille dont nous n'avions pas d'idée et qui était pourtant là depuis cinquante ans. La vue de Mantoue et de Peschiera, dans la campagne d'Italie, a paru nous surprendre beaucoup. En Crimée, nous comptions trouver une place qui ne tiendrait que huit jours, et nous avions des cartes de la côte qui n'indiquaient rien des ports excellents que M. Boüet a trouvés à la sueur de son front.

J'ignore si nous savons où sont les villes de Pologne qui peuvent nous servir de point d'appui. L'imagination publique se figure que nous allons faire encore la guerre sur cet autre point du monde. Je ne peux pas croire qu'on prenne légèrement une telle résolu-

tion. Il vaut la peine de tenir bien des conseils avant que d'entreprendre cette expédition de Russie. Toutes les femmes sont pour cette guerre de Pologne.

Vous avez bien raison, *la démocratie coule à pleins bords*, mais ce n'est pas de cette démocratie que se réjouissait M. Royer-Collard. M. Guéroult nous représentera très vraisemblablement; celui-là unit des contraires qui ne sont pas séduisants.

Adieu, mon cher ami, comment êtes-vous? Il me faut plus de place qu'il ne m'en reste pour répondre à ce que veut bien me demander madame Piscatory; ce sera pour ma prochaine lettre.

CXXXVIII.

AU MÊME.

Paris, 17 juin 1863.

Toutes les personnes qui reviennent de la noce disent que madame la duchesse de Chartres est charmante. Moins la reine elle-même qui garde le deuil, toute la famille royale d'Angleterre était là. La princesse de Galles, belle comme le jour, ou comme une aurore boréale de son pays. Presque tous les ambassadeurs des puissances qui ont des liens de parenté avec la maison d'Orléans étaient là aussi. Je ne vois rien sur ce mariage dans les journaux. Si le gouvernement interdit d'en parler, c'est une grande misère, une grande puérilité, et un grand abus de la force.

Vous voyez que nous aurons à peu près trente membres de l'opposition. Tous ne sont pas le dessus du panier du pays et la plupart des choix faits contre le gouvernement ne sont pas non plus des signes bien

rassurants de l'esprit public; mais si M. Thiers oriente bien ses voiles, il peut tirer parti de ce vent violent dans une autre direction. Les hommes ont fait quelquefois des choses excellentes avec des forces aveugles. Tout d'ailleurs se réveille un peu dans le palais de la Belle au bois dormant; les bons comme les mauvais; ceux qui aiment le bon ordre et ceux qui ont envie de faire sauter la planète. Les tribunaux commencent çà et là à regarder l'administration d'un air de sévère équité. Je suis curieux de voir le tour que prendra le procès de M. Casimir Perier à Grenoble. Il aura la garantie d'un degré supérieur de juridiction et son affaire ira tout droit devant la Cour impériale, en sa qualité de grand officier de la Légion d'honneur. S'il était grand cordon il serait aussi heureux que M. Haussmann qui ne relève que de la haute Cour.

Pour parler d'autre chose que de M. Haussmann, je viens aux traductions pour la bibliothèque de madame Piscatory. La petite édition (in-18) de la traduction de Cicéron, publiée par M. Leclerc, est certainement ce qu'il y a de mieux. On a fait choix pour chaque ouvrage des meilleurs travaux de ce temps et du siècle dernier. Pour Tacite, quoi qu'on dise de la traduction de M. Burnouf, elle est si près du latin qu'elle n'est guère française. Celle de Dureau de la Malle, malgré ses défauts, a une certaine noblesse de tour qui rend quelque chose de l'imagination grande et triste de l'original. Vous me croirez si vous voulez pour Lucrèce, mais je trouve Lagrange bien supérieur même à M. de Pongerville. Delille est encore pour Virgile ce qui en donne le plus d'idée, même dans l'*Énéide* qu'il a négligée. Je ne sais personne, à la vérité, qui ait traduit les *Bucoliques* d'une

façon présentable. Quoique M. Tissot l'ait essayé pour Horace, tout le monde dit que la version de Jules Janin a une vraie supériorité sur toutes les autres. Je le croirais volontiers, mais je ne l'ai pas lue. Pline le Jeune est très agréable à lire dans la traduction de M. de Sacy (qui n'est aucun des Sacy que nous avons connus, ni le traducteur de la Bible non plus). Tite-Live a été traduit par Nisard, Lebas, etc., et est en deux volumes publiés par Didot; c'est la plus récente version, et comme il n'y a point de traducteur célèbre de Tite-Live (car M. Dureau de la Malle n'a point réussi dans cette entreprise), autant prendre la dernière venue qui a des chances d'exactitude. Salluste, César, etc., se trouvent également réunis en un volume chez le même Didot. Je ne vous parle guère d'Ovide, car qui peut lire Ovide dans une traduction, tout son agrément étant dans une incomparable industrie de mots et de tours? Lucain a été traduit par M. Hauréau. Le dix-huitième siècle ne nous en a donné qu'une exécrable traduction, mais il est probablement mieux rendu çà et là dans les tragédies de Corneille que dans M. Hauréau qui est pourtant un homme d'esprit; et voilà à peu près tous les Burgraves de la littérature latine.

L'*Histoire d'Angleterre* de Hume, continuée par Smollett, est encore ce qu'il y a de mieux dans son genre, surtout si l'on tempère le torysme modéré de Hume par la présence des huit volumes whigs de lord Macaulay. Lingard a eu une sorte de renommée, mais il est d'un catholicisme décidé; cela a l'air contre nature dans l'histoire d'Angleterre.

En ce qui concerne les *Mémoires*, je n'entends pas bien si vous gardez la collection commençant à M. Guizot et finissant à Petitot, en passant par Bu-

chon, ou si vous voulez vous en défaire pour ne prendre que la fleur de toute cette littérature historique, ou encore si vous voulez échanger des Mémoires séparés que vous possédez en double contre des Mémoires allant de Duclos jusqu'à nos jours. Dites-le-moi. Je vous répondrai le peu que je sais dans un genre ou dans l'autre.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres respects à madame Piscatory et aux deux voyageurs en Afrique. L'Afrique est encore éblouie à ce qu'on dit.

CXXXIX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 7 juillet 1863.

Cher ami, je ne tarderai pas, j'espère, à t'aller voir à Coppet, mais je ne veux pas attendre jusque-là pour te dire combien je suis touché de tout ce que je trouve d'amitié sincère et nouvelle dans la lettre que j'ai reçue de toi avant-hier.

Quelles que soient les résolutions que tu prennes sur le point dont tu veux bien me parler, il va sans dire, quoique tu me sembles en douter, qu'elles ne sauraient changer rien à rien entre nous. Je cherche même pourquoi et comment il en pourrait être autrement.

Je n'ai pas le droit, malgré la confiance que tu as la bonté de me témoigner, de traiter le fond de la question qui t'occupe, et tu sais pourquoi, mais je puis te demander très instamment de songer à ce qu'emportent avec soi des engagements aussi définitifs. Qui sait, à vingt-sept ans, à quoi il renonce quand il re-

nonce à tout? Un beau jour, tout ce dont on a fait peu de cas se représente à l'imagination sous d'autres traits et d'autres couleurs, mais alors la destinée a mis des barreaux de fer entre vous et le monde qu'aucune main ne peut rompre et que le monde même ne veut pas qu'on rompe. C'est même la malice de l'imagination d'attendre que le sacrifice soit fait pour en montrer l'irrémédiable étendue. C'est une maxime très obligatoire dans le gouvernement de la vie que de rester le plus libre qu'on peut. Je sais qu'on pourrait me répondre que, sur ce principe, on ne s'engagerait jamais à rien, qu'on ne se marierait pas, etc., à quoi je réplique que c'est du moins une raison pour se regarder longtemps avant de jeter les dés, et qu'il y faut regarder d'autant plus longtemps que *le tout* de la vie y est plus ou moins engagé.

Il me semble qu'il y a des routes moyennes qui vont au même but et répondent aux mêmes sentiments, sans passer par l'irrévocable.

Cher ami, nous reprendrons tout cela, si tu le permets, quand nous nous verrons bientôt ; mais, sur un tel sujet, je veux t'avoir dit un mot dès que je le pense.

CXL.

A M. E. DE SAHUNE.

Versailles, 24 juillet 1863.

Cher ami, je voudrais bien avoir de vos nouvelles. Ce n'est pas tout de quitter Paris ; il faut savoir comment vont ceux qu'on y a laissés. Comment va M. votre père ? Avez-vous été tous les soirs rue de l'Uni-

versité ? On ne s'y querelle probablement plus depuis que je n'y suis plus. Avez-vous entendu le discours de Saint-Marc Girardin sur les prix de vertu ? Il m'a paru d'un tour agréable. L'Institut ayant décidé la veille une grande chose, à savoir que nous lisions maintenant couramment les caractères cunéiformes et que nous expliquions à livre ouvert la correspondance de Nabuchodonosor et de Sennachérib, je ne désespère pas de lire quelque bonne traduction d'un roman fait pour les dames de Babylone. A en juger par ce qu'on lit dans *Judith* de la conversation des militaires de cette époque, ces ouvrages doivent être dans le genre de Crébillon le fils. Reste à savoir si cette clef qu'on paye vingt mille francs va à la serrure. Si on ne déchiffre pas nettement toutes les inscriptions qui sont au Louvre, j'entends, pour mon compte, me faire rendre ma quote-part de ces vingt mille francs que nous donnons. Il me semble que ce n'est pas à un juif d'Alsace qu'il fallait s'adresser, mais à des gens bien plus habiles que lui et que le gouvernement de l'Empereur doit bien connaître, je veux dire les employés du cabinet noir. Ces diables d'hommes ont, par la force de l'algèbre et la théorie des probabilités, mis au clair une correspondance de madame la duchesse de Berry, qui n'était pas moins que du bas-breton chiffré. Qui fait ce tour peut lire les hiéroglyphes et les petits clous avec lesquels Holopherne écrivait des billets doux à Judith.

Ici il n'y a point de nouvelles ; on n'entend que des trompettes et des tambours ; on ne voit que des zouaves et tous les uniformes de la garde impériale. Je suis en cela comme M. Renan qui ne veut pas que Rome se civilise de peur de gâter ses ruines ; je voudrais que Versailles fût un désert, au lieu d'avoir à

peu près les airs de Paris. On n'aurait pas M. de Saint-Marceau, mais on aurait les palais de Louis XIV perdus dans un fourré de bois avec des eaux malsaines qui déborderaient de partout. Les voyageurs y prendraient les fièvres comme à Pæstum, à Baies, à Pompeï. Qui ne sent pas cela n'est pas né pour *la finesse* et *l'à peu près*, comme dit ce même M. Renan. Combien d'éditions a eues son livre depuis deux jours?

Mademoiselle de Pomaret vous permet-elle de plaisanter sur les paroles qui peuvent se rencontrer dans saint François de Sales? Elle a fait là un mauvais coup sans le savoir. Nicole a fait, je crois, un traité sur la mauvaise humeur; il n'en a pas dit assez et n'est pas allé au fond du sujet. Le vrai crime de la mauvaise humeur, c'est qu'elle déchaîne les instincts violents qui dorment dans les autres. Il se fait ainsi des choses irréparables dont on est cause sans le vouloir. J'ai été sujet à l'humeur dans ma jeunesse, mais j'en suis corrigé par cette considération que c'est un petit démon des plus noirs qui ôte leurs liens à de plus grands diables que lui. Si on voyait au clair toutes les batailles que la mauvaise humeur d'un moment a engagées malgré elles, on verrait ce qu'elle a fait mourir de personnes!

Mais voilà bien de la morale pour une correspondance à si petite distance.

Les facteurs d'ici n'ont pas l'intelligence si éveillée que ceux de Paris. Quand ils n'ont pas trouvé leur homme à la première recherche, ils remettent leur lettre au fond de leur sac et en voilà pour toute l'éternité. Je voudrais savoir si on m'a renvoyé plus d'une lettre jusqu'à aujourd'hui 24 juillet à 3 heures. J'aurais espéré en recevoir une de vous si je ne connaissais que vous êtes le contraire de Dieu qui fait tou-

jours les premiers pas dans ses relations avec les hommes.

Dites-moi, cher ami, comment est M. Pondevaux? Si je suis jamais empereur (non pas en France; ce serait un crime de lèse-majesté que de le supposer), mais si je suis empereur d'un bon et grand pays quelconque, je l'attacherai bon gré, mal gré, à ma personne et il ne verra plus ni père ni mère, ni cousins ni cousines, à moins que ceux-ci ne le viennent voir dans mon palais.

Adieu, mon cher ami. Je pourrais bien vous aller faire dimanche une petite visite au milieu du jour.

CXLI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 28 juillet 1863.

J'espère que ton jeune fourrier t'a déjà remis la philosophie de M. Vacherot. Le poids des solutions n'est pas grand, malgré le sérieux et la sincérité de l'auteur; le jeune matelot n'a pas dû être surchargé. Le reste de la théologie et de la philosophie s'achemine probablement aujourd'hui par la grande vitesse, et s'est trouvé, en effet, dans tes armoires qui ont l'air du plus docte des chaos.

Je n'ai point mis parmi les livres de philosophie le dernier ouvrage de M. Renan. J'imagine que tu l'as déjà lu bien que tu ne m'en dises rien. A parler poliment, c'est une hypothèse qui répond bien peu aux difficultés du sujet; à parler sérieusement, c'est un roman assez frivole. Il a excité une grande curiosité, car il en a déjà été vendu vingt-cinq mille exemplaires,

mais il me semble que tous ceux qui l'ont lu se trouvent désappointés. La philosophie de l'idéal comme il l'entend, et qu'il propose à ses lecteurs comme le plus solide appui dans la vie, est sujette à des objections cent fois plus difficiles à surmonter que le scandale de tous les miracles et de tous les mystères. La résurrection de Lazare choque, assurément, moins la raison qu'un univers inconscient qui marche à lui tout seul vers un perfectionnement incessant. Cela est absurde à ce point que je suis porté à croire qu'il entend par ces sottises apparentes autre chose que ce qu'il dit; en tous cas, c'est sa faute et il n'a qu'à mieux s'expliquer. Je crois pourtant que c'est une maxime à la fois utile et charitable que de chercher sous les erreurs monstrueuses un malentendu quelconque dans celui qui les professe. L'homme ne croit pas naturellement qu'il n'y a pas une intelligence, c'est-à-dire une personne, derrière des actions intelligentes. Le matérialisme le plus radical est un chef-d'œuvre de bon sens et de clarté à côté de ces déclamations sentimentales du panthéisme de M. Renan. L'excellent M. Vacherot est exposé aux mêmes objections, mais il a pour excuse qu'il voyage sur ce terrible animal qui est l'hippogriffe de la logique. Il déraisonne quand il a perdu la terre de vue et n'a plus rien pour vérifier ses erreurs.

Je ne sais qui répondra à ce livre de M. Renan. Le petit train-train de la démonstration évangélique à l'usage des ecclésiastiques n'est pas de mise ici. L'évêque d'Orléans lui-même serait tout désorienté. Il ne faudrait rien moins que M. Cousin, dans sa jeunesse, pour répondre à un jeune novateur qui a la mode pour lui; à un magicien, d'un ordre inférieur, il est vrai, mais à un magicien qui habille un abomi-

nable squelette d'un réseau de couleurs fausses, au goût de son temps ; mais il n'y aura probablement que des articles de journaux en réponse, et puis l'oubli viendra, car ce livre n'a pas l'air d'une forte santé. Il est gentil, mais lymphatique.

As-tu vu dans la *Revue des Deux Mondes* un article de M. de Rémusat sur les élections? On y trouve bien des vues justes et bien des hardiesses utiles. Je me suis souvent plaint de l'extrême mesure qu'il met dans ses écrits, mais il est, par moments, d'une audace singulière et il y a à parier pour lui qu'il dira une chose quand cette chose fait peur à dire au plus téméraire. C'est un tempérament bizarre.

On ne parle ici que de Pologne. Je ne sais rien que ce qui est dans les journaux. Je serais bien embarrassé de dire ce qui en sera ; il est bien des sentiments généreux qui peuvent y pousser; les règles de la prudence la plus élémentaire peuvent en détourner aussi. Si l'Autriche se met de la partie, il sera démontré que le gouvernement parlementaire change le tempérament des peuples ; enfin je ne suis pas sûr de ne pas te voir revenir un jour ayant brûlé Cronstadt et occupant un petit appartement fort élégant au palais d'été des empereurs de toutes les Russies.

Sais-tu que tu vas lire bientôt les correspondances de Nabuchodonosor et les billets doux d'Holopherne? M. Oppert, à qui l'Institut vient de donner un prix de 20,000 francs, croit avoir trouvé la clef des caractères cunéiformes. Malheureusement, on raconte qu'au commencement du présent siècle un savant entendait déjà les hiéroglyphes à livre ouvert. Il lisait sur un cartouche de l'ancienne Égypte : *Celui qui meurt pour la patrie vivra à jamais.* On a su depuis qu'il fallait lire : *La science trompe les fous;* ce qui n'est pas la

même chose. Quoi qu'il en soit, je ne serais pas étonné de lire prochainement : *Les Mémoires de Sémiramis écrits par elle-même*, et elle s'y plaindra de la manière dont Rollin a parlé d'elle dans son *Histoire ancienne*. Adieu, mon cher ami ; bien des tendresses. Écris-moi un peu en détail.

CXLII.

A M. X. MARMIER.

Broglie, 27 septembre 1863.

Mon cher ami, il faut que j'aie été bien souffrant pour ne pas répondre plus tôt à votre très aimable lettre, mais, depuis votre départ d'ici, j'ai résidé dans cet enfer des nerfs malades que ne connaissent pas ceux qui ont *mens sana in corpore sano*, ceux qui n'ont pas eu froid au pôle Nord et qui n'avaient pas chaud vers la ligne équinoxiale. Je crois qu'on avait raison de tuer à Sparte les enfants malingres. Les commissaires de police chargés de ce soin leur rendaient un grand service. C'est une idée à suggérer à M. Duruy. Je ne veux point par là dire du mal de ce ministre qui me paraît gouverner son petit État mieux que ne faisait M. Fortoul. Il a l'air de regarder en face M. Le Verrier et de dire à ses mathématiques : *Vous n'irez pas plus loin*. On va commencer à ne plus pétrir en triangle la tête des enfants. Homère va l'emporter un peu sur Barême. Encore si MM.*** avaient poussé la jeunesse vers les hauteurs où habitent Newton, et Laplace, et Lagrange, et d'Alembert! mais ils entendaient faire de la jeunesse des régiments d'arpenteurs ; ils entendaient, dans l'enseignement, couper

les ailes aux mathématiques elles-mêmes, et faire des volailles et non des oiseaux de l'air dans toutes les régions de l'éducation. Les poules mouillées sont, en effet, plus faciles à gouverner que les goëlands.

On me dit que vous n'avez pas l'attitude d'un homme pressé de quitter Paris, et j'espère que ma lettre vous y retrouvera encore. Dites-moi vos courses à Pont et dans la Brie. On dit que Pont est une petite oasis de bien-être, d'élégance, de bienveillance et d'amabilité. A Paris, vous avez, pour le moment, le salon de M. Thiers, tout plein de foudres et d'éclairs d'esprit. Quand prenez-vous le chemin de la Franche-Comté? Quand allez-vous revoir ces grands sapins noirs, enveloppés d'une vapeur bleue, qui semblent rêver sur la pente des montagnes? Êtes-vous dans ces montagnes chez mesdames vos sœurs? Dites-moi votre itinéraire. Dites-moi ce que vous vous proposez d'écrire durant ces vacances. J'y penserai avec vous et je vous donnerai mes petites idées et mes pauvres vues, si j'en ai sur ce sujet... Pour le quart d'heure, mon esprit est comme étaient les petites sources durant le grand été que nous venons de passer.

Vous avez envoyé au duc de Broglie un charmant livre, voilà pour le fond, et un joli livre, voilà pour la reliure et le papier. A vous dire le vrai, je l'ai regardé d'un œil jaloux et j'avais fait mine de m'en emparer, mais j'ai été reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Le Rhin et le Nil vont animer cette grande bibliothèque qui vieillissait un peu.

Adieu, mon cher ami. J'ai peur de vous avoir laissé, durant votre court séjour ici, l'idée que j'étais stupide. Vous ne seriez pas loin de la vérité en gardant cette manière de me considérer, mais je compte encore que cet état est passager.

CXLIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 17 octobre 1863.

. . . . Madame Piscatory a-t-elle trouvé en rentrant dans ses champs quelque chose de mieux que le chien de temps que nous avons ici? mais le plaisir d'être chez soi vaut à peu près les grands airs du Rhin, quand il sort des montagnes, même par les beaux jours de l'été passé. J'aurais bien voulu être avec vous dans ce Creutznach. Quand nous n'aurions pas causé, j'aurais relu les romans d'Auguste Lafontaine, si méprisés du vulgaire. C'était une image vraie, je crois, de la bonne Allemagne, au bon vieux temps, dans les premiers jours de Goëthe, alors que lui écrivait *Werther*, et que Hegel et ses pareils n'étaient pas encore venus pour mettre les têtes à l'envers et accoutumer les hommes à comprendre l'incompréhensible.

Le canon a tonné ici pour la mort de M. Billault; toute l'armée était sur pied et tous les drapeaux et guidons de l'Empire voilés de crêpes. Le gouvernement n'a pas tort de regretter M. Billault. C'était une des gloires de l'Empire. Moi-même, par d'autres motifs apparemment, j'ai appris cette mort avec chagrin. J'ai peur que, cet orateur de moins, le gouvernement ne recule devant cet essai des luttes de la parole où il paraissait s'enhardir. Je voudrais bien que, d'ici au 5 novembre, il trouvât trois ou quatre avocats de bonne volonté qui lui donnassent un peu de confiance et d'entrain. Si je connaissais davantage

M. Chaix d'Est-Ange, par exemple, je lui dirais que c'est un devoir pour lui d'aller à cette guerre. On dit l'Empereur bien incertain sur la manière dont il remplacera M. Billault. Dans une combinaison, M. Fould deviendrait ministre d'État et serait remplacé aux finances par M. Vuitry. Dans une autre, M. Rouland deviendrait un personnage principal du ministère avec M. Rouher. On parlait de M. E. de Girardin pour préfet de police. On dit que tous les télégraphes sur terre et sur mer sont en train de supplier l'Impératrice de revenir à Paris, mais, de tout ce mouvement, je crois qu'il ne sortira pas beaucoup d'imprévu.

L'Empire a une bonne corde à son arc, mais il n'en a guère de rechange.

Avez-vous approuvé l'article de Renan, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Dieu, le soleil, les étoiles et les progrès inévitables d'un univers qui, de son aveu, n'est pas du tout intelligent, du moins de la manière dont les gens sensés conçoivent l'intelligence? Je voudrais qu'il me fît la grâce de me dire quelle garantie il peut me donner que ce grand monde qui va devant soi sans savoir où, ne fera pas un matin quelque soubresaut étrange qui dérangera toutes les idées arbitraires de progrès. Il avoue que nous n'avons sur la marche de ce grand animal qu'une série d'observations très courtes. Pour un homme aussi nébuleux que M. Renan, ces observations ne nous autorisent guère à en conclure des lois immuables. Pour ceux qui voient la main d'un être raisonnable, puissant, et qui se connaît dans le gouvernement du monde, il y a des motifs plausibles d'avoir confiance dans des lois fixes; mais qui me dira ce que fera tout à l'heure un taureau furieux et aveugle qui se joue dans l'espace? Il plaît à M. Renan

de dire que ce taureau est le meilleur et le plus sage des êtres, comme il est le plus gros; mais je ne serais pas étonné de voir M. Renan lui-même sur le bout de ses cornes un beau matin. En somme, cette lettre est folle.

J'aime mieux Cicéron.

CXLIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 5 novembre 1863.

Je comprends que vous soyez impatiente de ce qui se peut lire, car il ne paraît rien, si ce n'est des protestations qui viennent de tous côtés contre les élections au Corps législatif. Sans la *Revue des Deux Mondes*, nous serions un corps barbare et sans lettres, mais M. Buloz conserve encore les étincelles de l'intelligence sous ce petit feu couvert; il n'a pourtant, en aucune façon, l'air de ces vestales qui gardaient le feu sacré. Nous venons d'avoir ce matin un discours de l'Empereur qui vaut plusieurs volumes. Il n'est point à la guerre et parle de rassembler un congrès européen et non de faire un voyage armé en Pologne. Les gens qui font des affaires étaient travaillés depuis quelque temps par les bruits de guerre. Ils vont probablement se tranquilliser un peu, à présent que nous n'avons de querelles qu'aux deux extrémités du globe, en Cochinchine et au Mexique; mais on dit que ce Mexique est extrêmement rebelle partout où ne sont pas nos soldats. Toutefois, la grande affaire va être le tour que prendront les discussions du Corps

législatif. La vérification des pouvoirs ouvrira naturellement la danse, et les préfets ont conduit les élections avec tant de mépris des lois, qu'il est difficile qu'on ne se dise pas, dès le commencement, beaucoup de choses désobligeantes. On croit que M. Thiers ne parlera pas sur le détail de ces élections et quelques-uns pensent seulement qu'il fera, à la fin de la discussion, quelque résumé sur la marche de l'administration en matière d'élections. Il faut s'orienter, étudier la Chambre et son tempérament, qui doit être assez lymphatique, mais enfin il la faut connaître avant d'essayer d'agir sur elle et avant de lui parler *selon sa sagesse.*

M. d'Haussonville a passé hier ici, revenant d'Angleterre. Il dit qu'il a très bien arrangé le séjour d'Othenin à Oxford, dans un joli ménage où la femme est charmante et a les plus beaux yeux du monde. Il paraît qu'il apprendra là à très bien prononcer l'anglais. Le mari et la femme sont d'excellentes gens, très cultivés et très honnêtes et très bons. Othenin succède là comme pensionnaire à un prince de Danemark. Je m'imagine que ce n'était point Hamlet, qui ne fréquente plus depuis longtemps les universités, et Othenin n'a pas la mélancolie d'Hamlet, ni les mêmes raisons d'être mélancolique. Avez-vous lu le nouvel ouvrage de madame de Gasparin, sur les misères de la vie, à ce que je crois? On dit que, sauf quelques pages, cela est un peu tortillé ; j'en serais fâché, car elle est une fille d'esprit ; mais, probablement, elle croit trop en elle et cela empêche souvent de bien écrire ; d'abord, parce qu'on n'est pas porté à suivre les avis de ses amis ; puis, parce qu'on est peu porté à donner des conseils à ceux qui ont en eux-mêmes une foi profonde ; puis enfin, parce que cette obstina-

tion morale est un défaut et que les défauts passent souvent dans le style.

J'aurais voulu savoir quelque chose de la vie que Paul poursuit depuis le retour de son amiral, et puis, s'il a donné le bras à l'Impératrice dans cette rade de Toulon, mais de pauvres petits diables d'aides de camp ne sont pas admis à ces honneurs.

CXLV.

A M. PISCATORY.

Paris, 11 novembre 1863.

J'espère que cette proposition d'un congrès vous a surpris. Si l'abbé de Saint-Pierre avait eu cette idée dans ses mauvais moments, passe encore, mais c'est beaucoup plus singulier de la part d'un homme mêlé depuis quinze ans à toutes les affaires de l'Europe. Je crois pourtant que ce n'est pas tant une rêverie qu'un expédient et l'expédient risque d'emporter avec soi des intérêts usuraires. Dans un an ou dans moins d'un an, lorsqu'il sera démontré qu'il n'y a rien à faire non plus dans un congrès, quel autre parti prendra-t-on? l'Europe est, dit-on, présentement dans l'état d'une fourmilière que le pied d'un passant a bouleversée. Il serait curieux de voir la réponse que chaque souverain va faire à cette aimable proposition de venir jouir des agréments de Paris, et, dans ses moments de loisir, de changer la face du monde avec quelques protocoles. Je crois que les habiles prêtent à l'Empereur plus de desseins qu'il n'en a eus. Il a voulu se tirer d'affaire dans un moment d'embarras, et jeté une idée en l'air pour voir comme elle retomberait.

L'illusion de toutes les puissances inspire probablement une grande sécurité sur ce genre d'expériences; on se dit « je m'en tirerai toujours bien », mais quand on a tiré une poulie étourdiment dans une grande machine comme l'Europe, tout cela se met en branle et, si l'on n'est un grand mécanicien, on ne sait comment arrêter le jeu de tous ces ressorts qu'on a fait jouer. D'un autre côté, bien qu'on ne puisse savoir encore quelle sera l'attitude et l'allure de la Chambre nouvelle, une chose demeure certaine, c'est qu'il ne sera plus possible de faire des élections avec des gendarmes et au mépris des lois. Si ce Corps législatif veut se mêler tout de bon des affaires et les diriger dans une certaine mesure qui déplaise, il ne faut point songer à le renvoyer, car il en sortirait un autre plus exigeant des nouvelles élections. Si donc le congrès ne rend rien, comme il est certain, et si le Corps législatif tracasse, comme il est possible, il ne reste qu'un moyen de faire taire *les factions* pour quelques années. C'est de chercher une querelle d'Allemand au roi de Prusse par exemple, et de couvrir la rive gauche du Rhin de soldats. Pour lors, le bruit de la musique militaire et des canons rayés fera taire les bavards, et dans la fumée de la poudre on pourra couler encore des jours d'or et de soie. Je ne dis pas du tout que ce soit une préméditation criminelle que cette solution, mais il me semble que ce sont les lois de la gravitation politique quand les choses vont à peu près toutes seules. L'affaire de Pologne et les embarras du régime quasi-parlementaire se dénoueraient ainsi sur le pont de Kehl. Cela est encore plus facile que de refaire le monde à nouveau, entre gens qui ne sont pas du tout philosophes et à qui leur métier de rois prescrit le contraire du désintéressement.

On dit toujours que M. Thiers n'a point l'intention de parler sur le détail des élections, mais qu'il pourrait bien faire un discours sur le suffrage universel et ses conditions, parmi lesquelles la parfaite sincérité des élections est la plus indispensable, sans quoi il deviendrait un détestable instrument de tyrannie, mais j'ignore si ce ne sont pas ses amis qui se figurent ces thèmes de discours. Ce sera sans doute le vent et l'occasion qui en décideront. Il a, je crois, raconté qu'à son entrée dans cette Chambre, qu'il n'avait pas revue depuis 1851, il s'est senti singulièrement ému de tous ces souvenirs du passé et qu'il n'aurait pas pu parler sur l'heure sans que quelques larmes ne vinssent troubler sa voix. Je crois bien, en effet, que si Bonaparte avait revu à Sainte-Hélène son cheval de guerre, il eût eu le cœur serré; mais du moins M. Thiers va peut-être revoir des batailles, seulement le bruit du canon a probablement pour un âge plus mûr des tons plus graves que pour la jeunesse. Enfin, les gens de sang-froid eux-mêmes tiennent que cette Chambre ne ressemblera pas à celles qui ont précédé depuis quinze ans et que nous rentrons dans la région des orages,

Loca fœta furentibus Austris.

Je ne crois pourtant pas que ce Corps législatif devienne de longtemps la caverne d'Éole; il n'y a guère que des zéphirs dans cette enceinte-là.

Que dites-vous de ce roi des Hellènes qui a passé par Paris et par Toulon? Paul de Broglie, qui l'a vu à Toulon, me dit qu'il a l'air d'un aimable jeune homme et que son principal conseiller a, lui, l'air d'un sage. Cette pauvre Grèce a besoin de sages. Il ne lui faudrait pas moins que Périclès à cette fois et il est rare qu'un

jeune Danois de dix-huit ans soit Périclès. Ce qui est sûr, c'est qu'on lui a proposé ici d'aller dans les coulisses de l'Opéra et qu'il a décliné la proposition du surintendant. Je ne sais si Périclès aurait eu si peu de curiosité. Il avait certainement beaucoup de décorum. Je suis bien de votre avis sur l'écrit de M. Boissier, seulement, il a tourné un peu court et aurait dû mener l'affaire jusqu'à la mort de Cicéron et la bataille de Philippes aussi. Je ne lis plus Cousin. Il ne change que de sentiments et pas d'idées. C'est le contraire qu'il faut faire. C'est bien lui qui a voulu nous mener dans toutes sortes de cavernes obscures et qui nous y aurait laissés, sans chandelles, pour aller se promener autour de madame de Longueville, et d'une vieille dame encore qui est l'Église romaine. Moi qui garde

> Ces secrets sentiments
> De la nature en nous indomptables enfants,

je n'entends plus rien à M. Cousin ou à bien d'autres ; quoique Cousin soit le plus singulier.

Vous avez bien raison sur les erreurs venues de la langue philosophique, et si j'avais encore du papier, j'abonderais joliment dans votre sens.

CXLVI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 13 novembre 1863.

Mon cher ami, tu n'es pas exigeant, assurément, et c'est une agréable vertu que cette absence d'exigence.

Quand je suis en retard avec toi, tu m'écris en t'excusant de ne pas écrire plus souvent. Je tiens qu'on est canonisé pour de moindres vertus que celle-là.

J'ignore si aucun des membres du Corps législatif sera canonisé, mais la Chambre me semble avoir la manche bien large sur le chapitre des élections. En lisant chaque protestation, je me disais qu'il était difficile qu'on passât sur de telles infractions aux lois électorales, mais la chose était plus facile que je ne le croyais. Je crois maintenant que les annulations seront très peu nombreuses. La règle adoptée paraît être de ne tenir compte des violations de la loi que quand elles ont pu altérer évidemment la balance des votants... mais, en somme, je pense qu'il est bien malaisé d'observer les règles subtiles de l'élection quand on a une dizaine de millions d'électeurs : *Turba ruit* ou *ruunt*, comme dit le rudiment, et on ne peut obtenir d'un aussi grand nombre le pas grave et cadencé des demoiselles qui menaient la procession des Panathénées.

As-tu lu *les Tristesses humaines* de madame de Gasparin? Je n'en ai vu encore que les cent premières pages. C'est un fouillis riche de sentiments, d'idées, d'observations fines, mais un vrai fouillis. Après avoir tant écrit, elle ne connaît pas encore cet art de bien étaler si connu des filles de boutique du moindre magasin de Paris et si indispensable à ceux qui écrivent. Tout est pêle-mêle dans des tiroirs à moitié fermés, et il n'y a qu'elle qui sache bien ce qu'il y a dedans. Elle me dira peut-être que le monde extérieur, dans sa richesse, n'est pas mieux rangé que cela, mais je lui répondrai que le monde extérieur a bien des choses à faire et que s'il n'avait pour but, comme un écrivain, que d'instruire et de toucher les hommes et de faire

pénétrer en eux telle ou telle idée, ou tel sentiment, il serait probablement disposé un peu autrement. Il est bien dommage qu'une personne qui a tant de dons aimables, tant de chaleur et de sentiments nobles et d'affections délicates, s'arrange pour avoir la renommée d'une étourdie de quelque esprit. Si elle avait donné ses notes à Fénelon, à Bernardin de Saint-Pierre, elle aurait vu ce qu'ils en auraient fait et comment on met les choses dans leur vrai jour. Son père aurait dû la faire travailler un an ou deux chez un orfèvre pour qu'elle apprît à monter ses pierres sur l'or, sur l'argent, sur l'ébène, et comment il faut les séparer, les unir, les opposer :

> Mollia luteola pingit vaccinia caltha ;

et aussi :

> Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte,
> Sic positæ quoniam suaves miscetis odores,

enfin la différence d'un bouquet à une botte de foin ; mais, toute botte de foin qu'est ce livre, il mérite d'être lu par les sages; elle a mis là dedans une certaine *furia* qui a son agrément.

On dit que mademoiselle de Pomaret va dans ton voisinage, à Cannes, avec ses amis de Gingins, jusqu'au mois de janvier. Elle y trouvera, pour la théologie, M. Mérimée, et, pour une philosophie simple et naïve, M. Cousin.

T'ai-je parlé de la lettre de M. Renan dans la *Revue des Deux Mondes?* L'Apocalypse est bien plus aisée à entendre, bien moins hardie que cette échelle par où il monte au soleil et généralement au plus haut des

cieux. J'aime mieux voyager avec Nadar qui s'est pourtant cassé une jambe et a failli y perdre plus qu'un bras, c'est-à-dire sa femme... Chaque génération a bien l'air préparée pour un genre de folies comme pour un ordre de vérités. On fait l'histoire de chaque science et on montre les pas qu'elle a faits successivement dans le monde; on pourrait composer un livre curieux sur les erreurs dominantes à chaque époque et, sous ce rapport, il serait assez intéressant de rapprocher les annales de l'erreur des annales des découvertes dans un ordre chronologique. Est-ce le trajet de la même courbe à ses divers moments qui donne ces vérités et ces divagations? Tu me répondras quand ton système de philosophie à toi-même sera ou terminé ou seulement esquissé. Adieu. Mille tendresses.

CXLVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 26 novembre 1863.

Mon cher ami, vous me disiez en finissant votre lettre « je n'en puis plus », et je voudrais bien savoir de vous comment vous êtes à présent, mais ce n'est pas pour vous demander d'en écrire bien long si vous vous sentez fatigué. Vous voilà revenu au complet de votre petit ménage et l'on peut passer très bien son hiver dans cette société. Seulement, quand on est souffrant, il faut être à la ville, et peut-être que vous avez pour nous la bonne intention de nous donner le plus gros de l'hiver.

Ainsi donc l'Angleterre ne veut pas concourir à

> faire régner sur terre
> L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

Cobden lui-même refuse de s'entendre avec le philosophe couronné qui nous gouverne. Il est terriblement difficile de faire le bien. Vous voulez rétablir l'équilibre européen; vous faites le grand écart sur la corde roide pour donner le bon exemple, et l'Europe a l'air de se moquer de vous et se moquerait de vous, n'étaient vos zouaves, vos turcos, vos frégates blindées et votre air de brise-raison, qui fait qu'on vous croit capable de tout. Devinez-vous comment la Chambre et le Sénat vont se tirer d'affaire sur la question du congrès? On ne peut plus guère ni en parler, ni n'en pas parler. Si lord Palmerston avait eu un peu d'obligeance, il eût donné le temps aux paroles de l'Adresse de s'écouler par la gargouille de la flatterie habituelle. Il faut espérer que les conseillers d'État qui font les insolents dans le Corps législatif donneront des conseils à la majorité pour franchir ce mauvais pas. Le pauvre M. Billault aurait trouvé quelque tour de phrase et de passe-passe pour tourner la difficulté. Il avait pris l'habitude d'un certain jargon, modérément emphatique, qui donnait un air de raison élevée à la platitude; il faisait dériver, comme eût dit M. Royer-Collard, la platitude de sa source la plus élevée; mais ces nouveaux conseillers d'État se sont mis au diapason des querelles d'estaminet. *Vous êtes un coquin! Et moi je vous dis que vous êtes un animal!* M. Pitt parlait tout autrement.

CXLVIII.

A M PAUL DE BROGLIE.

Paris, 24 décembre 1863.

Mon cher ami, tu ne me parles plus depuis longtemps, ni de l'Océan, ni de la métaphysique, ni de la théologie; il est vrai que, de théologie, tu ne m'en parles guère dans aucun temps. Pour moi, je lis un petit volume d'un jeune M. Bonifas, parent de M. Guizot, qui expose, explique, admire et réfute Leibniz. Sauf erreur, il me semble qu'il comprend très bien Leibniz et cette inintelligible morale de l'homme qui, créé de Dieu, recèle tous les éléments futurs de la liberté. Leibnitz a bien raison de dire que cette liberté ne saurait déranger en rien la prescience divine.

Voilà M. Ollivier brouillé avec M. Guéroult et M. Havin, et l'élection qui reste à faire à Paris sera faite sous d'autres astres et sous des influences partagées du côté de l'opposition. Je ne crains les suites de l'affaire du Danemark que parce que cette cause possible de guerre n'était pas beaucoup comptée quand on pensait au dénouement possible de la crise où est l'Europe et qu'il parût dans les plans de la Providence de dénouer les embarras du monde par voies et coups imprévus. Le salut et la perte viennent généralement du côté où on ne regarde pas. Je conviens qu'il n'y a pas de théorie à fonder de mon singulier principe.

Nous n'avons ici d'autre mouvement que le petit accès d'intérêt politique qui vient de naître. Le beau

monde est à la campagne. Assurément, dans les loisirs de la campagne, ce beau monde n'écrit pas, car je n'ai jamais vu une telle stérilité dans les publications nouvelles. On dit qu'on n'a jamais tant imprimé. Je ne sais pour quel genre de consommateurs on travaille, mais je n'ai pas entendu parler de trois ou quatre volumes que j'eusse envie de lire cette année. Même la *Revue des Deux Mondes* me paraît maigrir à vue d'œil. Nous en arrivons aux drames de M. d'Alton-Shée, qui ne tiennent ni de Racine, ni de Shakespeare, ni même d'Alfred de Musset.

M. Guizot se propose de faire un entr'acte à ses Mémoires et de publier des Méditations sur le christianisme. Il examinera, et les problèmes de la destinée humaine, et les dogmes chrétiens et leur influence, et le passé de la religion, et ce qu'elle est aujourd'hui, et son influence probable sur l'avenir et dans l'avenir. Le livre aura, assurément, plus de solidité et de profondeur que cette corbeille de fleurs, sur un chapiteau moitié gothique moitié corinthien, qu'on nomme *le Génie du christianisme*. Je dis *chapiteau*, surtout parce que les idées de M. de Chateaubriand sont certainement des idées en l'air.

Bonjour, mon cher ami. Bien des tendresses.

CXLIX.

A M. PISCATORY.

Paris, 27 avril 1864.

.....Victor Hugo vient de publier sur Shakespeare un livre qui n'est pas pour plaire aux gens qui ont

du goût et qui aiment la mesure. Il est vrai qu'il parle des gens de goût qui sont propres et qui ont l'oreille fine, comme on parlerait des petits cochons. Quand on a lu ce livre durant dix minutes, on se fait l'effet d'avoir eu la tête en bas durant ces dix minutes-là. C'est un bruit dans les oreilles et un petit mal de cœur indéfinissable qu'on n'aime pas à sentir. Polyphème dans sa caverne, quand il avait mangé un Grec et bu une outre de vin, devait causer sur ce ton avec Ulysse. Hamilton, Saint-Évremond, madame de Sévigné et madame de La Fayette n'auraient probablement pas trouvé cette lecture délicieuse et auraient eu des saignements d'oreilles. Le singulier est que la génération nouvelle trouve cela admirable. Y a-t-il une langue pour chaque époque qui ne parle clairement qu'aux hommes jeunes ? cela serait possible à toute force, mais y a-t-il un sens commun de chaque époque ? cela est bien difficile à croire. Victor Hugo, d'ailleurs, est de notre génération et nous devrions, à ce titre, avoir l'esprit fait comme le sien ; pour moi, je le dis à ma honte, il n'en est rien ; mais il est probable que Victor Hugo serait simplement flatté de cette différence. Il paraît que la pruderie anglaise n'est pas contagieuse pour ce Français robuste.

Avez-vous suivi les fêtes, les foules et la retraite de Garibaldi ? Ces Anglais en prennent bien à leur aise en fait d'extravagances. Derrière leur rempart de vagues, ils sont comme un homme qui aurait des ailes et qui pourrait se passer partout des fantaisies, sauf à s'envoler quand il se serait par trop compromis. Ils mettraient d'un grand sang-froid une mine sous le continent, à peu près sûrs qu'ils sont de ne pas sauter ; mais il paraît que les ministres et la

Reine, qui ont un peu plus charge d'âmes au dehors, ont trouvé ce nouveau Tancrède de Hauteville un peu bruyant, et Garibaldi, en homme à moitié sensé, n'a pas voulu casser la corde, et il s'est laissé dorloter dans le yacht du duc de Sutherland qui l'emporte doucement à Caprera. Un Français de son espèce n'eût pas été si prudent dans ses violences. Il y a toujours un peu de leur compatriote Machiavel dans les Italiens les plus emportés.

On n'est pas, dans cette maison, très vaillant pour le quart d'heure. Paul, en arrivant ici de Toulon, a pris un assez méchant rhume qui ne l'a pas quitté depuis quinze jours. J'espère qu'on lui laissera encore ici une quinzaine de jours de congé pour assurer sa convalescence. La moitié de la flotte est allée voir à Tunis pourquoi on a tordu ou voulu tordre le cou au Bey. L'Afrique ne paraît pas trop tranquille. C'est beaucoup d'avoir à la fois des affaires au Mexique et en Mauritanie. Les Romains, tout Romains qu'ils étaient, n'étaient pas obligés de faire tête à l'Afrique, à l'Amérique et à la Chine, sans compter la Cochinchine. Le Français, né malin, se laisse conduire partout où on le mène.

Vous ne me parlez point de cette mort de M. Ampère, c'est pourtant une vraie perte. Peu d'hommes ont eu, de notre temps, plus d'esprit de toutes sortes. Capable de tout comprendre et aussi de tout savoir, voyant tour à tour le côté piquant et le grand côté des choses, il a passé sa vie à penser, à rêver, sans songer à lui jamais; c'était l'homme de lettres comme on se le représente volontiers et comme il est très rare à rencontrer. L'Académie aura bien de la peine à trouver son pareil. J'affirme même qu'il n'est pas aujourd'hui en France, ni au Sénat, ni dans

les cinq classes de l'Institut, ni au Corps législatif.

Adieu, mon cher ami, je suis sûr que vous êtes triste et content, en attendant ce bref de Rome.

CL.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 27 juin 1864.

Mon cher ami, il est peut-être encore temps de venir à Paris et de là à Cherbourg pour voir se battre les Américains du Nord contre les Américains du Sud. On dit que deux bâtiments des confédérés attendent à la sortie de Cherbourg le vainqueur de l'Alabama. La liberté des mers apparaît là dans un éclat un peu scandaleux. Il est juste, mais il est bizarre qu'on vienne ainsi se tuer sous nos fenêtres sans nous en demander la permission, mais il est vrai que l'Europe n'a pas l'air de tenir à ce qu'on ne se tue pas. Je n'aurais jamais cru que la conférence de Londres laisserait rallumer la guerre de Danemark. Cela est bien une marque qu'il n'y a plus d'Europe au sens politique du mot. C'était pourtant quelque chose que cette grande machine *ponderibus librata suis;* elle était, sans doute, sujette à se déranger, mais le tournebroche du suffrage universel, bien que plus simple, n'en est pas d'un jeu plus régulier. L'homme est plus compliqué que les instruments tout à fait primitifs avec quoi on prétend le régler aujourd'hui. Tous les raisonnements sont d'ailleurs bien vains; le monde, n'étant conduit présentement par personne, fera son chemin; *fata viam invenient;* mais il reste bien singulier que la Providence n'ait pas jugé à propos de

mettre sur quelque trône quelqu'un qui ait un peu de génie pour faire marcher les choses en ordre et à un but.

Comment vont tes études métaphysiques? A propos des ennemis du Dieu personnel, il m'est venu une idée qui est encore dans les limbes de mon esprit. En voici à peu près le brouillard : Le monde matériel a des lois générales parfaitement fixes, et elles datent apparemment, du commencement du monde; par exemple, les règles de la pesanteur; d'une autre part, le monde créé a des vicissitudes réglées comme le cours des astres; cela donne pour nous la vicissitude des saisons; mais ces changements, dérivant de lois régulières, devraient toujours être réguliers et à peu de chose près, c'est-à-dire en tenant compte des grandes révolutions, comme la précession des équinoxes qui n'a pas beaucoup d'influence *annuelle;* or, cette régularité ne se retrouve pas, par exemple, dans les phénomènes météorologiques. On dirait qu'il y a une volonté qui s'exerce à travers ces lois immuables selon d'autres lois particulières; enfin, on croirait que Dieu fait la pluie et le beau temps, en un mot, qu'il s'est réservé quelque chose d'arbitraire au milieu du jeu inexorable des forces qu'il a suscitées au commencement des choses. C'est ce qui faisait dire à Job : « Sais-tu me dire d'où viennent les vents? » Je sais bien qu'à cette question M. Le Verrier répond : « Mais les vents viennent des modifications de la température. » Malgré cette réponse il me semble toujours que, si un être vivant ne se mêlait pas du monde chaque jour, il serait toujours le même dans ses changements et le thermomètre toujours au même degré au même jour de l'année. Je crois donc surprendre, même dans l'univers matériel et en dehors du jeu de

la liberté humaine et de tous les êtres animés, je crois surprendre des marques de la présence du Maître de l'Univers dans ses domaines, comme quand Robinson, voyant de la fumée à une extrémité de son île, en tirait la conséquence qu'il n'était pas tout seul. Vois si on ne pourrait pas montrer en physique que la cheminée du palais fume par intervalles et qu'il y a quelqu'un d'invisible au logis. M. Renan serait bien attrapé si, frappant à ces portes qu'il croit inexorables, une voix lui répondait : *Entrez*. Fais-moi le plaisir de me dire si tu entends ce que je veux dire.

CLI.

A M. PRÉVOST-PARADOL.

Paris, 21 août 1864.

Dearest sir, il y a bien des choses profondes dans ce morceau sur La Boëtie, que vous donnez, sur le titre, comme ayant été fait pour l'amour de Dieu ; par exemple, tout est d'une vérité neuve dans ce passage : « Ceux qui aiment à réfléchir peuvent comprendre ici, sans qu'il soit besoin, etc., » et personne n'avait encore expliqué si bien ni si fortement l'origine de la bassesse des gouvernements absolus.

Il n'y a personne de ma connaissance à Paris, mais M. d'Haussonville qui a passé ici vingt-quatre heures m'a dit sur votre dernière lettre au *Courrier du Dimanche* des choses qui m'ont donné la rage de le lire. Malheureusement, je l'ai cherché en vain. Il me semble que le gouvernement ne met aucun soin à en propager la lecture par les étalagistes.

A Étretat, vous n'entendez que la voix des grandes

eaux. C'était plus beau à Paris ces jours-ci. On entendait partout *Ohé Lambert!* que tout le monde criait sans savoir ce que cela veut dire. Cette contagion n'est-elle pas une image de la propagation de beaucoup d'idées religieuses et politiques? Dans *les Soirées de Neuilly*, quelqu'un demande ce que crie la foule qui est autour d'une auberge : « Ils ne savent pas, répond l'interlocuteur, mais ils ont tant de zèle! »

Adieu, cher monsieur Paradol, bien des sentiments affectueux.

CLII.

A M. PISCATORY.

Versailles, 27 août 1861.

Mon cher ami, je ne suis pas comme la plupart des correspondants; je réponds aux questions. Je n'ai jamais pu faire prendre cette bonne habitude à ceux et celles avec qui j'étais en commerce de lettres. L'observation ne s'applique pas à vous qui êtes d'un naturel exact, et ce que j'en dis est simplement pour me vanter.

Pour la politique que poursuit celui-ci ou celui-là en Europe, je vous ai déjà avoué qu'à mon avis personne parmi ceux qui gouvernent présentement n'a un plan pour dans quinze jours. Voltaire, dans *Micromégas*, raconte qu'on apporte à une académie un livre qui est annoncé comme contenant le secret du monde. Il se trouve en l'ouvrant que c'est un livre blanc, et le secrétaire perpétuel de ladite académie dit paisiblement : « Je m'en étais toujours douté. »

Je ne suis pas si sceptique que Fontenelle, mais je crois que si l'on réunissait les plans de toutes les chancelleries d'Europe, y compris ceux de la rue de l'Université au coin de la place des Invalides, on trouverait de quoi faire ce livre blanc. Je réponds que les dés ne sont pas pipés. On y va de franc jeu et au hasard et au jour le jour; mais le monde a une pente et c'est la route que suivra la boule de neige. C'est dommage, car un grand homme qui arriverait tout à coup au nord ou au midi ferait de bonnes affaires. Dieu ne l'a probablement pas voulu, parce que les engins pour tuer le monde sont tellement multipliés qu'avec la vapeur, la télégraphie électrique, les canons rayés Armstrong, les canons d'acier des Prussiens, etc., le genre humain tout entier pourrait y passer si le grand homme était un peu actif, et ils le sont presque tous. Voilà ma manière de voir en fait de philosophie de l'histoire pour le moment.

Ces médecins de Paris sont d'aimables gens de ne plus voir de raison pour envoyer madame Piscatory aux bords du Rhin. Il vaut mieux être dans cette charmante maison de Chérigny que parmi ces Teutons qui mangent des Scandinaves.

Avez-vous lu, dans le *Courrier du Dimanche*, une lettre de M. Paradol sur M. Duruy et le gouvernement de l'Instruction publique? Il ne ménage pas ses coups, et le pauvre M. Duruy doit se sentir tout triste après de telles lectures. Le même M. Paradol a publié, pour une société de charité de Périgueux, un morceau sur la *servitude volontaire* de La Boëtie, qui est plein de choses élevées et fortes. Tacite n'aurait vraiment pas mieux expliqué comment il n'y a rien à espérer des gens qui aiment, par goût du repos, les gouvernements absolus. Il montre que c'est un ver

qui mange tous les bons sentiments, sans bruit, sans secousse; on n'a jamais si bien dit cela. Le chimiste M. Pasteur n'a pas fait d'expériences plus ingénieuses et plus concluantes sur le principe de la corruption dans les corps organisés; mais il a failli mourir des suites de ces expériences.

CLIII.

A M. MASSON.

Paris, 7 septembre 1864.

Oui, c'est à Paris que me trouve votre lettre, mon cher ami. J'y suis toujours retenu par mes chiens de nerfs; ces petits fils sont plus forts que toutes les chaînes des vaisseaux de guerre et quand ils tiennent un pauvre diable, ils le tiennent bien; mais vous avez bien tort d'opposer le bruit de Paris au calme du Vertbois. Il se fait ici par le mois de septembre un silence terrible. Je ne sais ce que font les deux millions d'hommes qui restent à Paris dans la belle saison. Depuis que notre beau ou vilain monde, comme vous voudrez, est parti, on entendrait une mouche dans les lieux les plus fréquentés. Si M. de Sahune n'était pas ici, je ne prononcerais pas une parole en quatre jours. Je crois tous les jours que je pourrai partir demain, mais demain ressemble toujours à la veille. Ils sont à Broglie une vingtaine de personnes qui me reprocheraient volontiers de les laisser seuls.

Vous voilà donc dans la période des souvenirs après votre voyage d'Espagne? Vous revenez avec M. Théophile Gautier et M. Viardot sur les paysages et les

musées des Castilles et de l'Andalousie, comme je relisais Virgile après un voyage en Italie. C'est alors qu'on voit combien on ne comprend pas ce qu'on lit quand on n'a pas vu les lieux décrits même par un grand écrivain. Il n'y a de bons commentaires que les voyages.

Je crois fermement que la musique, à quoi j'entends peu de chose, est le premier des arts en ce sens qu'elle a la puissance de nous dire ce que nulle poésie parlée, ce que ni le ciseau, ni la palette la plus éclatante ne sauraient exprimer,

Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside,

et aussi, probablement, la musique; mais, à raison même de ce qu'elle exprime, je crois que peu de gens l'entendent, et je tiens pour des charlatans et aussi des dupes le grand nombre d'Orphées de rencontre qui dissertent à nos oreilles tout l'hiver à ce sujet :

Chantaient déjà, faute d'idées.

Ainsi, mon cher ami, ne soyez pas si triste de ne pas pouvoir donner un avis sur les subtilités de la musique allemande. Laissez-vous plutôt éblouir par les Rubens, les Raphaëls, les Velasquez des palais de Madrid. Il y a toujours un côté par lequel un homme d'esprit peut juger la peinture. Il n'y faut pas, comme dans la musique, la double condition d'une organisation physique et d'une disposition intellectuelle qui rendent apte à la comprendre.

Quant au discours de M. de Persigny, vous feriez mieux de ne pas porter jusque-là la témérité de vos jugements. Vous voyez comme les moqueurs ont été interdits du *Courrier du Dimanche* justement pour

qu'ils n'eussent point de lieu où se moquer de ce Montesquieu de l'empire. On n'a jamais poussé plus loin la sérénité dans l'absurdité. Si j'étais un peu en prison et que l'aumônier de cette prison vînt me prêcher tous les matins que je suis le plus libre des hommes, il me semble que si j'étais le plus fort, j'essayerais de le mettre à la porte de chez moi; mais l'aumônier d'une prison a de grands avantages sur son prisonnier.

Aussi, je ne peux pas vous suivre dans les raisons que vous me donnez pour vous expliquer les singularités de cet orateur. Pour un retour aux premiers jours de 1851 et au renversement du peu d'images de l'ancienne liberté qu'on nous laisse pour nous distraire un peu, je n'y crois pas. Vous dites bien : l'Empereur a une certaine sagesse qui vient de raison ou de tempérament, je ne sais, mais une certaine sagesse qui l'avertit quand les ressorts de sa machine de gouvernement sont trop tendus. Il voit bien que ce qu'on nous a rendu en fait de simulacre de liberté ne l'empêche pas de mener son char. Il nous laissera nos jouets.

Avez-vous vu comme le prince et la princesse de Galles vont visiter leur pauvre famille de Danemark? J'aurais cru qu'ils remettraient leur voyage à l'an prochain. J'ai une lettre de M. Marmier, de Copenhague, et datée, je crois, de la résidence de la reine douairière. La ville est tout aussi animée qu'à l'ordinaire, mais c'est le train de la nature. Les malheurs publics n'ont jamais empêché d'aller et de venir. Si le grand-duc héritier de l'empereur de Russie épouse aussi une fille du roi de Danemark, Saint-Pétersbourg fera-t-il plus que Londres pour ces liens de famille? Le prince de Galles aurait bien dû recruter des volon-

taires et faire à ses frais pour son beau-père une campagne contre ces insolents qui le dépouillent sur le grand chemin. Sa femme est si jolie qu'elle méritait bien ce coup de tête.

Adieu, mon cher ami. Avez-vous grand monde au Vertbois? Que je voudrais habiter une de ces belles chambres où la lumière entre à flots! Mais je suis destiné à mourir dans l'ombre de Paris...

CLIV.

A M. VERDET.

Paris, 3 octobre 1864.

Vous voilà donc revenu de vos longues pérégrinations, car je ne veux pas dire *pèlerinages*, dearest sir? Je vous cherchais des yeux par tout le monde, et personne ne pouvait me dire si vous étiez au nord ou au midi. Je vois que vous n'en saviez pas beaucoup davantage de la veille au lendemain, puisque vous vous êtes donné le plaisir d'errer au hasard. Il faut être né voyageur pour s'abandonner ainsi au vent qui souffle. L'Italie vous a-t-elle paru aussi belle que de coutume depuis qu'elle est travaillée par tant de soucis nouveaux? Mais je ne suis pas comme M. Renan qui a dit quelque part qu'il voyait avec un certain regret interrompre par la civilisation le beau sommeil de ces pays d'antiquité. Je ne suis pas même comme les catholiques qui tiennent qu'il est juste que les humains souffrent un mauvais gouvernement, si un mauvais gouvernement est utile à la conservation du Pape dans Rome; ma poésie et ma religion ne sont pas si exigeantes. Toujours est-il que le président de

Brosses aurait été étonné s'il eût voyagé avec vous par cette année 1864; mais il se serait mis promptement au courant en causant avec vous. Je vois pourtant par votre lettre que les fils ne sont pas beaucoup plus disposés à faire de grands sacrifices à la liberté que n'étaient les pères qu'a connus M. de Brosses. Je trouve la conversation de vos deux garibaldiens et de M. Brofferio extrêmement triste. M. Darwin pourrait tirer aussi des arguments de ces modifications profondes que le peuple a subies depuis Scipion et César.

Vous n'aurez pas eu beaucoup de mal pour vous remettre au courant de nos faits et gestes intellectuels depuis que vous aviez quitté la France. La *Revue des Deux-Mondes*, qui est le monde intellectuel du temps présent, a été assez déguenillée dans ses derniers numéros. M. Buloz devrait bien tâcher de donner la critique à M. Sainte-Beuve, dans sa revue. Cela illuminerait toute sa demeure. Avez-vous lu M. de Rémusat sur l'Église, l'État et M. de Pressensé? Je n'y retrouve pas la marque de sa supériorité, cette marque qu'il laisse volontiers même sur les choses qu'il fait le moins bien. Le dessin de l'article est contourné. On n'y marche que comme dans un escalier raide et mal éclairé. Pour madame Sand, ses personnages de la *Confession d'une jeune fille* ne gagnent point en avançant dans la vie. Ils sont devenus non des hommes et des femmes réels, mais des *hypostases* d'idées systématiques. C'est, du reste, la manière de tous les romans français depuis bien des années. Les idées, les sentiments qui animent les personnages ne sortent pas des observations faites sur la vraie nature. Les personnages sont fabriqués arbitrairement et seulement pour desservir ces idées et ces sentiments tels quels. Si vous les disséquiez, vous n'y

trouveriez pas l'anatomie ordinaire de l'humanité. Il est singulier que des êtres si peu réels donnent à beaucoup de sots la fantaisie de les imiter et que des marionnettes soient contagieuses. La Providence a donc fait l'homme excessivement imitateur et il est peut-être dans ses voies que ces idées, bien ou mal incarnées, passent pour des hommes afin de se frayer un chemin dans le monde. Il faut même avouer que l'antiquité dans sa prétendue simplicité avait ce penchant romanesque qui déforme un peu l'homme naturel pour lui faire jouer un rôle systématique. Les romanciers, chez les Grecs, étaient des philosophes. Leurs écoles étaient pleines d'écoliers de Faust, qui faisaient des pieds et des mains pour se transformer suivant une foule de modèles engendrés par esprit de système : *Prolem sine matre creatam*. On voit cela dans la moitié des grands hommes de Plutarque. Plutarque, à son tour, est devenu un magasin de types où chacun allait chercher un masque qui contournait son visage naturel. Le dix-septième siècle était peut-être le meilleur temps pour faire de bons romans, parce qu'on y était peu préoccupé d'idées réformatrices ou révolutionnaires, et les vivants de ce temps-là étaient plus près de la nature qu'à bien d'autres époques, mais j'avoue que ce siècle n'a pas tiré parti de lui-même, puisqu'il nous a donné en ce genre à peu près exclusivement des romanciers comme mademoiselle de Scudéry ; et puis, je reviens au point d'où j'étais parti; peut-être que la vraie destination des romans n'est pas de peindre l'homme dans sa vérité primitive comme ont fait Molière et Lesage. Ils sont peut-être chargés de créer des êtres qui n'ont pas tout à fait la grâce de la nature, mais des fantômes à demi hommes, à demi systèmes, qui se faufilent dans l'imagi-

nation et modifient les hommes véritables par infection littéraire. C'est probablement une loi du monde social.

Les commentaires sur la convention entre la France et l'Italie ne sont pas d'une grande délicatesse. Ils ont l'air de dire qu'elle a pour but de faire pendre dans deux ans le Pape par ses sujets. C'est bien le cas de leur représenter avec le maréchal Soult : *Qu'il y a des choses que quand on les fait qu'il ne faut pas le dire;* mais on aime à se montrer un peu *Machiavels.*

Que le temps est triste! envoyez-nous un peu de votre soleil, puisqu'on peut le mettre en bouteilles. J'ai pris mes pensées d'hiver. Ne trouvez-vous pas qu'on a des pensées d'hiver et des pensées d'été?

CLV.

AU MÊME.

Paris, 17 octobre 1864.

J'espère que ce que vous me dites de vos tristes prévisions pour un avenir plus éloigné ne se réalisera pas, puisque le mal est rare. Le pronostic qui n'est pas appuyé de beaucoup de preuves pour le médecin est bien incertain dans tout sens. Cette vie est un train de guerre; je ne vois depuis quelques années que des maladies.

Dans le fond de mes misères, je me suis mis bêtement l'autre jour à relire *Madame Bovary*, à propos d'un ancien article de M. Sainte-Beuve sur ce livre. Je continue à être choqué de beaucoup de choses et à trouver détestable dans un roman mo-

derne la minutie homérique des détails, mais je dois rendre plus de justice que je n'ai fait jusqu'à présent à la peinture des misères d'un esprit romanesque. L'auteur a bien connu ce mal des âmes faibles, vaniteuses, remuables surtout par les mauvaises passions; ce faux idéal, qui naît, dans les classes inférieures, de la vue éloignée du monde, de la lecture des romans qui en sont une fausse image et des dégoûts d'une vie réelle étroite et prosaïque, mais M. Sainte-Beuve lui a montré qu'il aurait dû, pour être un peu honnête, laisser du moins entrevoir comment d'autres âmes, plus énergiques et plus élevées, peuvent, par l'affection, l'activité et le sentiment du devoir, retrouver le vrai idéal ou du moins le poursuivre dans ces humbles conditions si dépourvues de poésie au premier aspect; et il faut avouer que, pour le commun des martyrs, la religion est encore, de tous les écrivains, celui qui fait les meilleurs romans pour la conduite de la vie, dans ces régions sociales où la pleine lumière arrive rarement et difficilement; mais le curé de madame Bovary n'est pas fait pour entrer dans ces idées-là. Du reste, il est possible que l'imagination française, qu'elle se fasse prêtre ou reste laïque, ne soit pas capable d'embellir sérieusement les conditions modestes de la vie. Dans ce genre, elle ne sait faire que des bergeries et tourne vite au Berquin et au Florian; elle ne sait rien faire qu'avec des rois, des palais et des chevaux de guerre. Un peu de ces penchants militaires de la France tient à ce tour d'imagination aisément déclamatoire; mais, rattacher les fils légers de l'existence privée au grand ordre du monde et mettre ce qui est humble en communication sensible avec la splendeur du beau et du bien, les Anglais seuls

savent faire cela. On en voit des marques dans leurs livres les plus élémentaires. Il y a, en anglais, un petit manuel de civilité, pour ainsi dire, intitulé *Little things;* il y a plus d'entente là-dedans de l'union des grandes choses et des petites au sein de l'ordre que dans tous nos chiens de livres à l'usage des classes pauvres. Il y a des rêveries d'un curé de campagne: *Country parson* (je ne sais plus bien le titre) qui ont des pages admirables dans ce genre et qui font venir encore plus d'idées qu'il n'en est développé dans cet aimable livre, mais je crois qu'un bon Français littéraire n'en pourrait supporter la lecture. Le Français vise au grand et l'atteint quelquefois.

Que va faire le parlement italien le 24? Les Alpes du Piémont paraissent chargées de nuages. L'opposition semble se préparer à n'avoir pas le sens commun. Le génie des peuples ne change pas aisément, et d'ailleurs il n'y a pas beaucoup de peuples raisonnables après les Anglais et les Hollandais.

18 octobre.

Je viens de lire, dans la Revue des Deux-Mondes : *La politique de la France.* C'est un exposé, sinon exact, du moins très clair de l'affaire du Danemark, et l'auteur y prend le bon parti, et a bien raison de nommer cela un nouveau partage de la Pologne. Il n'a pas assez dit, en faveur du Danemark, qu'il ne donnait pas, comme faisait la Pologne, le spectacle dangereux de la plus complète anarchie. Je ne vois pas par quelle transition il arrive à la politique intérieure de chez nous, mais enfin c'est le programme du *minimum de liberté* de M. Thiers.

CLVI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 17 janvier 1865.

J'ai laissé passer le temps de répondre à divers points de métaphysique dont tu me parlais. Je veux pourtant te dire que je suis de ton sentiment sur ce point particulier que tout le bien n'est pas strictement obligatoire, soit pour Dieu, soit pour l'homme. On ne trouverait pas l'homme suffisamment reconnaissant si, par exemple, on chantait dans l'église sur le ton des hymnes de Santeuil : *Grand Dieu, laissez-nous vous dire que vous n'avez fait que votre devoir!* La Justice et la Miséricorde, par exemple, ont probablement entre elles, sur ce sujet, des entretiens qui dépassent la rigueur de notre logique appliquée à l'idée de devoir. Quoique la Miséricorde soit bonne personne, on ne lui ferait pas accroire qu'elle est obligée de faire ce qu'elle fait. Sa cousine éloignée, la Clémence, se fâcherait aussi si on lui disait pareille chose ici-bas. Je gage que, dans la Jérusalem céleste, on trouve aux montagnes des sources plus élevées celles du devoir rigoureux. L'admiration, parmi nous, n'est pas simplement une vive approbation, c'est autre chose. Pour Dieu, la Miséricorde n'est pas une justice plus délicate, c'est autre chose. Les libertés qui ont été assouplies sous le joug du devoir passent peut-être dans des régions supérieures où l'on respire un air plus subtil encore que celui des mondes régis par des obligations, *largior Æther*. Les libertés les plus dociles et les plus pures semblent aspirer à monter

plus haut que le devoir. Nous ne comprenons pas, sans doute, très clairement, cet état d'indépendance, mais j'y insiste; les âmes les plus saines y aspirent peut-être. Je ne suis pas si platonicien que de croire absolument que toutes les idées de bien soient là debout, dans leur existence abstraite, s'imposant à moi à tous les degrés de mon perfectionnement. Peut-être y a-t-il des *inventions* en fait de bien? Peut-être que les idées mêmes ne sont que sous la condition d'être pensées par des âmes vivantes (c'est la manière de voir de ceux qui font de Dieu la région des idées et la source du bien), et alors, celui qui pense le premier un bien qui ne lui a pas été révélé, celui-là, assurément, peut créer une règle pour l'avenir; mais, pour lui-même, il a fait autre chose que le devoir, et mieux, pour la première fois. Ne prends pas dans la rigueur ces choses jetées au courant d'une mauvaise plume. J'entrevois des réponses à ce que je te dis, mais je vois aussi des répliques à ces réponses. En un mot, *devoir* dérive du *bien,* mais l'envers n'est plus vrai, même pour les libertés. Me voilà dans les œuvres surérogatoires jusqu'au cou.

Adieu, mon cher ami. Je vois que, heureusement, le Midi adoucit la goutte du duc de Broglie et qu'elle n'a pas la même férocité qu'à Paris. Veux-tu lui dire bien des tendres respects? Je ne lui écris pas pour lui épargner l'horreur d'une lettre à écrire. S'il ne répondait pas, j'écrirais certainement, mais cela n'est pas dans ses habitudes de politesse.

CLVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 16 mars 1865.

Pendant que vous célébrez des fêtes, nous sommes à peine sortis des funérailles. L'éclat de ce deuil de M. de Morny m'a paru dépasser un peu la mesure. Si M. Royer-Collard était mort à la présidence, nous n'aurions pas mené un deuil si magnifique. Louis XIV n'a pas eu un pareil convoi. L'empire romain tout seul avait de ces magnificences lugubres.

Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Ces consuls, ce sénat, etc., etc.

Si Tacite avait raconté cette pompe et qu'il y eût mêlé, selon sa coutume, les réflexions des spectateurs, comme il fait à la mort d'Auguste, il eût bien fait ressortir le singulier génie de ce gouvernement, mais les journaux ne sont pas rédigés par Tacite. Quoi qu'il en soit, des cérémonies publiques de ce genre sont encore moins encourageantes pour la vertu que les prix Montyon.

Je lis cette vie de César; je n'ai pas éprouvé de tremblement religieux en la lisant; mais, pour être impartial, il y a un certain mérite dans ce livre. Le chapitre des rois de Rome ne vaut rien. La conquête de l'Italie par les Romains est beaucoup trop longue pour une introduction, mais tout cela est mené à ses fins avec une certaine vigueur d'indépendance de jugement. Je n'ai pas fini encore le volume. Je vais

peut-être rencontrer des énormités, et puis on a beau faire on lit toujours avec plus d'attention et partant plus d'intérêt l'écrit d'un homme qui commande présentement à quatre-vingts légions, que si c'était le travail d'un professeur de l'Université. Non seulement les maîtres du monde écrivent, mais les livres des simples mortels commencent à pleuvoir avec la saison d'hiver. Vous avez un volume de ce terrible Floquet sur la vie de Bossuet. Je dis terrible, parce qu'il écrit si horriblement mal que c'est une souffrance de traverser ce style prétentieux et bêtement prétentieux pour arriver à des faits intéressants. Vous avez trois ou quatre volumes des lettres de Marie-Antoinette. L'un de ces volumes, publié par un Allemand, renferme des lettres très intéressantes de l'impératrice Marie-Thérèse, et qui font grand honneur à sa prudence et à sa sagacité. Elles ont de l'élévation et sont d'un bon naturel.

CLVIII.

AU MÊME.

Paris, 10 avril 1865.

Avouez, mon cher ami, que malgré votre bon esprit et votre sagacité et votre connaissance des hommes, pris en masse ou un à un, vous n'auriez pas cru que Paradol pût être élu ni cette année ni dans le siècle présent. Je crois vraiment que c'est une opération du Saint-Esprit, comme on en remarqua lors de l'élection de quelques Papes. Il a eu aussi, je crois, un évêque pour lui. M. de Broglie est revenu des extrémités du Midi pour lui donner sa voix. M. Sainte-Beuve a, je

crois, voté pour lui au second tour de scrutin et, pour lui, M. Guizot et M. Thiers se sont rencontrés et se sont passagèrement embrassés, et voilà l'affaire faite, contre toute attente. Le pauvre Autran est triste. Je ne sais pas si le suffrage de M. de Broglie et d'Albert l'auront consolé. Le pauvre Janin est triste; mais il faut bien que quelqu'un ne soit pas content dans ce bas monde.

M. de Broglie est dans la joie de son cœur d'avoir mis à sa place, malgré vents et marée, un honnête homme d'un rare talent. Toute la presse à peu près est contre cet honnête homme. *Le Journal des Débats* est aigre; les élèves de l'École normale qui sont restés dans l'Université hochent la tête. Les autres trouvent probablement qu'il est singulier qu'on n'ait pas songé à eux. Les vieux académiciens battus disent qu'à trente-quatre ans on ne peut pas encore avoir du talent; enfin, on est content d'un côté et on enrage de l'autre et tout va bien, ce me semble.

Le public français n'est pas curieux; il ne se soucie pas de savoir ce que son maître pense des choses humaines. Je n'ai pas rencontré dix personnes qui eussent lu la *Vie de César*. Les exemplaires à dix francs languissent chez les libraires.

> Ces volumes plongés dans l'éternelle nuit,
> Sont là sans mouvement, sans lumière et sans bruit,

comme disait le père Lemagne des Pharaons ensevelis dans les nécropoles. Je suis sûr que les Anglais et les Allemands sont déjà tous pourvus d'un exemplaire des traductions, mais le Français, *né malin*, n'aime pas les livres sérieux, quelque intérêt qu'il ait à les lire. Vous ai-je déjà dit quelque chose de l'article de Scherer, sur ce César? Il a pris un tour original pour

parler du livre ; il le traite comme si c'était d'un autre que d'un empereur, avec la même rudesse froide, sans manquer de respect.

L'autre jour, il arrive à l'Institut une grande dépêche de la Cour. On attend, pour l'ouvrir, l'heure de la séance. Presque tout l'Institut venait à l'heure dite. Je ne sais ce qu'on se figurait. Le président rompt les cachets et on voit un exemplaire broché du César, sur lequel un petit morceau de papier, signé Piétri, disait : *un exemplaire pour la bibliothèque de l'Institut*, et chacun est retourné chez soi.

CLIX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 2 juin 1865.

Il est bien rare de supporter avec une patience si courageuse et si animée la solitude et l'hydrothérapie. Ceux qui ont passé sans se plaindre les rudes hivers de la campagne de Sébastopol n'ont pas mieux fait. Il est vrai que quand les femmes se mettent à avoir du courage, c'est avec une suite et une bonne grâce que ne connaissent pas les hommes... Il me paraît que vous êtes aussi bien sévère à beaucoup de livres. J'avais espéré que M. de Chateaubriand, entre autres, aurait trouvé grâce devant vous. Comment se fait-il que vous n'en eussiez encore rien lu ? Avez-vous la haine de tous les écrivains de ce siècle-ci ? Il est bien vrai que les démonstrations de la vérité du christianisme dans le *Génie du christianisme* ne sont pas d'une grande force et que Fénelon, apparemment, écrivait avec plus de naturel, mais souvent, en

tournant les pages de ce même *Génie du christianisme* ou de l'*Itinéraire* ou des *Martyrs*, on en trouve d'admirables et on a l'impression qu'on éprouve lorsque, à Saint-Cergues, dans le Jura, on voit tout à coup, en sortant d'un petit bois, le lac de Genève et toutes les Alpes de Savoie. Je crois que si vous lisiez les deux charmants volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand il vous montrerait, par ses analyses et ses citations, que vous êtes d'une injustice assez criminelle. Si ces deux volumes ne vous sont pas encore tombés sous la main, lisez-les. Je serais surpris que vous n'y prissiez pas de plaisir. Comme critique profonde et vive et sagace et brillante, je ne crois pas qu'on ait été plus loin ni si loin. Je vois d'ici une vingtaine de pages sur *le beau en littérature* qui sont vraiment de premier ordre. M. Sainte-Beuve n'est pas du tout comme M. ***. C'est dommage que celui-ci se perde dans des systèmes si étroits et si faux, car il a naturellement de l'esprit et du talent, mais les systèmes étroits qui semblent d'abord donner des idées nouvelles, parce qu'ils font regarder un moment les choses de biais, ne tardent pas à amener la monotonie et tout ce qui suit quand on applique une logique rigoureuse à une grosse erreur. Cela fait l'effet de mauvaises lunettes qui rendent trouble tout ce qu'on regarde. A la longue, le bon sens le plus commun fait plus de plaisir que ces écrivains qui se torturent et nous torturent pour voir de travers. Si vous avez lu M. *** quand vous mettiez votre esprit au régime en l'amusant, vous avez dû avoir de terribles maux de tête, et, pour revenir à ce régime de l'esprit dans les maladies, je crois qu'il serait bon de l'appliquer même à l'état de santé. Dans les études littéraires on ne profite que de ce qui amuse. C'est là surtout

qu'il faut suivre sa pente, c'est-à-dire son goût. Je vois des personnes qui s'obstinent, par conscience, à lire ce qui les ennuie. Je doute qu'il leur reste une idée ou un sentiment de ce travail ingrat. Il faut planter là un livre dès que, après l'épreuve d'une vingtaine de pages, on sent qu'il ne vous va pas; tout au plus le faut-il parcourir; en parcourant on trouve quelquefois telle page qui vous fait revenir avec plaisir sur les commencements; mais, ne parcourt pas qui veut; les personnes méthodiques ont de la peine à s'y faire. Il est vrai qu'on peut apprendre à parcourir méthodiquement. Je crois que si Bossuet n'avait pas forcé le Dauphin à lire d'un bout à l'autre des livres qui l'assommaient, le pauvre prince n'aurait pas dit, à la fin de son éducation : *C'est bon, je ne lirai plus que la Gazette*. J'ai peur que vous ne trouviez un air malhonnête à ma doctrine de l'amusement dans les études littéraires; je la crois bien innocente et très propre à développer l'originalité de chacun. Si j'en avais la force, je ferais volontiers un petit traité sur ce sujet, car il y faudrait quelques explications assez détaillées. Suivez donc, je vous prie, mon humble avis, et ne vous ennuyez pas et ne vous fatiguez jamais, du moins, d'un livre qui ne vous plaît pas.

Pour les romans anglais de ce temps, je ne trouve pas qu'ils sentent la tourbe ou le charbon de terre. Ils ne méprisent pas l'idéal à beaucoup près; ils cherchent au contraire à montrer qu'on peut ordonner les vies les plus humbles à un certain idéal; rattacher, pour ainsi dire, les fils de l'existence la plus modeste et la plus obscure à l'ordre universel, et, par là, donner à chacun, quand il suit les lois délicates de la morale, le sentiment qu'il concourt à l'harmonie du monde, qu'il est une pièce utile de l'univers. Les moqueurs

peuvent dire que c'est une triste et maigre consolation, mais ils ne savent ce qu'ils disent.

Adieu, chère madame. Il me tarde de vous savoir à Montpellier et loin de ces marais de la Divonne où vous ne voyez personne.

CLX.

A M. PISCATORY.

Paris, 5 juin 1865.

Je pourrais vous dire, pour répondre à vos plaintes sur mon silence, que, n'étant pas plus grand que ça, j'ai appris de Plutarque, dans son *Traité sur la politesse*, qu'il ne faut jamais adresser la parole le premier à des personnes établies en autorité dans le monde; qu'il faut attendre leur bon plaisir et se borner à leur répondre avec douceur et humilité quand ils jugent à propos de vous interroger. C'est ainsi que je n'ai jamais écrit à M. Royer-Collard, ni à M. de Talleyrand, ni, à plus forte raison, à M. le maréchal Magnan, que nous venons de perdre; mais je dois ajouter que, comme vous n'êtes pas très regardant sur les règles de la politesse, j'aurais hasardé familièrement une lettre à Chérigny, depuis votre départ, si je n'avais été accablé par une petite fièvre que l'on attribue à M. Haussmann. C'est l'avis des médecins (jamais avant ce grand homme on n'avait entendu parler à Paris de fièvres intermittentes); mais si vous croyez à M. Haussmann, et il est difficile de n'y pas croire en voyant Paris en petits morceaux, vous ne croirez pas à ma fièvre. Il est donc bien inutile de vous en parler.

J'aurais peut-être écrit le premier à M. Lincoln, bien sûr qu'il ne se serait pas formalisé de ma familiarité. Les démocrates feront bien de garder précieusement son souvenir, car c'est assurément le plus beau portrait de leur race. C'est précisément l'idéal du démocrate, simple, rude, doux, patient, éloquent, courageux, quand les sentiments primitifs de la nature humaine le prennent à la gorge. Périclès n'avait pas si bien parlé des jeunes gens morts dans la guerre du Péloponèse, qu'il a fait sur les restes des Américains rapportés dans ce grand cimetière désolé, auprès de la ville de Washington. M. de Montalembert a bien parlé de tout cela dans un article récent du *Correspondant* sur l'Amérique du Nord; seulement sa manière est un peu torrentielle et charrie beaucoup. Pour le beau monde, sa petite émotion sur M. Lincoln ne durera pas longtemps. Il est sudiste par nature. Il y a quatre ou cinq causes qui se tiennent par un lien qui se refait toujours : l'absolutisme religieux, l'absolutisme politique et l'esclavage, et aussi le grand monde et les passions qui lui sont particulières. Le démon de l'orgueil gouverne toutes ces cités-là au nom du même principe, et dans l'autre monde, tous les spectateurs de ce principe seront les esclaves du démon de l'orgueil qui est un diable très exigeant. Ils laveront la vaisselle chez lui et lui laveront ses pieds fourchus.

On dit que cette thébaïde entre cousins ne durera pas longtemps. Les âmes modérées sont inquiètes et travaillent à un rapprochement, crainte de gâchis dans l'État. Pour moi, j'avoue que je n'eusse pas été aussi sévère que l'Empereur. L'orateur d'Ajaccio n'eût entendu de moi aucune parole de blâme; mais, pour son bien, et pour l'éloigner de tous ces lieux où l'on parle trop, je l'aurais envoyé dans d'autres endroits où l'on

agit beaucoup. J'aurais donné la guerre pour aliment à cette âme inquiète, et ma confiance l'aurait touché s'il avait reçu de moi un ordre très tendre d'aller prendre au Mexique le commandement d'une division d'infanterie sous la tutelle très honorable de M. le maréchal Bazaine ; mais les princes ont la tête près du bonnet, et ne peuvent s'empêcher de parler rudement dès qu'ils ont de l'humeur. Il valait mieux donner à un bon parent l'occasion de se distinguer.

Pour le Mexique en lui-même et cette terrible guerre, je ne comprends pas comment l'opposition n'a pas uniquement concentré ses efforts sur ce point. C'est à cela qu'il faut revenir sans cesse, car c'est probablement la plus grande stupidité politique des temps modernes. Le doigt est pris dans la grille, et il n'y a pas moyen de se retirer sauf de couper le doigt, c'est-à-dire d'avoir un désagrément d'amour-propre. Le plus tôt sera le mieux, mais on dirait que personne n'y songe sérieusement. Ce serait bien le cas d'avoir un Caton, qui répétât tous les jours : *Quittez le Mexique;* mais je conviens que ce gouvernement a un art particulier. Il fait une sottise énorme qu'on lui a dit de ne pas faire, et il nomme cela une affaire en cours d'exécution dont il ne faut pas parler, de peur d'en gâter l'issue. Sur les bancs de la cour d'assises, un homme qui en a tué un autre n'est pas admis à dire à ses juges : *C'est fait, parlez-moi d'autre chose;* mais le temps n'est plus où la chambre des pairs était une cour d'assises pour les ministres qui auraient fait la guerre du Mexique.

Tâchez d'avoir une brochure in-quarto dans laquelle M. Mérimée a réuni ses articles du *Journal des Savants* sur la mort d'Alexis, le fils de Pierre le Grand. On y voit dans leur naturel la cour de Russie,

la cour d'Autriche, Pierre le Grand, sa première femme Eudoxie, et tout l'Empire. C'est une assemblée de buffles sauvages donnant des coups de corne à un pauvre idiot. Il vaut mieux vivre en France et aujourd'hui. Si je peux avoir cet écrit, je vous l'enverrai par la poste et vous me le renverrez.

Adieu, mon cher ami, je n'ai plus de place pour vous dire ce que je trouve d'intérêt dans ces lettres à J.-J. Rousseau ; bien des amitiés.

CLXI.

* A M. AUGUSTE DE LA RIVE.

Paris, 19 juin 1865.

Cher monsieur, je suis charmé que vous ayez pris quelque plaisir à cette lecture de M. Boyll. L'ouvrage qui contient l'anecdote des chats de Newton n'est pas, à beaucoup près, le meilleur des écrits, mais tous ont une certaine vérité d'observation piquante et je ne sais quelle humeur originale qui fait souvenir de Sterne, moins son cynisme, mais aussi moins sa verve et sa sensibilité, j'en conviens. Je crois que sur notre continent on ne se soucie plus guère de ces points de morale pratique qui préoccupent M. Boyll. Il n'y a plus que l'Angleterre où l'on s'attarde encore dans l'étude des devoirs et la recherche de leurs nuances les plus subtiles. Autrefois, chez nous, même au dix-huitième siècle, même dans les romans, on ne traitait volontiers que des questions de bien et de mal. A présent, l'école réaliste (comme elle aime à se nommer), a tout à fait rompu avec cette casuistique. Il n'y a point lieu à moralités en histoire naturelle, et l'on

peint l'homme comme il se montre, et même nos naturalistes sont trop adonnés au culte de la couleur pour ne pas préférer au plus bel ordre et à la vertu la plus sévère les guenilles pittoresques du mal. Je crois vraiment que Buffon a mis plus de morale dans la peinture de ses animaux que nos romanciers dans les caractères de leurs héros. Il faut pourtant, pour être équitable, excepter madame Sand qui a une morale un peu particulière, mais qui se préoccupe de morale.

Je vous ai donc, cher monsieur, paru injuste envers les ecclésiastiques qui ont, suivant moi, trop de largeur d'esprit? J'espère que ce n'est entre nous qu'une petite querelle de nomenclature. J'espère aussi que nous serons d'abord du même avis sur ce point qu'il n'est pas de l'idéal du genre qu'un ecclésiastique ait tout vu, tout apprécié, tout connu de la partie assez dévergondée et passablement scandaleuse de notre littérature. On prétend que madame Sophie Gay disait de sa fille, à l'occasion de quelques pièces de vers sur l'amour: *Cette pauvre Delphine a tout deviné.* Je pense qu'il n'en était rien, mais, quoi qu'il en soit de l'anecdote, il faut admettre qu'une jeune personne ne gagnerait rien en grâce et en agréments pour avoir tout deviné. Les ecclésiastiques ne doivent pas, sans doute, être de jeunes demoiselles, mais pourtant quelque ignorance volontaire, un certain éloignement instinctif pour les idées téméraires ne leur sied-il pas un peu comme aux femmes délicates? Dans les relations de confiance intime qu'ils doivent avoir avec leurs troupeaux ne doit-on pas chercher encore l'innocence de pensées et de souvenirs qui, sans leur ôter la connaissance et le discernement nécessaires du mal, le leur fait, cependant, regarder avec un sentiment parfaitement étranger à la malice du monde. Un mi-

nistre qui saurait par cœur le *Don Juan* de lord Byron, *Le spectacle dans un fauteuil* d'Alfred de Musset, les poésies moqueuses de Théophile Gautier, écoutera-t-il les confidences inquiètes d'une jeune femme avec la même gravité de pensées qu'y aurait apportée Calvin ou Mélanchthon ou M. Channing, qui n'avaient connu que par ouï-dire la perversité raffinée du monde? Peut-être ne doit-on voir tout ce mal que de loin, si l'on veut garder la pureté et la fermeté de la vue. La lumière électrique n'est-elle pas de cette sorte? La connaissance détaillée du mal pourrait bien brûler les yeux, malgré toute la sévérité de la vie pratique.

Voilà pour l'excès de facilité à tout comprendre dans l'ordre moral et à tout regarder avec une hardiesse qui ne rougit point. Voici pour la prétendue largeur d'esprit dans l'ordre purement intellectuel. Là aussi, tout comprendre trop facilement est peut-être une marque de faiblesse et de relâchement de l'esprit; là aussi, il doit y avoir des limites à la largeur, car les deux côtés de l'angle, à force d'être ouverts, finissent par ne plus rien comprendre dans leur ouverture et même dégénèrent en ligne droite.

Nous pourrions nous avancer de degré en degré et montrer que l'esprit, malgré toute sa largeur, sa longueur et sa profondeur, suppose toujours une certaine limite, c'est-à-dire une adhésion inviolable à un principe quelconque et, de même qu'en morale il est des choses qu'il ne faut point excuser ni expliquer parce que leur condamnation est écrite sur le granit des siècles, de même aussi il est des choses qu'il ne faut pas comprendre parce qu'elles impliquent pour le moins un doute fondamental des premières notions du sens commun sans lesquelles il n'y a point lieu à

intelligence, et c'est ici que l'extrême ouverture des angles finit en ligne directe.

Ce que je dis là aurait été un lieu commun il y a vingt ans, mais il faut l'opposer aujourd'hui aux insolences du scepticisme et aussi, malheureusement, aux esprits doux, bienveillants et trop ouverts, comme ceux dont nous parlions l'autre jour. Le scepticisme absolu est un démon de la plus haute malice. Il se fait bien venir des âmes honnêtes en leur persuadant qu'il faut entendre tout le monde et toutes les opinions.

Or, je crois qu'une certaine fermeté de bon sens plus que laïque est nécessaire à ceux qui ont charge d'âmes. C'est à ces arbres que s'attachent toutes les plantes faibles qui ont besoin d'appui. Il faut qu'ils aient la sérénité un peu immobile du chêne, et non l'agitation du tremble.

Il n'y a rien de nouveau ici, car l'Empereur ne veut pas nous dire encore ce qu'il a résolu de l'Afrique. On nous promet un sénatus-consulte qui réglera le sort des Arabes, probablement pour en faire des Français, auquel cas ceux qui ont envie d'avoir une demi-douzaine de femmes légitimes n'auront qu'à se faire mahométans. Il sera nécessaire de réformer le chapitre de la bigamie au Code pénal. Je ne doute pas que vous ne suiviez avec anxiété ces affaires de l'Amérique du Nord. S'ils perdent M. Davis, nous serons bien embarrassés de défendre le troupeau héroïque de M. Lincoln. Quant à lui, les démocrates feront bien de lui élever des autels. C'est le plus bel exemplaire qui ait jamais été tiré d'un démocrate; doux, hardi, modéré, éloquent, patient, modeste et d'une invincible résolution, toute la profondeur des eaux tranquilles. Périclès n'avait pas si bien parlé sur la tombe

des jeunes Athéniens morts dans la guerre du Péloponèse qu'il a fait dans le cimetière de Washington.

Pour Dieu, que ses successeurs n'aillent pas gâter tout cela.

Adieu, cher monsieur. Il devrait être dit dans le règlement de l'Académie des sciences que les associés étrangers sont tenus à résider à Paris les six mois d'hiver.

CLXII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 21 juin 1865.

Vous voilà donc réduite, encore pour longtemps, à ce plaisir extrêmement sérieux, quand il est seul, de la vie méthodique, du partage régulier de tous les moments de la journée? Quoique ce ne soit pas l'idée du vulgaire, je crois que les imaginations vives sont plus propres que les personnes d'un esprit paisible et lent à jouir de ce train d'existence, monotone en apparence. Je vous crois donc tout à fait méthodique et je n'ai pris aucune précaution pour parler de cette vertu que j'honore plus qu'aucune autre, parce que j'en suis doué aussi, soit dit avec vanité. Cette vertu aide singulièrement à passer les mauvais moments de la vie. M. de Chateaubriand fait dire à René que, s'il croyait encore au bonheur, il le chercherait dans l'habitude, et lui, M. de Chateaubriand, se conformait à la maxime qu'il prêtait à René. Madame de Staël disait qu'*une journée divisée n'est jamais longue*, et madame Roland trouvait dans le goût de la règle la force de passer ses derniers jours de prison dans la séré-

nité. Le retour régulier des mêmes travaux, des mêmes soins, a quelque chose de l'agrément des vers et de la rime. L'âme, toujours agitée à proportion des facultés qui l'animent, a peut-être besoin de ce rythme qui berce doucement les inquiétudes de la vie. Nous avons besoin à la fois de variété et de régularité. Le courant du ruisseau court plus vite dans des rives plus resserrées, et, dans ce cadre uniforme de chaque jour, un écho des impressions d'hier se retrouve aux mêmes heures pour s'unir agréablement aux impressions et aux pensées du lendemain. Les ennuis mêmes de la veille, s'ils ont cessé, donnent plus de douceur au jour qui suit quand les mêmes travaux ouvrent, pour ainsi dire, les fenêtres du même côté de l'horizon. La veille, le lac était agité; il est calme aujourd'hui, et cette variété des jours aux mêmes heures, donne je ne sais quelle confiance secrète dans l'effet du temps. Les vies décousues n'ont point ce genre de plaisir. Demain n'est point lié à hier, et les journées ne se donnent point la main; mais je crains que, pour se plaire à cette uniformité, il ne faille que l'âme ait en soi une source d'activité, de façon à ce que, sous le même refrain, les couplets varient sans cesse. Je ne sais comment les sots se tirent d'affaire en pareil cas, mais il n'importe guère, puisqu'ils sont destinés à ne pas se tirer d'affaire, quoi qu'ils fassent.

M. Sainte-Beuve est parti en poste ce matin, pour aller causer avec vous de M. de Chateaubriand. Bien que ces deux volumes que je vous envoie ne soient point coupés, ils sont bien tirés de ma vaste bibliothèque. C'est un exemplaire qui remplaçait un autre que j'ai donné, par esprit de propagande. Je ne suis pas surpris que l'*Itinéraire à Jérusalem* vous ait paru

supérieur au reste. Ce sont bien ses premières impressions dans leur naïveté, si l'on peut se servir de ce mot pour M. de Chateaubriand; enfin, il ne s'était pas mis en trop grand uniforme de chrétien, comme dans les *Martyrs*. Pour ses notes de voyage en Italie, elles sont très curieuses, parce qu'elles sont encore plus simples que l'*Itinéraire*, et qu'elles montrent ce qui le frappait d'abord, et de quelles impressions premières il faisait provision pour former ses riches tentures. C'est la soie et les couleurs dont il fabriquait ses étoffes de Lyon. Vous verrez, dans M. Sainte-Beuve, qu'il n'est pas plus édifié que vous de ses *Mémoires*. On y voit d'abord le déclin du talent, les procédés mis à jour pour remplacer l'inspiration, le langage torturé, comme dans M. Victor Hugo, pour produire des effets, et, quant au moral, l'insolence, l'orgueil, l'envie, la haine, la vanité, le mensonge délibéré, enfin les sept péchés capitaux conjurés pour faire un mauvais et méchant livre, et, au milieu de tout cela, quelques pages çà et là charmantes d'éclat ou de mélancolie, comme on voit à Rome une colonne du plus beau travail couchée parmi les plus affreux débris d'une ville mal balayée.

CLXIII.

A LA MÊME.

Paris, 14 juillet 1865.

Chère madame, on me dit que vous avez fait une nouvelle petite excursion à Coppet et que vous avez fait connaissance avec les appartements. Ils ne sont

pas aussi magnifiques que ceux qu'habitait M. de Morny soit en Auvergne, soit à Trouville, mais M. Necker n'était pas M. de Morny. Je suis sûr que vous aurez aimé cette simplicité, mais madame de Staël a bien de la peine à défendre tout ce passé contre l'effet du temps. Le temps, par exemple, précisément parce qu'on ne voulait point toucher au parc, par respect pour les souvenirs, avait fini par rendre le parc méconnaissable. Les arbres, poussant en liberté, avaient fini par cacher toutes les vues qu'on avait autour de 1810. Peut-être aussi que ces demeures si modestes en comparaison de ce qui est aujourd'hui, donnent une pauvre idée des anciens habitants. Voltaire vante beaucoup le luxe de son Ferney, et quand le moindre bourgeois de Paris va visiter ces magnificences, il doit se dire que c'étaient de bien petites gens qui trouvaient cela beau. Le passé est difficile à garder. Pendant que le temps travaille à l'effacer, le goût des nouvelles générations change aussi, et il faut bien de la force d'imagination pour ressusciter en esprit ce qui a été. Pour Coppet, il est vrai, je le trouve encore charmant aujourd'hui, et je le trouverais tel, quand même il n'aurait pas d'histoire. Avec son air pauvre, il a l'air singulièrement noble. Il y a tout en haut de vilaines chambres très propres d'où l'on voit le soleil se lever sur les Alpes et se coucher sur le Jura. Werner, l'auteur du 24 *février* (non pas de février 1848), et M. Chamisso le botaniste, se sont amusés à graver leurs noms sur le bord de ces fenêtres. Je trouve cela très supérieur au palais de M. Pereire, mais il ne faut dire cela à personne, de crainte qu'on ne se moque de nous. Ce que je sais de votre seconde visite à Coppet, me fait espérer que vous avez eu raison de cet état de souffrance et de fatigue dont

vous parliez dans votre dernière lettre. Est-ce toujours le 18 que vous quittez Divonne? M. Donné vous viendra-t-il chercher? C'est un long voyage à faire toute seule jusqu'à Montpellier. M. Ampère dit quelque part que quand il avait un grand mal de dents et quelques soucis par les routes d'Amérique, la lecture attentive de quelque grammaire chinoise lui ôtait le mal de dents et la préoccupation des brigands. Je ne crois pas qu'une grammaire chinoise puisse vous distraire du malaise, malgré votre force d'âme, sans quoi je demanderais à M. Julien ce qu'il sait de mieux dans ce genre pour vous l'envoyer.

Nous n'avons rien de nouveau à Paris. L'Empereur est moins actif que M. Duruy et je n'ai pas dessein de lui en faire un reproche. Nous sortons d'une session du Corps législatif où l'on a vu percer l'intention de se mêler des affaires publiques, mais ces grands corps ne s'échauffent que très lentement. L'Afrique s'attend à plus de changements que la France. Abd-el-Kader est ici attirant tous les yeux par l'éclat de son burnous blanc, un grand cordon de la Légion d'honneur et les vagues espérances de retourner dans l'Atlas avec une grande autorité déléguée, mais nous autres de la foule nous ne savons rien.

CLXIV.

A M. MASSON.

Paris, 19 juillet 1865.

Mon cher ami, mon premier mouvement serait de vous dire : « Pourquoi ne coupez-vous pas cette longue solitude en petits morceaux, en venant faire

de courts séjours à Paris? » Mais chacun sait tous les obstacles qui le tiennent au collet. C'est ce qui impatiente tant, même dans les conseils de ses amis; ils ne savent ce qu'ils font; ils cassent la porcelaine dans leurs empressements et leurs airs officieux. Enfin, j'espère que madame Masson va revenir éclairer un peu ce Vertbois. La solitude absolue fait l'effet du microscope. Elle amplifie et dénature même un peu tous les chagrins et toutes les inquiétudes. Dire et redire ses ennuis à quelqu'un qui les comprend, donne le même bien-être que d'ouvrir la fenêtre dans une chambre où l'air est étouffé, même quand ce quelqu'un n'y peut rien. C'est l'instinct de l'homme et qui n'est pas une petite preuve que nous sommes nés pour vivre en compagnie :

Le sévère dieu du Silence
Est un des frères de la Mort.
En se plaignant, on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remords.

C'est, je crois, ce pauvre Musset, qui n'était pas un grand moraliste, qui a dit cela.

Vous voyez que les maires et les préfets ont ordre d'être honnêtes et polis avec les électeurs. Un préfet vient même de destituer un maire qui avait imaginé de corrompre l'innocence du suffrage universel, la nuit et avec des gendarmes. Ces crimes-là ne se voient que dans les Pyrénées-Orientales. Il faudrait que les autres maires fussent bien hardis pour oublier leurs devoirs de citoyens à la vue de leur semblable attaché comme une chouette à la porte du palais des élections, du temple des élections, je voulais dire.

J'ai été interrompu par un accès de fièvre, mais je

reprends pour vous demander ce que vous pensez de la dissertation de M. Janet sur le cerveau. Il me semble que le sien est bien fait et qu'il voit les choses dans leur juste mesure. Il rabat, avec une sévère justice, les insolences des physiologistes. Il n'est ni avocat, ni procureur général, il est juge. M. Cousin, il faut lui rendre cette justice, a fait un certain nombre de ces élèves qui ont peut-être plus de justesse de sens qu'aucune autre classe savante de la société. Je ne mets pas M. le ministre de l'instruction publique au nombre de ces élèves. Il a donné au concours général des sujets de composition qui sont trop contemporains : *Discours d'Auguste au Sénat pour faire donner aux Africains le titre de citoyens romains*. Voilà qui s'appelle mettre de l'intérêt dans l'histoire.

Adieu, mon cher ami. Donnez des nouvelles de votre ennui.

CLXV.

AU MÊME.

Versailles, 7 septembre 1865.

Dearest sir, il faut se hâter de vous écrire sous peine de ne pas vous retrouver dans ce Marienbad qui exterminerait ses malades s'il les gardait longtemps, à en juger par l'exercice violent que ces eaux donnent à l'organisme. Il me semble qu'il faut aller en Bohême pour être secoué de cette façon. Il faudra que M. le Docteur Walther ait terriblement l'air des romans d'Auguste La Fontaine pour me déterminer à ce martyre, mais s'il a ce tour de caractère et d'esprit

que je n'ai jamais vu que dans les *Tableaux de famille* et que je n'ai retrouvé dans aucun Allemand, je ferai ses quatre volontés, comme on dit à Genève. Je ne vois de consolation pour vous, dans ce département des forêts où vous vivez présentement, que de relire la *Comtesse de Rudolstadt*, de madame Sand, afin de voir comme cela ne ressemble pas à la Bohême; mais, pour le dire en passant, je tiens que, si l'exactitude des peintures est une grande vertu, il ne faut pas être trop sévère pour les écrivains qui rêvent de beaux tableaux à propos des pays lointains dont ils ne connaissent guère que les traits généraux. Le monde est non seulement un modèle bon à peindre dans une parfaite ressemblance, comme l'a fait Volney de l'Égypte, mais il est une occasion de penser des choses belles et graves qui ne ressemblent pas du tout, ainsi que l'a fait Bossuet dans son tableau de l'état moral de la même Égypte qu'il ne connaissait guère. Je suis de plus en plus frappé dans tous les sens de la parole magnifiquement téméraire du premier Ampère : « Le monde a peut-être été créé pour nous être une occasion de penser ». Je conviens seulement que tout ce que je dis là n'est guère applicable à la *Comtesse de Rudolstadt* qui tient plus de la chimère que de l'idéal; je dis seulement qu'il faut accoutumer son oreille à tous ces bruits vagues qui sortent, par exemple, des forêts profondes et qui vous suggèrent des pensées qui ne sont ni la flore, ni la faune, ni la géologie, ni la climatologie des lieux dont il s'agit.

J'ai toujours volontairement comparé tous les phénomènes du monde extérieur, y compris les événements de l'histoire, à des caractères d'imprimerie qui nous disent des choses à quoi ils ne ressemblent pas; mais les ports de lettres sont trop

chers pour se livrer à cette métaphysique ultra-platonicienne de la littérature.

C'est dommage qu'il n'y ait jamais eu d'Allemands, car ce serait une aimable race. Je commence à croire que cette race douce, énergique, méditative et passionnée, tâchant de mettre dans la vie la poésie qu'elle rêve, je commence à croire qu'elle n'a jamais existé que dans les livres. Les sujets de M. de Bismark ne sont certainement pas de cette race. Ils excellent à faire de mauvais coups politiques, cachés dans un brouillard de paroles auxquelles je ne comprends rien, mais je vois bien ce qu'ils font et les bras me tombent quand cette vieille édentée d'Europe les laisse faire en branlant bêtement sa sotte tête. S'il y avait encore une politique générale, ces gens-là seraient condamnés pour vol nocturne avec escalade et effraction. Un gros corps opaque semble avoir pénétré dans le système; il y cause des perturbations qui inquiètent tout le monde, sauf M. Le Verrier, ce qui fait que chacun n'ose guère sortir dans la rue de crainte d'une tuile sur la tête. Toujours est-il que je comprends bien maintenant comment s'est fait le partage de la Pologne.

Avez-vous contemplé les escadres de Brest et de Plymouth? Les journaux suisses qui n'entrent pas en France prétendent que la cordialité n'a pas été aussi grande qu'on l'assure à Paris et à Londres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il ne faut pas faire trop longtemps vivre ensemble des amours-propres ombrageux par profession. De plus, la grande inégalité de fortune doit faire naître des froissements. Ce grand luxe, cette vaisselle d'or, tous ces trésors de Golconde sont bien en contraste avec la pauvreté lacédémonienne de nos officiers. J'ai connu une vieille dame qui avait beaucoup d'esprit et l'esprit chagrin; elle disait naïve-

ment : *Il faut terriblement aimer ses amis pour les voir.* M. Cousin, de son côté, disait à de nouvelles connaissances : *Voyons-nous, mon cher ami; voyons-nous; pas trop souvent!* Vous entendez d'ici sa gamme descendante. Cela est singulièrement applicable à une amitié séparée par la Manche et par l'histoire.

Adieu, cher monsieur. Bien des amitiés. Dites par les chemins ce que vous devenez.

CLXVI.

A MADAME DONNÉ.

Versailles, 9 septembre 1865.

Je vous trouve d'une grande cruauté pour la pauvre mademoiselle de Guérin. Elle n'est affectée que quand elle écrit aux belles dames qu'elle ne connaît guère; elle est provinciale, mais l'âme est poétique. Elle possède cette baguette qui embellit tout autour de soi. Bien qu'elle soit superstitieuse, l'élévation naturelle de son esprit donne à ses superstitions un caractère aimable et touchant. Les petites choses de la vie lui sont un sujet de méditations qui la transporte dans les plus belles régions. Il y a tant de gens qui, au contraire, partent de grandes idées pour aboutir à des misères, témoin le troupeau des dévotes vulgaires. Je suis surpris que vous ne la trouviez pas suffisamment malheureuse. Elle est pauvre, isolée; elle a perdu presque tous les siens; elle voit mourir lentement son frère, qui est tout ce qui lui reste; elle est de ces familles de pauvres petits hobereaux où les filles, par misère et par fierté, ne peuvent guère se marier à égalité; elle est malade; quand elle veut lire un livre de piété, rien n'est plus triste que de l'en-

tendre écrire à son frère : « Ce livre est-il cher? Je le voudrais bien lire. » Quant à votre mépris pour les prétendus beaux esprits qui n'ont rien écrit, j'avoue que je crois qu'il a passé une foule de talents inconnus sur cette terre. Je conviens que c'est un débat où il n'est pas facile de donner des preuves, mais je suis du sentiment de Gray, dans une charmante pièce de vers que vous avez lue comme moi. Je crois, avec Gray, qu'il y a dans les cimetières de village *bien des Milton qui n'ont point chanté, des Cromwell qui n'ont point versé de sang*. Dans les grandes révolutions, vous voyez ces gens, qui étaient destinés à l'obscurité par leur situation, devenir Bonaparte, Masséna, Desaix, Kléber. Il n'est pas probable que nous eussions entendu parler d'eux sans la secousse qui a mis tout sens dessus dessous. Pour moi, je ne passe jamais dans une petite ville de province sans soupçonner qu'il y a là des inconnus qui, sous d'autres circonstances, auraient égalé ou surpassé les hommes qui remplissent aujourd'hui le monde de leur nom. Il y a beaucoup de cages où sont des oiseaux qui étaient faits pour voler très haut.

Je croyais que l'air de Chevreuse était un air très doux qui portait à une certaine vue bienveillante des choses humaines, mais je vois bien qu'il pousse à des jugements très âpres. La nature est très riche et il ne lui fait rien que des inconnus de grand talent n'entrent pas dans la gloire. Ils vivent de leurs pensées et de leurs sentiments et se passent de l'Académie française. Si le monde était si exactement écrémé que vous le voulez, tout ce qui n'a pas de renommée, c'est-à-dire la presque totalité de l'espèce humaine, serait digne d'un peu de mépris; tout de même qu'il y avait à Athènes un temple au Dieu inconnu, il ne serait pas mal d'élever une sorte de Panthéon aux grands esprits

inconnus. Je les crois plus nombreux que les connus. Vous êtes terriblement aristocrate ! Il me semble que ceci est une dispute, mais elle n'empêche que je voudrais bien savoir que l'air de Chevreuse vous est bon, bien qu'il vous rende un peu méchante pour votre prochain obscur.

CLXVII.

A LA MÊME.

Paris, 16 septembre 1865.

La pauvre mademoiselle de Guérin a passé un mauvais quart d'heure avec vous, madame, et je vois bien que vous n'auriez pas fait comme l'Académie, qui a donné au frère et à la sœur comme un prix d'encouragement après leur mort. J'espérais de votre part des sentiments plus affectueux pour mademoiselle Brontë, qui n'a aucun rapport avec mademoiselle de Guérin, qui ne se plaint jamais, qui travaille toujours, ignorant le découragement et gagnant sa renommée à la sueur de son front, sans perdre de vue, un seul moment, les petits comme les grands devoirs de famille, mais vous n'êtes pas non plus très clémente pour elle. C'est dommage que ses *Mémoires* par madame Gaskell n'aient pas été traduits ; peut-être qu'ils vous auraient touchée. Pour madame de Varnhagen, je vous la livre bien volontiers, ne comprenant rien à sa conduite, ni à ses idées, ni à ses sentiments, ni aux sentiments qu'elle inspire aux autres. Il est probable qu'elle avait *le je ne sais quoi* pour ses compatriotes que nous n'entendons pas. Nous comprenons bien peu l'imagination des Allemands. Gœthe raconte longuement les impressions de son enfance et de sa

jeunesse ; je n'y entends rien les trois quarts du temps. Il me semble que ce sont des manières de voir et de sentir d'un habitant de la Lune ou de l'anneau de Saturne. A parler plus généralement encore, les hommes s'accordent bien peu dans le fond de leurs natures. On dit que la plupart des querelles sont des querelles de mots, sauf les mathématiques et les sciences physiques ; on ferait bien, de tout côté, un autre bruit si l'on venait à s'expliquer, si l'on pouvait s'expliquer, sur le vrai fond de chacun ; les mots, au contraire, sont comme des tampons qui empêchent de se heurter trop fort. Chacun les entend autrement et cela aide quelquefois à une fausse paix. Quand je dis : « J'aime la campagne, » mon voisin me répond amicalement : « Et moi aussi, » mais le probable est que l'un parle de champs de blé monotones et à perte de vue, et l'autre de rochers sauvages et stériles dans quelque pays perdu. Si vous parlez de *jardins*, la servante du curé de quelque ville de Flandre voit une petite enceinte cernée de murs, quatre plates-bandes symétriques ornées de choux, de persil avec quelques brins de marjolaine ; un Anglais, de grandes allées irrégulières ombragées de tous les végétaux du Nouveau-Monde ; ils tomberont d'accord tous deux qu'un jardin est bien agréable, cependant que l'Anglais étoufferait dans le jardin du curé, et la bonne servante mourrait de mélancolie dans ces grands espaces assez sombres ; les mots entretiennent la concorde parmi nous, mais le fin fond des êtres fait un monde à peu près fermé à ces prétendus semblables. Le moyen de s'entendre est donc de ne pas beaucoup s'expliquer. La Providence, qui a voulu que les hommes vécussent en société et en bonne intelligence, a fait des merveilles de diplomatie pour qu'ils ne se heurtassent pas trop du-

rement. De nation à nation la chose devient difficile et voilà pourquoi peut-être, ni vous ni moi, n'entendons madame de Varnhagen.

Maintenant que vous êtes près des ruines de Port-Royal, ne relirez-vous pas les volumes de M. Sainte-Beuve, qui a fait plus pour vous que toutes les eaux de la Divonne?

CLXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 7 novembre 1865.

Mon cher ami, je ne sais plus si je sais encore l'art de l'écriture, tant il y à longtemps que j'ai dû éviter de l'exercer. Je voudrais pourtant que vous puissiez lire tous mes remerciements pour votre très aimable lettre de l'autre jour. Ainsi, vous ne voulez pas songer à venir nous voir à Paris? Je conviens que nous ne sommes pas très dignes d'intérêt, et on ne paraît pas s'amuser autant à Paris qu'à Compiègne. On dit pourtant que tout ne va pas dans cette nouvelle cour de Louis XIV avec la gravité du XVII[e] siècle. Les actrices ne se trouvent pas reçues avec les égards qu'elles attendaient, et les acteurs irrités traitent un peu cavalièrement les chambellans ou demi-chambellans. L'œil du maître ne peut pas être partout dans une grande Cour.

C'est dommage que les chansons de M. Victor Hugo soient si lamentables, sans quoi on les chanterait pour s'égayer un peu par ce triste temps; mais il n'y a pas moyen. Voltaire avait bien raison de dire :

> Faites tous vos vers à Paris,
> Et n'allez pas en Allemagne.

L'Angleterre et l'île de Guernesey ne sont pas un bon climat non plus pour la poésie française. Je n'ai jamais vu pareille monotonie. Est-ce qu'un homme sain s'aviserait de dire :

> Le mouton disait : Notre Père,
> Que votre sainfoin soit béni !

A force d'étudier le jeu des mots, il en est devenu l'esclave, et les mots le mènent où ils veulent. Il n'en reste pas moins que les jeunes gens et les belles dames trouvent cela beau, à ce qu'on me dit. Je n'épouserais pas ces dames-là, si j'étais à épouser. Elles sont de la *Famille Benoîton*. Avez-vous connaissance de cette famille? La pièce est mal bâtie et singulièrement vulgaire; mais j'ai idée que c'est une peinture à peu près exacte d'un monde moyen que je n'ai pas l'honneur de fréquenter beaucoup; je ne serais pas étonné que beaucoup de filles de capitalistes, et même de sénateurs et de plusieurs membres du Corps législatif, parlassent cet affreux argot et fussent habillées de cette sorte.

On aurait dû vous envoyer ce petit échantillon du Paris nouveau de M. Haussmann; l'architecte et les habitants sont assortis. Entendez-vous nos cris de révolte parce qu'on veut nous prendre encore la moitié du Luxembourg? Si Attila était revenu à Paris, il aurait probablement aussi tenté cette opération financière, s'il eût été pressé d'argent. De la part d'un homme aussi civilisé que M. Fould, cela donne à penser qu'il est dans la situation d'un homme qui met sa montre et son habit noir en gage. C'est s'arrondir à la façon de M. de Montrond qui vendait toujours les angles sortants de ses terres. Et quand on songe qu'il suffi-

rait de se refuser des fantaisies ridicules comme l'aplanissement de la butte des Moulins, ou la construction des nouvelles galeries des Tuileries, pour être dispensé de vendre à l'enchère le plus beau jardin de Paris, ou de réformer 1,700 officiers qui sont loin d'être inutiles pour la guerre du Mexique et les troupes d'Algérie et les secours que nous donnons à la dynastie tartare en Chine contre les légitimistes de l'endroit.

Guillaume Guizot va traiter de Montaigne. Je l'ai relu ces derniers mois dans ma solitude et j'ai été étonné de ce que je n'y trouvais plus et de ce que j'y voyais de nouveau. Il est vrai que toutes les reprises de lectures donnent cette impression. Ce qui est certain, c'est l'admirable vivacité et l'étrange énergie de sa langue par moment. Il ressemble à Lucrèce pour cette jeunesse virile que les littératures plus cultivées ne connaissent plus. Tous deux ont des sentiments aussi vifs que ceux de votre petit-fils à la vue des choses qui sont nouvelles pour lui et des lieux communs de la nature pour nous. Un jeune chêne tout plein de sève, d'un bois dur, et avec la grâce des premières années.

Gröte n'est pas un si grand écrivain ; mais les savants font cas de sa science. Le premier volume sur la mythologie est un ramas de traditions ; il le donne pour tel et prétend que nulle érudition ne saurait mettre l'ordre dans ce chaos au fond des ténèbres antéhistoriques. Les volumes sur l'histoire proprement dite sont intéressants par le détail et aussi par les passions singulièrement démocratiques de l'auteur. Il ne pense ni comme Platon, ni comme Xénophon, de la démocratie ; on n'est pas accoutumé à voir un historien prendre la partie de Cléon. Adieu, faute de papier.

CLXIX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 5 décembre 1865.

Vous êtes mille fois bonne, en effet, chère madame, de vouloir bien tolérer ma mauvaise écriture, mon inexactitude bien involontaire et l'abattement de mes esprits, comme on disait autrefois. J'ai quelque idée que les glaces de Divonne me ranimeraient, mais Divonne est bien loin. Je lui porte une vive reconnaissance de ce qu'il fait pour vous. M. Donné a la même résolution que Louis XIV :

Et camper devant Dôle au milieu des hivers.

C'est dommage que vos voisins n'aient pas la bonne grâce des courtisans de Louis XIV. C'est une chose bien étrange, même en pleine démocratie, que le sans-façon avec lequel ils prennent connaissance de vos lettres. Si c'est *la Bande* de madame de Gasparin que vous lisiez, elle n'était pas pour leur inspirer le goût des grandes manières. J'en ai lu la première partie, les excursions de 1856, et c'est le plus singulier mélange de mauvais goût et de talent qu'on puisse imaginer. Il y a du poète, du théologien et de l'écolier de sixième, assez mal élevé, en vacances. Le poète a des impressions vraies et vives, des couleurs vraies aussi, mais il en est encore à apprendre qu'il ne faut pas accumuler les détails et montrer le fond d'un fourré pour toute perspective. M. de Chateaubriand ne décrit pas ainsi les environs d'Athènes ou d'Argos. Ce n'est pas tout de voir et de sentir, il faut faire voir

et sentir les autres. Quant au théologien, il est bonhomme, large et étroit d'esprit tout à la fois, sans qu'on puisse dire comment cela se fait. Il est monotone et n'a qu'un tour dans son sac. Dans un article du *Temps*, M. Scherer a dit à l'auteur bien des vérités dures avec l'impartialité qui est une partie de son talent. Pour la personne de madame de Gasparin, c'est une aimable femme, bienveillante, active comme la poudre en fait de bonnes œuvres, et de bonnes œuvres délicates, non pas faites à l'emporte-pièce, suivant la pratique de beaucoup de personnes charitables. Elle passe sa vie à chercher comment on fait à la fois du bien et du plaisir à son prochain. Elle n'a rien de la dureté de la charité vulgaire. Ces voyages, qu'elle raconte trop lestement, ont souvent eu pour but de promener l'été de pauvres personnes tristes ou malheureuses qui avaient besoin de s'épanouir le cœur de temps en temps. Son mari a les mêmes instincts, et je crois bien que l'un et l'autre disposent d'une grande fortune selon les préceptes de l'Évangile. Ils ont la rage de pratiquer ce qu'ils croient, chose assez rare à l'espèce et dans l'espèce; chose assez rare aux gens riches.

Je crois que vous n'aimez pas M. Hugo, tel que l'ont fait les révolutions. Ses *Chansons des bois* sont autrement familières que les sarabandes de madame de Gasparin. Si vos aimables voisins avaient trouvé ce livre sur votre canapé au jardin, ils auraient pu se scandaliser, tout incultes qu'ils sont. Les jeunes gens de Paris comprennent passablement ces vers-là et les admirent peut-être. Pour moi, je n'y comprends rien du tout. C'est un radotage prématuré dans un genre extrêmement malhonnête. Le fond des idées, souvent fausses, est d'une monotonie désespérante, et les

images sont ordinairement en désaccord avec les idées. C'est un tintamarre inconvenant. A force de chercher des effets de mots, les mots sont devenus ses maîtres, et il va où ils le mènent d'un air vainqueur qui ne sied pas à tant de sottises.

Pour Montaigne, c'est dommage que vous ne soyez pas ici. M. Guillaume Guizot, le fils de l'ancien ministre, commence aujourd'hui même un cours sur Montaigne qui n'aura pas moins de trente leçons. Je ne sais comment il parlera de l'écrivain dans Montaigne, lequel est, par beaucoup de moments, au comble de la perfection pour la vivacité, la jeunesse et la force. Il a la grâce des jeunes animaux puissants. Je comprends que le décousu, les contradictions, les penchants épicuriens vous blessent.

Adieu, chère madame; mille tendres et respectueux hommages. Laissez sur votre chaise, dans le jardin, quelque traité de civilité puérile afin que *ces messieurs*, comme on dit à Genève, puissent s'y mirer. Il y en a un d'Érasme et un autre, je crois, de Pétrarque. Les mœurs n'étaient pas encore bien raffinées pour lors, mais *ces messieurs* paraissent en être aux éléments. C'est singulier; on est poli à Genève.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME

LETTRES

1854

1855

1856

1857

1858

1859

1860

1861

1862

1863

1864

1865

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

5694-78. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

